LACORDAIRE
DIRECTEUR D'AMES

Sa spiritualité
Sa méthode de direction

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes
le 15 Décembre 1951

PAR
JEAN RIDEL

1955
IMPRIMERIE BRETONNE
RENNES

LACORDAIRE
DIRECTEUR D'AMES

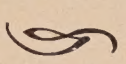
Sa spiritualité
Sa méthode de direction

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549209_0011

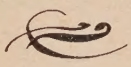
LACORDAIRE
DIRECTEUR D'AMES

Sa spiritualité
Sa méthode de direction



THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes
le 15 Décembre 1951

PAR
JEAN RIDEL



1955
IMPRIMERIE BRETONNE
RENNES

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

AVANT-PROPOS

Ce livre, comme le titre l'indique, comporte deux parties distinctes : la Spiritualité de Lacordaire, sa Méthode de Direction.

Dans la première partie, j'ai cru utile d'exposer les lignes essentielles de la théologie de Lacordaire, sa spiritualité étant intimement liée à cette théologie.

Le seconde partie s'ouvre par un chapitre sur les origines et le tempérament de Lacordaire. La place de ce chapitre a été choisie à dessein. La méthode d'un directeur d'âmes dépend, en effet, étroitement de son tempérament. La direction spirituelle, c'est sans doute une pensée, une orientation ; c'est surtout une action vivante sur les cœurs, pour atteindre ensuite les esprits et les volontés.

J'ai la douce obligation d'exprimer mes sentiments les plus reconnaissants à M. Mayer, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, qui a bien voulu accepter d'être le rapporteur de cette thèse, et m'a fait bénéficier de son ample information sur le XIX^e^ *siècle.*

Ma gratitude s'adresse également à M. le Doyen honoraire Collas et à M. Lebègue, professeur à la Sorbonne, mes anciens maîtres. qui m'ont donné au cours de ce travail les plus utiles conseils.

Je ne saurais oublier M. Gouhier, professeur de philosophie à la Sorbonne, qui m'a aidé à préciser bien des questions, surtout celle de l'Amitié chez Lacordaire.

M. Poisson, docteur ès lettres, spécialiste des questions mennaisienne, a mis à ma disposition toute sa compétence sur Lamennais.

M. l'abbé Nédoncelle, professeur à la Faculté de Théologie de Strasbourg, a bien voulu être mon censeur théologique, et en même temps m'a donné les renseignements les plus précieux au double point de vue philosophique et littéraire.

Je dois à l'extrême complaisance du R. P. Baron, O. P., la communication des lettres inédites de Lacordaire à la comtesse de Mesnard.

Que tous reçoivent ici l'hommage de ma très respectueuse reconnaissance.

J. R.

Châteaugiron, le 25 octobre 1954.

INTRODUCTION

PLACE DE LACORDAIRE

Pour les moralistes de tous les temps, l'homme a été une énigme ; il souhaite le bien et il accomplit le mal. Deux forces contraires semblent se disputer son être tout entier et s'y livrer une lutte sans merci.

Les moralistes chrétiens expliquent cette contradiction par la faute originelle. Certains soutiennent que le péché originel a radicalement corrompu la nature humaine ; telle est l'opinion des Protestants avec Luther et Calvin ; de Baïus et des Jansénistes avec Pascal ; l'homme par ses seules forces est incapable d'accomplir le moindre bien. La grâce lui est toujours nécessaire.

D'après les moralistes catholiques, le péché originel n'a pas vicié radicalement la nature humaine ; nous restons capables, avec nos seules forces, d'accomplir certains actes de vertu naturelle ; sans doute la grâce nous est nécessaire pour persévérer dans le bien. Mais notre volonté, sans aucun secours surnaturel, est susceptible d'accomplir certains actes particuliers, conformes à la bonté et à la justice. Cependant, même au sein de l'orthodoxie catholique, la pensée théologique présente certaines nuances qu'il est utile de préciser.

Pour les théologiens catholiques indistinctement, le péché originel est la privation de l'état de grâce et des dons préternaturels ou surérogatoires dont Dieu avait enrichi l'homme. Les théologiens que nous pourrions appeler optimistes s'en tiennent à cette seule privation ; pour eux, le péché originel n'a eu qu'un effet négatif ; c'est la théorie de

saint François de Sales et celle de l'école ignatienne avec Suarez, Molina, Bellarmin. Selon Bellarmin l'état de péché diffère de l'état de pure nature « comme la misère d'un riche ruiné diffère de celle d'un pauvre qui n'a rien perdu, ou sicut spoliatus *differt a nudo* (1) ». Si donc le péché originel n'a pour conséquence qu'une privation de biens extrinsèques à notre nature, celle-ci reste absolument intacte, même après la chute ; elle n'a plus cet élan vers le bien que lui conférait la grâce ; mais on ne peut dire qu'elle est inclinée vers le mal.

D'autres auteurs se sont montrés plus pessimistes ; le péché originel n'est pas seulement une privation ; mais il met son empreinte dans l'être tout entier : il y fait une blessure réelle et, pour employer le langage théologique, nous naissons « *vulnerati in naturalibus* » ; cette blessure n'est autre que la concupiscence. Le péché originel est « la cause d'un désordre positif, d'une inclination ou d'un virus viciant nos facultés, les affaiblissant, les inclinant au mal (2) ». C'est la pensée de saint Augustin, un peu celle de saint Thomas ; la même note pessimiste se retrouve au XVII^e^ siècle chez Condren, Bérulle, Olier, Bossuet « lors même qu'ils combattaient Arnauld et Jansénius (3) ». Tous ces moralistes ne nient aucunement la liberté humaine. Sans corrompre radicalement notre nature, le péché l'a blessée, en ce sens que notre volonté a perdu son équilibre initial ; elle est orientée vers le mal, et elle n'accomplit le bien qu'au prix de douloureux efforts. F. Vincent, dans sa thèse sur saint François de Sales, range Lacordaire parmi les théologiens pessimistes (4) ; il est vrai qu'au XIX^e^ siècle certains moralistes jugent toujours l'homme avec sévérité. Lacordaire a pu subir, à son insu, l'influence d'Auguste Nicolas et de Joseph de Maistre, ses contemporains. « Nous naissons méchants, dit le premier, et nous devenons bons à force de culture, à force de secours (5). » Il n'est pas sans intérêt de constater que Nicolas invoque l'autorité de Broussais à l'appui de son affir-

(1) Verriele, *Le Surnaturel en nous et le Péché Originel*, Bloud 1932, p. 189.
(2) *Ibid.*, p. 191.
(3) *Ibid.*, p. 192.
(4) Francis Vincent, *Saint François de Sales, Directeur d'âmes*, Paris, 1925, p. 82-83, note 3.
(5) A. Nicolas, *Etudes philosophiques sur le Christianisme*, tome 1, Paris, 1852, p. 10.

mation. « En général, dit Broussais, l'enfant préfère le mal au bien, parce qu'il satisfait davantage sa vanité, et qu'il y trouve plus d'émotion (6). » Or ce sont là les idées mêmes de Lacordaire, comme nous le verrons à propos de l'enfance. Et nous devons ajouter que les *Etudes philosophiques* de Nicolas, sont précédées d'une approbation de Lacordaire. Quant au pessimisme de Joseph de Maistre, il ne le cède nullement à celui de Nicolas. « Je ne sais ce qu'est la vie d'un coquin, a pu écrire l'auteur des *Soirées,* je ne l'ai jamais été ; mais celle d'un honnête homme est abominable (7). »

Il y aurait donc parallèlement au romantisme littéraire et psychologique, un certain romantisme doctrinal, en ce sens que l'homme est livré presque fatalement à ses passions. Tout se tient dans une époque littéraire ; Corneille avait foi en la volonté humaine, comme saint François de Sales. Pascal et Racine ne voyaient en l'homme qu'un être faible, jouet de ses instincts ; le romantisme se fera la même conception de l'humanité ; la sensibilité lui apparaîtra comme la faculté maîtresse, et la volonté sans efficacité réelle. Chateaubriand a pu écrire à propos du vague des passions : « l'amertume que cet état de l'âme répand sur la vie est incroyable ; le cœur se retourne et se replie en cent manières pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles ». Lamennais fait cette remarque presque désespérée que n'eût pas désapprouvée Pascal : « Mon Dieu, qu'il y a de l'homme dans l'homme ! et que le nombre est grand de ceux qui, suivant l'expression de l'Apôtre, *quaerunt quae sua sunt, non quae Jesu Christi* (8). »

Et l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* ajoute : « ...Lorsque tout mouvement est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, qu'attendre alors qu'une prochaine et inévitable dissolution ? »...

« Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie, et celui qui produit la mort, nourris par le même sol, croissent au milieu des peuples, qui, sans lever la tête, passent, étendent la main et saisissent leurs fruits au hasard (9). » Incapable de penser

---

(6) *Ibid.*

(7) Lettre 132e 22 décembre 1816, adressée à son beau-père, le chevalier de Saint-Réal, et citée par A. de Margerie, *Le Comte Joseph de Maistre,* Paris, 1862, p. 74-75.

(8) Lamennais. Cité par Lucie Maugin-Enlart, dans *Lamennais,* Bloud, 1911, p. 19.

(9) Lamennais, *Essai sur l'indifférence en matière de religion,* tome 1, p. 1.

et de choisir, telle apparaît donc à Lamennais l'humanité, au moins celle du XIXe siècle ; et il va jusqu'à dire que « les principes les plus sacrés, comme les plus nobles sentiments, ne sont plus qu'une espèce de rêves, de brillants et de légers fantômes, qui se jouent un moment dans le lointain de sa pensée, pour disparaître bientôt sans retour (10) ».

Lacordaire a dit de Lamennais que c'était « un druide ressuscité en Armorique, et qui chante la liberté d'une voix un peu sauvage (11) ». Mais, mises à part les questions d'ordre politique et social, il ne semble pas que Lacordaire ait été influencé par le pessimisme de Lamennais. Disons seulement que sa confiance plutôt relative en la vertu humaine, est l'impression que lui donne une époque inquiète et nostalgique.

Cette nostalgie nous apparaît sous deux aspects : elle est tout d'abord celle de la solitude, et d'une solitude apaisante, sédative pour l'âme et le corps ; ce sentiment que Monglond appelle « la recherche du Paradis perdu (12) », apparaît dans la littérature avec Fénelon et surtout Rousseau, et il se continuera jusqu'au XIXe enrichi de tous les récits exotiques de la fin du siècle précédent, ceux en particulier de Bernardin de Saint-Pierre, de Mme de Graffigny, de Sébastien Mercier. Bougainville ne semble qu'ajouter une page au Télémaque lorsqu'il décrit la magnificence luxuriante de Taïti : « Je me croyais, dit-il, transporté dans le jardin d'Eden ; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers, et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité (13). » Cette inquiétude subsistera au XIXe siècle avec Chateaubriand, et Lacordaire n'a pas échappé à son influence. Lui aussi a subi l'influence des récits enchanteurs de Chactas, et avant la fondation de *l'Avenir*, eut quelque velléité de partir pour l'Amérique, terre de justice et de liberté. Cette nostalgie de la solitude transparaît chez Lacordaire dans de nombreuses lettres de direction.

Mais cette hantise de la solitude dissimule au XIXe siècle

---

(10) *Ibid.*

(11) Lettre à Lorain, 25 mai 1830, citée par Ricard, *Lacordaire*, Paris, 1883, p. 58.

(12) André Monglond, *Histoire intérieure du Préromantisme français*, Grenoble, Editions B. Arthaud, 1929, tome 1, p. 67.

(13) *Voyage autour du monde, par la frégate du roi, « La Boudeuse » et la flûte « L'Emile » en* 1766, 1767, 1768 et 1769. Saillant 1771, p. 198 cité par Monglond, p. 71.

une inquiétude plus profonde qui est celle de Dieu ; comme à l'époque de Pascal, si certaines âmes cherchent à s'étourdir dans les plaisirs, d'autres déçues par le spectacle du siècle, sont avides de solitude, pour se recueillir et prier. Déjà vers 1800, les prises de voile, avant celle d'Amélie, racontée par Chateaubriand, sont un thème romantique, et Mme Brayer de Saint-Léon se plaît à décrire l'austère cérémonie où Virginia prononce ses vœux perpétuels (14). Chateaubriand, dans le *Génie du Christianisme,* regrette la disparition des monastères supprimés par la Révolution, car beaucoup d'âmes « dégoûtées par leur siècle (15) » « sont restées dans le monde sans se livrer au monde (16) ».

Lacordaire lui aussi exaltera la virginité, et, peut-être plus encore la chasteté reconquise, qui expie ses erreurs passées dans la prière et la pénitence. Il y a en effet un autre « *Paradis perdu* » hanté des âmes converties auquel Chateaubriand fait écho dans le *Génie* et Lacordaire lui-même dans une de ses conférences ; « l'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux », dira Musset.

D'où ces doctrines sur l'expiation et la régénération progressive que nous trouvons chez de Laprade, Reynaud, Ballanche. De Laprade en particulier dira :

> « Je me suis garanti de toute voix humaine
> Pour écouter l'eau sourdre et la brise voler ;
> J'ai fait taire mon cœur et gardé mon haleine
> Pour recevoir l'esprit qui devait me parler (17). »

Et Musset lui fait écho comme pour apaiser ses remords, car

> « Dieu parle, il faut qu'on lui réponde,
> Le seul bien qui me reste au monde
> Est d'avoir quelquefois pleuré (18). »

L'homme est donc bien un être déchu, mais qui garde la nostalgie de son ancienne grandeur. Ce double aspect de l'humanité contient les lignes essentielles de la théologie de Lacordaire.

---

(14) Cf. Monglond, p. 257.
(15) *Génie* III, 9.
(16) *Ibid.*
(17) De Laprade. *Odes et Poèmes.*
(18) Musset, *Tristesse,* 1840.

PREMIÈRE PARTIE

LA SPIRITUALITÉ DE LACORDAIRE

CHAPITRE PREMIER

Evolution de la Pensée de Lacordaire et diverses sources de sa Spiritualité

Lacordaire est une âme qui a eu la foi, l'a perdue, puis l'a retrouvée. Il nous dit que sa première communion, faite à douze ans, au lycée de Dijon, fut sa « dernière joie religieuse et le dernier coup de soleil de l'âme » de sa mère sur la sienne. « Bientôt, ajoute-t-il, les ombres s'épaissirent autour de moi ; une nuit froide m'entoura de toutes parts, et je ne reçus plus de Dieu dans ma conscience aucun signe de vie (1). »

Ce changement assez singulier chez un adolescent, peut être le résultat du climat antireligieux qui régnait alors dans les lycées de l'époque. « Les élèves étaient conduits régulièrement à la messe (2) » ; mais « le mélange confus de chrétiens, de déistes, et peut-être d'athées (3) » qui existait parmi

(1) *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens,* publiées par Perreyve, Téqui 1924, 22e éd., p. 457.

(2) Ledos, *Lacordaire,* Paris 1907, 5e éd., p. 5.

(3) Couturier, *Mémoire sur l'Instruction publique,* 2e éd., Paris, Méquignon 1818, p. 11, cité par Ledos. *Ibid.*

les maîtres, et qui ne pouvait échapper à l'esprit curieux des élèves, ne permettait pas à ces pratiques purement extérieures d'avoir prise sur leurs âmes (4) ».

Enfin le rôle des aumôniers « se bornait presque à dire la messe et à faire de courtes instructions aux collégiens ». Ils exerçaient d'autant moins d'influence que « leur caractère religieux » « les faisait regarder comme des suppôts de l'ancien régime, adversaires inconciliables de toute idée libérale (5) ».

Henri Lacordaire, dans ce milieu, fut un incompris. On le battait, on le tourmentait, et il n'avait d'autre ressource que d'aller se cacher « pendant les récréations » « sous un banc » « de la salle d'étude (6) ». Sans soutien, « sa foi diminua graduellement » et « il s'éloigna tout ensemble de l'esprit et de la pratique de la religion (7) ». Son imagination et son cœur avaient été pourtant nourris d'une piété très tendre et la perte de la foi chez cet adolescent de douze ans ne peut s'expliquer que par l'état de solitude et l'abandon douloureux dont le régime d'internat était la malheureuse cause.

Mais l'influence néfaste du lycée se continuait pendant les vacances ; Henri passait les mois d'été à Bussières, chez son oncle, qui exerçait la profession de médecin. La bibliothèque était bien achalandée, et le XVIII[e] siècle surtout y était en bonne place. *La Destruction des Jésuites* voisinait avec les *Pensées philosophiques*. Foisset nous dit que Lacordaire, vers 16 ans, professait le déisme avec une pointe assez acérée parfois de voltairianisme. Nous en avons une preuve dans une lettre que le demi-frère de Lacordaire lui adressa peu après son entrée au séminaire. Antoine Lacordaire était foncièrement antireligieux, et la décision d'Henri ne fit que l'irriter et le scandaliser. « Entre nous soit dit, lui écrit-il, tu as été foncièrement impie ! Te rappelles-tu cette discussion qui eut lieu à Langres entre toi et le vieux chanoine Bordet, notre parent. Il croyait, comme tu le crois sans doute aujourd'hui, que le chef de notre religion a donné à tous les ministres de son culte le pouvoir de le créer à volonté, et la permission de le manger et de le faire manger à tout pécheur blanchi par une absolution, (autre pouvoir qu'il leur a égale-

(4) Ledos, p. 5.
(5) *Id.*
(6) Perreyve, p. 455.
(7) Ledos, p. 10.

ment conféré). Le chanoine Bordet citait comme preuve ce que Jésus-Christ lui-même à dit à ses apôtres dans le dernier repas qu'il fit avec eux. Tu traitas tout cela d'absurde et soutenais qu'on ne pouvait pas se manger soi-même (8). »

Mais les paroles mêmes de Lacordaire seront encore plus significatives de son état d'esprit. Il garda cette attitude voltairienne pendant les deux premières années de son droit. En 1821, il écrit à un ami : « Je suis uni assez particulièrement à cinq ou six élèves qui sont tous royalistes et chrétiens, de sorte qu'il n'y a guère de jour où je ne livre des combats pour la liberté et contre la religion. Je leur disais dernièrement : Vous avez un Dieu dont la logique est bien singulière ; il voue le genre humain à une mort éternelle, parce qu'Adam a violé ses ordres en mangeant une pomme, et il lui fait grâce parce que les Juifs livrent son Fils au plus infâme supplice. C'est précisément comme si le roi me condamnait à mort pour lui avoir dérobé une bagatelle, et qu'il me pardonnât en considération de ce que j'aurais assommé son fils unique et bien-aimé (9). » Lacordaire avait dix-neuf ans lorsqu'il écrivait cette lettre.

Les cinq ou six élèves cependant dont Lacordaire nous a parlé, appartenaient à la *Société d'Etudes* de Dijon, groupement de jeunes catholiques, tout pénétré d'un idéalisme auquel Lacordaire ne pouvait rester longtemps étranger. Ses compagnons nous disent que son incrédulité « se stabilisa bientôt dans la manière de Rousseau » ; « celui-ci, écrit Lorain, répondait mieux à la consciente gravité de son esprit (10) ». *La Profession de foi du Vicaire Savoyard* devint « son évangile religieux » et le *Contrat social* son « évangile politique (11) ». C'est là une étape qui mérite attention dans l'évolution de la pensée de Lacordaire. Il gardera toujours, même étant prêtre, l'empreinte de la religiosité romantique de Rousseau ; dans quelques-unes de ses grandes conférences, certaines déclamations sur la conscience et l'honnête homme, sont de lointaines réminiscences de ses lectures antérieures. Par ailleurs, des lettres de direction assez nombreuses laissent

(8) Cité par le P. Noble dans *Archives d'Histoire dominicaine.* Editions du Cerf, tome I, 1946, p. 168-169.
(9) *Ibid.*, p. 170.
(10) *Archives d'Histoire dominicaine,* p. 170.
(11) Foisset, *Vie du R. P. Lacordaire,* Lecoffre 1870, tome I, p. 44.

transparaître un sentiment de la solitude qui fut aussi chère à Lacordaire qu'à Rousseau.

Surtout et encore à la manière de Rousseau, Lacordaire admirait le christianisme « parce que la morale en est ineffable et que l'influence de ses ministres est salutaire à la société (12) » ; mais ses convictions s'arrêtaient à la morale du catholicisme sans franchir le seuil du dogme. Il déclarait même que « la France ne serait bien, que quand elle serait protestante (13) ».

Voltaire cependant est désormais bien loin, et le scepticisme hostile va faire place au doute bienveillant. Le P. Libermann, contemporain de Lacordaire, et Juif converti, est venu lui aussi au catholicisme grâce à Rousseau. « Je me mis à lire l'*Emile,* dit-il. Qui croirait que cet ouvrage, si propre à ébranler la foi d'un croyant, fut un des moyens dont Dieu se servit pour m'amener à la vraie religion ? C'est dans la *Confession du Vicaire savoyard* que se trouve le passage qui me frappa. » Là, Rousseau, expose les raisons pour et contre la divinité de Jésus-Christ, et il conclut par ces mots : « Je n'ai pas été à même jusqu'ici de savoir ce que répondrait à cela un rabbin d'Amsterdam. A cette interpellation, je ne pus m'empêcher d'avouer intérieurement que je ne voyais pas non plus ce qu'il y aurait à répondre (14). »

Libermann, Lacordaire, ne seraient-ils pas de ces « disciples involontaires » de l'auteur de l'*Emile,* et dont P.M. Masson parle dans sa thèse sur la religion de J.-J. Rousseau ?

***

« En Suisse, dit un voyageur, entre Neufchâtel et Genève, on voit une fontaine dont l'eau se sépare, et coule partie au nord, partie au sud. L'eau du nord joint un ruisseau qui se rend dans le lac de Neufchâtel, dont les flots vont se perdre dans le Rhin et dans la mer d'Allemagne ; l'eau du sud gagne le lac de Genève, c'est-à-dire le Rhône qui court vers la Méditerranée. C'est là ce qu'on appelle le point de partage des

(12) Lorain, *Biographie historique du R. P. Lacordaire,* Louvain, Fonteyn 1847, p. 12, cité par Favre dans *Lacordaire orateur,* Poussielgue 1906, p. 29.

(13) Villard, *Correspondance inédite,* p. 7, cité par Favre, p. 29.

(14) Louis Liagre, *Le Vénérable Libermann,* cité dans *Lys de Saint-Joseph,* revue spiritaine, janvier 1952, p. 9.

deux mers (15). » De même, la fin de l'année 1821 marque une coupure dans la vie de Lacordaire, et à son insu il va être logiquement emporté vers un but qu'il ne soupçonne pas encore.

L'influence de Rousseau au point de vue politique ne fut qu'éphémère sur l'esprit de Lacordaire. Ses amis de la *Société d'Etudes* n'avaient guère de sympathie pour la doctrine du *Contrat social,* et ne se faisaient pas faute de réfuter les opinions d'un admirateur souvent plus enthousiaste que logique. Le 5 mars 1822, à la réunion plénière des membres de la société, Lacordaire dit qu'il abjurait la doctrine politique de Rousseau, « comme menant droit à un suicide social », et déclara que, persuadé par quatre mois de débats, lui aussi se ralliait à la Restauration, complétée par la liberté et la Charte (16). » A partir de ce moment, il devient et restera toujours un royaliste constitutionnel.

Henri Lacordaire avait alors vingt ans. « Grand, de fier aspect, son visage beau, grave et pur, empruntait à l'élévation de son esprit une expression singulièrement noble, sans que sa physionomie perdît de son attrait (17). » Licencié en droit, il songeait à se faire une carrière, et Madame Lacordaire consentit « malgré son état gêné de fortune, à l'envoyer à Paris (18 ».

Avant de gagner la capitale, et en fidèle disciple de Rousseau, il visita la Suisse « dont il rêvait depuis son enfance. Il y passa deux semaines », « seul, libre et infatigable ». Il s'attarda aux lacs de Thoune et de Brienz et s'efforça d'atteindre « les hauts sommets couverts de neiges éternelles ». « Allant au delà du visible », il interroge ces cîmes « qui se confondent avec les lointains de l'espace ». Son cœur religieux adresse « un appel involontaire au maître des choses », bien que son esprit glisse « encore sur les pentes de l'erreur (19) ».

Lacordaire dit enfin adieu à la féerie des lacs et à la majesté des montagnes pour se rendre à Paris, muni d'une lettre de recommandation de Monsieur Riambourg, président de Chambre à la cour royale de Dijon, et il se présente à Monsieur Alexandre Guillemin, avocat au barreau de Paris.

---

(15) Foisset, p. 38.
(16) Foisset, p. 49.
(17) *Lettres Nouvelles,* p. XIII, cité par Favre, p. 31.
(18) Villard, p. 7 et S.
(19) *Lettres Nouvelles,* p. XIII et XIV.

La lettre de recommandation était tout à l'éloge du jeune licencié, parlait de « ses heureuses inclinations, de ses brillantes études au collège et de ses succès à l'école de droit » ; « elle ajoutait qu'il ne s'agissait plus que de lui donner un bon directeur ».

Le bon Monsieur Guillemin faisait alors partie de la « Congrégation », « cet asile des jeunes gens chrétiens qui arrivaient dans Babylone ». Il se méprit sur le mot de « directeur » auquel il attribuait un sens beaucoup plus spirituel que juridique, et sa méprise était bien excusable.

« Il est évident », pensa-t-il à la vue du jeune Lacordaire, que Monsieur Riambourg m'envoie un congréganiste. « Si je comprends bien cette phrase, dit-il, il s'agit, ce me semble, de vous indiquer un bon directeur, un bon confesseur. »

Le front du jeune homme que Monsieur Guillemin considérait déjà comme « un ange de piété » se colora « d'une vive surprise » et il répondit « avec une douce ingénuité » : « Un confesseur à moi ! Oh ! non. Je ne vais pas à confesse et la raison en est que je ne crois pas. Si j'avais le bonheur de croire, j'irais à confesse ; mais je ne dois pas y aller puisque je ne crois pas. » Il y avait dans le ton de ces paroles beaucoup « de franchise et de loyauté » et Monsieur Guillemin n'eut « pas un instant la pensée de refuser la collaboration d'un jeune homme si sincère et par ailleurs si bien recommandé ». « La lumière viendra, sans doute, pensa-t-il, et il ne faut pas désespérer d'un ami de Monsieur Riambourg, l'austérité et la vertu même. » Il ajouta à haute voix : « Cela nous empêchera-t-il de travailler ensemble ? » — « Oh ! non (20 », répondit simplement Lacordaire.

⁂

Les espoirs de Monsieur Guillemin n'allaient pas être déçus. Lacordaire, malgré de brillants succès au barreau de Paris, ne put échapper à un profond sentiment de tristesse. Il se « sent solitaire au milieu de huit cent mille hommes ». Il cherche « dans le désert de Paris, une âme qui veuille bien devenir la sœur de la sienne (21) », car il n'éprouve

---

(20) A. Guillemin. *Le P. Lacordaire dans l'audace*, etc... Tours 1862, p. 76, cité par Favre, p. 32-33, cf. Monrond, *Lacordaire*, p. 23 et s.

(21) Ricard, *Lacordaire*, Plon 1883, 2e éd., p. 21.

aucun « plaisir à regarder ces fêtes publiques dont le soleil est toujours membre obligé ». Ayant « peu d'attachement pour l'existence », il est « rassasié de tout sans avoir rien connu (22) ». Singulière destinée que celle de ce jeune juriste venu à Paris pour épanouir son talent, et déjà désillusionné à l'aube de sa carrière. Il écrira un peu plus tard que la gloire et les succès ne sont « qu'une espèce de fumée », « une sorte de mirage qui frappe les yeux ». « Il suffit d'un jour à une âme élevée pour dévorer le monde. Alors elle s'indigne contre cette création immense où elle est à l'étroit. Elle va sans cesse de l'instant de sa vie à l'instant de sa mort et se trouve pressée entre ces deux grands mystères, sans rien dans l'intervalle qu'une vaine représentation qui l'amuse quelquefois, qui l'attire souvent, et qui lui pèse toujours par un sentiment invincible de son inutilité (23). »

Ces paroles, écrites un an après la conversion de Lacordaire, ne sont que l'expression des sentiments qui l'agitaient alors vers cette période qui va de 1822 à 1824. Il y avait du René dans son âme désenchantée, mais un René bien près du christianisme, « car il est incontestable que Chateaubriand a exercé une grande influence sur Lacordaire (24) ». Il se plaît à rappeler à Ladey l'histoire des « deux jeunes gens qui, fatigués du monde, dont ils avaient épuisé les plaisirs, se rencontrèrent un jour dans la plaine de Rome sur le tombeau de Scipion, et là, s'entretenant des vanités humaines, devinrent peu à peu chrétiens et se donnèrent tout entiers à une religion que toutes les âmes élevées comprennent, et qui accueille tous les grands ennuis et les grandes infortunes (25) ».

Ainsi Lacordaire « s'éloigne des réalités de la vie comme d'une prison où son cœur étouffe » ; sa tristesse prend « un caractère religieux ». Un ami le surprend un jour dans une église, à genoux, caché « derrière un pilier », « absorbé dans une profonde méditation (26) ». Bientôt, profondément ému par la lecture de l'Evangile de saint Mathieu, il se met à pleurer, et il pourra écrire : « Quand on pleure on croît bientôt (27). » Sous une forme très légèrement différente,

---

(22) Lorain, p. 16, cité par Favre, p. 42.
(23) *Lettres Nouvelles*, p. 140, 20 Août 1825.
(24) Favre, *Lacordaire orateur*, p. 40.
(25) *Lettres Nouvelles*, p. 160.
(26) Régnier, *Souvenirs*, p. 13.
(27) Lettre à Boissard, 22 mai 1824, cité par Foisset I, p. 61.

Chateaubriand nous avait fait le même aveu dans la préface du *Génie*.

⁂

Cette émotion mystique où Lacordaire a recouvré la foi n'a pas été l'effet d'un coup de foudre ; elle n'a été que le terme d'un acheminement progressif de ses réflexions logiques ; les conversations qu'il avait eues à Dijon avec Foisset, ses entretiens avec ses amis de la *Société d'Etudes*, l'influence des lectures de Chateaubriand l'avaient amené à cette conviction que le christianisme est nécessaire à la société, qui ne peut subsister sans ordre ni justice ni liberté.

« L'Eglise, écrira-t-il en 1825, a parlé de raison et de liberté, quand ces droits imprescriptibles du genre humain étaient menacés d'un naufrage commun ; elle a recommandé la foi et l'obéissance, lorsqu'elle a vu la licence de l'esprit et des mœurs jeter les premiers fondements d'une révolution qui devait tuer la liberté par l'anarchie, et la raison par les autels qu'on lui dresserait. Admirable sagesse, qui sait se proportionner à tous les besoins de la civilisation ; qui tantôt presse et tantôt retarde la marche des siècles pour les amener... à ce milieu sage, où se trouvent la paix et la vérité, et dont les choses humaines s'écartent sans cesse par un flux et un reflux inévitables ! Puissance merveilleuse dans la variété de son action et dans l'immobilité de sa force et de sa conscience qui arrache les peuples à la tyrannie par la liberté, à l'anarchie par le pouvoir et qui des deux extrémités opposées, les conduit au même point (28). » Chateaubriand n'avait-il pas dit dans le *Génie* que l'idée religieuse était la gardienne de l'art et qu'au point de vue social, elle était le salut de la civilisation. C'est donc bien par « ses croyances sociales » que Lacordaire est revenu « aux croyances religieuses ». Rien ne lui « paraît mieux démontré que cette conséquence ! La société est nécessaire, donc la religion chrétienne est divine ; car elle est le moyen d'amener la société à sa perfection, en prenant l'homme avec toutes ses faiblesses, et l'ordre social avec toutes ses conditions (29) ». Dans ce raisonnement, il y a en germe toute l'apologétique des conférences de Notre-Dame.

---

(28) *Lettres à des jeunes gens*, p. 64 et s.
(29) Lettre à Lorain, citée par Foisset, p. 59.

***

Mais Lacordaire, comme toutes les âmes avides d'absolu, ne pouvait rester à mi-pente. « Etre chrétien pour lui, comme l'a dit M. Lorain, c'était être prêtre ; être prêtre ce fut plus tard être moine ». « Une fois chrétien, c'est le P. Lacordaire qui parle, le monde ne s'évanouit point à mes yeux, il s'agrandit avec moi-même. » « Au lieu du théâtre vain et passager d'ambitions trompées ou satisfaites, je vis en lui un grand malade qui avait besoin qu'on lui portât secours, et je ne vis plus rien de comparable au bonheur de le servir sous l'œil de Dieu, avec l'Evangile et la Croix de son Fils. « Le désir du sacerdoce, dit-il, m'envahit comme une conséquence naturelle de mon propre salut. Ce désir fut vif, ardent, mais inébranlable ; et jamais depuis quarante ans, dans les vicissitudes d'une existence constamment agitée, il ne m'inspira de regrets (30). »

Lacordaire fit part à Monsieur Guillemin de son désir d'entrer au séminaire de St-Sulpice. Cet ami toujours attentif, le présenta à Monsieur Borderies, alors vicaire général de Monseigneur de Quelen, et, plus tard, évêque de Versailles. Monsieur Borderies conduisit le jeune néophyte auprès de l'archevêque qui, d'après Foisset, le reçut avec bonté et avec grâce. « Il me demanda, dit le P. Lacordaire, quel était mon diocèse, et si c'était bien ma volonté de m'agréger au sien. Sur ma réponse affirmative, il me dit qu'il en écrirait à l'évêque de Dijon, en m'invitant à le faire de mon côté (31). » Monsieur de Boisville, l'évêque de Dijon « heureux d'avoir cette occasion d'être agréable à l'archevêque de Paris, envoya l'*exeat,* sans prendre aucune information ». « Il ne douta pas pas un seul instant qu'il ne s'agît d'un clerc obscur, né dans un coin reculé de son diocèse (32). » « Que voulez-vous, dit plus tard Monsieur de Boisville en s'excusant, il m'avait écrit une lettre où il ne manquait que les fautes d'orthographe ; je l'avais pris pour le plus grand nigaud de mon diocèse. » Et « il en avait le droit, disait en riant le P. Lacordaire à Sorèze ; figurez-vous que j'avais commencé ma lettre par un participe présent (33) ».

---

(30) Cité par Foisset, p. 64.
(31) *Testament de Lacordaire* ou *Notice,* cité par Foisset, p. 66.
(32) *Id.,* p. 67.
(33) *Id.,* p. 67-68.

Quoi qu'il en soit, le 12 mai 1824, vingt-deuxième anniversaire de sa naissance, Henri Lacordaire, accompagné de Monsieur Gerbet, le futur évêque de Perpignan, de Monsieur de Salinis, décédé archevêque d'Auch, se présentait au séminaire d'Issy. « On l'y reçut froidement, peut-être pour éprouver sa vocation, peut-être aussi à cause de ses deux introducteurs, notoirement attachés (34) » à l'abbé de la Mennais, dont les Sulpiciens ne goûtaient guère les idées.

Lacordaire ne prit pas garde à cet accueil, et s'adapta vite à son nouveau genre de vie, tout en gardant une certaine liberté d'allures assez inquiétantes pour les directeurs du séminaire. Pendant les cours, il prenait « pour ainsi dire corps à corps le professeur ébahi, le poussant, le pressant, l'accablant comme l'athlète antique au combat du ceste. C'était un jeu incessant de flamme et de fumée, une vigueur, une verve d'argumentation qui jetait les élèves dans l'éblouissement et le maître dans la stupeur. Ainsi, les rôles se trouvaient intervertis : l'étudiant avait l'air de faire la leçon, et le professeur de la recevoir (35) ».

Lorsque Lacordaire sera prêtre, il écrira à Lorain le 14 novembre 1827, c'est-à-dire moins de deux mois après son ordination, que « les théologiens modernes ne marchent pas assez sans guides » ; ils sont portés à prendre « le chemin qu'un voyageur célèbre a suivi », et à négliger le sentier « qui mènerait à de nouvelles beautés, mais qui n'est pas historique encore (36) ».

Plus tard, Renan se risquera à dire que ses maîtres de Saint-Sulpice étaient des « sous-officiers instructeurs auxquels il eût été injuste de demander la distinction des officiers généraux (37) », ce qui ne l'empêcha pas de reconnaître la grande dette qu'il avait contractée envers eux ; et il dira de Monsieur Gosselin, le supérieur de la maison d'Issy, que c'est « un homme d'une finesse extraordinaire. Il a un tact et une délicatesse admirable jointe à une grande vivacité d'esprit. Il y joint la plus grande érudition (38) ».

---

(34) *Ibid.*, p. 69.

(35) *Ibid.*, p. 75.

(36) *L. M. La Vie du R. P. Lacordaire dédiée à la Jeunesse*, Lyon, Vitte, 1903, p. 69.

(37) Renan, *Souvenirs*, p. 202, cité par Pierre Lasserre en *La Jeunesse* d'Ernest Renan, Paris 1925, p. 326.

(38) Renan, *Fragments intimes et romanesques*, p. 177, cité par Pierre Lasserre.

Or le même Monsieur Gosselin était déjà supérieur du séminaire, lorsque Lacordaire y entra. Il était très goûté pour ses conférences, et il avait publié notamment une édition des œuvres de Fénelon, et une vie de M. Emery.

Parmi le corps professoral, citons Monsieur Garnier, spécialiste des langues orientales, que devint supérieur général de la Compagnie en 1826. Il fut le directeur spirituel de Lacordaire. Par trois fois, Lacordaire lui demanda de l'admettre dans la Société de Saint-Sulpice et Monsieur Garnier lui répondit : « Non, Dieu vous appelle à une autre mission. »

Le dogme était enseigné par Monsieur Rony, et la philosophie, qui était celle de Malebranche, par Monsieur de Valroger, auteur de quelques opuscules sur le rationalisme contemporain, et d'un ouvrage sur les « *Pensées philosophiques religieuses du comte J. de Maistre* ».

Le séminaire comptait donc des personnalités non négligeables, et quelques-unes même de tout premier plan. Il semblerait que les anecdotes, auxquelles fait allusion Foisset, contiennent une part d'exagération.

Les archives de Saint-Sulpice, du reste, ne recèlent aucun document relatif aux attitudes un peu tapageuses que Lacordaire aurait eues en classe. Tout ce que l'on peut dire, c'est que son tempérament plus fougueux que logique s'accommodait mal des argumentations dont la forme scolaire lui paraissait artificielle, et c'est sans doute le sens de la lettre écrite à Lorain. On peut en conclure que les disciplines philosophiques et théologiques marquées au coin d'un traditionalisme cher à Saint-Sulpice n'ont eu guère de prise sur l'esprit de Lacordaire.

Il n'en fût pas de même du contact avec les Livres Saints ; mais c'est surtout par ses réflexions personnelles qu'il acquit un goût profond pour les textes sacrés, et cette orientation spirituelle du cœur, qu'il fera plus tard partager à ses confidents et confidentes. Déjà, pendant son stage d'avocat, il s'était plu à lire l'Evangile ; mais, au séminaire, ce contact est évidemment plus intime, et, cette fois, avec la Bible tout entière : « Ah ! quel livre ! s'écrie-t-il, quel enchaînement extraordinaire depuis la première parole de l'Ancien Testament, jusqu'à la dernière du Nouveau » ; il en arrivera à aimer

mieux une virgule de l'Ecriture Sainte que tout le Digeste. « Au moins cette virgule ne passera pas (39). »

Cependant, remarquons-le bien, il cherche dans la lecture du texte sacré, beaucoup plus une nourriture substantielle du cœur et de l'esprit, qu'une vaine satisfaction d'érudit ; il ne veut pas s'embarrasser de problèmes d'exégèse, car « il est plus désireux de méditer et d'approfondir que d'aller aux recherches savantes et à l'érudition ». « La parole des hommes » passe, celle de « Dieu est un abîme sans fond ». Chaque mot lui « semble un éclair » et lui donne une consolation. La lecture des épitres de saint Paul, que plus tard il lit « de préférence », le jette de plus en plus dans le ravissement. « C'est un océan dont Dieu est partout le rivage (40). » Nous aurons l'occasion de voir que la lecture d'Ecriture Sainte, et, en particulier, celle des épîtres pauliniennes, seront un des points fondamentaux de la direction spirituelle de Lacordaire, car l'Ecriture est la « charte » des droits de l'homme, « le trésor de ses espérances, l'abîme de ses consolations, la bouche de Dieu sur son cœur (41) ».

***

Lacordaire avait déjà passé deux années et demie à Saint-Sulpice ; mais les supérieurs doutant de sa vocation, « laissaient passer les délais ordinaires », sans l'appeler aux ordres. Les idées libérales de l'ancien stagiaire le rendaient suspect. Quand il apprit l'opinion qu'on avait de lui, il songea à entrer au noviciat des Jésuites à Montrouge. A « cette manifestation non équivoque des dispositions intimes » du jeune lévite, les directeurs du séminaire firent « tomber les barrières qu'ils lui avaient opposées jusque là ». La veille de Noël de l'année 1826, l'abbé Lacordaire recevait le sous-diaconat et le 25 septembre 1827, il écrivait : « Ce que je voulais faire est fait, je suis prêtre depuis trois jours, *sacerdos in æternum* (42). »

A la fin de février 1828, l'abbé Lacordaire était nommé chapelain de la Visitation, couvent « perdu aux extrémités de Paris, dans une des rues étroites et tortueuses qui avoisi-

(39) *Lettres Nouvelles*, 4 Janvier 1830.
(40) Cité par Chocarne, *Lacordaire* II, p. 84 et s.
(41) *Œuvres* IX, p. 295.
(42) Foisset I, p. 83, citant une lettre de Lacordaire à M. Lorain.

nent le Jardin des Plantes (43) ». Ses fonctions se réduisaient pour ainsi dire à faire le catéchisme, et adresser chaque dimanche une allocution aux religieuses et à une trentaine de jeunes filles âgées de douze à dix-huit ans. Ce pieux auditoire, prompt à l'admiration, bien qu'un peu déconcerté par l'appareil métaphysique des discours de l'aumônier, n'en goûtait pas moins sa parole. Le ministère étant peu chargé, Lacordaire consacra ses nombreux temps libres à des études approfondies. Il rêve d'une apologie du catholicisme, et, pour acquérir une pleine maîtrise de son sujet, il veut aller aux sources mêmes de la théologie et de la philosophie. « La force est aux sources (44) », dit-il. Il étudie « l'histoire de l'Eglise » et « l'Ecriture Sainte et les Pères (45) » ; mais saint Augustin surtout lui devient « familier (46) ». Nous le verrons, la théologie de Lacordaire porte l'empreinte de la pensée augustinienne.

Mais les questions philosophiques attirèrent également son attention. Sur ce point il nous a avoué son embarras et ne savait « trop par quel bout commencer. La philosophie ressemble au firmament ; elle en a l'étendue, les étoiles et les nuages » ; elle en a aussi « les astres errants », les comètes qui apparaissent avec majesté dans l'espace, et qui, longtemps perdues pour nos yeux, reviennent à de grands intervalles » et « se montrent à d'autres générations sous une forme nouvelle ». D'après Foisset, c'est à cette époque qu'il lit « tout Platon », « une partie d'Aristote, Descartes tout entier (47) ». Lacordaire tirera le plus grand profit de Platon ; sa théorie de l'amitié est en partie inspirée de l'auteur du *Banquet*.

Quant à Lamennais il est assez difficile de préciser la part d'influence qu'il a pu avoir sur Lacordaire. En 1818 parut le premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence*, et la conversion de Lacordaire n'aura lieu qu'en 1824 ; en tout cas le livre dut attirer son attention, car en 1834, il écrit que « l'ouvrage est un coup de maître qui a investi Lamennais de la puissance de Bossuet (48) ».

---

(43) *Id.*, p. 84.
(44) Cité par Foisset, p. 84-85.
(45) *Ibid.*
(46) *Ibid*, p. 85.
(47) *Lettres à Foisset*, p. 157, lettre du 6 janvier 1828, cité par Favre, p. 80.
(48) *Considérations sur le système de M. de Lamennais*, p. 35.

Mais lors de la publication de la seconde partie de l'ouvrage, l'admiration de Lacordaire ne se maintient pas au même niveau. Il déplore que Lamennais ait abandonné les « hauteurs de la défense antique de la foi » pour descendre « aux discussions arides de la philosophie, à la question de la certitude tout à la fois, la plus claire et la plus obscure de l'esprit humain (49) ». Au mois de juin 1825, il avait déjà écrit à Lorain qu'il « n'aime ni le système philosophique de Monsieur de Lamennais » qu'il croit « faux », « ni ses opinions politiques », qu'il trouve « exagérées », ni son « attitude », qui lui « semble ravir à son talent une grande partie de sa puissance pour le bien (50) ».

Lacordaire ne modifie par son jugement lors de la publication du *Progrès de la révolution et de la guerre contre l'Eglise,* qui est selon lui « un grand exemple du mal » que fait à la vérité une précipitation qui n'a pas permis à l'esprit de se mûrir. Lamennais « a mal engagé et mal défendu sa cause ». Le volume est « une exagération des pensées de Monsieur de Maistre ». L'auteur « n'invente pas » ; « il ne fait que mettre en œuvre ses devanciers en outrant les proportions ». En le voyant agir, Lacordaire songe à « un peintre refaisant le *Déluge* de Poussin sur cent pieds de long et de large (51) ».

Mais « durant l'oisiveté des vacances » de 1829, Lacordaire souffre de son isolement ; « il cherchait un appui, et, à un moment donné croit le trouver dans la personne de Lamennais (52) ». Les idées de ce dernier avaient subi vers 1830 de profondes modifications et évoluaient vers un libéralisme qui était déjà le fait de Lacordaire. Il est attaqué en politique par les royalistes, et en religion par les gallicans. Dès lors « il prophétise la destruction du régime » ; il voit déjà les rois chanceler sur leurs trônes, il veut séparer sa cause de leur cause pour s'attacher à ce qui reste, « à ce qu'on ne vaincra jamais, à la croix de Jésus de Nazareth (53) ». Jusque là, il a dit : « Dieu et le roi » ; maintenant

---

(49) *Œuvres,* VII, p. 35 et s., cité par Favre, p. 85.
(50) Lettre à Lorain, 7 juin 1825, citée par Foisset I, p. 140.
(51) *Lettres à Foisset,* p. 177, lettre du 19 juillet 1829 citée par Foisset, p. 141.
(52) Favre, p. 86.
(53) A la comtesse de Senfft, 24 avril 1826, cité par Foisset I, p. 120.

il va dire : « Dieu sans le roi (54) », c'est-à-dire Dieu et la liberté.

Ces idées généreuses réconcilient Lacordaire avec Lamennais qu'il appelle « le fondateur de la liberté chrétienne et américaine (55) ». Mais ne prenons pas trop au pied de la lettre, cette parole enthousiaste. Dès la première entrevue à la Chênaie, Lacordaire resta interdit quand Lamennais lui lut « deux chapitres d'une théologie philosophique qu'il préparait, l'une sur la Trinité, l'autre sur la création (56) ». La thèse du maître lui parut fausse, et il se mit à soupçonner l'orthodoxie de ses idées théologiques.

Quand Lacordaire remportera ses premiers succès oratoires, Lamennais ne pourra s'empêcher de dire avec un peu de mélancolie : « Ce sont pourtant là des œufs que nous avons couvés (57). » Qu'il y ait eu échange d'idées, c'est possible ; mais Lacordaire n'avait nul besoin des suggestions du maître pour considérer l'Eglise « comme un grand fait historique », et tirer « de son action morale et sociale » « la preuve de sa légitimité (58) ». Il ne semble donc pas que Lacordaire soit redevable à Lamennais, en quelque domaine que ce soit, car il lui était impossible de n'être comme l'abbé Gerbet, qu'une « cire molle, empreinte du cachet du maître (59) ».

Après avoir montré les différentes phases de l'évolution intellectuelle de Lacordaire et souligné les éléments de sa formation, il nous reste maintenant à étudier l'influence de ces sources sur sa spiritualité.

---

(54) Foisset, *Vie* I, p. 117, cité par Favre, p. 87.
(55) Lettre à Lorain, 2 juillet 1830, cité par Favre, p. 88.
(56) *Id.*, p. 89.
(57) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, XV, p. 127.
(58) D'Haussonville, *Lacordaire*, p. 135.
(59) Foisset, I, p. 226-227.

CHAPITRE II

Le Problème de l'Homme

§ 1. — La faiblesse de sa volonté

Lacordaire a vécu parmi « le mal du siècle », et il en a toujours porté la marque. Son pessimisme psychologique est peut-être, sinon la cause directe, du moins l'occasion d'un certain pessimisme théologique. L'homme lui apparaît comme un être infirme, blessé par la faute de notre premier père ; « nous venons au monde dans un état non seulement imparfait et inférieur, mais dans un état moralement mauvais (1) ». Le péché existe dans l'homme « sous un mode permanent, attaché à ses os, rongeant sa substance et flétrissant sa vie (2) ».

Précisons le sens de ce « mode permanent » du péché ; il ne s'agit pas évidemment du péché actuel, imputable à tout homme qui le commet ; par « mode permanent », il faut entendre une propension habituelle au mal qui rend « notre libre arbitre *affaibli et incliné* (3) ». Lacordaire certes est convaincu de cette concupiscence ou inclination ; écoutons-le plutôt parler de la tyrannie du corps : « Vous ne vous possédez plus, vous êtes possédés par un autre ; et cet autre, c'est une faim contraire à votre raison, une faim d'animal qui vous pousse hors de vous, à la bauge ou à la fange (4). » L'explication de ce désordre, c'est que nous portons en nous des tares héréditaires dont la source est le premier homme.

---

1) 64e conférence de Notre-Dame, Année 1849 : *Des Signes de la chute dans l'humanité*, *Œuvres*, tome V, p. 335-336.

(2) 65e conférence de Notre-Dame, Année 1849 ; *De la transmission de la chute à l'humanité*, même tome, p. 360.

(3) *Ibid*, p. 359 ; Lacordaire souligne.

(4) *Ibid.*

Le péché n'est qu'un acte, « ombre fugitive et déjà oubliée » et pourtant « il fait une blessure qui ne passe pas avec lui (5) ».

Cette blessure est tout d'abord d'ordre physiologique. Dans l'accomplissement du péché, l'âme certes a la plus grande part, le corps ne lui servant que d'instrument ; toutefois, l'acte du péché, bien qu'élaboré par l'âme, a sa répercussion dans l'organisme tout entier, en vertu « des rapports généraux *du physique et du moral* (6) ». D'après saint Thomas, que Lacordaire a étudié, l'âme et le corps ne font qu'un seul composé, dont les deux éléments exercent l'un sur l'autre une action mutuelle. Aussi, après l'acte du péché, « le corps conserve la trace de l'ébranlement qu'a subi la personnalité tout entière de l'homme ; la chair au plus profond de ses replis reçoit du péché des stigmates invisibles (7) ». Si encore le pécheur était la seule victime de ses actes ! Malheureusement tout acte produit dans l'homme « un état permanent » qui est « susceptible de se communiquer avec la vie (8) ».

Mais l'âme elle-même porte une lésion qui lui vient de la faute originelle. Elle sort des mains de Dieu, pure, vierge de toute tâche ; cependant elle « entre dans le moule paternel (9) » qui déjà est « affaibli et vicié par l'altération du sang, par la dégénération de la forme, et là, victime involontaire qui ne se connaît pas encore, elle reçoit l'image de l'homme déchu et en continue la tradition (10) ». Dès lors « l'intelligence perd sa pénétration, la mémoire sa vigueur, la volonté sa rectitude (11) ».

Voilà la lourde hypothèque qui pèse sur l'humanité depuis la chute ; Adam, par voie d'hérédité, de déterminisme psycho-physiologique, a transmis à sa postérité les conséquences de sa faute personnelle. Tous les hommes sont solidaires physiquement et moralement. Les parents procréent des enfants qui leur sont semblables non seulement par le corps, mais aussi par le caractère et les tendances morales.

---

(5) *Ibid*, p. 356.
(6) *Ibid*, p. 357. Lacordaire souligne.
(7) *Ibid.*
(8) *Ibid*, p. 354.
(9) *Ibid*, p. 363.
(10) *Ibid.*
(11) *Ibid.*

La solidarité lie tous les hommes dans l'espace comme dans le temps ; elle « est une communauté de mérites et de démérites entre des êtres liés ensemble par un principe d'unité (12) ». Du fait qu'Adam a péché, nous sommes tous enclins au péché.

La faute originelle, d'après la doctrine des conférences de Notre-Dame, consiste donc dans une blessure qui affecte positivement le corps et l'âme ; « soit que nous considérions l'homme dans ses rapports avec Dieu, avec ses semblables et avec lui-même, nous y remarquons une incapacité native de bien (13) ». Saint François de Sales disait que les enfants ne sont « ni bons ni mauvais (14) ». Le même âge inspire à Lacordaire cette réflexion décourageante : « Laissez l'enfant au cours naturel de ses instincts ; que deviendra-t-il ? Un égoïste, un despote, un petit monstre, qui après avoir abusé de sa faiblesse contre sa nourrice et sa mère, abusera de sa force contre ses compagnons d'âge et de plaisir, jusqu'à ce que parvenu à la maturité du vice, il ne présente plus qu'un spectacle inférieur à celui que donne le sauvage, le spectacle de l'animalité pure, se repaissant de débauche et de cruauté (15). » En admettant que l'homme s'interdise ces excès, il n'en reste pas moins vrai qu'il n'a aucun amour pour son prochain ; sa nature le porte à se clore dans un égoïsme farouche : le riche n'aime pas le pauvre, car la souffrance est importune ; l'étranger est toujours l' « *hostis* », celui du dehors (16). Et si par hasard nous rencontrons çà et là quelques traits de charité parcimonieuse, cette bienveillance éphémère ne vient nullement de notre nature, mais « d'un élément supérieur (17) » qui est la grâce.

Nous ne vivons pas dans de plus justes relations avec Dieu. L'humanité n'aime pas Dieu ; elle aimera « une fleur », « un parfum de printemps », « un chien » (18). L'idée d'un Créateur, d'une Providence la laisse indifférente. A l'appui

---

(12) *Ibid*, p. 365.

(13) 64e conférence de Notre-Dame, Année 1849, *Des signes de la chute dans l'humanité, Œuvres*, tome V, p. 334.

(14) Saint-François de Sales. *De l'Amour de Dieu*, tome II, chapitre V, cité par Francis Vincent dans : *Saint François de Sales, Directeur d'âmes*, Beauchesne 1922, p. 84.

(15) 64e conférence de Notre-Dame, p. 324.

(16) *Ibid*, p. 328.

(17) *Ibid*, p. 329.

(18) *Ibid.*

de ces affirmations, Lacordaire nous apporte son expérience personnelle : « Lorsque je n'avais avec moi que la nature humaine, je vous le confesse, je n'aimais pas Dieu, je n'y pensais même pas » ; « tel était mon état, tel est le vôtre (19). »

Inclination au mal, haine pour les hommes, indifférence pour Dieu, telle est la triste condition que nous avons recueillie d'Adam. Aussi Lacordaire parle-t-il du « sépulcre que creuse en nous le péché (20) ». « La nature humaine est une « ruine infinie (21) ». Le péché « affecte notre âme et notre corps substantiellement (22) ».

Lacordaire ne reste dans les limites de l'orthodoxie qu'en sauvegardant l'existence du libre arbitre qui est seulement « affaibli et incliné ». Mais il dépasse la doctrine du Concile de Trente d'après laquelle la faute transmise par Adam consiste essentiellement « dans la perte de la justice et de la sainteté originelle (23) » et notre déchéance ne doit s'entendre que « relativement à l'état originel et privilégié du Paradis terrestre (24) ». Lacordaire exagère donc « le côté défectueux de la concupiscence (25) » et doit, au moins sous ce rapport, prendre place parmi les théologiens pessimistes.

Ce pessimisme de Lacordaire n'est au fond que celui de saint Augustin. L'un et l'autre — comme d'ailleurs le reste des théologiens — admettent que la privation de la grâce constitue l'essence du péché originel. Mais il semble que tous deux également laissent cet aspect à l'arrière plan, pour donner plus de relief aux conséquences positives de la faute originelle et en particulier à la concupiscence. Pour Lacordaire comme pour saint Augustin, le « péché héréditaire s'identifierait avec la concupiscence, et même plus exclusivement avec la concupiscence de la chair ». De plus, pour expliquer la transmission du péché originel, Lacordaire — nous l'avons vu — a recours à la solidarité physique qui unit tous les hommes en Adam, et saint Augustin lui-même

---

(19) *Ibid.*

(20) 65e conférence de Notre-Dame, Année 1849. *De la transmission de la Chute de l'humanité,* Œuvres, tome V, p. 355.

(21) *Ibid.*, p. 356.

(22) *Ibid,* p. 364.

(23) Verriele, p. 184.

(24) *Ibid.*, p. 185.

(25) Le Bachelet ; *Le Péché Originel dans Adam et ses descendants.* Bloud 1900, II, p. 50, note 1.

explique cette transmission par « la concupiscence charnelle désordonnée », qui, selon lui, « accompagne toujours la génération » : « *omnes in eo peccaverunt, quando omnes ille unus fuerunt* »... (*De nupt. et concup.* 1, 2, 10, 1 (26). Or suivant la doctrine commune des théologiens, le péché originel se transmet sans doute par la génération, mais avant tout par voie de solidarité morale, et par une libre disposition de Dieu.

C'est en raison de cet atavisme physiologique, fondement de leur pensée commune sur l'homme, que Lacordaire et saint Augustin se font de l'enfance la même idée. Nous savons déjà ce que Lacordaire pense de l'enfant. Quant à l'auteur des « *Confessions* », il a « vu et observé un petit enfant jaloux ; il ne parlait pas encore, et il regardait tout pâle, et l'œil mauvais, son frère de lait (27) ». En ce qui concerne l'adulte, leurs appréciations ne diffèrent guère ; telle expression, comme « spectacle d'animalité » que nous trouvons sous la plume de Lacordaire rappelle « l'image de la bête (28) » dont parle l'évêque d'Hippone.

Ainsi Lacordaire a subi l'influence pessimiste de saint Augustin ; l'homme est misérable, car sa volonté dès le « berceau (29) » est inclinée vers le mal. Empressons-nous d'ajouter qu'il partage aussi son optimisme : l'homme est grand parce que dans sa raison il porte l'image de Dieu, et que son cœur tend infailliblement à Dieu.

§ 2. — La rectitude de sa raison et de sa conscience

Les besoins de son cœur

« Le péché, dit saint François de Sales, a beaucoup plus débilité la volonté humaine qu'il n'a offusqué l'entendement (30). » Lacordaire se rencontre ici avec l'évêque de Genève. Il croit à la rectitude de notre raison, parce que cette faculté est le reflet de l'Intelligence divine. Dieu nous a

(26) *Ibid.*

(27) Saint Augustin, *Confessions*, I - 7.

(28) « Imago pecudis », *De Trinitate* XII, n. 13-16, cité par Cayré. *Les sources de l'amour divin.* Desclée de Brouwer, 1933, p. 65.

(29) 64e conférence de Notre-Dame, p. 325.

(30) *Traité de l'Amour de Dieu*, E. I. chap. XVII, t. IV, p. 80, cité par Francis Vincent, p. 81.

donné une lumière initiale qui « illumine tout homme venant en ce monde (31) », suivant la parole expresse de l'apôtre Jean. Cette lumière initiale consiste tout d'abord dans l'idée que nous avons de l'existence d'un Dieu : « La connaissance de Dieu est un des dons primitifs de l'homme (32). » Nous possédons cette idée directement, par une intuition évidente et illuminative ; « Dieu s'est pleinement livré à nous par l'impression exacte de sa ressemblance (33) » dans « notre entendement (34) ». « Nous ne connaissons pas Dieu dans sa substance ; mais nous portons en nous son image ; et cette image, ou plus précisément cette idée de Dieu est analogue aux idées, aux représentations du monde extérieur qui sont contenues dans l'Intelligence divine ; si Dieu voit « le monde sensible par la vision idéale », « pourquoi l'homme ne verrait-il pas le monde divin par le même genre de vision (35) ? » L'intelligence humaine participe donc à l'Intelligence divine, en ce sens que notre âme, illuminée par Dieu, devient le reflet de sa pensée. Lacordaire a emprunté cette idée platonicienne à saint Augustin (36), qui lui-même l'a reçue du Néo-platonisme et en particulier de Plotin.

Dieu, en effet, pour saint Augustin, est le « maître intérieur (37) » qui illumine notre intelligence par des « *notiones impressæ* (38) ». La première de ces notions est l'idée de Dieu, ce que Lacordaire traduit par « impression exacte (39) » de Dieu. Nous n'avons pas ici à discuter la philosophie augustinienne, ni à rechercher dans les conférences oratoires de Lacordaire la précision d'un exposé didactique. Il nous suffit de constater le parallélisme très étroit entre sa pensée et celle de saint Augustin. L'un et l'autre ont été séduits par la doctrine de « l'illumination », parce qu'ils ont remarqué la correspondance de cette philosophie avec la théologie de saint Jean. Lacordaire nous dit que « s'il existe une lumière souveraine, mère de tous les esprits, son premier acte, quand

(31) Saint Jean, I, 9, cité dans la 49e conférence *De l'homme en tant qu'être intelligent, Œuvres,* t. IV, p. 380.
(32) *Ibid.*, p. 380.
(33) *Ibid.*, p. 390.
(34) *Ibid.*
(35) *Ibid.*
(36) Cf. Gilson. *Introduction à l'étude de Saint Augustin,* p. 104.
(37) *Ibid.*
(38) *Ibid.*
(39) 49e conférence de Notre-Dame ; Année 1846. *De l'homme en tant qu'être intelligent, Œuvres,* tome IV, p. 390.

ils viennent au monde doit être de les éclairer (40) ». Il fonde son assertion sur le texte de saint Jean que nous avons déjà cité : « Celui-là était la lumière véritable qui illumine tout homme venant en ce monde. » Et saint Augustin lui-même fait reposer sa même doctrine de « l'illumination » sur le même texte de l'Evangéliste. Cette philosophie « ne le satisfait pleinement que parce qu'elle coïncide avec l'enseignement des Ecritures ; la philosophie plotinienne de l'illumination est selon la parole d'Augustin lui-même, « *consonans Evangelio* », tout spécialement accordée à l'Evangile de Jean (41) ».

Mais la notion de Dieu n'est pas la seule que nous portions gravée dans notre âme. Si Dieu est « *Pater intelligibilis* » (saint Augustin), si l'Intelligence divine est « mère de tous les esprits (42) » (Lacordaire), l'esprit humain doit avoir non seulement l'idée d'un être suprême, mais encore la notion d'autres principes premiers, reflets de la pensée de Dieu, et conformes à cette pensée. Lacordaire dit qu'il existe dans l'intelligence « un certain nombre d'idées primitives fondamentales, dont les autres se déduisent et qui constituent sa raison (43) ». Ces premiers principes qui sont la base de notre entendement sont les « notions de l'être, de l'unité, de l'absolu, de l'infini, de l'ordre (44) ». Ces idées pour saint Augustin et Lacordaire sont indépendantes de toute origine sensible ; elles proviennent comme la notion de Dieu, de cette « lumière primitive » qui éclaire tout homme. Ces premiers principes ne se démontrent pas, car il est impossible de démontrer les idées premières qui forment « comme la substance intime de notre raison (45) » ; nous en avons une connaissance intuitive et immédiate. De plus, ils sont pour nous une garantie infaillible de vérité, puisque ce « flambeau (46) » qui illumine notre âme vient de Dieu et que la lumière ne peut être « en contradiction avec la lumière (47) ».

La raison a donc la notion du vrai, du fait qu'elle est une

---

(40) *Ibid.*, p. 380.
(41) Gilson, p. 105.
(42) 49e conférence de Notre-Dame, p. 380.
(43) 11e conférence de Notre-Dame, Année 1836, *De la Raison,, Œuvres,* tome II, p. 204.
(44) 49e conférence de Notre-Dame, p. 390.
(45) *Ibid.* p. 384.
(46) *Ibid.*, p. 390.
(47) 10e conférence de Notre-Dame, Année 1836, *De l'Ecriture, Œuvres,* t. 11, p. 204.

émanation de la Raison divine. La même lumière intérieure permettra à l'homme d'établir dans l'ordre moral une claire distinction entre le bien et le mal. La « raison est la vue du bien ». Cependant, cette faculté, laissée à elle-même, serait « faible contre la volonté » qui est « blessée et inclinée » au mal. Pour retenir l'homme sur la pente du péché, il lui faut la voix de la conscience qui est « le sentiment du bien ». La conscience pour Lacordaire est un sentiment rationnel qui nous donne des ordres catégoriques et indiscutables. Si nous contrevenons à ces ordres nous en éprouvons un « remords ». Aussi le « débordement des passions n'a jamais prévalu dans le monde contre le sentiment du bon et de l'honnête », car « jamais les passions n'ont joui en paix de leurs satisfactions honteuses ». « Une foule de sophistes se sont élevés contre la différence du bien et du mal ; ils ont quelquefois trompé la raison ; ils n'ont pu tromper la conscience. » La conscience, comme la raison, vient d'une illumination divine. Pour Lacordaire d'ailleurs, la conscience est à la fois une faculté de la raison et du cœur ; elle est « la raison inspirée par l'amour (48) ». Les jugements premiers qu'elle formule sont aussi infaillibles que les principes fondamentaux de l'intelligence, et même leur infaillibilité apparaît comme supérieure à l'infaillibilité de ceux-ci, parce que la loi morale « ne produit pas un ordre muet et impassible, mais un ordre vivant dont la beauté touche le cœur (49) ». Pour Lacordaire comme pour Pascal, la connaissance par le cœur est supérieure à la connaissance exclusivement rationnelle. « L'amour voit plus loin que l'intelligence (50). »

Cette voix du cœur sera d'un grand secours pour notre liberté ; celle-ci a sa racine dans la raison ; mais elle n'aurait pu toute seule résister aux passions ; « il fallait que la liberté fût secourue là où elle est attaquée et que quelque chose lui vînt du cœur pour lui communiquer aussi le caractère et l'ascendant d'une passion. Cette merveille s'est faite, elle habite en nous. Là où les sens parlent, où l'imagination s'émeut, au point de rencontre de l'intelligence et de la sensibilité, une goutte divine a été versée au premier jour de nos chutes, et depuis, le bien qui était une lumière et une loi, est

(48) *Ibid.*, p. 205-206.
(49) *Ibid.*, p. 206.
(50) 13e conférence de Notre-Dame, *Des moyens d'acquérir la foi*, Année 1836, *Œuvres*, tome II, p. 254.

devenu aussi un goût, un sentiment, un attrait, une volonté, une ineffable joie quand l'âme y est fidèle, une poignante tristesse quand elle le trahit (51) ». Cette « goutte divine » n'est autre que la conscience.

L'homme connaît donc le bien par sa raison ; par sa conscience il en a le « sentiment (52) » et l'obligation de l'accomplir. Le péché d'Adam n'a pas perverti notre raison ni notre conscience. Nous savons d'autre part que notre volonté a été viciée par la faute de notre premier père, qu'elle est « inclinée » au mal. Toutefois elle reste libre. Le problème que nous avons à résoudre maintenant est de savoir si la raison et la conscience auront assez d'influence sur la volonté, pour lui permettre d'accomplir des actes de vertu, non plus isolés, mais fréquents.

***

Dans la conférence sur « *Les Signes de la chute* », Lacordaire dit que « la vertu n'a que des heures et quelques héros (53) » ; le bien « ne sort de notre âme que par un enfantement douloureux (54) » ; au contraire « le mal n'a pas besoin de culture (55) ». Ce n'est point là faire grand honneur à l'humanité moyenne. Retenons toutefois cette affirmation qu'il y a dans le monde quelques actes de vertu. Au reste, les conférences de Toulouse nous donneront sur ce point la pensée exacte de Lacordaire. Ces conférences datent de 1854. Elles marquent une nette évolution de la pensée de Lacordaire. Dans les conférences de Notre-Dame en effet, Lacordaire, comme Pascal, tentait de justifier le dogme de la chute par l'état misérable de l'homme. Aussi donnait-il à son style un tour fortement imagé qui dépassait peut-être sa pensée intime. Les conférences de Toulouse, au contraire, sont avant tout des conférences de théologie morale, et Lacordaire n'avait plus les mêmes préoccupations d'ordre apologétique ; il s'attache plutôt, semble-t-il, à donner aux âmes plus de confiance en elles-mêmes. La conférence sur

(51) 3e conférence de Toulouse, *De la Vie morale*, Année 1854, *Œuvres*, tome VI, p. 322.
(52) 11e conférence de Notre-Dame, *Œuvres*, t. II, p. 205.
(53) 64e conférence de Notre-Dame, tome V, p. 324.
(54) *Ibid.*, p. 323.
(55) *Ibid.*, p. 324.

la *Vie morale* est précisément un acte de foi en la vertu humaine, que Lacordaire appelle « force (56) ». Contre le mal l'homme est « armé (57) ». Ce secours lui vient de sa raison et de sa conscience qui donnent le branle à sa volonté. Alors il « peut opposer aux flots des passions un acte de volonté propre, l'acte de résistance (58) ». Ce premier acte, dira-t-on, n'est qu'une attitude purement défensive ; mais « ce refus est puissant, parce qu'il exerce la volonté, l'assouplit, la fortifie (59) ». Cette action de la volonté est si efficace qu'elle assainit l'âme tout entière ; « l'âme est avertie que le terrain se déblaie, que l'imagination s'épure. L'œuvre de transfiguration lui apparaît (60) ».

Cependant, « en fait de stratégie, celui qui se défend sans attaquer perd la moitié de ses forces ». La volonté doit donc opposer aux passions des actes de vertu qui leur soient directement contraires ; si quelqu'un descend son « escalier » pour aller à ses plaisirs, et pris de « remords » s'arrête « au seuil de la porte », il n'y a là qu'une simple « résistance ».

Si, au contraire, il aperçoit un pauvre et lui ouvre sa « bourse », sa volonté accomplit alors un « mouvement à l'opposite de la faute » ; c'est une révolte de l'âme tout entière « contre l'égoïsme du mal ». Cette médication spirituelle est tellement efficace que Lacordaire recommande la répétition des actes bons. La volonté ainsi se fortifie ; la pratique de la vertu devient plus facile car « le bien appelle le bien, comme l'or appelle l'or ». Dans la lutte de la volonté contre les forces du mal, la victoire peut appartenir à la volonté, la vertu existe ; elle « est le prix et le terme du combat contre les passions (61) ».

Cette vertu peut se présenter sous différents aspects. Lacordaire, avec tous les moralistes chrétiens, distingue quatre vertus cardinales : la prudence, la tempérance, la justice et la force. Laissons de côté les trois premières qui regardent plus la raison que la volonté. La force doit retenir davantage notre attention. C'est elle surtout qui révèle chez un homme son degré de vertu, et qui nous permettra de

---

(56) 3e conférence de Toulouse, tome IV, p. 341.
(57) *Ibid.*, p. 328.
(58) *Ibid.*
(59) *Ibid.*
(60) *Ibid.*
(61) *Ibid.*, p. 329-330.

mesurer l'optimisme de Lacordaire. Les Romains l'appelaient « *fortitudo* (62) » et « les Grecs du nom même de Rome, car Rome, dans la langue grecque, signifiait force (63) ». Précisons bien que pour Lacordaire, cette « force » n'est nullement la force brutale et matérielle ; les Romains n'ont pas régné par « le fer (64) » des légions, et les Grecs n'ont pas vaincu l'Asie « avec la lance et le bouclier (65) ». « Mais Rome a soumis le monde, la Grèce a vaincu l'Asie par des vertus (66) ». Lacordaire se plaît de façon évidente à évoquer la grandeur romaine, la dignité du citoyen, la conscience de sa liberté. Bref, la Rome païenne nous est montrée comme un merveilleux équilibre de puissance et de vigueur. Lacordaire entend d'ailleurs cette vertu de force dans un sens strictement naturel ; il n'est pas encore entré « dans le domaine d'une vie supérieure (67) ».

⁂

L'homme peut donc par sa raison, sa conscience, s'avancer dans le sentier du bien. Mais la volonté est exposée à certaines défaillances. Nul, sinon les saints, n'est situé dans une impeccabilité définitive. Le pécheur, cependant, au plus profond de ses ruines morales garde le goût de la sainteté, car l'amour du bien est « naturel à notre cœur (68) ». Lacordaire, avec tous les romantiques, croit à la droiture du cœur. Comme exemple il nous cite Rousseau qui, « malgré de survivantes passions (69) » apaisait ses remords en accusant la société. L'homme vaut souvent mieux que sa vie.

Notre cœur en effet est hanté par le Bien, car le Bien, c'est Dieu, c'est le Bonheur. La volonté peut s'en détourner pour se mettre à la poursuite de biens apparents. Mais cette erreur même prouve que le cœur tend infailliblement à une Béatitude suprême. « L'amour du bonheur n'est pas libre en nous ; il est fatal (70). » « De même que l'aiguille aimantée

(62) *Ibid.*, p. 341.
(63) *Ibid.*
(64) *Ibid.*
(65) *Ibid.*
(66) *Ibid.*
(67) *Ibid.*
(68) 1re conférence de Toulouse, *Œuvres*, tome VI, p. 276.
(69) 64e conférence de Notre-Dame, tome V, p. 344.
(70) 1re conférence de Toulouse, tome VI, p. 275.

se tourne toujours vers le pôle, à quelque distance qu'elle soit, de même il y a dans notre cœur un aimant qui le fait se tourner du côté du véritable nord, c'est-à-dire vers Dieu le Père, le réparateur, le sanctificateur (71). » Si profond que soit l'abîme où peut sombrer notre volonté défaillante, notre cœur crie désespérément après son salut. Cette nostalgie ne rappelle que trop celle d'un Augustin ou d'un Pascal : « Tu ne me chercherais si tu ne m'avais trouvé. »

Cette soif du divin a tourmenté le cœur de tous les hommes. « Ce Dieu, comme le remarque Tertullien, s'échappait à tous moments de la conscience païenne par des cris involontaires que la langue du Christianisme a conservés : O Dieu ! O mon Dieu (72). » Cette foi n'avait pas pour objet une divinité plus ou moins imaginaire, mais le Créateur. L'antiquité avait déjà la notion du « Dieu un et parfait (73) ». L'idôlatrie était ce que « l'hérésie est dans nos temps modernes (74) ». L'humanité prie Dieu « tout aussi naturellement qu'elle vit (75) », car la félicité « est la fin dernière de l'homme. *Omnes homines convenient in appetendo ultimum finem, qui est beatitudo* (76) ».

La Béatitude et le Bien sont donc identiques ; « n'est-ce pas confesser que l'intérêt personnel est le principe nécessaire de tous nos actes (77) ». « La notion même de la vie serait-elle la notion de l'égoïsme (78) ? » Lacordaire n'esquive pas l'objection, et voici sa réponse : « Nous avons été créés à l'image de Dieu, or Dieu est la félicité même (79) » et en même temps « la perfection infinie (80) » ; ce qui est inséparable en Dieu ne peut être séparé en nous-mêmes ; « l'amour de la félicité n'est pas la cause première qui vous fait aimer le bien, et l'amour du bien n'est pas la cause première qui nous fait aimer et rechercher la félicité ». « Ce sont

(71) 11e conférence de Notre-Dame, p. 214.
(72) 70e conférence de Notre-Dame, 1851, *Œuvres*, t. VI, p. 117. *De la distribution des grâces.*
(73) *Ibid.*, p. 117.
(74) *Ibid.*
(75) 12e conférence de Notre-Dame, Année 1836, *De la Foi*, *Œuvres*, tome II, p. 238.
(76) Citation de saint Augustin *De Trinitate*, XIII, chap. 4, 1re conférence de Toulouse, p. 260.
(77) 1re conférence de Toulouse, p. 261.
(78) *Ibid.*
(79) *Ibid.*, p. 274.
(80) *Ibid.*

deux mouvements nés en nous d'une source unique, contemporains dans leur expansion, égaux dans leur puissance, et qui s'aidant l'un et l'autre sur la terre, ont l'un et l'autre en Dieu, après un temps d'épreuve, leur immuable satisfaction (81). » La justice et la félicité « s'embrassent l'une l'autre dans la parfaite et substantielle unité de Dieu (82) ». *Justitia et pax osculatæ sunt.*

Si l'homme tend vers Dieu, c'est qu'il a été créé à son « image (83) ». Il y a donc une certaine ressemblance de « nature (84) » entre l'homme et son Créateur ; « nous sommes, selon l'expression de saint Paul, de la race de Dieu ». Cette ressemblance de « nature » entraîne une ressemblance de « beauté ». Notre âme est une participation de la « physionomie » divine. Les voiles que le corps répand sur l'âme ne nous permettent que de l'entrevoir. Cependant le reflet de cette beauté intérieure transparaît « sur notre visage, notre front, nos yeux, nos lèvres, notre sourire ». « Toute l'âme sort ainsi d'elle-même à la surface du corps ; elle en vivifie les traits et leur donne un caractère à qui rien ne ressemble dans le reste de la nature, parce que rien dans le reste de la nature, si magnifique qu'il soit, n'a un rapport direct avec le visage de Dieu. » Celui de l'homme en est « l'ombre ». « Seigneur, la lumière de votre visage est descendue sur le nôtre comme un sceau. *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* (85). »

La similitude de beauté engendre « la sympathie » ; « tous les êtres s'attirent par leur beauté, et celle de l'homme étant analogue à celle de Dieu », il s'ensuit que « Dieu attire l'homme, et que l'homme attire Dieu ». Toutefois « la vertu seule donnant à l'homme sa beauté de naissance et de prédestination (86) », c'est elle seule qui met entre Dieu et lui « cette attraction qui naît d'une commune nature, exprimée par une commune beauté (87) ». Ne soyons pas surpris si la théologie de Lacordaire porte une teinte assez marquée de platonisme. Sous l'impulsion de V. Cousin en effet il y eut

(81) *Ibid.*, p. 275.
(82) *Ibid.*, p. 277.
(83) 4e conférence de Toulouse, *De ce que peut la vie morale pour conduire l'homme à sa fin*, p. 366, *Œuvres*, t. VI.
(84) *Ibid.*, p. 365.
(85) *Ibid.*, p. 369-371.
(86) *Ibid.*, p. 372.
(87) *Ibid.*

à l'époque une véritable rénovation de l'étude de Platon ; durant ses deux séjours au couvent des Visitandines, Lacordaire avait eu suffisamment de loisirs pour lire le Dialogue du *Criton,* l'*Apologie de Socrate,* le *Phédon.* Mais les conférences de Toulouse semblent avoir été composées après la lecture de l'ouvrage de Cousin, *Du Vrai, du Beau, du Bien,* qui datait de 1846, et fut refondu en 1853.

Suivant la doctrine platonicienne, le Beau, le Bien ne sont donc qu'une émanation de Dieu. Mais la perfection même relative de cette ressemblance n'est que le fait d'un petit nombre de sages, car eux seuls sont vertueux. Mais Dieu peut-il retrouver son image dans l'humanité moyenne ? En d'autres termes, le bien dans le monde l'emporte-t-il sur le mal ? Nous n'avons pas ici à mettre dans la balance les vertus des saints qui agissent surtout sous l'influx de la grâce. Considérons seulement l'humanité dans sa nature même. Il faut avouer « que la plus grande partie des hommes est travaillée de quelque passion qui altère l'harmonie de leurs habitudes morales (88) ». Ainsi tel homme est « ambitieux (89) », et il sacrifiera beaucoup au désir de son élévation (90) » ; mais il est juste, sobre, exact ; « il honore sa vie par un dévouement sérieux à la chose publique, et dans l'obscurité pieuse de la famille, on le retrouve meilleur en exemples et en affection (91) ». Or telle est la condition « d'un grand nombre (92 ». « Victimes coupables d'un mauvais penchant, ils ne sont ni dans la grâce de Dieu, ni dans la gloire de la vertu sans tâche et sans éclipse ; mais il y aurait injustice à peindre leurs jours comme un tissu de crimes et ne pas reconnaître en eux les instruments d'un bien plus grand que le mal dont ils sont les auteurs (93). »

Dieu découvre-t-il donc parmi le monde, « non pas dans un temps et dans un lieu, mais dans la suite totale des générations, une quantité de bien matériellement supérieure à la quantité du mal (94) ? ». La réponse à cette question est capitale et décisive. Elle doit nous livrer la pensée intime

(88) 71e conférence de Notre-Dame, Année 1851. *Des Résultats du Gouvernement divin, Œuvres,* tome VI, p. 147.
(89) *Ibid.,* p. 148.
(90) *Ibid.*
(91) *Ibid.*
(92) *Ibid.*
(93) *Ibid.*
(94) *Ibid.*

de Lacordaire sur la valeur morale du genre humain. A vrai dire, c'est un problème difficile à résoudre. « Quel œil hormis celui de Dieu connaît les pages du livre de la vie et du livre de la mort (95) ? » Mais nous avons un critère qui nous permettra d'apprécier approximativement la capacité morale de l'humanité : c'est le spectacle de la vie ou de la mort des peuples. Une nation qui s'éteint est une nation qui a mérité de mourir ; une nation qui subsiste doit à ses vertus de vivre, car « le bien c'est la vie du corps, de l'âme et des sociétés (96) ». Qu'est-ce que le bien en effet sinon « la conformité à la loi éternelle de l'être, telle que Dieu la porte en lui-même ? ». Qu'est-ce que le mal sinon « l'opposition à cette loi ? ». « La loi de l'être étant nécessairement celle de la vie, puisque la vie n'est que l'être en activité, il s'ensuit que le bien se confond avec la vie même et le mal avec la mort. » Car le péché est « l'aiguillon » de la mort, « *stimulus autem mortis peccatum* (97) ».

Ce raisonnement trouve d'ailleurs sa justification dans l'expérience individuelle. « Si vous ouvrez votre âme et vos sens à cet hôte mystérieux, il y opérera sourdement des ravages dont le contre-coup apparaîtra bientôt sur votre front. Des rides précoces en terniront la chaste limpidité ; la lumière de vos regards s'affaiblira sous vos paupières devenues pesantes ; vos lèvres contractées ne laisseront plus passer qu'un sourire diminué et triste ; une profanation lente s'étendra sur tout votre visage, et y gravera les ruines que votre âme se fait au dedans (98). » Voilà les premiers signes de la mort. Bientôt « le cadavre tombe, et le ciel et la terre passent avec mépris (99) ».

Ce qui est vrai des individus, l'est par conséquent des nations. « Le bien les fonde, le mal les couche au tombeau. » « Ni l'antiquité, ni la grandeur n'est capable de sauver un peuple corrompu. Il traîne quelque temps sur la scène du monde les restes de son histoire, mais tôt ou tard sa décadence morale avertit le destin. Il vient, on ne sait d'où, des races neuves et innommées ; elles regardent de loin cet empire usé qui semble encore vivant par ses fonctions, ses magistra-

(95) *Ibid.*, p. 149.
(96) *Ibid.*, p. 150.
(97) *Ibid.*, p. 150-151.
(98) *Ibid.*
(99) *Idem.*

tures, ses armées et ses souvenirs, mais qui n'a plus de substance, ni de ciment parce qu'il n'a plus de vertus. Elles se disent : Voilà Rome ! Et quelque chose leur répond : Venez mes Goths ; venez mes Parthes ! N'ayez pas peur de cette vieille pourpre qui est encore au dos de la maîtresse du monde, car elle ne couvre plus Scipion, elle ne couvre que le vice et la mort (100). »

Tel est l'écroulement lamentable de peuples qui jadis furent puissants. Mais l'histoire n'est pas faite que de pareilles déchéances. « L'humanité vit (101) » ; « on l'a vue dans tous les temps soutenue par la main de Dieu s'épanouir en une civilisation, l'élever par des vertus, la nourrir de dévouements obscurs autant qu'innombrables, puis la dépravation s'introduisant à la longue, rejeter les peuples pourris pour en susciter d'autres, et rendre à de nouveaux âges un spectacle d'honneur (102) ». L'humanité vit parce qu'elle travaille. La « peine » sur la terre l'emporte sur la « jouissance ». « La peine » c'est « le bien » ; « la jouissance » c'est « le mal (103) ». La peine nous incline au devoir par un état permanent de sacrifice ; au contraire, « des mœurs lâches appellent des mœurs dissolues (104) ». Lacordaire reconnaît à toute occupation saine un caractère d'hygiène morale, mais surtout aux dures besognes des champs.

Le travail de la terre en effet est le premier qui ait été imposé par Dieu à l'homme ; aussi est-il un travail plus pur et plus dépendant de la Providence, car « Dieu n'a pas voulu que la plus grande part des hommes étouffât au foyer de toutes les richesses et de toutes les tentations (105) ». Mais « il les a dispersés dans les solitudes de la terre, le long des fleuves, au pied du firmament qu'il habite (106) ». Lacordaire se complaît de façon évidente dans cette description de la vie champêtre ; il serait puéril de n'y voir toutefois qu'un lieu commun romantique. Nous trouvons le même thème, il est vrai, chez Fénelon, Rousseau et surtout Lamartine. Ils attribuent tous un caractère de grandeur religieuse aux travaux de la campagne ; mais ils les jugent surtout avec

(100) *Ibid.*, p. 152.
(201) *Ibid.*, p. 153.
(102) *Ibid.*
(103) *Ibid.*, p. 154.
(104) *Ibid.*, p. 155.
(105) *Ibid.*, p. 158.
(106) *Ibid.*

leur imagination. Lacordaire, sans négliger le côté poétique des choses de la terre, en souligne la signification réelle. C'est en moraliste surtout qu'il apprécie la vie des champs. Le rude labeur de la campagne est « un singulier secours (107) » pour le paysan. Son corps dompté par le poids du jour le laisse entièrement en paix. C'est pourquoi la moralité de l'homme de la terre est-elle en général supérieure à celle du citadin. Il peut ne pas être parfait ; mais autre est « le mal se développant sans frein dans la fièvre continue de l'oisiveté (108) », autre « le mal comprimé par des jours sans repos (109) ».

Cette besogne astreignante de la vie agraire, n'est pas seulement un régime sédatif ; elle est une école de vertus vraiment efficaces et positives. Lacordaire, certes, ne boude pas le progrès ; mais il reste traditionaliste, comme le seront plus tard pour des motifs identiques, Barrès, Bazin, Pierre l'Ermite. Il a bien compris l'âme de la terre essentiellement conservatrice, et rebelle à la mode du jour, tandis que l'esprit de la ville est ami de la nouveauté. Le paysan dans cette glèbe qu'il fouille sans jamais se lasser, semble avoir puisé ses qualités d'effort soutenu, de continuité persévérante ; c'est un méditatif, un esprit sérieux et réfléchi, sans cesse en défiance contre toute innovation qui n'a pas la garantie de l'expérience matérielle ou morale.

Lacordaire, et avec lui, le clergé rural, de tous les temps, voit dans les familles paysannes les assises mêmes de la société ; comme Virgile et Rousseau, il place volontiers la vertu « sous le chaume (110) ». Un travail obstiné, en effet, vient à bout de tout. Ce travail suppose une vertu première peu commune, qui à son tour engendre d'autres vertus ; « le bien appelle le bien (111) ». Dès lors on peut dire à juste titre que ce labeur est « une perpétuelle religion (112) » car il tient l'homme dans un état conforme à l'expiation qui est la source unique de notre salut. Cette partie de l'humanité étant la plus nombreuse, nous pouvons donc conclure que « la quantité

(107) *Ibid.*
(108) *Ibid.*, p. 157.
(109) *Ibid.*
(110) *Ibid.*, p. 158.
(111) 3e conférence de Toulouse, *Œuvres*, t. VI, p. 329.
(112) 71e conférence de Notre-Dame, *Œuvres*, p. 158, t. VI.

matérielle du bien l'emporte ici-bas sur la quantité matérielle du mal (113) ».

***

Ainsi, « avant la grâce et sans elle, l'homme connaît Dieu » ; « avant la grâce et sans elle il tend à Dieu (114) ». Il connaît Dieu avec sa raison ; il le cherche avec son cœur ; sa volonté, bien qu'avec effort, peut accomplir, et accomplit en fait des actes de vertu. Est-ce à dire que nous pouvons par nos seules forces réaliser l'idéal de la perfection humaine ? Nous avons vu que Lacordaire ne dénie pas aux Romains ces quatre grandes vertus qu'il appelle selon le langage théologique « cardinales », la prudence, la tempérance, la justice et la force, et il en a conclu qu'elles avaient contribué pour une large part à la grandeur de Rome. Mais l'exercice de la justice et du droit se limitait à la cité ; c'était là l'expression de la mentalité patricienne dans la vie nationale ; non pas l'expression d'un sentiment inné du juste et de l'injuste. En effet « on dira toujours des Romains qu'ils produisirent de grands citoyens, jamais qu'ils respectèrent dans l'homme ses droits et sa dignité (115) ». « Comment des peuples à qui leur liberté était si chère la sacrifiaient-ils si volontiers dans le fils de l'esclave et dans le vaincu (116) ? »

Quant à la tempérance, Rome sut honorer la chasteté dans la personne de ses Vestales ; elle connut « avant l'Evangile l'unité du mariage ». Peut-être quelques rares citoyens, comme Scipion, eurent-ils assez de volonté pour être maîtres de leurs instincts ; mais ce sont des cas d'exception ; car il ne fallait pas demander aux Romains « une chair soumise à l'esprit, une continence qui respecte l'âge, le foyer domestique, ni même la majesté de leurs dieux ; ils savent que la pudeur est le voile de toutes les vertus ; mais ce voile est arraché de leurs cœurs, et l'histoire les voit tels qu'ils furent, dissolus dans leurs fêtes, et jusque dans leurs temples (117) ». Comme la justice, la discipline des mœurs n'est observée que dans la mesure où elle est une force pour l'Etat, et une

(113) *Ibid.*, p. 158 et 159.
(114) 5e conférence de Toulouse, p. 392.
(115) *Ibid.*, p. 384.
(116) *Ibid.*
(117) *Ibid.*, p. 384 et 385.

condition de bon ordre public ; elle fait partie du code romain ; mais elle reste étrangère aux consciences.

Les mêmes réserves doivent être faites en ce qui concerne l'amour du prochain. Il ne faut pas mésestimer sans doute les sentiments d'amitié d'un Cicéron, d'un Sénèque, ou d'un Virgile ; mais dans ces amitiés à la fois si tendres et si pures n'entre-t-il pas une part d'égoïsme ? Ces philosophes ou ces poètes de même culture, de même éducation, éprouvent une satisfaction mutuelle à échanger, de vive voix, ou par lettre, leurs espérances et leurs craintes. En aimant ils se recherchent eux-mêmes. Mais cet amour désintéressé, cette charité héroïque du riche pour le pauvre, de l'homme libre pour l'esclave, sauf de très rares exceptions, on ne peut les trouver dans la Rome païenne ; il est manifeste que les « anciens n'avaient pas souci de l'humanité (118) ».

Dieu lui-même était absent du cœur de l'homme. Lacordaire nous a pourtant dit que l'humanité « prie Dieu aussi naturellement qu'elle vit (119) » et que les premiers apôtres trouvèrent des groupes religieux appelés par les *Actes* « *colentes* ». Avec saint Paul il croit que les Romains eurent la notion « du Dieu véritable ». Hélas ! « ils ne l'aimèrent pas ». Y aurait-il donc contradiction dans la pensée de Lacordaire. Comment l'humanité peut-elle tendre à Dieu et le prier, sans l'aimer ? La contradiction n'est qu'apparente. Lacordaire admet que de tout temps, même avant l'Evangile, la prière était un fait universel. Mais comment les hommes priaient-ils ? Pour le vulgaire « c'était par crainte (120) ». La Divinité lui apparaissait toujours redoutable. Pour les esprits cultivés c'était par « espérance (121) ». Dans l'un et l'autre cas nous trouvons toujours quelque trace d'égoïsme. Quant à se mortifier par amour dans sa chair et son esprit, souffrir persécution pour Dieu, préférer la mort au reniement de son nom, voilà des sacrifices renouvelés, que l'antiquité n'a pas connus.

Ces déficiences que nous avons constatées chez les païens sous le rapport de la morale individuelle, de la justice, de la charité ou de la religion, pourraient être le fait de l'humanité tout entière, si le christianisme venait à disparaître de la surface de la terre. « Dès que l'homme moderne abdique sa

(118) *Ibid.*, p. 384.
(119) 12e conférence de Notre-Dame, *Œuvres*, t. II, p. 238.
(120) *Ibid.*, p. 388.
(121) *Ibid.*

foi de chrétien, il retombe à l'instant sous l'imperfection du passé ; il demeure plus instruit qu'Athènes, mais non pas plus chaste ; aussi fort que Rome, mais non pas plus juste ; aussi sage que le *Lycée* ou *l'Académie,* mais, comme eux, ne connaissant plus assez Dieu pour l'aimer (122). » En définitive, pour être maître de sa chair, pour aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même, il faut être chrétien ; mais cela suppose la Grâce, c'est-à-dire une participation d'ordre surnaturel à la vie de Dieu.

L'homme n'est ni totalement bon, ni totalement mauvais, et le pessimisme de Lacordaire n'est que relatif. Sans admettre entièrement la bonté originelle de l'homme, comme Rousseau, il croit avec lui à la rectitude de sa conscience. Avec Pascal il croit que le cœur humain a un besoin nostalgique de Dieu, mais il se sépare nettement de l'auteur des *Pensées* par le crédit qu'il accorde à la force relative de la libre volonté humaine. Toutefois, ce n'est qu'en Dieu que l'homme trouvera sa véritable perfection.

(122) *Ibid.*, p. 389.

CHAPITRE III

Le Problème de Dieu

Cette vie de Dieu, à laquelle nous participons dès cette terre par la Grâce, est le parachèvement de la vie de l'homme. Celui-ci a une aptitude à la vie surnaturelle. « La vertu ne peut être le chemin de Dieu (1) » sans que nous nous approchions de Lui. Elle « contient le germe d'une transfiguration qui commence en nous dès ici-bas (2) ». L'homme en effet peut naturellement « aimer le bien (3) » et c'est là « le point par où sa nature est susceptible d'agrandissement et d'une transformation que la théologie ne craint pas d'appeler déifique, puisque enfin ce vrai qu'il est capable de voir, ce juste qu'il est capable d'accomplir, ce bien qu'il est susceptible d'aimer, qu'est-ce autre que Dieu (4) ».

Quelle sera donc la réponse de Dieu à cet instinct du divin que nous portons en nous ? Dieu est un Père. En Dieu, nous dit Lacordaire « la bonté est l'attribut qui recouvre tous les autres (5) ». Son amour pour l'homme ne s'est jamais démenti pas même après la chute, car l'homme restait le chef-d'œuvre de l'Artisan divin, et son infidélité eut ce résultat inattendu de mettre le comble à l'amour du Créateur. Le cœur d'un père n'est jamais tant dévoré d'amour que lorsqu'il a été meurtri par l'ingratitude d'un fils. Tout n'est pas perdu parce que Adam a péché ; « le coupable est un enfant rebelle, mais c'est un enfant (6) ». « Dieu en voyant cette ruine y découvre

(1) 4e conférence de Toulouse, p. 351.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 366.
(4) *Ibid.*
(5) 47e conférence de Notre-Dame, *De la Création du monde par Dieu*, Année 1846, *Œuvres*, tome IV, p. 328.
(6) 66e conférence de Notre-Dame, *De la Réparation*, Année 1850, *Œuvres*, tome V, p. 381.

encore des beautés qui n'ont pas péri, un reste de grandeur apercevable et doux à l'œil d'un père (7). » Dieu garde encore l'espoir de ramener l'enfant prodigue. « Son cœur ne s'ouvrirait-il pas s'il était cherché une seconde fois (8). » « L'amour crie au cœur de Dieu (9). » Mais cet amour est exalté par l'ingratitude et veut aller au delà de lui-même pour « s'ôter tout remords de ne pas réussir (10) ». C'est dire que cette restauration de l'homme dépassera infiniment l'œuvre initiale ; elle manifestera l'amour de Dieu « en une manière supérieure à la création, sous une forme nouvelle, indicible, qui ne laissera plus rien à espérer parce que l'amour en s'y surpassant y consumera son ardeur et son pouvoir (11) ».

***

Lors de la création « Dieu avait agi seul, parce qu'il était seul » ; maintenant il aura l'homme pour coopérateur et la loi de réparation sera une loi de « liberté (12) ». Mais cette loi d'amour n'exclut pas la justice ; car l'homme est coupable et il faut qu'il paie. Comment la nouvelle économie du plan divin pourra-t-elle concilier deux données en apparence aussi contradictoires ? Par la mort, qui deviendra la forme la plus belle de l'amour. L'homme précisément parce qu'il est libre, pourra faire à Dieu le don de sa vie dans un geste magnifique d'holocauste. La mort ne sera plus le « *stipendium peccati* (13) » dont parle saint Paul ; elle sera un sacrifice d'amour car « l'amour est fort comme la mort (14) ». « L'amour en effet vit de dévouement, et tout horrible qu'est la mort, il nous inspire le courage de la braver et de mourir pour ce que nous aimons (15). » Elle deviendra « la mesure de l'homme en devenant la mesure de son âme (16) ». Par

(7) *Ibid.*
(8) *Ibid.*
(9) *Ibid.*
(10) *Ibid.*
(11) *Ibid.*, p. 382.
(12) *Ibid.*
(13) *Ibid.*, p. 385.
(14) Citation du *Cantique des Cantiques*, chap. VIII, v. 6, même conférence, p. 386.
(15) *Ibid.*
(16) *Ibid.*, p. 387.

elle, nous pourrons « naître une seconde fois (17) » dans un état d'inamissible justice.

Cependant, pour que l'homme « mourût volontairement en expiation de sa faute, il eût fallu qu'il recouvrât dans son cœur l'amour de Dieu, et pour recouvrer cet amour, il était nécessaire qu'il mourût. C'était « selon la langue de l'Ecole un cercle vicieux (18) ». L'homme devait donc, avant de s'offrir, rentrer en grâce auprès de Dieu. Mais il ne pouvait rien à sa réhabilitation puisque dans l'état de péché il était incapable de mériter. Sa restauration ne pouvait être que l'œuvre de Dieu qui résolut d'être l'exécuteur de cette « réparation (19) » en donnant à l'homme une marque suprême d'amour. Dieu voulut mourir lui-même pour expier à sa place et lui permettre ainsi d'aimer et de mériter. La mort d'un Dieu satisfaisait à la justice ; c'était en même temps un acte d'amour incomparable, car Dieu conviait l'homme à collaborer à son œuvre rédemptrice, à unir sa mort à la sienne.

Tel était le plan divin de la « réparation ». Mais comment Dieu pouvait-il mourir ? Il s'est fait homme lui-même. « L'amour quand il ne connaît pas de limites ne connaît rien d'absurde et d'irréalisable (20). » « Dieu n'avait pas fait l'homme sans le connaître, sans se connaître lui-même, sans savoir s'il était possible à l'incréé de s'unir le créé, à l'éternel de revêtir le mortel (21). » L'homme ne souhaite-t-il pas mourir pour « quelque chose d'aimé » ? Et comment Dieu n'eût-il pas été capable d'aimer « jusqu'où aime une créature (22) ? ». C'est pourquoi il est devenu « l'Homme-Dieu, Jésus-Christ ». « *Consummatum est* ; il n'y a rien au-delà (23) ». « L'innocent » a voulu « expier pour le coupable (24) » par cette « même voie de solidarité (25) » suivant laquelle l'humanité avait péché en Adam. Le Fils de Dieu fait homme a fait œuvre de rachat, et « chaque homme en l'acceptant pour frère, puisait dans son innocence et son

(17) Citation de saint Jean, III, même conférence, p. 389.
(18) *Ibid.*, p. 393.
(19) *Ibid.*, p. 392.
(20) *Ibid.*, p. 394.
(21) *Ibid.*, p. 395.
(22) *Ibid.*
(23) *Ibid.*, p. 394.
(24) *Ibid.*, p. 399.
(25) *Ibid.*

sacrifice, devenus le patrimoine commun, plus de droits à la bonté de Dieu qu'il n'avait trouvé de titres à sa colère dans l'héritage primitif du genre humain ». « *Où le péché avait abondé,* dit saint Paul, la grâce a surabondé (26). »

Un Dieu qui meurt dans sa nature humaine pour restaurer l'humanité, c'est là, certes, la marque la plus sublime d'amour. Ce n'est pas la seule. En se faisant homme, Dieu s'est révélé à nous, et par là même, nous a permis de l'aimer. Dans le mystère de sa « triple personnalité (27) » c'est « l'amour qui vient le dernier (28 ». « C'est aussi l'amour qui termine l'homme (29). » Mais pour aimer, il faut connaître, et si l'homme peut connaître Dieu, il n'en a toutefois qu'une « connaissance idéale (30) ». « Dieu ne se manifeste pas directement à nous ; sa substance nous demeure inaccessible ; et, étant certains de lui, de sa présence et de son action dans l'univers, il nous reste l'incomparable inquiétude de ne l'avoir jamais vu » ; la grâce seulement peut nous préparer « à voir Dieu un jour, et même à le voir ici-bas (31) ».

Affirmation bien paradoxale, à première vue ; Lacordaire toutefois ne la rétracte pas ; il « confesse ingénument et sans figure (32) » qu'il voit Dieu comme le reste des humains. Pour le prouver, il établit un parallèle entre l'âme humaine et Dieu. Or l'âme n'apparaît jamais au dehors « dans son essence (33) ». Mais elle se montre dans ses effets dont le premier est « la parole (34) ». De même Dieu pour se faire connaître à l'humanité lui a fait entendre son Verbe, Jésus-Christ ; c'est lui « la parole, les actes de Dieu ». *Ce que nous avons entendu,* disait saint Jean, « que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons regardé, ce que nos mains ont touché du Verbe de Vie, c'est là ce que nous vous annonçons ; car la vie s'est manifestée, et nous l'avons vue, et nous vous en rendons témoignage et nous vous annonçons la vie éternelle qui était dans le Père et qui nous est apparue (35) ».

---

(26) *Ibid.*, p. 400.
(27) *Ibid.*, p. 20, 21, *Epitre aux Romains.*
(28) 4e conférence de Toulouse, *Œuvres,* tome VI, p. 375.
(29) *Ibid.*
(30) 5e conférence de Toulouse, *Œuvres,* tome VI, p. 394.
(31) *Ibid.*
(32) *Ibid.*, p. 394.
(33) *Ibid.*, p. 395.
(34) *Ibid.*, p. 395.
(35) *Ibid.*, p. 399, citation de saint Jean, 1re Epître, Chap. I, v. 1, 2, 3.

Cette « épiphanie (36) » de Dieu au monde a été une preuve d'amoureuse sollicitude. Jean, l'Apôtre de l'Amour, ne s'y est pas trompé ; en touchant le Christ, il a compris qu'il touchait Dieu, et que ce Dieu était avant tout amour. Jésus en effet est venu pour humaniser « Dieu (37) » et pour diviniser « l'homme (38) ». Le Christ, parce qu'il est l'expression de la « pensée (39) » du Père, est le « Docteur universel (40) » et comme tel « l'auteur de la foi, architecte et pierre angulaire de l'Eglise catholique (41) ». Il est donc le « chef (42) » de « l'humanité (43) ».

Aussi « l'humanité et l'Eglise, la raison et la foi, la nature et la grâce ne sont pas des choses contraires, ni même séparées ; elles sont unies dans le Christ (44) ». Jésus à réconcilié Dieu et l'homme, et Il est le symbole éloquent de cette alliance puisqu'Il est l'Homme-Dieu. Ainsi la Loi de crainte n'existe plus. Le monde est régi désormais par une loi d'amour.

Mais l'amour divin, comme l'amour humain, a ses exigences. Il veut tout d'abord régner sur la raison de l'homme. Ce n'est pas que le Christ nous demande le sacrifice de notre raison puisqu'il est lui-même « raison (45) ». Il nous demande seulement « le sacrifice de notre esprit propre (46) ». Lacordaire sait que la « raison n'est pas en nous à l'état pur (47) ». « Nous y mêlons des faiblesses, des obscurités, des habitudes, des partis pris, mille circonvallations mystérieuses qui en coupent les grands chemins, en diminuent la clarté et font de la raison en nous, quelque chose d'étroit et de personnel que nous appelons l'esprit propre (48). » Nous devons fondre « notre raison dans la

---

(36) *Ibid.*, p. 412.
(37) *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne.* 1re lettre, p. 64, Sorèze 24 février 1858, 14e éd., in-32.
(38) *Ibid.*
(39) *Ibid.*, p. 32.
(40) *Ibid.*
(41) *Ibid.*, p. 33.
(42) *Ibid.*, p. 34.
(43) *Ibid.*
(44) *Ibid.*
(45) 39e conférence de Notre-Dame, Année 1846 *De l'établissement du règne de Jésus-Christ, Œuvres*, t. IV, p. 68.
(46) *Ibid.*, p. 69.
(47) *Ibid.*
(48) *Ibid.*, p. 69.

raison supérieure du Christ (49) » et briser « le moule personnel plus ou moins faux... qui fait ce que nous sommes pour entrer dans le moule large d'où est sorti l'Evangile, et qui est l'intelligence même du Christ (50) ». Le Sauveur devient donc « pour une innombrable quantité d'hommes la règle de toutes leurs pensées (51) » et « ils acceptent l'intelligence du Christ comme la leur, jusqu'à pouvoir dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi, c'est Jésus qui vit en moi (52). »

Cet amour jaloux, qui veut régner en maître, est un amour tendre. « D'ordinaire, les grands esprits épuisent toutes leurs forces dans leurs pensées, et ils ne peuvent plus donner à leurs cœurs qu'un branle affaibli et secondaire (53). » « Jésus-Christ, sous ce rapport est une exception (54). » « Il a porté la puissance d'aimer jusqu'à la tendresse (55). » Cette affection a été si « neuve (56) » qu'on l'a appelée « l'onction évangélique (57) ». Jésus a aimé ses amis « jusqu'à laver leurs pieds et permettre à un tout jeune homme de reposer sur sa poitrine (58) ». Sa sollicitude va surtout à ce qui est faible et souffrant. Il a une sorte de prédilection pour la douleur morale, honteuse d'elle-même. Marie-Madeleine trouve en lui un protecteur, et un juge accessible à la pitié. « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé (59). » Ce Dieu a même pleuré. Il nous ressemble ; notre sensibilité, nos larmes ne sont plus un signe de faiblesse ; elles sont le muet langage du cœur. Jésus devant le tombeau de Lazare « frémit, se trouble... saints frémissements, larmes précieuses, qui nous prouvent que notre Dieu était sensible comme nous (60) ». Dieu n'est plus celui des philosophes, une simple idée ; il est aussi un homme qui est au niveau de notre humanité, car seule l'amitié « trouve ou fait des

---

(49) *Ibid.*
(50) *Ibid.*
(51) *Ibid.*, p. 68.
(52) *Ibid.*
(53) 37e conférence de Notre-Dame, Année 1846, *De la Vie intime de Jésus-Christ, Œuvres*, tome IV, p. 22.
(54) *Ibid.*, p. 23.
(55) *Ibid.*
(56) *Ibid.*
(57) *Ibid.*
(58) *Ibid.*, p. 24.
(59) *Ibid.*, citation de saint Luc, chap. VII, v. 47.
(60) *Sainte Marie Madeleine*, chap. II, p. 63.

égaux (61) ». Or « l'égalité n'existant point entre Dieu et nous, c'est à Lui de se pencher vers sa créature et de l'attirer divinement à une vie commune avec Lui (62) ». Le Christ par sa « Bonté (63) » a ravi l'homme. Il a su conquérir notre tendresse, car cette bonté a un tel éclat que Lacordaire l'appelle aussi « Beauté (64) » et les deux mots sont pris l'un pour l'autre. Au fait, les philosophes définissent le beau, « la splendeur du vrai », et à quoi pourrait répondre cette définition si ce n'était à la Bonté et à la Beauté suprêmes ?

En tout cas, cette confusion voulue de la Beauté et de la Bonté du Christ, donne à la théologie de Lacordaire un caractère profondément humain. Les sentiments que la beauté de Jésus inspire à l'homme sont comparables à l'amour qui unit deux cœurs. Il ne faut pas désavouer « l'amour idéal (65) » qu'on peut avoir pour Dieu ; mais cela est bien fade, relativement à « l'amour qui regarde en face, qui étreint, se promet et se donne, qui fait de l'objet et de l'âme aimante comme une seule personnalité (66) ». Cette union amoureuse de Dieu et de l'homme, Jésus l'a réalisée par sa beauté expressive qui transportait d'extase l'apôtre bien-aimé et la Madeleine repentante.

A propos de l'amour de Marie-Madeleine pour le Christ, il est curieux de voir comment Anatole France, à sa manière, fait écho à Lacordaire. « Par l'amour, dit-il, elle connut Dieu, le vit et le fit voir. Pécheresse sublime, elle s'égara longuement dans la recherche de l'amour, mais étant allée, son amphore de parfums entre les bras, elle rencontra l'amour divin, et tous ses péchés lui furent pardonnés.

« On la nommait la Pécheresse, on la nommera la Sainte. Quel changement s'est donc opéré en elle, quelle transformation intérieure ? Aucune. C'est toujours la même femme, l'amoureuse Magdelaine. Au lieu d'aimer les hommes et la chair, elle aime Dieu et l'idéal, voilà tout. Sur les lits de pourpre de sa villa de Magdala, ou sur les mousses solitaires des bois de la Provence, elle est celle qui aime et point autre.

---

(61) Citation de Sénèque dans 55e conférence de Notre-Dame, Année 1849 *De la nécessité du commerce surnaturel de l'Homme avec Dieu. Œuvres*, tome V, p. 93.
(62) *Ibid.*, p. 94.
(63) 5e conférence de Toulouse, *De la vie surnaturelle*, p. 415.
(64) *Ibid.*, p. 417.
(65) *Ibid.*, p. 411.
(66) *Ibid.*

Mêmes élancements et mêmes ravissements (67). » Et Anatole France de terminer ainsi : « Elle avait monté, échelon par échelon, l'échelle tout entière de l'amour (68). »

Il n'est pas impossible que Anatole France, quand il écrivit ces lignes, se soit inspiré de Lacordaire ; celui-ci nous dit en effet à propos de sainte Madeleine : « ... le péché même lui ouvre des routes dans l'admiration des hommes (69) » ; « la vertu lui fait un autre chemin dans la génération des cœurs sans tache. Marie-Madeleine touche aux deux côtés de notre vie ; la pécheresse nous oint de ses larmes, la sainte nous oint de sa tendresse ; l'une embaume nos blessures aux pieds du Christ, l'autre nous essaie aux ravissements de son ascension (70). »

Le parallèle entre Lacordaire et Anatole France est assez frappant et nous y trouvons un même terme commun, le mot « ravissements ». Pour l'un et l'autre, Madeleine serait un magnifique exemple de sublimation de l'amour. Lacordaire semble avoir eu quelque soupçon de la psychanalyse moderne. En effet, il dit à un jeune homme : « Il n'y a pas deux amours, mon ami ; l'amour du ciel et de la terre sont le même, excepté que l'amour du ciel est infini. Quand vous voulez connaître ce que Dieu sent, écoutez le battement de votre cœur, et ajoutez-y seulement l'infini. Dieu veut donc être présent à l'homme en corps et en âme (71). » Il s'agit donc bien ici du corps du Christ, objet de tendresse même sensible pour Marie-Madeleine. Cet amour sensible du Christ est un des éléments importants de la direction de Lacordaire. Cette affection maintient le cœur au-dessus des atteintes charnelles ; elle est la forme la plus divine de l'amitié.

Le Christ a été tendre, et nous a permis de l'aimer avec tendresse. Mais sa tendresse, « quoique sans bornes », a toujours été « d'une virginité sans tache ». « Il est difficile à ceux qui ont reçu une âme propre aux choses de l'amour de contenir ce don précieux dans une chaste limite (72). » Mais « Jésus porte son amour dans un vase si pur (73) » que son

---

(67) Anatole France, *Le Bibliophile français*, 1868, tome I, cité par les *Annales Politiques et Littéraires*, p. 237, Année 1893.
(68) *Ibid.*
(69) *Sainte Marie-Madeleine*, p. 18.
(70) *Ibid.*, p. 18-19.
(71) Perreyve, p. 109, *Lettres du P. Lacordaire à des jeunes gens.*
(72) *Ibid.*
(73) *Ibid.*

caractère est « d'être ineffablement chaste (74) ». Et cette pureté est précisément un talisman souverain pour les cœurs qui lui rendent son amour. La chasteté appelle la chasteté. Que peut craindre la chair de son contact avec Dieu ? Saint Jean et Madeleine l'avaient compris.

***

L'amour qui nous unit au Christ, même s'il comporte une part d'élément sensible, ne saurait être altéré par la moindre sensualité, par le moindre égoïsme. Plus nous aimons Jésus, plus nous aimons le prochain, car Jésus est « homme et Dieu ». « Quiconque le voit, voit l'homme avec lui (75). » C'est donc par la grâce du Christ que nous pouvons non seulement aimer Dieu, mais aussi aimer nos semblables. « Jésus-Christ a créé sur la terre la beauté du pauvre et du malheur (76). » Par lui « le Christianisme est entré jusqu'au fond dans les destinées de ce monde, et la vie surnaturelle qui ne semblait propre qu'à le peupler de contemplatifs, l'a peuplé d'âmes laborieuses dévouées au sort de tous (77) ».

Cette vie surnaturelle, fruit de l'Amour, est, en effet, selon Lacordaire, largement répandu dans le monde, et ceci est un autre aspect de son optimisme. L'enfant, la femme, le pauvre sont « les bénis de Dieu, et qu'est-ce que le reste en comparaison ? Qu'est-ce que le reste quand l'éternité n'y moissonnerait pas une seule âme (78) ? ». Mais pour autant Lacordaire ne réserve pas les joies célestes à la faiblesse et à la pauvreté. Il concède que les déshérités de ce monde sont les privilégiés de Dieu ; mais il ajoute que « tous les siècles ont vu souvent la charité descendre des hauteurs de l'opulence et demander au pauvre, en échange du bienfait temporel la compensation de la prière (79) ». La pauvreté est le « soubassement (80) » du genre humain, et elle aide la richesse à franchir les portes de l'éternelle félicité. Lacordaire croit donc au plus grand nombre des élus, étant donné surtout la réver-

(74) *Ibid.*
(75) *Œuvres* VI, p. 416.
(76) *Ibid.*
(77) *Ibid.*, p. 417.
(78) 71e conférence de Notre-Dame, *Des Résultats du Gouvernement divin*, Année 1851, tome VI, p. 176.
(79) *Ibid.*
(80) *Ibid.*

sibilité des mérites dans l'économie du salut. « Tandis que vous effacez en vous, dit Lacordaire, l'image de Dieu par des souillures dont vous voudriez vous cacher la honte, quelque pauvre jeune fille veille pour vous dans l'honneur d'une virginité qui a tout vaincu, la misère, la séduction, la jeunesse, la beauté.... (81). »

Deus charitas est : Dieu est charité. C'est la pensée qui résume l'optimisme de saint Jean ; c'est aussi celle qui doit résumer l'optimisme de Lacordaire. Il écarte résolument la décourageante doctrine de la prédestination. Le Christ qu'il nous présente a les bras largement ouverts, dans un geste de tendre, d'ineffable amour. Le trésor de ses grâces est le capital de tous.

Mais dans un souverain respect pour la créature, Dieu, au milieu de la profusion de ses grâces, ne contraint nullement la liberté de l'homme. Dieu n'est pas le seul auteur de notre salut. Il ne nous dispense jamais de l'effort. Pour arriver au port, nous devons accomplir des actes d'énergie répétés, inscrits à notre actif dans l'œuvre commune de la grâce et de la volonté libre. Sur ce point, Lacordaire n'hésite pas à quitter la tradition thomiste et dominicaine pour marcher résolument sur les traces de Molina et de l'école ignatienne. Entre la grâce donnée par Dieu et le libre consentement de la volonté à cette grâce, il y aurait, selon lui, un lien de prévision, mais non pas de causalité inconditionnée, comme l'affirme saint Thomas. « Dieu voit avec une prévision infinie l'état de notre volonté (82). » Cependant « cette science anticipée (83) de nous-mêmes » « n'étant en rien la cause de nos actes, ne gêne pas plus notre liberté que si cette science n'existait pas (84) ». Et ici Lacordaire tend la main à saint François de Sales ; « Dieu, d'après l'évêque de Genève, ne *décide* sur nous qu'après avoir prévu comment nous déciderions nous-mêmes (85) ».

---

(81) *Ibid.*, p. 161.

(82) 50e conférence de Notre-Dame, Année 1846, *De l'homme en tant qu'être moral, Œuvres,* tome IV, p. 440.

(83) Cette « science anticipée » dont parle Lacordaire, n'est autre que la « science moyenne », admise par les molinistes. D'après cette théorie, Dieu prévoit les futurs libres, sans toutefois les connaître d'après un décret prédéterminant. Cf. article *Lacordaire* du P. Noble dans le *Dictionnaire de Théologie catholique,* Letouzey 1925, col. 2411 - 2412.

(84) 50e conférence de Notre-Dame, p. 440.

(85) Francis Vincent, p. 53. Vincent souligne.

Dans le problème de Dieu, l'optimisme de Lacordaire ne saurait être mis en doute. Au reste toute œuvre de direction serait oiseuse si chaque créature était vouée d'avance et fatalement soit au bonheur, soit au malheur éternel. Dieu au contraire, est un Dieu bon, qui convie ses enfants à partager sa félicité ; mais Il ne veut pas contraindre leur réponse. Bien que l'homme ait besoin de la grâce, le salut reste son affaire, et nous savons que sa raison, son cœur et souvent sa volonté l'orientent vers les chemins célestes.

CHAPITRE IV

La Religion est Amour

« La loi de tous les êtres créés est d'aspirer à Dieu (1). » Venus de Dieu, nous sommes destinés à y retourner : « *Inquietum est cor nostrum donec requiescat in te* (2) », dit saint Augustin. Dieu, qui nous a créés par une pure bonté ne peut décevoir cette attente. Il y a en effet un rapport nécessaire de filiation entre le Créateur et la créature. Cette filiation est tout d'abord d'ordre naturel : Dieu a communiqué à l'homme sa « perfection (3) », « indirectement sous une forme finie, représentative (4) » qui constitue « l'ordre de la nature (5) ». Mais l'amour divin ne s'en est pas tenu là. « La fin dernière de l'homme est sa déification, c'est-à-dire une union si étroite avec Dieu, que, sans détruire notre personnalité, elle doit nous rendre participants de la nature et de la vie divines (6). » C'est la filiation d'ordre surnaturel. La vocation de l'homme est « de jouir de Dieu, d'être en Dieu et avec Dieu (7) ». Voilà le but de la religion ; ce patrimoine spirituel nous a été légué par le Christ ; ses souffrances et sa mort nous ont institués ses cohéritiers, et la grâce nous a rendus dignes de cette participation à la vie de Dieu.

Mais en quoi consiste cette grâce, ou ce don divin ? La grâce doit nous faire entrer un jour dans l'intimité de Dieu, et dès ici-bas, elle nous fait entrevoir la frange des mystères

(1) 53e conférence de N.-D. de Paris, Année 1849. *Du commerce surnaturel de l'homme avec Dieu, Œuvres,* tome V, p. 4.
(2) Saint Augustin, *Confessions,* l. I, chap. I.
(3) 59e conférence de N.-D. de Paris, Année 1849, *Du sacrement, Œuvres,* tome V, p. 194.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*
(6) *Ibid.*, p. 195.
(7) *Ibid.*, p. 197.

divins. Par elle, nous devenons les amis de Dieu, qui nous fait ses confidences, car l'ami n'a rien à cacher à son ami. La grâce sanctifiante est tout d'abord une « vision (8) ». Même sur cette terre, Dieu s'est découvert à nous par son Verbe. En voyant le Verbe, l'homme a vu Dieu. « Dieu s'est fait homme, pour se faire voir, non pas dans son essence, mais dans sa personnalité, et cette personnalité souveraine, infinie, parfaite, est l'objet constant et lucide du chrétien (9). » Lacordaire a soin de préciser que seul « le chrétien (10) » discerne Dieu dans le Christ, car la raison par elle-même ne verra dans le Verbe qu'une parole humaine. « La raison ne voit pas plus loin que les idées, et bien que les idées la mènent jusqu'à Dieu, elles ne lui révèlent que son existence et ses attributs, sans lui faire voir sa personne. Il faut qu'une autre clarté se surajoute à la raison, pour que toutes les deux ensemble, inséparables et convergentes, élèvent l'homme à la vision de la personnalité divine (11). » Cette lumière est précisément la grâce qui permet à l'homme d'entrevoir dans le Christ sa divinité.

« Mais la vision n'est que la moitié de la vie » de l'amour ; « l'impulsion en est la seconde part, et pour entendre dans sa plénitude la vie surnaturelle, il nous faut connaître l'impulsion qu'en reçoit l'homme et qui achève le chrétien (12) ». « La vérité, si vaste et si profonde qu'elle soit dans l'être où on la contemple n'est pas ce qui y ramène le plus impérieusement le regard de l'esprit (13). »

« La vérité a un revêtement, une auréole, quelque chose qui nous saisit au plus vif de nous-mêmes (14) » ; « c'est la Beauté (15) ». « La vérité s'arrête à l'intelligence ; la beauté pénètre jusqu'au cœur (16) » ; elle nous emporte « hors de nous-mêmes vers l'être où elle resplendit (17) » ; elle est « créatrice de l'amour (18) ». Cette beauté n'est pas seule-

(8) 5e conférence de Toulouse, *De la vie surnaturelle,* Œuvres, t. VI, p. 413.
(9) *Ibid.* p. 399.
(10) *Ibid.*
(11) *Ibid.*, p. 400.
(12) *Ibid.*, p. 401.
(13) *Ibid.*
(14) *Ibid.*
(15) *Ibid.*
(16) *Ibid.*
(17) *Ibid.*, p. 402.
(18) *Ibid.*

ment plastique ; elle est surtout une beauté expressive. « Regardez le visage de l'homme, c'est là qu'est la beauté parce que c'est là qu'est l'âme (19). » Mais la beauté humaine n'est qu'un pâle reflet de la Beauté de Dieu, et le Christ est la plus parfait image de la Beauté divine. S'il a mérité d'être appelé « le plus beau des enfants des hommes », c'est qu'Il était le Fils de Dieu. En lui, la Beauté semble avoir rassemblé tous les dons de l'harmonie et de l'expression du visage pour exercer sur les hommes un attrait irrésistible ; « nulle beauté n'apparaissant au monde sans y faire naître un ordre nouveau, l'Homme-Dieu, avait eu pour premier effet de son épiphanie parmi nous, la récompense d'un amour que l'homme ne connaissait pas, ou du moins, dont il avait perdu la trace (20) ». Car l'homme sans la grâce « est un esprit qui n'aime pas Dieu (21) » ; mais « le chrétien est un homme qui aime Dieu (22) ».

Retenons le mot : « un homme qui aime Dieu ». Donc la grâce ne détruit nullement la nature. L'homme aimera Dieu non seulement avec sa volonté, mais aussi avec son cœur. Dieu lui-même n'a-t-il pas aimé l'homme à la manière humaine. « Il n'y a pas deux amours (23). » Cet amour que le chrétien a pour Dieu est « cet amour qui regarde en face, qui étreint, qui se promet et qui se donne, qui fait de l'objet aimé et de l'âme aimante comme une seule personnalité (24) ». Pour caractériser cet amour, Lacordaire n'hésite pas à l'appeler « passion » ; « la rencontre de l'idéal sans tache avec le réel parfait produit en l'âme la plus grande passion dans la plus grande vertu, une passion qui échauffe la vertu, une vertu qui embaume et immortalise la passion (25) ». Pourquoi craindre en effet d'emprunter ici le langage humain ? L'amour, dont il s'agit ici, est un amour sensible certes, et les termes, qui le désignent, sont suffisamment précis. Mais cet amour, où entre une telle part de sensibilité, ne peut pas connaître les déviations de l'amour sensuel. Il y a dans cet amour, comme l'insinue Lacordaire, une

(19) *Ibid.*
(20) *Ibid.*, p. 412.
(21) *Ibid.*, p. 387.
(22) *Ibid.*
(23) *Lettres à des jeunes gens publiées par Perreyve*, Paris 1924, p. 105 Abbaye de Solesme 5 juillet 1838.
(24) 5e conférence de Toulouse, p. 411.
(25) *Ibid.*, p. 414.

influence mutuelle entre la grâce et la nature ; sous « l'impulsion (26) » de la grâce, la sensibilité ne perd pas sa qualité intrinsèque ; elle change seulement d'orientation ; au lieu de subir l'attrait des sens, elle est en quelque sorte fascinée par Dieu, par Jésus-Christ. Mais alors plus la sensibilité est vive, plus le cœur se fixe dans le Christ. Si la grâce a tout d'abord aidé la nature, il semble ensuite que la nature s'ouvre à son tour à la grâce, pour que Dieu devienne le seul et définitif objet de son amour. Chez le chrétien il y a des influences réciproques entre la nature et la grâce. La nature toutefois garde son originalité propre ; sans cesse se vérifie le bien-fondé de l'axiome théologique : « *Gratia non destruit naturam, sed perficit* ». Les saints nous en donneraient plus d'un exemple. Sainte Thérèse de Lisieux était une enfant, et elle garda sous le voile la spontanéité de son âge. Elle aima Dieu, comme elle aima son père, c'est-à-dire, de tout son cœur. Elle était bien dans la tradition de la fondatrice du Carmel, la grande Thérèse d'Avila : c'est une sainte aussi — et qui plus est — une sainte espagnole, qui certes, ne laissa pas à la porte du monastère sa sensibilité de castillane. « Il nous est naturel, écrivit-elle vers 1565, de vouloir qu'on nous aime, quand nous aimons ; mais hélas ! lorsqu'on nous a payés de cette monnaie, nous découvrons qu'on ne nous a donné que des pailles que le vent emporte (27). » Mélancolie de l'amitié déçue qui ne fut pas inconnue de Lacordaire lui-même. Alors l'âme se tourne facilement vers Celui qui ne trompe pas, Jésus : « Je meurs de ne pas mourir (28) », dira sainte Thérèse en 1571 à Salamanque. Voilà des sentiments à la fois humains et divins que Lacordaire n'eût jamais reniés. Il affirme, en effet, que le surnaturel n'introduit dans le « plan de la création (29) » aucun « ressort (30) » « arbitraire (31) ». Comment la grâce pourrait-elle annihiler le cœur, source de toute tendresse, de tout amour. La sensibilité, certes, est sujette à de nombreux écarts, nous le savons par notre expérience intime.

(26) *Ibid.*, p. 413.
(27) Rodolphe Hornaert, *Sainte Thérèse écrivain*, p. 167, Paris, Desclée 1925.
(28) *Ibid.*, p. 169.
(29) 55e conférence de Notre-Dame, Année 1849, *De la Nécessité du commerce surnaturel de l'homme avec Dieu, Œuvres*, tome V, p. 73.
(30) *Ibid.*
(31) *Ibid.*

Mais si elle est une faiblesse, elle peut être aussi une force. La grâce ne saurait-elle donc « capter cette force vagabonde et désordonnée (32) », « maîtriser (33) » ses élans et apporter ainsi à la volonté, un surcroît d'enthousiasme et d'amour ? et celui qui voudrait le lui ravir, à cause des maux dont il est l'instrument, serait semblable à l'infortuné qui voudrait briser la lyre d'Homère, parce qu'Homère a chanté les faux dieux (34). « La lyre d'Homère est aussi la lyre de David, et la passion qui tue l'homme a sauvé le monde au Calvaire (35). »

Lacordaire veut qu'on aime Dieu avec son cœur. Pour un peu, il serait persuadé que le cœur de la femme est le plus apte à l'amour divin, et celui de la femme qui a connu les chutes douloureuses de la chair. Non « il n'y a pas deux amours (36) ». L'amour déçu crie son désespoir et se tourne vers l'Amour qui ne déçoit jamais. C'est sur ces âmes meurtries que « l'Eternelle Beauté se penche, et sans rendre à leur front un éclat qui les tromperait encore, elle leur rend la jeunesse d'une foi vive et d'une ardente charité (37) ». En écrivant ces lignes, Lacordaire ne songeait pas seulement à Marie-Madeleine, à qui « il fut beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé », mais il songeait encore aux nombreuses phalanges de ces humbles repenties, qui « soutiennent dans leur frêle chair, l'âpreté de la pénitence (38) ». Et l'on peut se demander si « la vertu reconquise n'est pas la plus précieuse (39) ». Le cœur a des ressources secrètes inconnues de la volonté. « Les femmes que vous appelez perdues vous précéderont dans le royaume du ciel (40). »

Lacordaire fait donc une large place au cœur humain

(32) P. Noble. *Lacordaire apôtre et directeur des jeunes gens.* Paris 1929, 15e édition, p. 381.

(33) *Ibid.*

(34) 2e conférence de Toulouse, *De la vie des passions. Œuvres,* t. VI, p. 312.

(35) *Ibid.*

(36) *Lettres à des jeunes gens recueillies par Perreyve.* Paris 1924, 22e édition, p. 109, Abbaye de Solesmes 5 juillet 1838.

(37) 71e conférence de N.-D. de Paris, *Des résultats du gouvernement divin. Œuvres,* t. VI, p. 173.

(38) *Ibid.*

(39) *Ibid.*

(40) Saint Mathieu, chap. XXI, vers. 31, cité dans la 58e conférence de N.-D. de Paris, *De l'acte humain correspondant à la prophétie. Œuvres,* t. V, p. 179.

dans sa spiritualité. Peut-on trouver la même tendance chez Pascal ? A vrai dire nous avons déjà reconnu chez Lacordaire et l'auteur des *Pensées* certains points communs ; l'un et l'autre ont la même inquiétude du cœur, la même hantise du divin. Mais il y a une grande différence entre l'amour d'un Pascal et celui d'un Lacordaire. Dans le mystère de Jésus, Pascal nous montre le Christ comme un ami souffrant de son isolement et en quête d'affection humaine. « Jésus cherche de la compagnie et du soulagement de la part des hommes (41). » Pascal a entendu cette parole du Sauveur : « Je t'ai aimé plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures (42). » Ces mots d'une tendresse toute divine devaient réjouir le cœur de Lacordaire. Cependant écoutons chez Pascal la réponse de l'âme à ces douces avances du Maître : « Seigneur je vous donne tout... (43). Ainsi je tends les bras vers mon Libérateur qui, ayant été prédit durant quatre mille ans est venu souffrir et mourir pour moi sur la terre, dans les temps et dans toutes les circonstances qui en ont été prédites ; et par sa grâce j'attends la mort en paix, dans l'espérance de lui être éternellement uni. »

Nul ne pourra nier qu'il y ait dans ces lignes un profond amour qui aspire à la paix, au repos en Dieu. Mais de quelle nature est cet amour ? Ce n'est pas un amour de sentiment Pascal se défie de la sensibilité. Il parle sans doute de l'amour du cœur ; « mais le cœur est autre chose que le sentiment » pour Pascal. Le cœur est à la fois une faculté d'aimer et de connaître, suivant une manière intuitive et directe ; cet amour, capable de connaître, a sa racine dans le cœur ; mais le cœur c'est la volonté, ou plus exactement un instinct rationnel, car « le cœur participe du sentiment (44) », mais « ne s'y réduit pas (45) ».

D'ailleurs pourrait-on concevoir une spiritualité pascalienne faisant bon accueil à la sensibilité ? Du point de vue psychologique, Pascal dédaigne le sentiment, qui n'est, à ses yeux, que fantaisie et imagination. Du point de vue moral, il le condamne, car la sensibilité n'est elle pas cette région incertaine et trouble, située à la limite du corps et

(41) *Mystère de Jésus.*
(42) *Ibid.*
(43) *Ibid.*
(44) Jacques Chevalier *Pascal,* Plon 1924, p. 303.
(45) *Ibid.*

de l'âme où « s'étale à vif la plaie du péché originel (46) ? ». Le jansénisme dans sa défiance puritaine, ne peut admettre que de la sensibilité jaillisse un élan de pure tendresse ; la tendresse, c'est déjà de la sensualité, de la concupiscence en germe, et Pascal en était si intimement persuadé qu'il « s'interdisait comme une défaillance de vertu toute caresse à sa petite nièce (47) ».

Lacordaire ne prononce pas cette exclusive contre la sensibilité, au moins quand elle a été purifiée par la grâce divine. Dieu en prenant un corps humain, a réhabilité notre sensibilité. Avant « l'avènement du Christ l'amour ne s'était plus manifesté d'une part que par l'orgueil, de l'autre que par la sensualité. Jésus-Christ, le Fils de Dieu, en s'abaissant jusqu'à prendre un corps avait brisé l'orgueil, et en même temps, en prenant ce corps si parfaitement pur, il avait brisé la sensualité, c'est-à-dire l'incontinence, la concupiscence (48) ». Dès lors nous pouvions aimer Dieu avec notre cœur et cet amour, sans exclure l'amour de la volonté, peut être d'ordre sensible. Lacordaire en effet a tout un sermon consacré à la dévotion au Corps du Christ, et il prétend bien que les saints ont été séduits par la beauté humaine de Jésus : « cet empire extérieur de la physionomie est celui dont les disciples sentirent l'influence, mais à un plus haut degré à la vue de Jésus-Christ (49) ». « Cette dévotion à la chair du Christ (50) » vient évidemment de l'amour sensible, mais purifié de toute sensualité par la grâce. L'amour pour le corps du Christ se manifeste bien avant la Passion dans Marie-Madeleine, « qui représentait l'âme déchue, dégradée par tous les abus de l'affection (51) ». Quant à saint Jean « il représente à jamais la jeunesse chrétienne qui dompte son corps par dévotion au corps du Christ, qui remplace dans son cœur le vain amour du corps de la créature, par l'amour sacré et durable du corps du Christ (52) ».

---

(46) P. Noble, Paris 1929, p. 381.
(47) F. Vincent, *Saint François de Sales Directeur d'âmes.* Paris 1922, p. 251.
(48) *Sermon sur la dévotion au Corps du Christ* à N.-D. de Paris, 19 février 1846. *Sermons, Instructions et Allocutions,* t. 1, p. 220.
(49) *Ibid.,* p. 220.
(50) *Ibid.,* p. 221.
(51) *Ibid.*
(52) *Ibid.,* p. 222.

Si « la beauté est créatrice de l'amour (53) », cela est surtout vrai de la Beauté divine de Jésus.

Car Dieu avait résolu de ressusciter « l'amour tel qu'il était au temps primitif de la création (54) ». Mais cet amour ne pouvait être rétabli « que selon les lois de notre nature, parce que Dieu ne venait pas la changer mais la réparer ». « Aussi il fallait que le mystère, que le sacrement de l'amour, appelé admirablement dans nos livres saints, le mystère de la piété, il fallait, comme le dit saint Paul, que ce mystère fût manifesté dans la chair : *manifestatum in carne.* » « La beauté véritable » nous réapparut. Nous pouvions « reprendre ces conversations que nous avions eues avec Dieu dans le paradis terrestre, et revoir non pas cette beauté fanée que les sens détruisent, mais cette beauté pure qui excite l'amour sans tache ». Jésus a incarné cette beauté, reflet de Dieu pour faire revivre « l'amour que nous devions à Dieu et à nous-mêmes (55) ».

N'avons-nous pas été créés et mis au monde pour aimer ? Et le ciel, où nous contemplerons Jésus dans ces mystères n'est pas autre chose « qu'un lieu où cette faculté » d'aimer, « cette prédestination de notre âme s'accomplira dans la mesure où nous l'aurons mérité en développant en nous, à l'infini, ce germe d'amour qui y a été déposé (56) ». Cet hymen divino-humain eût mis à la torture l'inquiétude scrupuleuse d'un Pascal, et s'il avait pu entendre Lacordaire, il n'eût pas manqué de l'accuser d'anthropomorphisme hérétique. Et pourtant que peut-on lui reprocher ? Nous ne sommes et nous ne serons jamais des anges. Dieu nous a dotés d'un corps et d'un cœur sensibles ; « ce qui est esprit pur ne nous touche pas, parce que nous ne sommes pas de purs esprits (57) » ; d'autre part « ce qui est purement visible et tangible, c'est-à-dire le corps... nous touche peu (58) ». Nous avons en effet « un esprit bien qu'imparfait (59) » et à cause de cela même, nous sommes

(53) 5e conférence de Toulouse. *Œuvres,* t. VI. — *De la vie surnaturelle,* p. 402.

(54) *Sermon sur la Dévotion au Corps du Christ,* à N.-D. de Paris, 19 février 1846 ; *Sermons, Instructions et Allocutions,* t. 1, p. 218.

(55) *Ibid.*

(56) *Ibid.,* p. 215.

(57) *Ibid.,* p. 216.

(58) *Ibid.*

(59) *Ibid.*

« trop élevés pour pouvoir être véritablement touchés et retenus par ce qui n'est qu'un peu de poussière (60) ». Cette contradiction qui existait entre la chair et l'esprit, le Christ l'a résolue en divinisant le corps humain, et ainsi l'être humain tout entier avec son âme et son corps est capable d'aimer Jésus.

Aimer Jésus, aimer son corps de toutes les forces vives de sa sensibilité, ce n'est plus là une figure de style, mais une réalité ; les grands mystiques ne sont que des passionnés d'amour, et Henri Joly nous en a donné des preuves éclatantes. Il nous dit que chez saint Philippe Néri « les organes inférieurs étaient atrophiés : mais le cœur avait subi une dilatation telle qu'il avait dû, pour se faire place, refouler une des côtes et s'ouvrir une sorte de cavité artificielle (61) ». Sainte Thérèse d'Avila éprouva dans son cœur une sorte de « transverbération (62) » ; « plus d'un mystique d'ailleurs a senti que le Christ lui-même lui donnait son cœur en échange du sien (63) ». Ecoutons encore ces paroles d'Angèle de Foligno : « Dès que je le vis (Jésus) clairement des yeux de l'âme — comme je l'avais demandé — pauvre, douloureux, méprisé, je sentis une douleur poignante comme si mon cœur allait se briser (64). » Sainte Catherine de Gênes croyait avoir une plaie dans la poitrine. Pour remède elle tenait souvent la main sur son cœur qui haletait. Dix-huit mois après sa mort, elle fut exhumée ; son corps était intact ; l'ensemble de la peau était jaune (65), « mais la partie qui répondait au cœur était encore toute rouge (66) ».

Ces quelques exemples, même si l'on fait la part de ce qu'ils ont d'exceptionnel, prouvent que la sensibilité n'est point à bannir d'une spiritualité saine et orthodoxe. Jésus lui-même a voulu être aimé comme les hommes s'aiment entre eux. Il a voulu toucher notre cœur de chair en nous proposant son Cœur à aimer. Lacordaire nous rappelle

---

(60) *Ibid.*

(61) Henri Joly, *la Psychologie des Saints*, Paris Lecoffre 1912, p. 164-165.

(62) *Ibid.*, p. 165.

(63) *Ibid.*

(64) *Ibid.*, p. 165 et 166.

(65) *Ibid.*, p. 166.

(66) Cité par H. Joly, même ouvrage, même page.

opportunément qu'en 1675 « une simple religieuse, nommée Marguerite-Marie (67) » reçut « communication (68) » de Notre-Seigneur. Jésus désirait que dans son Eglise, « une nouvelle dévotion fut instituée ». Il lui demandait notamment « d'obtenir de l'Eglise par l'intercession de ses pasteurs, qu'il fût établi, le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu, une solennité (69) » en l'honneur de son Sacré-Cœur.

A la fin du XIX[e] siècle, certains prêtres, à tendance moderniste, trouvèrent cette dévotion « nouvelle » — comme ils se plaisaient à le répéter — indigne d'un Dieu, qui est l'Esprit le plus parfait. Cet aspect nouveau du dogme leur apparaissait entaché d'anthropomorphisme, injurieux pour Dieu, aussi bien que pour l'homme. Volontiers ils auraient réduit la religion à une sorte de métaphysique du sentiment, à l'usage des doctes et des aristocrates de la pensée religieuse. Mais la religion ne peut être le privilège d'un petit clan d'initiés ; elle s'adresse à tous, et, si le Christ a fait quelque distinction parmi ses fidèles, c'est au profit des déshérités de cette terre : « Je suis venu, a dit Jésus, pour les petits de ce monde ». Lacordaire, lui aussi, à la suite du Maître a une prédilection particulière pour ces « bénis de Dieu (70) », c'est-à-dire « le pauvre (71) », « la femme (72) », « l'enfant (73) ». Aussi, popularisant les définitions dogmatiques des papes, il s'empare de ce nouveau point de vue du dogme, et en illustre sa doctrine spirituelle, car il y voit un culte accessible à tous ceux, pour qui la religion est plus une relation d'amour qu'une compréhension spéculative de l'esprit. Et de fait, « comment jouissons-nous les uns des autres ? Qu'est-ce que jouir les uns des autres, sinon nous donner à chaque instant, dans la mesure de nos relations, de notre cœur, toutes ces marques d'affection, de dévouement, de tendresse ? Evidemment c'est le soutien, la récompense de l'amour ; mais c'est encore la

---

(67) Lacordaire, *Sermon sur la Dévotion au Sacré-Cœur.* Sermons t. I.
((68) *Ibid.*
(69) *Ibid.*
(70) 71[e] conférence de N.-D. de Paris. ***Des Résultats du gouvernement divin.*** *Œuvres*, t. VI, p. 176.
(71) *Ibid.*
(72) *Ibid.*
(73) *Ibid.*

force vive. Car si l'on nous disait d'aimer, sans donner ni recevoir ces marques de notre attachement, nous croirions qu'on veut nous demander le sacrifice, sans nous offrir en même temps la récompense (74) ». Si telle est la loi au point de vue de la nature (75) », comment veut-on que « par rapport à Dieu il en soit autrement (76) ? ».

Voilà pourquoi le culte du Sacré-Cœur, avait, aux yeux de Lacordaire, un caractère de convenance tout providentiel. C'était la réponse d'un Dieu aimant à deux états d'esprit : la jansénisme, qui écarte de la religion l'amour pour n'y placer que la crainte ; le rationalisme, qui brise tout élan du cœur. L'idée fondamentale du jansénisme est « une idée de la sévérité de la vie chrétienne séparée de l'idée de tendresse (77) ». En excluant du christianisme « l'idée et l'action de la tendresse (78) », les jansénistes « ne considéraient plus que la grandeur des jugements de Dieu, que ce petit nombre d'élus, attachés sincèrement à la croix de Notre-Seigneur, la portant avec fidélité, régularité, et faisant comme une stricte séparation d'avec le monde (79) ». Lacordaire est persuadé, à juste titre, qu'éliminer de la religion toute affection et toute tendresse, est contraire à la saine doctrine catholique. Le jansénisme méconnait la vraie nature de l'homme. Comment peut-on « concevoir, ajoute Lacordaire, un amour de Dieu, une estime de Dieu, une recherche de Dieu, une possession de Dieu qui ne s'exprime par aucun culte, aucune parole, aucun regard, aucun geste, aucune gratitude (80) ? » On peut se demander qui est visé par Lacordaire dans ce texte oratoire qui appelle bien des réserves. Certes ce n'est point Pascal, car maint passage des conférences sont comme un écho sincère de l'inquiétude pascalienne à la recherche de Dieu. Au reste, Pascal n'est pas tout le jansénisme, et il ne serait pas impossible que Lacordaire ait jugé ce dernier à travers Sainte-Beuve. On

---

(74) *Sermon sur la dévotion au Sacré-Cœur.* Prêché à Saint-Roch, Paris, 10 février 1847, dans *Sermons, Instructions et Allocutions,* tome I, p. 269.
(75) *Ibid.*
(76) *Ibid.*
(77) *Ibid.*, p. 276.
(78) *Ibid.*
(79) *Ibid.*
(80) *Ibid.*, p. 269.

sait que l'auteur de *Volupté* avait consulté Lacordaire pour la rédaction de son premier chapitre ; et il est assez vraisemblable que Lacordaire ait lu *Port-Royal*. Or Sainte-Beuve nous apporte cette parole naïve de M. Hamond, qui, en l'occurrence, songeait peut-être à Racine : « Il y a plusieurs personnes, disait le solitaire, qui sont obligées de fermer les yeux lorsqu'elles prient dans les églises qui sont trop belles (81). » Toujours sous la plume de Sainte-Beuve, nous trouvons cette autre citation non moins suggestive : « La musique siérait bien mal à des filles de saint Bernard, écrit un pénitent, M. de Pontchâteau, ce saint Père ne parlant que des gémissements de la tourterelle et de la colombe, et ne souhaitant autre chose, sinon d'être excité à gémir et à pleurer (82). »

Quoi qu'il en soit des appréciations de Lacordaire, celui-ci voit, avant tout, dans le culte du Sacré-Cœur l'expression d'un amour tendre et sensible entre la créature et Dieu.

Mais ce culte était également une réponse au rationalisme qui met dans l'homme un dualisme arbitraire. Suivant le rationalisme en effet, chacun peut se faire à lui seul « sa vérité (83) » ; « chacun indépendamment de toute révélation, de toute autre connaissance devait s'isoler, se poser en dehors de tout ce qui était antérieur (84) ». Mais comment cette raison à elle seule pourrait-elle mesurer Dieu ? Comment surtout la volonté et le cœur pourront-ils l'aimer ? Quel schisme douloureux cette philosophie ne met-elle pas dans l'âme humaine ? Les raisonnements, les froides déductions laissent le cœur vide. C'était par « les entrailles de Notre-Seigneur et par les entrailles du cœur chrétien que nous devions vaincre ce froid rationalisme qui nous ôtait toute connaissance supérieure de Dieu (85) ». « Tout cela s'est accompli par le Cœur de Notre-Seigneur, *qui est doux comme le miel et fort comme le lion*, pour faire allusion à un passage de l'Ecriture, et qui est devenu le remède appliqué à nos maux (86). » La dévotion au cœur du Christ c'est le culte de l'Amour qui exige un amour réciproque. Si Dieu

---

(81) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, p. 30.
(82) *Ibid.*, t. V, p. III.
(83) *Sermons, Instructions et Allocutions*, t. I, p. 278.
(84) *Ibid.*
(85) *Ibid.*, p. 286.
(86) *Ibid.*

a dit : « Voici *ce cœur qui a tant aimé les hommes* », c'est qu'Il voulait conquérir le nôtre. Une fois de plus, Dieu s'est mis au niveau de notre humanité.

***

« *Amicitia invenit pares aut facit.* » Cette parole de Sénèque, Jésus l'a réalisée sur le plan divin. L'amitié est avant tout une similitude, une convenance, ou, comme dit Lacordaire, une « équation (87) ». La grâce du Christ a rendu possible cette similitude entre Dieu et l'homme, puisque selon le langage de saint Paul, nous participons de la vie de Dieu. Nous sommes donc les amis de Jésus, les amis de Dieu. Cette amitié — nous l'avons vu — revêt, chez Lacordaire, un caractère d'évidente sensibilité ; nous devons aimer le Christ comme nous aimerions une créature. N'est-ce pas d'ailleurs répondre ainsi aux vœux explicites du Maître qui souhaitait que l'on rendît un culte public à son divin Cœur ? Cette tendresse dans nos relations avec Dieu, nous la trouvons déjà dans saint Augustin, et nous constatons ici encore une étroite harmonie entre Lacordaire et l'auteur des *Confessions*. La spiritualité de l'un et de l'autre dépend de leur tempérament commun, et la pensée de Lacordaire est toujours une réminiscence de la pensée augustinienne. C'est ainsi que saint Augustin demande à Dieu de l'enflammer de son amour pour l'aider à être chaste : « *Quis dabit mihi, ut venias in cormeum et inebries illud, ut obliviscar mala mea et unum bonum meum amplectar, te* (88). » Et voici d'autres cris du cœur, empreints de l'amour le plus délicat : « *Noli abscondere a me faciem tuam : moriar ne moriar ut videam* (89). » Chastes intimités de l'amitié divine, amoureux colloque de l'âme avec son Dieu, tous ces sentiments sont bien ceux de Lacordaire.

La religion est donc une amitié sincère entre Dieu et l'homme ; c'est un nouvel aspect de l'optimisme de Lacordaire ; c'est le corollaire de ses idées sur Dieu, de ses idées sur l'homme, les mêmes que chez saint Augustin. Bien avant Lacordaire, saint François de Sales avait mis à profit cette

(87) 55e Conférence de N.-D. de Paris. *Œuvres*, t. V, p. 94.

(88) *Confessions*, chap. V, t. I de l'édition Garnier, p. 7. *Texte* et traduction de Joseph Trabucco.

(89) *Ibid.*, p. 8.

tradition augustinienne si accueillante à l'humaine sensibilité. Nous avons eu l'occasion de noter l'identité de leurs vues sur le cœur de l'homme : en bonne logique, leurs spiritualités devaient être également identiques. Fait remarquable précisément, la dévotion au Cœur de Jésus, dont Lacordaire est un apôtre si fervent, prend son point de départ à saint François de Sales, quelques années avant les révélations faites à Marguerite Marie, qui appartenait d'ailleurs à l'ordre de la Visitation, fondé par l'évêque de Genève et sainte Jeanne de Chantal. Saint François de Sales était particulièrement destiné à répandre cette dévotion au Cœur de Jésus, quand on connaît ses sentiments d'aimante tendresse, source de toute la spiritualité salésienne. En l'année 1608 il écrit à Madame de Charmoisy : « Je ne manque point d'invoquer la bonté de Notre-Seigneur... pour la conservation de votre cœur, auquel d'une ardeur non pareille je souhaite toutes les plus désirables faveurs du ciel, et surtout cette inviolable fidélité au saint amour que vous avez voué par tant de résolutions au cœur débonnaire de ce doux et cher Jésus (90). » « Avec saint François de Sales commence de se propager dans le vocabulaire de la dévotion ce terme de « cœur » qui aura bientôt une telle fortune en chrétienté, et qui, concrétisant pour ainsi dire l'amour divin, prendra une telle puissance d'ébranlement émotif (91). »

A deux siècles de distance, Lacordaire tend la main au très aimant évêque de Genève ; on ne pouvait lui souhaiter meilleure compagnie.

***

Mais « il n'y aurait pas d'amitié si la mémoire ne ressuscitait dans l'âme et n'y tenait présents ceux à qui nous avons donné notre cœur. C'est là qu'ils vivent de notre propre vie, là que nous les voyons avec nous, là que leurs traits et leurs actions demeurent empreints et se conservent dans un relief qui fait partie de notre être (92) ». Cependant « la mémoire la plus fidèle est courte par quelques endroits, et si elle veut se transmettre à d'autres en leur léguant l'image aimée, il

(90) Lettre à Mme de Charmoisy, 21 août 1608, t. XIV, p. 59, cité par F. Vincent, dans *Saint François de Sales, Directeur d'âmes*, p. 491.
(91) Francis Vincent, *ibid.*, p. 491.
(92) *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, p. 104.

faut qu'elle se transforme en histoire et se grave sur un airain qui méprise le temps (93) ». Si l'amour a sa source dans la Beauté, où est l'amour qui reste fidèle à un visage qu'il ne peut plus contempler ni saisir ? Parmi les hommes c'est chose bien rare. Quant à l'amour des chrétiens pour Jésus, amour qui pourtant puise dans la grâce son origine et sa force, il subirait la même éclipse, s'il n'avait un contact permanent avec le Maître pour assurer sa consistance et son équilibre.

Le visage du Christ n'est plus parmi nous pour tenir nos cœurs sous l'empire de son charme divin. Mais peut-être trouverons-nous quelque souvenir de son passage sur la terre ? Quand un être cher disparaît, ses parents, ses amis gardent religieusement ses portraits et ses lettres. Ceux que nous ne voyons plus, parlent toujours à notre âme par ce qu'ils nous ont laissé. Jésus, lui, nous a légué un Testament, l'expression la plus parfaite de sa physionomie à la fois divine et humaine. Il nous a légué sa parole, son Verbe, consigné dans l'Evangile. L'Ecriture, c'est « l'histoire du Ciel et de la Terre (94) », un ineffable dialogue d'amour entre Dieu et l'Humanité.

« Il y a deux moments dans l'amitié (95) » ; d'abord « celui où l'on s'assure que l'on nous aime (96) » ; de même « dans la vie surnaturelle du christianisme il y a deux moments distincts (97) » : premièrement « celui où l'on reconnaît Jésus-Christ dans la divinité de son histoire ». C'est pourquoi Lacordaire prie Emmanuel de commencer l'étude de la Bible par l'Evangile, car l'Evangile, c'est « Jésus-Christ vivant ; là, dans sa chair, expression de son âme, et voile transparent de sa divinité vous le verrez lui-même. Ce n'est point Moïse, ni David, ni le prophète Isaïe, si grands qu'ils soient, qui vous parleront de lui ; c'est sa propre bouche qui vous dira sa pensée, ses regards qui vous diront son amour (98) ». Et dans l'Evangile, Lacordaire recommande particulièrement à Emmanuel la méditation de deux passages : le *Sermon sur la Montagne* dans saint Mathieu, et le

(93) *Ibid.*
(94) *Ibid.*
(95) *Ibid.*
(96) *Ibid.*
(97) *Ibid.*
(98) *Ibid.*

Sermon de la Cène dans saint Jean. Ce sont là en effet « les deux résumés de la doctrine évangélique (99) ». Si l'on en croit Lacordaire, le premier est « tout moral (100) » ; cependant nul ne niera qu'un rayon de divine tendresse illumine ces paroles, jusqu'alors inconnues de la terre. Dieu seul avait le droit de béatifier ainsi la pauvreté, la souffrance, la faiblesse, par la garantie non équivoque des célestes récompenses.

Il n'en reste pas moins vrai que le *Sermon sur la Montagne* est avant tout une règle de vie. Le *Sermon de la Cène* dans saint Jean est au contraire « tout mystique (101) ». Ici Lacordaire fait allusion à ce qu'on appelle la Prière sacerdotale de Jésus : « Père, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un comme nous. Lorsque j'étais avec eux, je les conservai dans votre nom. J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés, et pas un d'eux ne s'est perdu, hormis le fils de perdition, afin que l'Ecriture fût accomplie. Maintenant je vais à vous, et je fais cette prière pendant que je suis dans le monde afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. » (Evangile selon saint Jean, XVII, 9-14.)

La joie, voilà le terme où nous doit mener la lecture de l'Evangile ; le deuxième moment de l'amitié est celui « où l'on jouit du bonheur d'être aimé (102) » ; pareillement le deuxième moment de la vie surnaturelle est celui « où l'ineffable douceur (103) » de l'histoire de Jésus « se vérifie (104) ». La joie qu'apporte l'amour est le fruit de la méditation de l'Evangile ; en effet « il se crée peu à peu entre le livre et nous un mystère de transubstantiation (105) » ; « notre âme entre dans chaque mot (106) » et « chaque mot (107) » « pénètre notre âme, l'éclaire, l'échauffe, l'émeut, la ravit, lui donne Dieu dans une suave onction (108) ». La fréquentation

---

(99) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains,* publiées par le P. Janvier, p. 16 ; lettre à Paul Rencker N. D. de Chalais, 3 juin 1846.
(100) *Ibid.*
(101) *Ibid.*
(102) *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne.* Sorèze 23 avril 1858, p. 124.
(103) *Ibid.*
(104) *Ibid.*
(105) *Ibid.*
(106) *Ibid.*
(107) *Ibid.*
(108) *Ibid.*

assidue de l'Ecriture est donc en définitive un commerce intime avec le Verbe, et la communion n'est-ce pas le terme de l'amour. Lacordaire ne nous dissimule pas que cette joie est le fruit de longs efforts. Il faudra peut-être des années avant que l'âme « ne se forme au style de Dieu (109) ». Mais au cours de ce travail patient nous trouverons dans l'Esprit-Saint un secours précieux ; l'Esprit-Saint dont l'essence est l'Amour nous conduira pas à pas à travers les dédales parfois obscurs des textes sacrés ; de même qu' « Il inspira les prophètes (110) », de même « Il nous prépare à entendre les livres qu'il a dictés, et c'est lui que nous retrouvons à chaque page de ces livres pour y être notre onction intime, mais une onction qui nous ramène à Jésus-Christ, notre exemplaire et notre vie (111) ».

Toutefois, l'amour qui jouit de la présence de l'être aimé, ou du souvenir de cette présence, ne saurait être muet. Si l'Evangile est l'expression de l'amour de Dieu, les *Psaumes* de l'Ancien Testament sont l'expression de l'amour et de la louange de l'homme. Remarquons en passant la méthode que Lacordaire propose à Emmanuel pour que celui-ci tire de la Bible le plus grand profit spirituel. Il recommande à Emmanuel de commencer cette étude par l'Evangile pour se mettre en présence de « Jésus-Christ vivant (112) ». De cette contemplation naît l'amour, et de l'amour naît naturellement la louange ; or David est « le prince de la prière et le théologien de l'Ancien Testament. C'est avec ses psaumes que prie l'Eglise universelle (113) », et « elle trouve dans cette prière la tendresse du cœur et la magnificence de la poésie (114) ». « Nul autre que David n'a mieux prié ; nul autre, préparé par plus de malheurs et plus de gloire, par plus de vicissitudes et plus de paix n'a mieux chanté la foi de tous les âges (115). » Emmanuel est instamment prié d'emprunter cette voix que « l'Eglise a fait sienne et qui depuis trois mille ans a porté aux anges les soupirs et la joie des saints (116) ». Les mêmes avis sont donnés à un autre jeune homme : « J'aimerais, lui

(109) *Ibid.*
(110) *Ibid.*
(111) *Ibid.*
(112) *Ibid.*
(113) *Ibidem.*
(114) *Ibid.*
(115) *Ibid.*
(116) *Ibid.*

écrit Lacordaire, que toutes les semaines vous récitassiez une fois le Psautier en le partageant en sept parties ou du moins en quinze jours, ce qui ferait dix psaumes par jour. C'était une pratique très célèbre au moyen âge, très nourrissant, et il est bien à regretter que les fidèles l'aient abandonnée pour courir après des prières très souvent sans force et sans autorité (117). » Notons cette finale qui est une véritable mise en garde. Lacordaire est ennemi de toutes les « dévotionnettes » auxquelles s'attache un amour frelaté. Il entend qu'on se mette en contact direct avec le véritable Amour, avec cette nourriture qui porte la marque authentique de Dieu, et que vivifie son Esprit. Ici encore, son bon sens rejoint celui de saint François de Sales pour qui l'essentiel n'était pas « de pratiquer des dévotions », mais « d'avoir de la dévotion (118) », « non multa sed multum (119) ». La Bible n'est-elle pas le livre qui doit nous être le plus cher ? « il faut arriver à estimer par dessus tout chaque parole de ce livre et à n'estimer les livres des hommes qu'autant qu'ils s'en rapprochent (120) », car c'est le livre par excellence de la prière et de la louange.

Aussi a-t-il droit à des marques de respect et d'affection. Pour se préparer à cette lecture il faut se mettre « à genoux (121) » et baiser le livre « avec amour en commençant et en finissant (122) ». C'est le geste rituel du prêtre à la messe, après l'évangile ; du lévite dans sa cellule après sa lecture quotidienne d'Ecriture sainte. « Votre mère venait de Dieu, écrit Lacordaire à Emmanuel, et elle vous aimait (123) » ; a Bible « vient aussi de Dieu, et c'est le seul livre qui ait reçu le don d'aimer (124) » ; Jésus en effet n'a-t-il pas dit à Pascal : « Je te suis présent par ma parole dans l'Ecriture (125) ? » Et c'est ce don de Dieu dans l'Ecriture qui

---

(117) *Lettres de Lacordaire à des Jeunes gens,* 29e lettre, Paris, le 31 août 1850.
(118) F. Vincent, p. 190.
(119) *Ibid.*
(120) *Lettres de Lacordaire à des jeunes gens,* p. 156, 25e lettre, Paris, 7 novembre 1849.
(121) *Ibidem.*
(122) *Ibid.*
(123) *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne.* Sorèze 23 avril 1858, p. 184.
(124) *Ibid.*
(125) Cité par Strowski. Pascal *Pensées,* éd. Mellotée, p. 180.

appelle la louange et l'action de grâces de l'homme. L'Ecriture est bien un dialogue d'amour entre le Ciel et la Terre.

« Cependant ce n'est point par les Ecritures que Jésus-Christ est le plus proche de nous (126). » L'histoire du Sauveur nous apparaît « dans le lointain des âges (127) ». « S'il ne nous restait que cela de Jésus-Christ, il serait encore le plus grand souvenir du monde, il n'en serait pas l'âme et le salut. On dirait de lui qu'il fut annoncé comme un Dieu, qu'il vécut et mourut en Dieu ; mais son œuvre s'arrêtant à sa personne, on admirerait sans la comprendre une si extraordinaire apparition, et la foi ne découvrant rien au delà pour effet d'une telle cause, se replierait sur elle-même dans la stérilité d'un muet étonnement (128). » Mais « Jésus-Christ n'a pas cessé d'exercer ici-bas une souveraine puissance (129) ». Avant de quitter ses apôtres il leur adressait comme adieu cette suprême parole : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder mes commandements, et voilà, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (130). »

Si cette puissance de Jésus subsiste toujours et défie tous les temps, ce n'est pas par la force certes, mais par l'amour. « Deux amours ont fait deux cités, a dit saint Augustin : l'amour de ce monde a fait la cité des hommes, l'amour de Dieu a fait la cité de Dieu (131). » La cité de Dieu n'est autre que la communion des saints, l'Eglise, le Corps mystique du Christ. Jésus en est le « chef (132) », ou, comme dit saint Paul, « la tête (133) ». L'Eglise en effet prend naissance au Calvaire, quand la grâce divine se remet de nouveau à couler dans les veines de l'humanité par la mort du Christ. Jésus en effet était « mort par amour (134) » pour nous, pour l'Eglise ; « il a aimé l'Eglise, et il s'est livré pour elle » ; il

(126) *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne.* Sorèze, 23 juin 1858, p. 204.
(127) *Ibid.*, p. 205.
(128) *Ibid.*, p. 205.
(129) *Ibid.*, p. 207.
(130) *Ibid.*, p. 206 et 207.
(131) *Ibid.*, p. 210.
(132) *Ibid.*, p. 259.
(133) *Ibid.*, p. 259.
(134) *Ibid.*, p. 211.
(135) *Ibid.*, p. 259, citation des Actes des Apôtres, v. 23.

l'a « acquise de son sang (135) ». Mais cette sollicitude assidue de Jésus pour l'Eglise, se continuera toujours à travers les âges, suivant la pensée du Maître. Il demeure et demeurera jusqu'à la fin « la tête de l'Eglise (136) » ; « ce qui suppose que l'Eglise est son corps (137) ». Saint Paul « ne recule pas devant cette conséquence. Personne, dit-il, ne hait sa chair, mais chacun la nourrit et la cultive, comme le Christ fait de l'Eglise, car nous sommes les membres de son corps, une portion de sa chair et de ses os ; et partant de là, il transporte à l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise les images et les expressions par où se peint et se définit ici-bas la plus douce, la plus forte, la plus étroite, la plus sacrée des étreintes humaines, l'union de l'homme et de la femme dans l'indissolubilité du nœud nuptial ; l'homme, dit-il, est le chef de la femme comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise (138). » (*Epître aux Ephésiens* V. 29 et 30.)

Et voici la conclusion qu'en tire Lacordaire. Ces paroles de l'Apôtre sont « d'une haute éloquence pour exprimer les sentiments que porte aux âmes rachetées par Lui, le Sauveur du monde, et ceux que nous devons lui rendre dans la société spirituelle, dont il est le fondateur et le chef. Les affections, quel que soit leur objet, bas ou élevé, terrestre ou surnaturel, ne changent pas d'essence ; elles ont dans le cœur de l'homme, image de celui de Dieu, une forme éternelle qui s'applique à ce qui est infini comme à ce qui ne l'est pas. On n'aime pas Dieu autrement qu'on aime l'homme (139). » Et la comparaison dont se sert saint Paul pour caractériser les rapports mutuels du Christ avec son Eglise ravit Lacordaire, car la spiritualité de saint Paul est aussi la sienne. On trouve déjà dans le *Cantique des cantiques* l'amoureuse comparaison de l'Apôtre et, nous dit Lacordaire, elle répond seule « aux ardeurs des saints comme aux flammes du Christ. Ainsi qu'une jeune fille toute belle de sa virginité, tout émue du bonheur que contient sa vertu, apporte au fiancé de sa vie une promesse immortelle, ainsi l'âme touchée de Dieu, apporte au Christ qui l'a purifiée, la soumission d'une épouse, soumission tempérée par la tendresse de tous deux, nœud fécond qui

(136) *Ibid.*, p. 259.
(137) *Ibid.*, p. 260.
(138) *Ibid.*, p. 260.
(139) *Ibid.*, p. 261 et 262.

donnera des fils à l'un comme à l'autre, et consommera leur joie dans leur postérité (140). »

Mais cet amour, comment l'obtenons-nous ? « L'homme est un esprit qui n'aime pas Dieu (141) » ; « le chrétien est un homme qui aime Dieu (142) » et l'on devient chrétien par le Baptême. Ce sacrement est le « remède au péché originel (143) », et « l'initiation efficace à la vie surnaturelle (144) », c'est-à-dire à l'amour. Et même si le chrétien vient à perdre l'amitié de Dieu par le péché, l'amour subsiste « en germe (145) » dans son âme, où demeurent encore la foi et l'espérance. L'âme pécheresse fait toujours partie de l'Eglise où nous fait entrer le Baptême ; elle s'y rattache « comme une racine sans culture et sans fruits se rattache à la terre qui la porte et qui peut la féconder (146) ». Pour sortir de l'Eglise, il faut « de notre part une apostasie formelle, ou de la part de l'Eglise une entière excommunication (147) ». Plus d'une fois de tristes sectaires ont tenté de maudire les pécheurs et de les écarter du sein de l'Eglise, mais l'Eglise, fidèle aux exemples et à la doctrine de son Maître les a toujours retenus au plus profond de ses entrailles se souvenant qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'en ont pas besoin (148). » (saint Luc XV.) L'Eglise a la même tendresse que Jésus ; comme Lui, « elle s'asseoit à la table du publicain, elle se laisse toucher par la main des pécheresses, elle entre en pourparler avec la Samaritaine, et reçoit l'hospitalité sous le toit de Zachée (149) ». Admirable économie « qui a fait si haute et si large la porte par où l'on entre dans la cité de Dieu, et qui en a fait si basse et si étroite la porte par où l'on en sort (150) ».

Oui, « les pécheurs eux-mêmes ont dans l'Eglise un droit

---

(140) *Ibid.*, p. 264.
(141) Cinquième conférence de Toulouse. *De la vie surnaturelle*, p. 387.
(142) *Ibid.*
(143) *Lettres à un jeune homme sur la Vie chrétienne*, p. 220.
(144) *Ibid.*
(145) *Ibid.*, p. 221.
(146) *Ibid.*
(147) *Ibid.*, p. 222.
(148) *Ibid.*, p. 223.
(149) *Ibid.*, p. 224.
(150) *Ibid.*, p. 222 et 223.

de cité (151) ». Et la maternelle délicatesse de l'Eglise à leur endroit n'est que le prolongement de la sollicitude divine : « leur cœur est aliéné, il n'est pas éteint. Dieu y discerne des replis où un reste survit encore ; il y découvre des passages secrets destinés au repentir (152) », « où la vie rentrera subitement, comme un hôte endormi sur le seuil (153) ».

Le caractère baptismal conférerait-il donc une sorte de privilège de caste, et les pécheurs, du fait de leur baptême, seraient-ils en meilleure situation que les justes qui n'ont pas reçu ce sacrement ? Il n'en est rien. L'Eglise n'est pas seulement dans ce qu'elle nous apparaît ; elle « est aussi dans les demi-jours, dans les ombres effacées (154) », « saintetés perdues pour la vision des hommes, mais non pas pour celle des anges (155) » et encore moins pour celle de Dieu. Il est beaucoup d'âmes « qui ne peuvent nommer Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ ne leur fut jamais nommé (156) ». Mais le sang de Jésus-Christ « les a cherchées à travers d'invisibles sillons (157) » et « elles ont répondu (158) » à l'appel « de la charité (159) ». « L'amour qui fait le fond de l'Eglise est le plus impalpable des fluides vivants (160) » et « nous ignorons les voies de l'amour divin (161) ». « Partout où est l'amour de Dieu, Jésus-Christ s'y trouve ; partout où est Jésus-Christ, l'Eglise y est avec Lui (162) » ; « l'Eglise a donc une étendue qu'aucun œil humain ne saurait embrasser, et ceux qui nous opposent les bornes qu'elle paraît avoir à leurs yeux, n'ont aucune idée du double rayonnement, qui est dans sa nature et qui lui suscite des âmes à l'orient et à l'occident du monde (163) ».

Voilà une claire explication, aussi orthodoxe que libérale de la fameuse formule : « Hors de l'Eglise pas de salut. »

---

(151) *Ibid.*, p. 272.
(152) *Ibid.*, p. 217.
(153) *Ibid.*, p. 217 et 218.
(154) *Ibid.*, p. 212.
(155) *Ibid.*
(156) *Ibid.*, p. 211.
(157) *Ibid.*, p. 212.
(158) *Ibid.*
(159) *Ibid.*
(160) *Ibid.*, p. 214.
(161) *Ibid.*
(162) *Ibid.*, p. 215.
(163) *Ibid.*, p. 215 et 216.

***

C'est de ces larges et magnifiques horizons qu'il faut considérer nos devoirs envers l'Eglise. « Le premier de tous est la foi (164) ». A la fin du symbole nous affirmons notre croyance au Saint-Esprit et à l'Eglise : Je crois au Saint-Esprit, à la Sainte Eglise catholique. Lacordaire remarque avec juste raison qu'on ne fait mention du Saint-Esprit qu'à la fin du *Credo,* alors que nous exprimons notre foi dans les deux autres personnes de la Trinité, dès le début de cette confession : Je crois en Dieu le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ son Fils unique. Pourquoi séparer le Saint Esprit du Père et du Fils, et le traiter pour ainsi dire en parent pauvre, comme dans le signe de la Croix, où trop souvent on escamote son nom de la voix et du geste ? C'est que, dans le *Credo,* « l'inspiration des apôtres, l'Esprit Saint lui-même a voulu (165) » « se séparer des deux autres personnes de la très Sainte Trinité et s'adjoindre à l'Eglise par une connexion immédiate afin d'indiquer qu'entre elle et lui le lien est aussi étroit que la parole qui l'exprime. Je crois au Saint Esprit, à la Sainte Eglise catholique (166) ».

Comme l'Esprit en effet « *avait parlé par les prophètes* », ainsi que l'affirme le symbole de Nicée, il parle aujourd'hui par l'Eglise catholique. Mais il y a cette différence que dans les prophètes il n'y avait qu'un organe passager, au lieu que l'Eglise est sa demeure permanente. Il y réside éternellement selon la parole de Jésus-Christ, non pour lui révéler de nouveaux dogmes, ou de nouvelles lois, mais pour l'assister dans la conservation et la propagation des vérités et des commandements qu'elle a reçus de Jésus-Christ (167) ». Notre foi en l'Eglise est donc fondée sur l'assistance du Saint Esprit, assistance qui nous est garantie par la parole même du Christ. Cette foi sera une foi ardente « qui pénètre jusqu'aux racines de l'intelligence et y creuse un abîme de voluptueuse certitude (168) ».

« La foi véritable, la foi vivante et profonde ne va jamais

(164) *Ibid.,* p. 224.
(165) *Ibid.,* p. 225.
(166) *Ibid.,* p. 225 et 226.
(167) *Ibid.,* p. 227 et 228.
(168) *Ibid.,* p. 242.

seule. Elle a une sœur qui ne l'abandonne pas et qui s'appelle l'espérance. On dit qu'à Rome il y avait deux temples, qui se touchaient par l'extrémité de leur abside, l'un consacré à la vertu, l'autre à l'honneur, et qu'on ne pouvait pénétrer dans le second qu'en traversant le premier. Il en est ainsi de la foi et de l'espérance. A qui ne croit pas l'espérance est impossible et la première récompense de celui qui croit est d'espérer (169). » Si l'on croit à l'Eglise, on espèrera en elle « non pas seulement comme à la source assurée (170) » de l'immortalité future, « mais comme à la source présente de tout bien terrestre parmi les hommes et les nations (171) ». « *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice,* a dit Jésus-Christ, *et le reste vous sera donné par surcroît* (172). »

Or chercher ce royaume et cette justice n'est pas autre chose que de les aimer. Si la foi conduit à l'espérance, la foi et l'espérance à leur tour conduisent à l'amour de l'Eglise qui n'a qu'une seule raison d'être : « la diffusion du royaume de Dieu et de sa justice (173) », dès ici-bas. L'Eglise est vraiment « la société des âmes créée par Dieu aux premiers jours de l'homme (174) », « et qui a reçu de Jésus-Christ sa forme inviolable et dernière (175) ». L'Eglise est l'intermédiaire nécessaire entre Jésus et l'humanité et « par elle il se passe entre lui et nous un inexprimable mystère de tendresse et de fécondité (176) ».

Cette tendresse et la fécondité qui en est le résultat, voilà l'œuvre de l'Eglise sur la terre ; c'est la propagation du royaume de Dieu, en définitive de l'ordre divin. Cet ordre n'est pas seulement « un alignement mathématique des choses, une symétrie vide qui ne contient que des rapports de nombre, de poids et d'étendue : l'ordre est la pensée de Dieu, transportée en ce qui n'est pas lui ; il est son harmonie, sa paix, sa fécondité (177) ». Il ne se réalise pas seulement dans les individus, mais encore dans les familles et dans les peuples ; et si « au lieu d'un peuple, il s'agit du genre humain,

(169) *Ibid.* p. 242 et 243.
(170) *Ibid.*, p. 243.
(171) *Ibid.*
(172) *Ibid.*, citation de Saint Mathieu VI, 33.
(173) *Ibid.*, p. 250.
(174) *Ibid.*
(175) *Ibid.*
(176) *Ibid.*, p. 266.
(177) *Ibid.*, p. 244.

l'ordre ne change pas d'essence, mais il agrandit son efficacité, et sur un théâtre devenu plus vaste, il produit ces miracles qui étonnent l'histoire, et consolent le monde par le pressentiment de ce qu'il pourrait être (178) ».

La cité de Dieu s'étend chaque jour, et Lacordaire, témoin de ses progrès, considère l'avenir du monde d'un regard plein de sérénité : « Le monde espère (179) » ; « il n'a pas encore vu le règne de l'ordre dans la totalité de sa splendeur, mais il y travaille et il l'attend (180). » Cet ordre est tout d'abord l'ordre surnaturel avec tous les bienfaits moraux qui en découlent ; « ce n'est pas en vain que depuis Jacob, *les nations ont attendu* (181) ; ce n'est pas en vain que depuis Isaïe, *elles ont espéré* (182) » ; et « depuis le Christ *elles ont vu* (183) ». « Qui comparera jamais le monde présent au monde antique ? Qui ne reconnaîtra de siècle en siècle un mouvement qui emporte vers les bienfaits de l'ordre (184) ? »

***

Mais le progrès de la société des âmes amènera un progrès parallèle dans le domaine temporel. « *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît* (185). » Et « le reste », c'est une plus grande justice sociale, en un mot plus d'amour parmi les hommes. Lacordaire croit au progrès social — même sans aucune intervention de la grâce divine dans ce domaine — parce qu'il croit au cœur de l'homme. Le cœur humain, il est vrai, recèle des trésors indéniables de dévouement et de générosité ; mais la société idéale ne sera réalisée que si l'ordre naturel consent à se laisser enter sur le Christ. « L'ordre naît de Dieu par le cœur de l'homme, et encore qu'il n'y eût au monde ni Christ, ni Eglise, ni vie surnaturelle, le cœur de l'homme serait le seul bien d'où il faudrait attendre la semence et la culture de l'avenir (186) » ; « tout homme en qui survit l'homme a

(178) *Ibid.*, p. 246 et 247.
(179) *Ibid.*, p. 247.
(180) *Ibid.*
(181) *Ibid.*, p. 247 et 248, citation de la Genèse XXXIX, 10.
(182) *Ibid.*, p. 248, citation d'Isaïe XIV, 32.
(183) *Ibid.*, citation de Saint Mathieu XXIII, 16.
(184) *Ibid.*
(185) Saint Mathieu VI, 33.
(186) *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, p. 251.

les yeux sur l'aube blanchissante (187) » des temps nouveaux, « et il croit à des jours dont nous n'avons entrevu que la préparation (188) ».

Aussi quand la grâce aura pénétré le cœur humain de son souffle, quelle ne sera pas la richesse de cette sensibilité ? Et quels espoirs n'est-on pas en droit de fonder sur elle ? Car sur la terre, en même temps que le cœur de l'homme, il s'y trouve « le cœur de Dieu (189) » ; nous croyons que « sous l'enveloppe de notre chair (190) », « a vécu et vit encore le cœur d'un Dieu (191) » ; nous croyons que « sa parole est dans l'Evangile et sa vie dans l'Eglise (192) ». « Comment alors ne pas mettre en Lui, et en ce qui fait la perpétuité de lui-même au milieu de nous toute la force (193) » de notre espérance « pour le genre humain (194) ».

Le progrès, même temporel, a donc sa source dans l'unité et aussi l'extension de la société des âmes, c'est-à-dire de l'Eglise ; il est le résultat de l'œuvre commune du « cœur de Dieu », et du « cœur de l'homme sur la terre », en définitive de l'amour. Nous constatons cette même foi en l'avenir chez Lamennais qui écrit à Benoit d'Azy : « Je ne laisse pas toujours de croire à un meilleur avenir, à un véritable progrès social, amené lentement, et à l'insu même de ceux qui y coopèrent, par le développement naturel des lois invincibles de l'humanité. Je ne le verrai pas, qu'importe ? D'autres le verront... (195). » Et pour Lamennais, comme pour Lacordaire, le progrès vient de l'amour ; à l'appui de sa thèse, il cite ce passage de saint Marc : « On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres (196) » ; « les vieilles outres, ce sont les sociétés usées par le temps, dissoutes par la corruption, qui n'ont plus de force, ni de consistance. Le vin nouveau, c'est la nouvelle effusion de l'esprit qui doit ranimer

(187) *Ibid.*, p. 247.
(188) *Ibid.*
(189) *Ibid.*, p. 252.
(190) *Ibid.*
(191) *Ibid.*
(192) *Ibid.*
(193) *Ibid.*
(194) *Ibid.*
(195) Lettre à Benoit d'Azy du 15 février 1836 ; cf A. La veille, *Un Lamennais inconnu*, p. 349-50, cité par Jacques Poisson *dans le Romantisme social de Lamennais*, Paris 1932, p. 394, note 1.
(196) Citation de Lamennais cf *Evangiles*, p. 412, reproduite par Jacques Poisson, même ouvrage, p. 383, note 2.

le monde (197) ». « Les apôtres de la loi, tout pénétrés de cet esprit d'amour sont chargés de guider les âmes vers la société parfaite (198). »

Tous les romantiques ont cru à l'échéance plus ou moins lointaine de « cette société parfaite », où règneraient la justice et l'amour. Ce fut d'ailleurs le rêve généreux de toutes les générations qui ont cru à l'âge d'or. Mais Lacordaire se sépare des grands prophètes romantiques, et en particulier de Lamennais, en ce qu'il croit à l'efficacité de la grâce divine, même dans l'ordre temporel. Alors seulement, ce sera l'avènement du véritable Amour, car la cité de Dieu et la cité des hommes n'en feront plus qu'une. Il ne faut attendre que « de Jésus-Christ et de son Eglise le bien véritable des nations, c'est-à-dire l'esprit de la fraternité sincère et généreuse, l'élévation des pauvres dans leur dignité morale, l'honneur du travail, la sainteté des liens domestiques, la paix des peuples et la paix des âmes (199) ».

Cette cité de Dieu, inaugurée sur la terre, aura son couronnement dans le Ciel, où règnera l'Amour sans limite et sans fin ; « nous aimerons Dieu par dessus toutes choses (200) » et nous serons « perdus dans la vue de sa beauté et de sa bonté (201) ». Dieu sera notre seul bien. Notre cœur de chair lui-même sera pleinement rassasié, car il pourra contempler durant toute éternité le corps glorieux du

---

(197) Poisson, Paris 1932, p. 385.

(198) *Ibid.* Pour Lamennais, la religion se ramène « aux deux commandements d'amour de Dieu et du prochain » cf. *ibid.*, p. 210. « Mais comme il n'y a pour l'âme, comme pour le corps, aucune vie possible (aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre physique) en dehors de la société, et que d'ailleurs la société est d'autant plus parfaite qu'elle repose plus pleinement sur cette loi d'amour, les disciples de Jésus, chargés de la propager, sont donc l'emblême de la société parfaite ». Cf. *ibid.*, p. 210.

C'est donc dire que la Religion (et par conséquent l'Eglise) est nécessaire au progrès social ; « aucun progrès social ne peut être résolu sans elle, parce qu'aucun ne peut l'être que par le concours libre des des volontés unies pour une même fin ». Cf. *ibid.*, p. 213.

Notons toutefois que par « société parfaite », par « Eglise », Lamennais n'entend nullement l'Eglise romaine, mais la société des « apôtres », héritiers et propagateurs de la « philosophie du Christ ». Cf. *ibid.*, p. 48 et 49.

(199) *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, p. 257, Sorèze, 23 juin 1858.

(200) *Lettres à des jeunes gens*, Paris 1924, 56e lettre, p. 256, Toulouse, 28 décembre 1853.

(201) *Ibid.*, p. 256.

Christ. « Notre-Seigneur est ressuscité avec son corps naturel, mais transfiguré et glorieux ; il est monté au ciel avec ce même corps ; il y sera en corps et en âme pendant toute l'éternité (202). »

Dans cette Jérusalem céleste les âmes connaissent entre elles une véritable fraternité. « Là dans cette immensité sans ombre, elles se touchent et se possèdent mieux que jamais, dans leur pèlerinage, elles ne se sont approchées les unes des autres. Nos unions de la terre ne sont en comparaison que de vains efforts, un stérile rapprochement (203). »

---

(202) *Lettres de Lacordaire à M^me^ de Prailly*, Paris 1885, Nancy, 10 octobre 1846, p. 82.

(203) *Lettres à des jeunes gens*, Paris 1924, 73^e^ lettre, p. 321, Sorèze, 2 juin 1855.

CHAPITRE V

L'Amour, Moyen et But

Mais nul ne parvient à cet idéal de l'Amour si ce n'est lentement, et par étapes successives. Il y faut une préparation, de la volonté et du cœur. Dans cette entreprise de longue haleine qu'est notre perfection morale, la grâce ne fait pas tout ; elle demande la collaboration de nos facultés. Pour donner tout son fruit, le ferment divin a besoin d'une terre bien préparée, sous peine de rester stérile. Avant d'être un saint, on doit d'abord être un honnête homme qui pratique les vertus naturelles de régularité, de vie et de travail. « Le désœuvrement, dit Lacordaire, inspire un profond dégoût de toutes choses ; et l'âme habituée à retomber sur elle-même, avec l'ennui de n'y rien rencontrer qui l'arrête, s'endort de ce sommeil qui n'est pas commandé par le besoin (1). » Au contraire « les pauvres, quand leur esprit n'est pas corrompu par l'incrédulité, ont une facilité merveilleuse à devenir des saints. La fatigue de chaque jour écrase en eux les mauvais penchants, et permet à l'esprit de Dieu de gouverner aisément l'intérieur (2) ». Le travail s'impose donc à tous, même s'il n'est pas requis pour gagner le pain quotidien ; quand on n'a pas « un travail sérieux (3) », on sent bien davantage le « mauvais côté (4) » de la « nature (5) ». Lacordaire dit à Paul Rencker, alors que celui-ci ne songeait pas encore au sacerdoce, qu'un jour Jésus-Christ « le tiendra sur son cœur,

(1) *Correspondance inédite de Lacordaire*, publiée par Henri Villard, p. 165, Issy, 11 décembre 1825.
(2) *Ibid.*, p. 223, 16 septembre 1845.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*

comme un de ses fidèles et chers amis (6) ». Mais, ajoute-t-il, « pour arriver à ce but, il n'est pas seulement nécessaire que vous régliez ce qui concerne votre vie spirituelle, mais encore ce qui est relatif à votre assiette dans le monde (7) ».

L'honnêteté, le travail, en un mot, la régularité de la vie, voilà la première assise sur laquelle doivent s'édifier la sainteté et l'Amour. Mais si ces vertus naturelles sont la condition nécessaire de notre élévation morale, elles n'en sont pas la condition suffisante. La plupart des hommes sont des gens honnêtes, bien peu sont des saints. La sainteté n'est pas seulement la pratique de certaines vertus, elle est le culte de la vertu, c'est-à-dire de l'effort continuel et permanent. Déjà, pour obtenir cette vertu surnaturelle et infuse qu'est la foi, Lacordaire pense avec raison que la pratique des vertus humaines est indispensable au moins en ce qui concerne ceux qui ont atteint l'âge de la raison. « C'est la vertu qui agit d'abord, qui ouvre le cœur et y devient la foi (8). » Pour recevoir la lumière, l'âme doit s'y préparer par un certain degré d'amour. Mais on peut avoir la foi sans être un saint. Quel sera donc le degré d'amour requis pour parvenir à la sainteté ? Car dans ce corps à corps que nous livrons chaque jour à nos passions, l'honnêteté, le travail, la régularité, toutes ces vertus un peu bourgeoises, ne sont pas toujours d'une aide suffisante, et courent même le risque d'être bousculées par la virulence de l'appétit charnel.

Aussi pour prévenir le péril, Lacordaire veut revêtir notre âme de cette forte armure qu'est la grâce de Dieu. Pour se garder « *immaculatum ab hoc saeculo* (9) », il est nécessaire d' « être immanquablement fidèle » à certaines pratiques religieuses bien déterminées ; « la prière exacte le soir et le matin, une courte lecture de l'Evangile (10) », la confession et la communion fréquentes, enfin « quelque pratique de pénitence (11) » qui maintienne l'âme « dans l'humilité et la chasteté (12) ». Au cours de cette laborieuse édification

---

(6) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains* publiées par le P. Janvier, p. 53, Paris, 21 décembre 1846.

(7) *Ibid.*

(8) *Œuvres*, tome II, p. 240, douzième conférence de N.-D. de Paris, *De la Foi*, Année 1836.

(9) *Lettres à des jeunes gens*, p. 427, Sorèze, 15 juin 1860.

(10) *Ibid.*, p. 427-428.

(11) *Ibid.*, p. 428.

(12) *Ibid.*

de l'Amour en nous, la grâce de Dieu a la plus grande part. De là ces invitations réitérées à la prière et à la réception des sacrements. Il ne faut jamais se lasser « de recourir aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie (13) ». Il convient de souligner ce point important de la direction de Lacordaire, car pour lui, l'Eucharistie est plus un remède et un soutien qu'une récompense. Ce n'était point l'opinion courante, à cette époque qui se ressentait encore du rigorisme janséniste.

Lacordaire recommande non seulement la communion aux grandes fêtes (14) — ce qui lui semble d'ailleurs un minimum — mais encore la communion mensuelle (15), bi-mensuelle (16), et même hebdomadaire (17) ; cette dernière toutefois est laissée au jugement du confesseur habituel. En outre, le texte que nous avons cité plus haut permet de supposer que la communion quotidienne est conseillée à certaines âmes. La fréquentation des sacrements est, en effet, le grand moyen de perfection et de sainteté, et en particulier la réception de l'Eucharistie, qui est le sacrement de l'Amour par excellence. En avance sur son temps, Lacordaire est déjà de l'école de Pie X, et se sépare de la majorité du clergé de l'époque. Prenons-en pour preuve l'anecdote suivante : en 1814, le jeune Félix Dupanloup fut présenté aux prêtres de Saint-Séverin pour être admis au catéchisme de la première communion : « On me trouva trop jeune, écrira-t-il plus tard ; j'avais pourtant douze ans et demi ; on répondit de me ramener à dix-huit ans ! Les prêtres de Saint-Séverin étaient d'anciens Jansénistes ; j'appris cela depuis (18). »

Mais Lacordaire est si bien éloigné du jansénisme qu'il demande à ses pénitents une étroite collaboration avec la grâce. Si l'âme met à profit l'aide qu'elle reçoit de l'Eucharistie, il lui permet de communier plus souvent. L'amour doit répondre à l'Amour ; il peut et doit s'armer de lui-même, et

---

(13) *Correspondance inédite,* par H. Villard, p. 229 ; N.-D. de Chalais, 23 mai 1846.

(14) Cf. *Lettres à deux Alsaciens-Lorrains,* p. 51, lettre à J. Guipon, Paris, 18 novembre 1846.

(15) Cf. *Lettres à des jeunes gens,* publiées par Perreyve, p. 428, Sorèze, 15 juin 1860.

(16) Cf. *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains,* p. 140, lettre à J. Guipon, Paris, 22 février 1851.

(17) Cf. *Lettres à des jeunes gens,* publiées par Peneyve, p. 186, Paris, 22 juillet 1851.

(18) G. Lagrange, *Vie de Mgr Dupanloup,* tome I, p. 13, cité par J. Paquier, *le Jansénisme,* p. 319.

galvaniser contre le mal toutes ses énergies ; ce n'est pas en vain que Lacordaire parle d'un certain amour qu'il appelle « initial (19) ». La grâce respecte tous les rouages de la nature, son mécanisme interne, et son entière liberté. En voici une preuve évidente. L'observance des pratiques religieuses, si simple soit-elle, est, au moins à ses débuts, une contrainte, que beaucoup de confesseurs hésitent à imposer au chrétien moyen. Le découragement peut survenir ; « nous ne sentons pas toujours Dieu avec la même vivacité ; la tristesse alors s'empare de nous ; nous ressemblons à une barque sans voiles et sans rames qui ne tend vers aucun port (20) ». Tenons ferme au moins le gouvernail ; « les plus grands saints ont éprouvé ces désolations, et plus ils étaient forts, plus Dieu les accablait par ces rigoureuses privations (21) ». Les saints sont donc devenus des saints à la force de leurs poignets. Ne nous effrayons pas trop de leurs performances. L'athlète qui s'entraîne chaque jour acquiert plus de vigueur, de souplesse et d'élégance dans ses mouvements. Il en est de même en ascèse spirituelle ; la répétition du même effort finit par en diminuer le caractère pénible ; bientôt « les orages ne sont plus qu'un exercice à la vertu, et lorsqu'on les surmonte une fois, il devient plus facile de les surmonter une seconde (22) ».

Lacordaire n'ignore pas la psychologie de l'habitude, et il en utilise les précieux avantages pour le grand bien des âmes. Il ne se flatte point comme les héros de Corneille de mater la passion d'une parole, d'un geste ; mais il a le ferme espoir avec l'aide de la grâce de la réduire par le courage et la « persévérance (23) », car il n'y a pas de commencement d'amour de Dieu qui ne soit largement payé de sa peine. « Les saints ont aimé ; voilà leur secret (24). » Il ne s'agissait que de « commencer (25). »

---

(19) *Œuvres* tome II, p. 240, 12e conférence de N.-D. de Paris.

(20) *Lettres à Mme de Prailly*, publiées par le P. Chocarne, p. 25, Sainte-Sabine, 16 juillet 1840.

(21) *Ibid.*

(22) *Correspondance inédite* par H. Villard, p. 330, Sorèze, 9 janvier 1855.

(23) *Ibid.*, p. 273, Paris, 2 janvier 1852.

(24) *Correspondance inédite* par H. Villard, p. 346, Sorèze, 2 septembre 1857.

(25) *Ibid.*

***

La première ébauche de toute entreprise est en effet la plus ingrate. Pendant longtemps la volonté agit seule, et au rebours de la sensibilité, dont elle doit vaincre les répugnances. Dans cette déviation que le péché originel imprime à tout notre être, c'est la sensibilité surtout qui en a subi les plus graves atteintes. Il faut donc rééduquer la sensibilité, et pour cela la décentrer de son impulsion perverse vers la créature, pour l'orienter vers Dieu ; cette conversion n'est pas d'une difficulté insurmontable. « L'amour du bien (26) », dit Lacordaire est « naturel (27) » « à notre cœur (28) » ; tôt ou tard, celui-ci se souvient de son origine divine. Il est un « coin » du cœur où Dieu « a laissé sa trace (29) ». Lacordaire voit plutôt dans la sensibilité un auxiliaire qu'un ennemi. Le tout sera de savoir l'utiliser. Mais déjà la volonté a opéré ce revirement du cœur. La thérapeutique employée n'a pas été sans efficacité. La pratique de la prière, la réception des sacrements, la lecture de l'Evangile sont les sources où le cœur vient se rafraîchir, le climat où la volonté le maintient coûte que coûte. Il importe de ménager cette force qu'est la sensibilité, et la régularité dans les observances religieuses et dans le travail, a pour but d'éviter l'émiettement et l'affadissement du cœur. « Les sentiments ont besoin d'être interrompus par quelque chose de sérieux, qui en les comprimant renouvelle sans cesse leur force (30). » Si Lacordaire veut endiguer la sensibilité, ce n'est pas pour l'étouffer, mais pour lui garder au contraire tout son élan, de la manière que l'on canalise un torrent pour lui faire rendre toutes ses énergies.

Ainsi disciplinée, la sensibilité se mettra sous l'égide de la volonté qui recueillera tout le fruit de ses louables efforts. Le cœur auparavant lui était une entrave et le voilà maintenant qui lui apporte des ailes. Mgr Vincent nous fait judicieusement observer que saint François de Sales eût approuvé

(26) *Œuvres,* tome VI, p. 276 ; première conférence de Toulouse ; *De la Vie en général,* Année 1854.
(27) *Ibid.*
(28) *Ibid.*
(29) *Œuvres,* tome II, p. 212, onzième conférence de Notre-Dame, *De la Raison,* Année 1835.
(30) *Correspondance inédite* publiée par H. Villard, p. 165-166. Issy, 11 décembre 1825.

ces lignes de Stuart-Mill : « Une sensibilité intense est l'instrument et la condition qui permet d'exercer sur soi-même un puissant empire. Mais pour cela elle a besoin d'être cultivée. Quand elle a reçu cette préparation, elle ne fait pas seulement les héros du premier moment, mais les héros de la volonté qui se possède ! L'histoire et l'expérience prouvent que les caractères les plus passionnés mettent le plus de confiance et de rigidité dans le sentiment du devoir, quand la passion a été dirigée dans ce sens (31). » Lacordaire ne fait-il pas écho à saint François de Sales et à Stuart-Mill, quand il dit que sans passion, on n'aimerait pas « assez (32) », « le bien (33) ? »

***

Ces données psychologiques feront la richesse de sa spiritualité, et il en fera tout d'abord l'application à l'oraison. Tout en laissant à chacun le soin de choisir la méthode d'oraison la plus appropriée à ses tendances et à son tempérament, Lacordaire semble avoir une préférence marquée pour l'oraison dite de « simplicité... (34) ». Il s'agit bien d'une « oraison », non pas d'une « méditation » ; celle-ci demande un certain effort de raisonnement, une tension de nos facultés intellectuelles, peut-être au détriment du cœur. Lacordaire, comme Bossuet, veut nous éviter toute contrainte qui diminuerait en nous l'amour. Bossuet pense qu'il « ne faut pas s'arrêter (35) » à la méditation, « puisque l'âme par sa fidélité à se mortifier et à se recueillir, reçoit pour l'ordinaire une oraison plus pure et plus intime, que l'on peut nommer de *simplicité*, qui consiste dans un simple regard ou attention amoureuse vers quelque objet divin (36) ». Lacordaire non plus ne veut pas s'attarder aux raisonnements trop spéculatifs pour ne pas briser l'élan du cœur. L'oraison sera affective, c'est-à-dire que l'esprit considérera la vérité divine

(31) Cité par F. Vincent ; *Saint François de Sales, directeur d'âmes*, p. 171, note 1.

(32) *Œuvres*, tomes VI ; p. 312 ; deuxième conférence de Toulouse ; *De la vie des Passions*, Année 1854.

(33) *Ibid.*

(34) Expression de Bossuet, citée par Tanquerey, *Précis de Théologie ascétique et mystique*, p. 852.

(35) *Ibid.*

(36) *Ibid.*

et surtout y mettra « autant d'amour (37) » qu'il « peut (38) ». Cette contemplation émeut le cœur, en même temps qu'elle tonifie la volonté. Cette méthode est à la portée de toutes ces âmes qui ont plutôt la science du cœur que celle de l'intelligence, et pour Lacordaire comme pour Pascal, la première est bien supérieure à la seconde. Au reste, l'oraison ne doit pas être un vain exercice purement intellectuel, mais un soutien efficace, une direction pratique. Or précisément, l'amour naît de la contemplation, et l'idée qui en fait l'abjet, s'enrichit à son tour de tous les éléments affectifs de l'amour. Elle prend ainsi un lumineux relief qui polarise toutes les énergies de l'âme. Heureuse synthèse mentale de l'émotion et de l'idée, se fortifiant l'une l'autre, et dont l'intime alliance situe l'âme tout entière dans la ligne du devoir.

***

Le cœur s'est mis assez docilement sous le contrôle de la volonté ; mais se résignera-t-il toujours à cette demeure en tutelle ? Il est capricieux par nature, et, à l'heure des épreuves, sujet à la rébellion. La vie spirituelle est aisée quand elle ne connaît ni heurts, ni contre-temps. La prière, les pratiques de dévotion sont un fardeau léger, et même le sentiment y trouve une certaine satisfaction, une douce quiétude. Cependant est-ce bien là le véritable amour ? Dieu veut nos cœurs dépouillés de tout égoïsme, capables de s'offrir, de se dévouer, de se sacrifier. Il donne parfois des consolations proportionnées à notre humaine faiblesse ; souvent aussi, Il envoie des épreuves, pour mesurer notre constance et notre fidélité. Il ne caresse plus ; mais Il « frappe (39) » ; et pourtant « ses coups sont plus tendres (40) » que ses caresses. C'est une vérité dont la raison arrive à se convaincre et que la volonté se résout à accepter. Mais la sensibilité frémit d'un pareil traitement, et cet étrange langage met le cœur en déroute. Que lui font les meilleurs arguments touchant la bonté et la justice de Dieu ? La métaphysique est bien impuissante à consoler un cœur dolent. Mais peut-être y

(37) *Lettres à des jeunes gens*, p. 154, Paris, 7 novembre 1849.
(38) *Ibid.*
(39) Renée Zeller, *Lacordaire et ses amis*, p. 178 ; lettre à M^me^ X..., Rome 1840.
(40) *Ibid.*

a-t-il un moyen de le ressaisir, de retremper son amour, et de le conduire jusqu'à l'extrême limite de l'héroïsme et de la sainteté. C'est de lui montrer non plus l'idée abstraite, mais une image palpable de cette souffrance, un modèle vivant qu'il s'efforcera par amour de reproduire en lui-même. Ce modèle est Jésus-Christ qui s'est fait homme pour être imité par l'homme. La vie chrétienne n'est donc que le « culte de Jésus-Christ (41) », « le plus mérité de tous, le plus doux, le plus pur, le plus profond, culte où l'intelligence s'illumine en s'apaisant, où la volonté s'adoucit et se fortifie, où le cœur tressaille d'un amour qu'aucun autre amour ne produit, où toute âme enfin s'épanche, se fond, s'élève, s'abîme, se transfigure, et prévoit dans sa dilatation même et sa plénitude que ce n'est là qu'une aurore et la semence d'un temps plus parfait (42) ». Fénelon disait qu'une « eau tranquille devient comme la glace pure d'un miroir. Elle reçoit sans altération toutes les images des divers objets, et elle n'en garde aucune. L'âme pure et paisible est de même. Dieu y imprime son image et celle de tous les objets qu'il veut y imprimer. Tout s'imprime, tout s'efface (43) ». L'amour donne « une familiarité respectueuse avec Dieu, comme une épouse en a avec son époux ». Lacordaire et Fénelon ont la même délicatesse de cœur, la même hauteur de sentiments, la même tendresse dans leur amitié pour Dieu et pour les hommes. Pour l'un comme pour l'autre, le commerce divin doit être un hymen. Mais selon Fénelon la perfection n'est pas tant dans les actes que dans le silence de l'âme, le repos de toutes nos facultés ; l'hymen pour lui serait presque « une immolation délicieuse », comme a dit Faguet. Pour Lacordaire, l'hymen s'élabore avec douleur par des actes crucifiants et répétés, car l'union avec Dieu n'est possible que dans l'étreinte de la croix de Jésus-Christ. Et voilà la grande différence entre la spiritualité de Fénelon et celle de Lacordaire. Fénelon place Dieu, pur esprit, au centre de sa spiritualité : « Pour Jésus-Christ, dit-il, il n'est jamais permis d'aller au Père que par lui ; mais il n'est pas toujours nécessaire d'avoir une vue actuelle du Fils de Dieu, ni une union aperçue avec lui. Il

(41) *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne.* Première lettre ; Sorèze, 24 février 1858.

(42) *Ibid.*

(43) Fénelon, *Explication des Maximes des Saints sur la Vie intérieure,* article XXX.

suffit de suivre l'attrait de la grâce, pourvu que l'âme ne perde point un certain attachement à Jésus-Christ dans son fond le plus intime, qui est essentiel à la vie intérieure. Les âmes mêmes qui ne sont pas d'ordinaire occupées de Jésus dans leurs oraisons ne laissent pas d'avoir de temps en temps certaines pentes vers lui et une union plus forte que tout ce que les âmes ferventes d'un état commun éprouvent d'ordinaire... (44) ». « Il faudrait lire tout le passage, conclut Faguet ; on y voit que, même dans une discussion destinée à se défendre d'oublier Jésus, Fénelon laisse percer je ne sais quel penchant à ne pas juger trop imparfaite, une dévotion où Jésus n'entre pas pour beaucoup (45). » Fénelon ne peut s'attarder à la notion d'un Réparateur ; pour lui comme pour saint François de Sales, le péché originel n'est pas une tare positive, qui atteint l'âme humaine jusque dans son tréfonds ; le péché entraîne seulement une privation de la grâce, et des dons préternaturels ; la nature après la chute est restée intacte chez les descendants d'Adam ; elle n'a rien perdu de sa valeur intrinsèque. L'homme naît donc relativement bon. Fénelon a de la peine à concevoir le péché, parce que c'est avant tout un mystique, qui se sent mal à l'aise dans les réseaux d'une éthique pessimiste et soupçonneuse. Mais pour Lacordaire, le péché existe et règne avec tout son cortège de passions impérieuses et presque fatales ; et si le Christ a vaincu le péché par sa mort, le chrétien, à son tour, pour vaincre le germe toujours subsistant du péché, doit mourir. Le Christ est bien au centre de la spiritualité de Lacordaire.

Après tout, en amour « la réciprocité est la loi des relations (46) ». Le Chrétien acceptera donc la souffrance physique et la mort, comme Jésus les a acceptées lui-même. « Les maladies et la mort sont notre calvaire, notre sacrifice sanglant, écrit Lacordaire à M^me^ de Prailly ; nul chrétien ne peut l'éviter ; mais tous n'en profitent pas. Lorsque vous souffrez, reportez votre pensée sur la Passion de Jésus-Christ, qui, étant Dieu, a voulu souffrir aussi, et d'une manière si cruelle, si honteuse. Mettez-vous à sa place : supposez qu'on vous fasse tout ce qu'on lui a fait, et vous

(44) *Id. Lettres spirituelles ;* à la sœur Charlotte de Saint-Cyprien.
(45) Faguet, *Dix-septième siècle,* Boivin, p. 451.
(46) Lettre à M^me^ X..., Rome 1840, citée par R. Zeller dans *Lacordaire et ses amis.* Spes 1939, p. 179.

sentirez que votre calice est encore bien moins amer que le sien (47) ».

Et cela est vrai, parce que le Christ a enduré des tortures morales qu'aucun de nous n'aura à affronter ; ici encore Il est le modèle de ces âmes qui troqueraient volontiers toutes les souffrances physiques contre le poids de leur agonie morale : « Je sais bien, dit Lacordaire à Mme X..., que vous tenez peu compte des douleurs extérieures (48) » ; « mais Jésus n'a pas seulement souffert dans son corps, Il a été abandonné de ses amis, de ceux pour qui Il mourait ; Il est trahi tous les jours par la plus grande partie de ceux qu'Il aime, et l'immensité de son cœur serait une affreuse solitude, si la divinité n'y habitait pas (49). » Ces paroles ne conviennent-elles pas à toutes ces âmes qui sont déchirées par l'amère rancœur d'un amour déçu. A un jeune homme dont les rêves se sont effondrés, Lacordaire rappelle que Jésus le veut semblable à Lui : « Cet amour légitime, qui coulerait comme un baume dans votre cœur épris, ces choses ineffables de l'affection pure, qu'il est donné aux hommes de goûter en passant, pourquoi votre Seigneur n'en aurait-il pas peur, s'Il veut que vous l'aimiez uniquement (50) ? » Nous ne devons pas chercher « d'autre tête que la tête sanglante de notre Sauveur, pas d'autres yeux que ses yeux, pas d'autres lèvres que ses lèvres, pas d'autres épaules où nous reposer que ses épaules sillonnées par les fouets, pas d'autres mains et d'autres pieds à baiser que ses mains et ses pieds percés de clous pour notre amour, pas d'autres plaies à soigner doucement que ses plaies divines et toujours saignantes (51) ». Quand Dieu nous « crucifie (52) » c'est qu'Il nous aime et qu'Il veut que nous L'aimions, car, dit l'Ecriture « c'est un Dieu jaloux (53) » ; « s'Il nous broie sous les verges, n'est-ce pas pour que notre sang se mêle au sien (54) ? » Lacordaire, plus que Fénelon, prend l'Evangile au pied de la lettre. L'Amour appelle un amour égal.

---

(47) *Lettres à Mme de Prailly*, p. 10, Paris, 23 novembre 1838.
(48) Lettre à Mme X..., Rome 1840, R. Zeller, p. 179.
(49) *Ibid.*
(50) *Lettres à des jeunes gens*, p. 141 et 142.
(51) *Ibid.*, p. 143.
(52) *Ibid.*, 142.
(53) *Ibid.*, p. 141.
(54) *Ibid.*, p. 142.

***

Or « il n'y a rien que deux routes ouvertes ici-bas, celle de la jouissance, par l'orgueil et la volupté, celle de la souffrance, par l'humilité et l'affliction (55) ». Nous n'avons pas le choix. Le Christ a pris la seconde de ces deux routes, et nous devons l'y suivre jusqu'au Calvaire. « La voie par laquelle on arrive à l'amour pur et désintéressé de Dieu est celle que Notre-Seigneur nous a tracée, en allant du jardin des Oliviers au Prétoire, et du Prétoire au Calvaire, et l'amour savait apparemment le chemin qui mène à lui (56). » Sur cette voie royale de la Croix, le cœur aimant ne saurait donc s'imposer de limite. Non content d'accepter de bon gré les souffrances extérieures, il se mettra spontanément en quête de souffrances volontaires pour combattre ces « deux grands vices (57) » que sont l'orgueil et la volupté, les deux rudes obstacles qui nous barrent le chemin de l'Amour. La « pénitence (58) », voilà un mot qui ne quitte guère les lèvres de Lacordaire ; c'est le mot d'ordre de sa direction ; elle comprend « l'humilité du cœur qui juge la grandeur de ses fautes et sa corruption naturelle, et la mortification du corps, qui tout à la fois humilie l'esprit et met un frein aux passions mauvaises dont la chair est la source (59) ». La pénitence répond donc à la double misère de notre esprit et de notre chair ; c'est un magnifique commencement d'amour généreux et prometteur, directement opposé à l'amour-propre sous ses deux aspects essentiels : la concupiscence de l'esprit et celle de la chair.

Sans humilité en effet, il n'y a pas d'amour, car l'orgueil s'adore lui-même. L'amour ne peut naître que « des sacrifices et surtout des sacrifices de l'orgueil (60) ». Par orgueil, Lacordaire entend tout d'abord la vanité : « Vous êtes vain, mon cher ami, écrit-il à un jeune homme fortuné ; vous vous plaisez dans les choses qui paraissent ; vous souhaitez d'être beau garçon et remarqué ; vous êtes fier de votre

---

(55) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains*, p. 17, à Paul Rencker, N.-D. de Chalais, 3 juin 1846.
(56) *Lettres à des jeunes gens*, p. 180, 181, Paris, 3 mars 1851.
(57) *Ibid.*, p. 87.
(58) *Ibid.*
(59) *Ibid.*, p. 94, Metz, 19 février 1838.
(60) *Ibid.*, p. 444, Sorèze, 4 octobre 1860.

noblesse (61). » « Personne donc plus que vous n'a besoin de s'humilier et d'être humilié (62). »

Telle coupe de cheveux pourrait être aussi le signe non équivoque d'une vanité profonde. Sur ce sujet, Lacordaire a une page entière qui est presque un code de la chevelure à l'usage des ecclésiastiques ; lisons plutôt ces lignes adressées à Perreyve : « Je soupçonne (63) » « que vous n'êtes guère tondu, et que vous tenez à votre belle chevelure, comme quand vous étiez encore dans le monde, et que vous en releviez de temps en temps avec grâce les mèches tombantes sur votre front (64). » Le clergé doit porter les cheveux courts, « sans que rien ne soit flottant ou enveloppant les oreilles et le cou (65) ». Lacordaire ajoute que « cette espèce de queue en éventail que nos prêtres français portent sur le cou (66) », lui « a toujours paru sans signification et sans grâce (67) ». Le modèle de la chevelure cléricale est la coupe romaine « courte par devant et par derrière (68) ».

En véritable ami de la simplicité, Lacordaire condamne tout faste, toute ostentation. Il défend aux prêtres de monter à cheval, sauf pour raisons de ministère, car « monter à cheval pour son plaisir, comme les fils de familles riches, qui vont passer la soirée au bois de Boulogne (69) », c'est une chose « hardie (70) » chez « un religieux (71) ». Le cheval est « une habitude de luxe (72) ». Jésus-Christ « est entré à Jérusalem sur un âne (73) ». « Ce n'est pas précisément qu'un ecclésiastique ne puisse se tenir convenablement sur un cheval (74) », mais « quand M. de Rancé se convertit à Dieu, il vendit ses chevaux, ses voitures, quitta les habits magnifiques qu'il avait coutume de porter, et il enveloppa de deuil

---

(61) *Ibid.*
(62) *Ibid.*
(63) *Ibid.*, p. 291, Toulouse 19 juin 1854 ; lettre à Perreyve.
(64) *Ibid.*
(65) *Ibid.*
(66) *Ibid.*, p. 292.
(67) *Ibid.*
(68) *Ibid.*, p. 291.
(69) *Ibid.*, p. 305-306, Sorèze, 4 octobre 1854 ; lettre à Perreyve.
(70) *Ibid.*, p. 306.
(71) *Ibid.*
(72) *Ibid.*
(73) *Ibid.*
(74) *Ibid.*

un corps qu'il avait longtemps consacré au péché. N'est-ce pas là le mouvement de l'âme recueillie et pénitente (75) ? »

***

Mais la vanité n'est que la frange apparente de l'orgueil, celui-ci pousse dans l'âme des racines plus profondes ; ses manifestations les plus évidentes sont l'indépendance chez les subordonnés, la dureté, avec l'étroitesse d'esprit chez les supérieurs. Contre l'orgueil, l'obéissance et l'humilité sont des remèdes tout indiqués.

Faire vœu d'obéissance n'est pas chose bien difficile ; être quotidiennement fidèle à ce vœu, dans son esprit et jusque dans sa lettre, voilà certes pour la nature une servitude douloureuse et astreignante, et Lacordaire avait lui-même trop de spontanéité pour méconnaître pareil écueil. Il écrit à un prêtre séculier, sur le point d'entrer tardivement dans l'ordre de saint Dominique, qu'il est « impossible, à moins d'une grâce élevée, de passer subitement de l'état de liberté à l'état de la dépendance et de l'austérité religieuse, sans éprouver au dedans de soi les résistances de la nature (76) ». Pour vaincre ces résistances, il faut retrouver la simplicité de l'enfant. Le religieux devra s'ouvrir « entièrement comme un enfant (77) » à son directeur spirituel. Cette soumission de la volonté est même une aliénation totale entre les mains d'autrui. « Si vous retenez quelque chose de vous, disait Lacordaire à un novice, cela vous entraînera peu à peu vers le monde et vous ôtera toute consolation de votre crucifiement, car vous allez pour être crucifié comme Notre-Seigneur (78). »

C'est bien en effet un crucifiement continuel de l'amour-propre que la vie religieuse. Il est accablant « de porter sa croix chaque jour », « *crucem suam quotidie* ». « Ah ! s'il ne s'agissait que de monter une fois au Calvaire, de livrer, une fois, sa tête au bourreau, quel plaisir ! Mais non, le supplice est en détail ; c'est un petit coup de verge par ci, par là, un petit soufflet, une petite humiliation (79) » qui

(75) (69) *Ibid.*, p. 305 et sq. lettre à Perreyve.
(76) *Correspondance inédite*, p. 243, Liège, 27 février 1847.
(77) *Ibid.*
(78) *Ibid.*, p. 244.
(79) *Ibid.*, p. 226-227, Paris, 3 février 1846.

comporte à la fois un châtiment moral et un châtiment physique. Lacordaire entend que « l'obéissance religieuse (80) » soit aussi rigoureuse que « l'obéissance militaire (81) ». Aussi ne soyons pas surpris s'il inflige cette dure sanction à un religieux qui a quitté sans permission son compagnon de voyage : « Vous vous mettrez à genoux, lui enjoint-il, au pied de votre Crucifix, après avoir reçu ma lettre ; vous penserez que vous avez été un enfant désobéissant ; vous en demanderez pardon à Dieu. Puis vous étant préparé pour recevoir la discipline (82) », « vous irez confesser votre faute à genoux au frère P., qui vous donnera immédiatement vingt-cinq coups (83). »

Lacordaire était persuadé de l'efficacité de ces châtiments corporels pour dompter l'orgueil, et il en usa, au moins une fois, même avec un jeune homme du monde ; l'histoire vaut la peine d'être contée. Ce jeune homme âgé de vingt-quatre ans, et déjà à la tête d'un florissant commerce, était entré au couvent dominicain de Flavigny, par désenchantement de la vie séculière. Mais, après huit jours de présence, sur les instances d'un parent venu le chercher, il quitta l'habit religieux pour retourner dans le monde. Pendant deux ans il se débattit entre l'amour d'une vie facile et l'amour du Christ, sans parvenir à prendre une résolution définitive. Un jour, il reçoit un mot du P. Lacordaire, l'invitant à une entrevue. Le jeune homme se présente à l'heure et au lieu indiqués. Après un temps de silence, le Père lui demande brusquement : « Jusqu'à quand voulez-vous donc lutter contre Dieu ? Qu'avez-vous fait de votre vocation ? Ah ! que je vous plains ! Vous devez beaucoup souffrir ; car ce n'est pas en vain qu'on refuse à l'Amour infini la dette sacrée de l'amour. Qu'est-ce donc qui vous retient captif ? Votre famille ? Mais votre famille est chrétienne, et ses larmes ne doivent pas plus vous arrêter que Jésus-Christ, montant au Calvaire, ne s'est arrêté devant les larmes de sa mère. Vos amis ? Mais vous ne les quittez pas ; vous les retrouverez, car le sang de Jésus-Christ n'éteint pas l'amitié ; il la purifie en la transfigurant. Quoi donc encore ? Ah ! Je le crains, ce qui vous arrête, c'est la

(80) *Lettres inédites*, Grenoble, 13 avril 1844, publiées par les dominicains de Lyon, Paris 1874, p. 48.
(81) *Ibid.*
(82) *Ibid.*, p. 49.
(83) *Ibid.*

faiblesse, la lâcheté de votre cœur, c'est l'ignorance de ce qui vous attend au delà du sacrifice. » Après une pause, le Père continua avec plus de force encore : « Voulez-vous savoir ce que Dieu demande de vous ? Voulez-vous savoir ce qu'est la vie religieuse à laquelle il vous appelle ? C'est pour cela que je vous ai fait venir : dites, le voulez-vous ? » — « Oui, mon Père, je le veux ! » — « Eh bien ! de par Jésus-Christ, mon enfant, à genoux ! » — « A genoux, mon Père ! », réplique le jeune homme interdit et tremblant. — « Oui, à genoux, et préparez-vous à souffrir pour le rachat de votre âme et pour Dieu ! » Le Père, s'armant alors d'un fouet à lanières de cuir, en asséna plusieurs coups vigoureux sur les épaules à nu. Au premier coup, la pauvre victime eut un sursaut de colère, puis elle fondit en larmes, et remercia le Père avec effusion. Celui-ci lui parla ensuite de l'amour de Jésus crucifié. Quelques semaines plus tard, le jeune homme rentrait pour la seconde fois, et définitivement au couvent. Il devint par la suite un fervent dominicain (84). L'orgueil étant dompté, l'amour avait enfin répondu à l'Amour.

Si la flagellation de l'amour-propre est nécessaire pour les subordonnés, elle s'impose avec non moins de rigueur pour les supérieurs. Chez ces derniers, les manifestations de l'orgueil sont sans doute différentes ; mais le fond est le même ; il s'agit toujours de cette recherche du moi, si difficile à extirper de notre pauvre nature. Les supérieurs sont enclins, par leurs fonctions mêmes, à abuser de leur autorité. Lacordaire leur demande de ne pas s' « énoncer d'une manière trop absolue (85) », de « souffrir et comprendre les opinions des autres (86) ». Cela exige beaucoup d'abnégation, surtout chez les caractères personnels ; aussi les supérieurs veilleront-ils, dans l'expression de leurs opinions, à être des modèles de « retenue et de douceur (87) ». Dès que « l'amour-propre prend le dessus », ils s'arrêteront et garderont le « silence ». S'ils passent outre, ils comprendront qu'ils ont commis « une très grande faute », dont ils s'accuseront à leur « directeur et au chapitre (88) », car ils auront failli à

(84) Cf. Père Chocarne, *le P. H. D. Lacordaire, sa vie intime et religieuse*, tome II, p. 142 et sq.
(85) *Lettres inédites*, p. 10, Nancy, 6 juin 1843.
(86) *Ibid.*
(87) *Ibid*, p. 96, Paris, 27 janvier 1847.
(88) *Ibid.*

leur devoir qui est de rechercher « l'utilité générale et non sa pensée individuelle (89) ».

***

Mais l'obstacle capital à l'Amour est la concupiscence de la chair, qui pousse l'être tout entier, corps et âme, vers la créature et la détourne de Dieu ; « *conversio ad creaturam, aversio a Deo* » disent les théologiens. La chair, plus encore que l'orgueil est farouchement égoïste. Le regard rivé sur sa proie, elle ne connaît aucun sentiment noble, et se refuse à tout sacrifice ; elle étouffe le cœur ; c'est le triomphe des sens sur le sentiment ; l'amour charnel prend la place de l'amour authentique fondé sur le dévouement. Le cœur, à cause de sa délicatesse même, est peut-être la faculté la plus fragile, la plus instable de l'homme. Situé aux frontières imprécises de la chair et de l'esprit, le cœur peut être sollicité par des tendances contraires. Quand on s'habitue « aux émotions violentes, dit Lacordaire, comment voulez-vous que le cœur, une plante si délicate qui se nourrit de quelques gouttes de rosée tombant çà et là du ciel pour lui ; qui s'ébranle par des légers souffles ; qui est heureux pour des jours par le souvenir d'une parole qui a été dite, d'un regard qui a été jeté, d'un encouragement que la bouche d'une mère ou la main d'un ami a donné ; le cœur dont le battement est si calme dans sa vraie nature, presque insensible à cause de sa sensibilité même, et de peur qu'il n'eût été brisé par une seule goutte d'amour, si Dieu l'avait fait moins profond ; comment voulez-vous que le cœur oppose ses douces et frêles jouissances aux jouissances grossières et exagérées du sens dépravé ? L'un est égoïste, l'autre est généreux ; l'un vit de soi, l'autre hors de soi : entre ces deux tendances, l'un doit prévaloir. Si le sens dépravé l'emporte, le cœur se flétrit peu à peu ; il ne sent plus la force des joies simples ; il ne va plus vers autrui ; il finit par ne plus battre que pour donner son cours au sang, et marquer les heures de ce temps honteux, dont la débauche précipite la fuite (90). »

Mais si la volupté tue le cœur, elle obscurcit également la

---

(89) Allocution aux religieux du couvent de N.-D. de Chalais, juillet 1847, *Sermons, Instructions et Allocutions*, tome III, p. 217.

(90) *Œuvres* tome III, p. 37, 22e conférence de Notre-Dame 1844.

raison et la foi ; elle éteint « la lumière de la foi, parce qu'avec ce vice grossier, on ne croit plus qu'à la chair (91) ». Lacordaire a une vue très nette de la vie de l'âme ; il sait que nos différentes facultés n'ont pas un comportement autonome, mais qu'il y a entre elles de mutuelles interférences ; un acte extérieur a toujours son retentissement sur la pensée intime. Pascal demandait au libertin incroyant de faire dire des messes et de prendre de l'eau bénite ; sous cette formule un peu paradoxale se cache une vérité profonde, et le comportement inverse est encore plus exact ; beaucoup se font leur *credo* d'après leur morale. Lacordaire n'explique pas autrement l'attitude de la plupart des incrédules : « C'est le cœur, dit-il, qui leur fait mal à la tête (92). » N'est-ce pas la leçon que nous a laissée Bourget : « Il faut vivre comme on pense, sinon tôt ou tard, on finit par penser comme on a vécu (93). »

« *Nemo potest esse continens, nisi Deus det* (94) », dit Lacordaire, en citant l'Ecriture. Il faut donc mériter cette vertu en méditant « sur les souffrances et la mort du Sauveur, se mettre au pied de sa croix, appeler sa grâce, son sang, semence des vierges, écouter sa voix qui nous dit : Regarde mes plaies, mon cœur entr'ouvert ; voilà ce que tu m'as coûté (95) ». « Vous avez beaucoup reçu, écrit encore Lacordaire à un jeune homme, Jésus-Christ s'est approché de vous dans une révélation toute particulière. Ah ! si vous pouviez l'aimer ! Si vous pouviez aimer son corps déchiré et mortifié pour vous (96). »

Mais précisément c'est là joindre sa pénitence à la mortification du Christ ; commencement d'amour, qui ne restera pas sans récompense. Le P. Lacordaire disait un jour aux professeurs de l'école de Sorèze : « Si nous avons réussi à former des jeunes gens modestes, soumis, chastes, si nos enfants sont sortis de leur corps, cela tient surtout à l'esprit de mortification que nous leur avons inspiré... Le résultat de mon expérience est que l'on ne saurait triompher de l'orgueil des sens que par la pénitence imposée, infligée à la chair et

(91) *Sermons, Instructions et Allocutions,* tome II, p. 530.
(92) *Lettres Nouvelles,* publiées par M^me^ Victor Ladey, et M. P. de
(93) Paul Bourget, *le Démon de Midi,* Plon, tome II, p. 375.
(94) *Lettres à des jeunes gens,* p. 432, Sorèze, 25 juin 1860.
(95) *Sermons, Instructions et Allocutions,* tome II, Sur le péché et le vice, p. 387.
(96) *Lettre à des jeunes gens,* p. 435-436, Sorèze, 26 juillet 1860.

je n'ai jamais trouvé cet esprit dans un jeune homme sans le voir devenir aussitôt plus chaste. C'est toujours là que j'ai conduit les âmes que Dieu m'a envoyées... (97) ». Nul ne peut être le disciple de Jésus-Christ s'il ne veut porter « dans son esprit et dans sa chair la Croix du Sauveur (98) » ; « sans cet amour grand, fort et généreux de la pénitence (99) », toute vie religieuse, toute sainteté sont impossibles ; il n'y a plus alors que « l'écorce de la vie religieuse, l'ombre de la sainteté : *magni nominis umbra* (100) ». « On dit quelquefois dans le monde et même dans le cloître : Est-ce que les pratiques de la pénitence sont encore de notre siècle ? ...Mais la Croix n'est-elle pas de toutes les époques et de tous les pays ? Jésus-Christ n'a-t-il donc pas été outragé, battu, flagellé pour le dix-neuvième siècle, comme pour les siècles qui l'ont précédé, comme pour tous ceux qui suivront (101) ?... » La loi est toujours la même, elle ne change pas.

Quel âpre et épineux sentier pour parvenir à l'Amour ! Certes, Lacordaire n'était pas un donneur d'absolution qui jette les consciences dans l'illusion d'une fausse sécurité par des replâtrages superficiels et sans effet durable. Il s'attaquait à la racine même du mal par la pratique immédiate de la vertu contraire. Cette thérapeutique est toujours efficace si le patient consent à s'y soumettre. Hélas ! nombreux furent les jeunes gens, qui subjugués tout d'abord par l'ascendant de Lacordaire, finirent par déserter son confessionnal, découragés et incapables de marcher dans les rudes foulées de cet homme de Dieu. Lacordaire nous déclare sans ambages qu'il faut « se vaincre pour aimer ! Car entre l'amour et nous il y a les terribles barrières de nos appétits sauvages et indisciplinés, cette fureur des sens qui n'est pas de l'amour, mais une pulsation du sang, un instinct égoïste, semblable à celui qui nous ferait manger de la chair humaine dans une famine (102) ». Tel est cet amour crucifiant de Lacordaire,

---

(97) *Sermons, Instructions et Allocutions*, tome II, p. 231, sur l'esprit de pénitence.

(98) *Ibid.*, tome III, p. 249. Allocution à des Religieux dominicains, Sorèze, le samedi-saint 1859.

(99) *Ibid.*

(100) *Ibid.*, p. 248-249.

(101) *Sermons, Instructions et Allocutions*, tome III, p. 242, Allocution à des Religieux dominicains, couvent de Flavigny, 7 septembre 1851.

(102) *Lettres inédites*, Paris 1874, p. 222 ; à une femme du monde, La Quercia, 25 septembre 1839.

où l'on entend, dit Mauriac « crier la chair et le sang (103) ». Deux ennemis redoutables en effet se liguent pour nous faire une guerre quotidienne et sans merci. Ce n'est plus à une parade que Lacordaire nous convie, mais à une guerre de positions, faite de combats d'usure, âpres et lents, où la victoire ne s'achète que dans le sang. Après quoi, mais seulement après, l'amour militant aura droit au repos ; ce sera alors l'Amour triomphant qui jouit de sa victoire.

***

La sainteté en effet, c'est l'épanouissement du « cœur de Dieu » dans le « cœur de l'homme (104) », prise de possession aimante de l'âme par son Dieu ; c'est la paix ineffable, la tranquillité absolue après l'effort et la lutte. Les saints sont de grands indifférents, non pas de cette indifférence fatale et résignée commune aux Orientaux, qui confine à l'anéantissement de l'âme et de toutes ses facultés ; mais cette indifférence consiste dans une parfaite maîtrise de soi, acquise par l'Amour, car l'Amour « s'est-il jamais occupé s'il passe par des fleurs ou par des épines (105) ». Pour celui qui aime, tout est source de joie, même la souffrance, et cela est déjà vrai dans l'ordre de la nature. Une mère souffre généreusement pour la vie de son enfant ; « jusque chez les esclaves on trouve ces sentiments (106) ». Mais les saints ne sont-ils pas les esclaves du Christ ? Leur amour change toutes leurs souffrances en véritables délices ; « dès qu'on trempe le bout de ses doigts dans les plaies sanglantes de Jésus-Christ, on s'y plonge bientôt tout entier (107) ». Dieu n'est jamais en reste d'amour avec les cœurs généreux ; Il les inonde de joies toutes divines : « Vous avez franchi les lieux arides et désolés de la vie spirituelle, écrit Lacordaire à M^me^ de Prailly, et vous n'avez plus qu'à paître doucement dans les champs sans bornes du père de famille (108). »

---

(103) Mauriac, *Petits Essais de Psychologie religieuse.* L'Artisan du Livre, 5e édition, 1933, p. 21.

(104) *Pensées choisies*, R. P. Lacordaire, publiées par le P. Chocarne, Poussielgue 1879, tome I, p. 146.

(105) Lettre à M^me^ X..., Rome 1840 ; citée par R. Zeller, p. 178.

(106) *Lettres à M^me^ de Prailly*, p. 10, Paris, 23 novembre 1838.

(107) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains*, p. 66, à Paul Rencker, Liège, 2 avril 1847.

(108) *Lettres à M^me^ de Prailly*, p. 275, Toulouse, 27 juillet 1854.

L'amour, en effet, rend tout facile. « *Ubi amatur non laboratur* » nous dit l'Imitation. La mort elle-même n'est que la consécration et le parachèvement de cette première oblation que fut la vie tout entière. La mort est « le beau moment de l'homme ». C'est le résumé « de toutes les vertus qu'il a pratiquées », de « toute la force, de toute la paix dont il a fait provision (109) ». L'âme prend alors son essor vers la Béatitude sans mélange, pour jouir dans un glorieux et éternel hymen, de « cet amour d'étreinte infinie (110) » qui n'est que le couronnement et le dernier salaire de l'amour de la terre.

(109) *Ibid.*, p. 14, la Quercia, 19 novembre 1939.
(110) *Lettres à des jeunes gens*, p. 122, Aisy-le-Duc, 18 octobre 1838.

CHAPITRE VI

L'Humanisme et la Sainteté

§ 1. — L'Humanisme Intellectuel et Esthétique

Le Père Lacordaire demandait un jour à de jeunes religieux quelle était leur dévotion spéciale ; chacun disait la sienne : celui-ci, la divine Eucharistie ; celui-là, la sainte Vierge ; un autre, les âmes à sauver. « Pour moi, dit-il, ma dévotion c'est Jésus-Christ en croix : je ne sors pas de là ». Et il ajoutait : « *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* : Loin de moi toute autre gloire que celle de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » « C'est le chemin du ciel et de l'amour. Jésus-Christ n'en a pas connu d'autre que celui du prétoire et du Calvaire ; je m'en tiens là, j'y vis et j'y meurs (1). »

Il définissait la mystique : « La science des rapports intimes avec Dieu par l'oraison et la mortification (2). » « La vie des saints est la mystique vivante, continuait-il. C'est là surtout qu'il faut la chercher, et c'est en les imitant qu'on parvient à l'entendre. Quiconque ne lit pas la vie des saints, et ne cherche pas à les imiter, méprisera la mystique comme un amas de rêveries, et l'illusion d'une charité qui touche à l'extravagance. Notre-Seigneur, néanmoins, dans sa Passion et sa mort, reste la source primitive, car c'est en le suivant

(1) Chocarne, *Le R. P. H. D. Lacordaire, sa vie intime et religieuse*, t. II, 12e édition, de Gigord 1923, p. 82.

(2) *Correspondance avec un prêtre lyonnais*, l'abbé Verrière, publiées par l'abbé Vanel, Lyon, Rey, 1909, p. 31, Sorèze, 25 sept. 1856. Il ne s'agit pas ici d' « expérience mystique », que Maritain définit : « connaissance expérimentale des profondeurs de Dieu, ou de passion des choses divines ». J. Maritain, *Les Degrés du Savoir*, Desclée 1946, p. 489-490.

au Calvaire que les saints ont retrouvé avec son sang la trace de son amour (3). »

Et Lacordaire terminait ainsi ses avis sur les questions de mystique : « Qui ne les aime pas manque au fond de l'onction sacerdotale, et même de l'onction chrétienne (4). » La mystique n'est donc pas réservée au cloître ; elle intéresse aussi le clergé séculier et les fidèles qu'il dirige ; c'est dire qu'il n'y a nul apostolat profond et durable qui ne puise son aliment dans la contemplation de Jésus et de Jésus crucifié. Dom Chautard dit de saint Bernard qu'en lui « la contemplation et l'action s'accordaient à un tel point que ce saint paraissait à la fois tout adonné aux œuvres extérieures et cependant tout absorbé dans la présence et l'amour de son Dieu (5) ».

Mais un problème se pose par le fait même : le mystique, ce candidat à la sainteté, à l'amour de Jésus crucifié, doit vivre dans un monde qui nie cette sainteté, y planter sa tente pour le sanctifier, alors que ce monde est rebelle à toute idée de transcendance. Pour le siècle en effet, la mystique est bien « un amas de rêveries » ; tel est le jugement d'une époque férue d'esprit positif, sinon de positivisme tout court. Le monde n'a que trop tendance à se clore jalousement dans la culture hermétique des seules valeurs humaines. L'ascétisme chrétien le laisse défiant, sinon hostile ; il y voit le rapetissement d'une nature étriquée, une réaction contre un progrès, selon lui condamné secrètement. Y aurait-il antinomie entre l'Humanisme et la Sainteté ? Et s'ils peuvent se concilier, pourquoi le chrétien userait-il d'un long détour aux sentiers parfois fleuris pour atteindre un terme que certains conquièrent de haute lutte, et dans un héroïque raccourci ?

A dire vrai, cette méthode directe fut celle d'un saint Bernard et d'un saint François d'Assise. L'abbé de Clairvaux est méfiant à l'endroit de toute science profane, et même si on le juge sous le rapport de la science religieuse, on s'aperçoit vite qu'il n'est point un spéculatif ; « seule la science pratique qui apprend à connaître et à servir Dieu, qui donne à l'homme la connaissance de soi-même et de la vertu, trouvait grâce à ses yeux (6) ». Méditer les mystères du

(3) *Ibid.*, p. 32.
(4) *Ibid.*, p. 33.
(5) Dom J. B. Chautard, *L'Ame de tout apostolat*, 14e édition, Lyon, Vitte 1934, p. 62.
(6) P. Pourrat, *La Spiritualité chrétienne*, t. II, Gabalda, 1943, p. 29.

Christ « c'est sagesse dit-il. Pour moi, je vois en eux la perfection de la justice, la plénitude de la science (7) ». « Ma philosophie la plus élevée, c'est de connaître Jésus et Jésus crucifié (8). »

Quant à saint François d'Assise, son attitude est encore plus radicale. « Mes frères, disait un jour François, ceux que la curiosité de la science conduit et inspire, auront les mains vides au jour du jugement. Je préfèrerais les voir croître en vertus, afin que, le temps de la tribulation venu, ils trouvent le Seigneur dans leur détresse. Car elle viendra cette tribulation, où les livres, désormais inutiles, seront jetés par les fenêtres comme des objets de rebut (9). »

Certes, l'humanisme livresque est voué au mépris par le *Poverello* peut-être parce qu'il est un écran artificiel entre l'âme et le Créateur de toutes choses ; car il existe un lyrisme franciscain où l'âme du pauvre d'Assise, en son vierge dépouillement, ne semble avoir quitté l'univers que pour le retrouver avec des yeux neufs. Elle le contemple non plus à la mesure de l'homme, mais à la mesure de Dieu ; le lyrisme romantique n'est parfois que le maladroit décalque de la réalité divine et de la création sur le fond d'un rêve intérieur, le plus souvent inquiet et morbide, toujours intéressé ; le lyrisme franciscain est le chant d'une âme sereine, satisfaite d'avoir trouvé uniquement Dieu dans une ardente charité. « Le vrai sentiment chrétien de la nature, dit Gilson, c'est celui qui s'affirme à chaque page des *Psaumes* et dont le cantique des trois jeunes hommes dans la fournaise est la plus magnifique expression. A ce cantique, après bien des siècles écoulés, font écho les *Laudes* de saint François d'Assise et le chant de Frère Soleil, où ce n'est plus seulement l'eau, l'air et les astres, mais la mort corporelle elle-même, qui reçoivent louange et bénédiction. Si jamais cœur d'homme est entré en communion fraternelle avec tout ce qui vit et tout ce qui est, c'est bien celui-là ; pour cette âme purement chrétienne, c'était une seule et même chose d'aimer les œuvres de Dieu et d'aimer Dieu (10). »

(7) *Id.*, p. 72, S. Bernardi, vita prima, lib. VII, cap. VII, cité par Pourrat.

(8) *Id.*, p. 73, In cantica, sermo XLIII, 3-4, cité par Pourrat.

(9) *Id.*, p. 229 ; Thomas de Celano, *Légenda*, II, 195 (Edition Edouard d'Alençon, p. 315-316). Cité par Pourrat.

(10) Etienne Gilson, cité par Charles Mœller, dans *Humanisme et Sainteté*, Casterman 1946, p. 35-36.

Les mêmes remarques pourraient être faites au sujet de saint Jean de la Croix dont Baruzi a pu dire : « Il est au premier rang de ces mystiques qui, en définitive, ont *adhéré à l'univers*. Ce n'est pas assez dire qu'il a chanté et analysé la rencontre de Dieu et de l'âme seule. Ce sont les *choses elles-mêmes*, d'abord rejetées par la négation de la nuit, qui se réabsorbent dans l'âme, sont découvertes en Dieu, et sont aimées passionnément en leur grandeur (11). »

Cet humanisme chrétien *supérieur* (12) comme l'appelle le chanoine Masure, ne peut être le fait que de quelques individus, appelés à mener une vie érémitique ou claustrale. Mais le grand nombre des humains est destiné à rester dans le monde pour développer par la société les valeurs naturelles dont Dieu les a gratifiés.

L'humanisme chrétien, au sens ordinaire du mot, est donc un palier qui doit nous permettre d'atteindre *l'humanisme supérieur*, encore appelé *eschatologique*, c'est-à-dire la sainteté, telle qu'elle sera réalisée dans l'homme, à la fin des temps.

Mais le crédit accordé aux valeurs humaines et à leur culture est lié étroitement à la conception théologique que chacun se fait de l'homme.

C'est ainsi qu'au seizième siècle, au moins avec Calvin, nous constatons une réelle hostilité à l'égard des valeurs humaines ; et ceci est dans la logique de la pensée protestante. « En approfondissant l'idéologie protestante, quelle qu'elle soit, toujours on y retrouve ce même sentiment fondamental de passivité craintive de l'homme devant Dieu, Kierkegaard dirait « cette angoisse d'exister » de l'homme devant un Dieu dont on attend tout, mais dont la grâce est toujours incertaine. Au fond de tout protestantisme, il y a l'obsession de la prédestination (13). »

C'est un point de doctrine catholique au contraire que le péché n'a pas totalement corrompu la nature humaine (14).

---

(11) J. Baruzi, *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*, Alcan 1924, p. 708, cité par F. Charmot, *l'Humanisme et l'Humain* Spes 1934, p. 132.

(12) Cf. E. Masure, *L'humanisme chrétien*, 2e éd. Paris 1937.

(13) Charles Moeller, p. 204.

(14) Il est de foi que l'homme, sans la grâce, et par ses seules forces est capable d'accomplir quelques actes de vertu.

a) En ce qui concerne la grâce sanctifiante, le concile de Trente déclare contre les Protestants : *Si quis dixerit opera omnia quae ante*

Il y a des valeurs naturelles qui sont une aptitude à la grâce et à la sainteté. La sainteté n'est que l'achèvement de la nature de l'homme, une conquête de sa libre volonté réalisée avec le concours de la grâce. Logique avec elle-même, la pensée catholique se montre accueillante à tout humanisme qui achemine l'âme vers une plus grande perfection, et crée un climat favorable à l'épanouissement de la grâce.

Lacordaire, fidèle à cette théologie optimiste, est largement ouvert aux idées de son siècle. Il fait siennes les préoccupations de son temps, et n'allons pas croire qu'il se penche sur elles par condescendance ou par habileté apologétique. « Sa voix était un écho, dit d'Haussonville, et cet écho renvoyait à chacun les paroles qu'il s'était adressées lui-même dans le secret de son cœur. Qui avait foi en la liberté, était obligé de reconnaître qu'il en parlait aussi fièrement qu'un autre. Qui était triste, se plaisait à lui entendre dire que la mélancolie « est la grande reine des âmes » qui sentent vivement. Qui avait aimé, retrouvait jusque dans la façon dont il parlait de l'amour de Dieu, quelques palpitations de l'amour humain (15) ». Si nous ajoutons à cela son goût pour les lettres, sa foi en la science, nous lui devons alors à la suite de saint François de Sales, une place parmi les humanistes chrétiens.

Cette attitude de Lacordaire en face de la culture profane s'explique aisément : d'abord elle est une conséquence de son optimisme général sur l'homme ; ce que nous avons déjà étudié ; de plus elle est l'heureux résultat de sa formation intellectuelle.

***

D'Haussonville nous rapporte que M^me^ Lacordaire lisait à ses enfants « Corneille autant que l'Evangile et les entretenait autant de l'honneur que de Dieu. Peut-être est-ce à ces

---

justificationem fiunt, quacumque ratione facta sint, vere esse peccata, vel odium mereri, aut quanto vehementius quis nititur se desponere ad gratiam, tanto eum gravius peccare, anathema sit ; canon 7 du concile ; Denzinger 317.

b) En ce qui concerne la grâce actuelle, l'erreur suivante de Quesnel est également condamnée. *Jesu Christi gratia, principium efficax boni cujuscumque generis, necessaria ad omne opus bonum ; absque illa non solum nihil fit, sed nec fieri potest.* Denzinger, 1352.

(15) D'Haussonville, *Lacordaire*, p. 195.

premiers enseignements qu'il faut rapporter ce sentiment très vif de l'honneur que Lacordaire garda toute sa vie, sentiment plus humain qu'ecclésiastique (16) ».

Cette éducation commencée par une mère virile, se poursuivit au lycée de Dijon, où le jeune Lacordaire avait obtenu une demi-bourse. Il y fit la connaissance d'un professeur de sixième, M. Delahaye. Bien que Lacordaire ne fût pas son élève, M. Delahaye obtint la permission de le prendre dans sa chambre aux heures d'études. « Là, pendant trois années, dit Lacordaire, il me prodigua gratuitement les soins littéraires les plus assidus. Quoique je ne fusse qu'un écolier de sixième, il me faisait lire beaucoup et apprendre par cœur d'un bout à l'autre des tragédies de Racine et de Voltaire (17). » Et il ajoute : « En rhétorique, les germes littéraires que M. Delahaye avait déposés en mon esprit se prirent à éclore, et des couronnes sans nombre vinrent à la fin de l'année éveiller mon orgueil bien plus que récompenser mon travail (18). »

A l'Ecole de Droit, il eut pour maître Proudhon qui, dit-il, était « d'une clarté d'exposition hors ligne ». Mais Lacordaire regrettait qu'il n'y eût pas « de vues générales, point de droit naturel, point de droit public ; nul soupçon de la philosophie du Droit, nulle mention de son histoire, par suite nulle connaissance approfondie du droit romain (19) ».

C'est peut-être pour combler ces lacunes que les élèves fondèrent une *Société d'Etudes* qui comprenait quatre sections : Philosophie, Histoire, Droit public, Littérature. « Lacordaire se fit inscrire dans les quatre sections, mena de front toutes ces études, et dès les premiers jours se montra hors de pair, comme improvisateur et comme écrivain (20). » Toute cette pléiade s'intéressait à « Platon, Aristote, Cicéron, Descartes, Grotius, Montesquieu, Pascal, Bossuet, Leibnitz (21) ». Dans sa dixième conférence à Notre-Dame, Lacordaire parle des génies « vraiment grands » : « Je n'en connais que trois, dit-il, et je ne crois pas rester au-dessous

(16) *Id.*, p. 10.
(17) *Testament de Lacordaire, au* début du tome I des *Lettres à Foisset*, p. XVIII.
(18) *Ibid.*, p. XIX.
(19) Foisset, *Vie du R. P. Lacordaire*, tome I, Lecoffre 1870, p. 37.
(20) *Ibid.*, p. 41.
(21) *Ibid.*, p. 40.

de ma promesse en nommant Homère, Platon, Cicéron : Homère, le prince de la poésie ; Platon, le prince de la philosophie ; Cicéron, le prince des orateurs, et je dirai, si nous n'avions pas Bossuet, le prince éternel de l'éloquence (22). »

Vers 1820, en effet, après les guerres de l'empire, il y eut en France toute une rénovation des études littéraires, historiques et philosophiques. C'était l'époque où V. Cousin « détrônait le sensualisme en attendant qu'il traduisît Platon (23) ». On croyait alors comme à « une *instauratio magna* de l'esprit humain (24) ». « La tribune avait de Serre et Lainé, et elle allait avoir Berryer et Guizot. Les journalistes s'appelaient Chateaubriand, Bonald, Lamennais. Lamartine venait de publier ses premières *Méditations,* Victor Hugo ses premières *Odes.* Shakespeare, Schiller, Gœthe, Byron, Walter Scott, naturalisés Français tous ensemble et tout à coup, semblaient nous ouvrir, dans un horizon inconnu mais prochain, des perspectives sans limites. M. Guizot préparait l'histoire de la Révolution d'Angleterre, M. Thiers celle de la Révolution française, Augustin Thierry ces travaux, qui devaient lui coûter la vue..., sur les temps barbares et le moyen âge (25). » Foisset ajoute : « ... Moi qui ai connu Henri à ce moment de sa vie et qui ne l'ai pas depuis perdu de vue un seul jour, je n'hésite point à affirmer qu'en politique, en philosophie, en histoire, en littérature, il est resté jusqu'à la fin, à très peu près, ce que la *Société d'Etudes* de Dijon l'avait fait. Il ne s'est modifié que sur la Religion ; encore est-ce peu après les temps dont je parle et par une sorte d'incubation personnelle des germes que la *Société d'Etudes* avait mis dans son esprit (26). »

Cette culture générale que Lacordaire avait acquise à la *Société d'Etudes,* transparaît dans son œuvre. Bossuet, selon lui, résume toutes les qualités des orateurs, et des historiens de l'antiquité. « Il parle et Démosthène l'envie ; il écrit l'histoire, et Tacite se demande qui lui a ravi son burin ; il dispute de la vérité, et saint Augustin qui croit se reconnaître, admire pourtant un style plus pur que le sien, un goût plus vrai, une élévation plus grande et peut-être mieux soutenue ;

(22) 10e conférence de Notre-Dame. *Œuvres,* II, p. 188.
(23) Foisset, p. 40.
(24) *Id.*
(25) *Id.,* p. 39-40.
(26) *Id., p.* ge.

il philosophe, et de la bouche de Platon et celle de Descartes, il court un murmure, qui nous fait entendre que nous avons devant nous un des plus hauts représentants de la sagesse humaine (27). »

Quant à Pascal, on peut dire que les *Pensées* ont fait impression sur l'esprit de Lacordaire. Pascal est souvent cité dans les conférences de Notre-Dame, spécialement dans la conférence sur la *Foi* (28). Nous avons vu d'ailleurs, dans un précédent chapitre, comment la connaissance par le cœur selon Lacordaire, n'était autre que la connaissance pascalienne. D'autre part, Lacordaire avait demandé à son ami Foisset de préparer une nouvelle édition des *Pensées*. « Vous avez tant fait de travaux déjà sur Pascal, lui dit-il, et vous savez tant de choses à dire sur ce sujet, que je vous y crois prédestiné. Il serait bien essentiel de déterminer la part que les opinions jansénistes ont eue dans les *Pensées* ; là est le nœud des difficultés que présente le texte, et pas le moins du monde dans une sorte de scepticisme philosophique. Pascal exagérait la dégradation intellectuelle et morale causée par le péché originel, et il rétrécissait la rédemption ; de là ces phrases plusieurs fois répétées sur *le dessein de Dieu de se cacher aux uns et de se révéler aux autres*. Ce double écueil est cause que la lecture des *Pensées* peut épouvanter certains esprits, et les éloigner du christianisme, et c'est une raison de plus pour que nous fassions une édition avec une préface profonde et des notes lumineuses (29). »

Parmi les autres classiques du dix-septième siècle, une lettre à Foisset nous livre l'opinion de Lacordaire sur Corneille et Racine. Il déclare faire sienne l'appréciation que Delavigne donna à l'Académie sur ces deux écrivains. « Corneille et Racine sont vieux, dit Delavigne, et cependant la manière la plus neuve, la plus surprenante, la plus inattendue serait encore d'écrire comme ces deux hommes-là (30). » Il avait lu Corneille et Racine dès ses plus tendres années, et ces impressions d'enfants ne s'étaient pas effacées de son esprit.

---

(27) *Œuvres*, t. VII, *Discours sur les Etudes philosophiques*, p. 235, prononcé à la distribution des prix de l'école de Sorèze, 10 août 1859.

(28) 12e conférence de Notre-Dame, Année 1835, *De la Foi. Œuvres*, tome I, p. 239.

(29) *Lettres à Foisset*, tome II, p. 103, Paris, 29 mars 1849.

(30) *Lettres à Foisset*, p. 73-74, Issy, 14 juillet 1825.

Il en est de même des tragédies de Voltaire que son professeur de sixième lui avait fait apprendre. Zaïre fit toujours l'enchantement de Lacordaire. « C'est la pièce de Voltaire que j'aime le mieux, dit-il ; il y a des choses divines sur le christianisme qui est là aux prises avec l'amour ; quel spectacle que celui qui présente à nos yeux ce Lusignan qui a combattu soixante ans pour son Dieu, ce Neurestan, qui vient de Paris à Jérusalem payer la rançon de cent chevaliers, lorsqu'il ne peut payer la sienne, cet Orosmane aussi grand qu'on peut l'être quand on n'est pas chrétien. J'ai lu bien souvent cette pièce, et jamais sans en être ému d'un bout à l'autre. Chaque vers obtient une larme (31). » Chateaubriand n'a-t-il pas écrit lui-même que « le caractère pathétique du christianisme accroit encore puissamment le charme de la tragédie de Zaïre (32) ».

Mais l'engouement de Lacordaire s'étendait, sans discrimination aucune, à toutes les tragédies de Voltaire. Montalembert s'efforça en vain de tempérer cette admiration sans réserve. « Son goût, écrit-il, si grand, si élevé, n'était pas irréprochable, il admirait et citait volontiers le médiocre... » Une lettre à la comtesse de Mesnard nous donne un exemple de ce goût peu sûr. A l'occasion des vingt-cinq ans de la jeune fille de la comtesse, Lacordaire ne trouva pas mieux que de citer deux vers de Voltaire des plus insignifiants :

« Que vous croissez, jeunesse, et que dans vos beaux jours
Vous nous avertissez de vous céder la place (33) ! »

On le voit, la remarque de Montalembert n'était que trop fondée.

A l'époque romantique, Chateaubriand a toute la faveur de Lacordaire. « Son style est toujours le même, écrit-il à M^me^ Swetchine, il est le roi de l'expression (34). » Il parle avec admiration dans sa correspondance et dans ses œuvres de celui qui est pour la génération actuelle, avec O'Connell, Ozanam et Tocqueville, un « père » et un « conducteur » d'hommes. Chateaubriand est pour lui « le J.-J. Rousseau du Christianisme, le poète mélancolique dans une prose dont il eut le premier secret » ; le devin qui « frappa au cœur de sa

(31) *Lettres Nouvelles*, p. 155, à Ladey, Issy, 8 Novembre 1825.
(32) Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, tome 2, chap. V.
(33) *Archives d'Histoire dominicaine*, t. I, p. 200, lettre à la comtesse de Mesnard, 14 juin 1855.
(34) De Falloux, p. 40, lettre à M^me^ Swetchine, Dieppe, 27 juillet 1835.

génération comme un pèlerin revenu des temps d'Homère et des forêts inexplorées du Nouveau-Monde (35) ».

Chateaubriand semble avoir eu le privilège exclusif de l'admiration de Lacordaire. Foisset, son condiscible, nous dit que « jamais il n'a goûté M. Victor Hugo. Lamartine lui-même n'avait trouvé en lui qu'une sympathie pleine de restriction (36) ». Foisset ne nous dit pas les raisons de cette méfiance qui ne peuvent s'expliquer que par la vague philosophie du premier, et le christianisme trop vaporeux du second.

La culture de Lacordaire s'étendait aussi aux littératures étrangères ; mais en comparant les pièces de Voltaire à celles de Shakespeare, il avoue à Ladey sa préférence pour l'auteur de Zaïre : « Les théâtres étrangers, lui dit-il, n'ont jamais fait une impression semblable sur moi. Je te remercie néanmoins des volumes de Shakespeare et de Schiller que tu m'as prêtés... J'ai été ravi de Jules César, très mécontent de Macbeth, fort mal satisfait de Romeo, sauf deux ou trois scènes (37). » Et voici le jugement qu'il porte sur Lessing et Gœthe : « Nathan le Sage m'a souverainement ennuyé ; et s'il n'y a pas de peinture plus exacte que celui de Gœtz de Berlichingen, il n'y a pas non plus de drame qui paraisse plus insignifiant. C'est peut-être un blasphème, mais je ne savais pas de quoi il était question (38). »

Quoi qu'il en soit de ces jugements hâtifs et tranchants, ils confirment le jugement que Montalembert a porté sur les préférences littéraires de son ami. « Ce romantique échevelé, écrit-il, comme on le croyait et comme on le disait beaucoup, était au contraire le plus obstiné, et j'ajouterai le plus étroitement obstiné des classiques. La mythologie, l'histoire grecque et romaine lui semblaient un arsenal inépuisable. Jamais de notre temps du moins, on n'a plus usé et abusé de Brutus et de Socrate, d'Epaminondas et de Scipion (39). »

---

(35) *Œuvres* VIII, p. 354.
(36) Foisset, Vie, II, p. 517-518.
(37) *Lettres Nouvelles*, p. 155-156, à Ladey, 8 novembre 1825.
(38) *Ibid.*, p. 156.
(39) Montalembert, *Le Père Lacordaire*, p. 146.

⁂

Nous n'avons pas ici à discuter les préférences ou les antipathies de Lacordaire, mais à considérer l'influence de ces préférences sur sa direction spirituelle. Or nous constatons que les lectures profanes conseillées par Lacordaire, restent uniquement dans la tradition classique. Une lettre, écrite à Perreyve, est, sur ce point, très caractéristique : « Je vous supplie, mon cher ami, dit Lacordaire, de ne pas vous laisser séduire aux écrits modernes. Presque tous sont infectés d'orgueil, de sensualisme, de doutes, de prophéties qui n'ont d'autre valeur que l'audace des poètes qui se les permettent. Etudiez beaucoup les anciens. Les païens eux-mêmes tels que Platon, Plutarque, Cicéron et beaucoup d'autres sont mille fois préférables à la plupart de nos écrivains modernes ; c'étaient des gens religieux, pénétrés de respect pour la tradition, et n'attendant la perfection de l'homme que de sa communion habituelle avec la Divinité (40). » Il semble que le mot « prophéties » vise ici le mage que fut Hugo. Retenons d'autre part le mot de « tradition » ; il s'agit évidemment de tradition philosophique et religieuse ; sous ce rapport, une lettre à un élève de Sorèze précise les principes de Lacordaire : « J'approuve, on ne peut plus, dit ce dernier, la résolution que vous avez prise de vous entourer des chefs-d'œuvre de notre langue ; il n'y aurait pas de mal d'y joindre un ou deux auteurs latins, par exemple Virgile et Tacite, et quelques traités de Cicéron. La lecture des chefs-d'œuvre littéraires ne forme pas seulement le goût ; elle maintient l'âme à des hauteurs sérieuses, et l'empêche de croupir dans la vulgarité des occupations matérielles et bourgeoises. Il n'y a pas un homme remarquable qui n'ait été ami des lettres (41). » Ce que Lacordaire demande donc à la littérature, c'est une leçon de beauté et de grandeur morale.

Ni Corneille, ni Racine, pas plus Pascal ou Bossuet ou même Chateaubriand ne sont cités expressément dans les lettres de direction proprement dites. Ils sont compris sous ce terme générique, « chefs-d'œuvre littéraires ». Par contre, Lacordaire cite nommément les auteurs qu'il met à l'index, ou sur lesquels il fait des réserves. « Qu'avez-vous à lire dans

(40) *Lettres à des jeunes gens*, p. 84. 7e lettre, Rome, 10 janvier 1834.
(41) *Ibid.*, p. 370, lettre 92e, Sorèze, 25 juin 1858.

Voltaire, après ces chefs-d'œuvre dramatiques, dit-il à Perreyve ? Sont-ce ses *Contes*, son *Dictionnaire philosophique*, son *Essai sur les mœurs des nations*, et cette multitude de pamphlets sans noms, lancés à tout propos contre l'Evangile ? Vingt pages suffisent pour en apprécier le mérite littéraire et la pauvreté philosophique. J'avais dix-sept à dix-huit ans, quand je lisais cette suite de débauches d'esprit, et jamais depuis je n'ai eu la tentation d'en ouvrir un seul volume, non par crainte qu'ils me fissent du mal, mais par le sentiment profond de leur indignité. A part le besoin des recherches dans un but utile, il ne faut lire ici-bas que les chefs-d'œuvre des grands noms, nous n'avons pas de temps pour le reste. A plus forte raison ne devons-nous pas en avoir pour ces écrits qui sont comme le cloaque de l'intelligence humaine, et qui, malgré leurs fleurs, ne recouvrent qu'une effroyable corruption (42). » Nous remarquerons que les « chefs-d'œuvre dramatiques » de Voltaire sont en dehors de ce sévère réquisitoire ; l'opinion de Lacordaire n'a donc pas varié sur ce dernier point.

Rousseau est jugé avec plus de bienveillance ; il est « meilleur que Voltaire ; il a le sentiment de ce qui est beau et généreux et ne méprise pas son lecteur. Mais son charme, utile quelquefois à des jeunes gens qui ne respectent rien, ne l'est que bien peu à une âme qui possède la connaissance et l'amour de Jésus-Christ (43) ». Ce jugement mesuré s'inspire des anciennes lectures que jadis Lacordaire fit dans « *le Vicaire savoyard* » et « *l'Emile* ». C'est grâce à Rousseau que Lacordaire garda la fraîcheur de son sentiment religieux et retrouva ainsi le chemin du catholicisme.

En résumé, toute littérature qui achève l'homme, l'ennoblit, est retenue par Lacordaire, car elle le dispose à recevoir des vérités supérieures. Sous ces réserves, le choix proposé par Lacordaire reste encore assez éclectique, puisqu'il glane les éléments de sa nourriture spirituelle à la fois chez les penseurs chrétiens et chez les penseurs païens.

---

(42) *Ibid.*, p. 242-243, 52e lettre ; Flavigny, 30 juin. 1883, citée dans *le Correspondant* 1872, p. 748-749.

(43) *Ibid.*, p. 243, Flavigny, 30 juin 1853.

***

Ce crédit que Lacordaire accorda toujours aux auteurs païens dont la pensée ne contredit pas les vérités essentielles au christianisme, se révéla d'une manière évidente au lendemain de la proclamation de la liberté de l'enseignement. L'abbé Gaume, alors vicaire général de Nevers, mit à profit cette latitude pour mener, de concert avec Veuillot, une vigoureuse campagne contre les classiques païens. Lacordaire, avec Dupanloup, défendit au contraire l'utilité intellectuelle et morale de cet enseignement : « J'ai été fort occupé depuis quelque temps, écrit Lacordaire à Foisset, de la controverse sur les classiques. *L'Ami de la Religion* (2, 16, 18 septembre) a publié trois articles de moi contre le plan de M. Gaume. Ce dernier perd du terrain. M. de Montalembert le désavoue en public. Donoso Cortès ne le répudie pas moins dans l'intimité des conversations privées (44). » Finalement, le litige fut porté devant la cour de Rome, qui ordonna de s'en tenir au *statu quo*.

Lacordaire montra toute sa confiance dans les disciplines profanes, lorsqu'il fut directeur de l'école de Sorèze. Lacointa nous dit que « les lettres grecques et latines, la langue, la littérature française surtout, les langues modernes, l'histoire, la géographie, les mathématiques, voilà ce qu'on enseignait à Sorèze comme ailleurs (45) ». Mais laissons plutôt Lacordaire nous parler du programme, ou mieux de la hiérarchie des études, telle qu'il l'entendait : « Au-dessus des sciences physiques par un côté, celui du beau, au-dessous d'elles par

---

(44) *Lettres à Foisset*, tome II, p. 135, Bligny-sous-Beaune, 27 septembre 1852.

A la même page, nous trouvons cette note de l'éditeur : « Cette question des classiques, aujourd'hui presque oubliée, fit pourtant grand bruit à l'époque de cette lettre. A peine la loi sur la liberté de l'enseignement était-elle en vigueur, qu'un membre du clergé, l'abbé Gaume, faisait entendre de violentes protestations contre l'enseignement des auteurs païens dans les établissements catholiques d'instruction ; dans un livre intitulé le *Ver rongeur*, il allait même jusqu'à les dénoncer, comme étant la principale cause de la perte de la foi parmi la jeunesse. *L'Univers* prit parti dès le premier instant et soutint cette thèse avec ardeur ; Mgr Dupanloup au contraire, se fit le champion des classiques ; autour de lui vinrent se grouper les hommes d'enseignement, les jésuites surtout. M. Foisset prit lui-même une large part à la lutte par une série d'articles parus dans *l'Ami de la Religion ;* Rome mit fin à la querelle en se déclarant pour le *statu quo*.

(45) Jules Lacointa, p. 41.

un autre, celui de la vérité, se placent les arts de l'esprit, tels que la musique, le dessin, la peinture. Une éducation complète ne saurait les négliger. Outre qu'ils achèvent la formation du goût, ils sont le principe de jouissances plus pures que celles du corps ; et celui qui n'atteint pas jusqu'aux saintes voluptés des lettres peut trouver dans les arts une consolation toujours divine. Enfin, les arts du corps, tels que l'équitation ,la gymnastique, le maniement des armes et l'escrime ne sont pas indifférents au succès d'une éducation qui ne veut rien omettre de ce qui convient à l'homme, pour ne rien perdre de lui. Les forces du corps sont la condition d'une vie bien pondérée, et ses grâces ne sont inutiles ni à l'éloquence qui veut persuader, ni à la bonté qui veut plaire, ni au chrétien qui veut porter dignement toute l'œuvre de Dieu dans sa personne, et la présenter sans orgueil, comme sans honte au respect de ses semblables. Sorèze, dans la vaste ordonnance de son plan d'études, a pourvu à la distribution de tous ces éléments. Ce n'est ni un cloître, voué à l'enseignement du grec et du latin, ni une caserne dédiée aux sciences physiques, comme un seul moyen libéral et progressif de culture, ni une académie d'agrément, propre à former de jeunes héritiers aux honneurs et aux plaisirs des salons : c'est une école, où la religion, les lettres, les sciences, les arts, c'est-à-dire le divin, le réel, le beau, l'aimable, se partagent les heures d'une jeune homme, et se disputent son cœur, afin de jeter en lui les éléments si difficiles et si complexes d'une vie d'homme... *Religioni, scientiis,, artibus, armis* (46). »

Ce texte, d'une pensée à la fois si dense et si limpide nous donne une théologie de toutes les valeurs humaines ; l'achèvement de l'homme complet est une préparation à la sainteté ; les sciences, les lettres, l'art et le beau, sous toutes ses formes, disposent l'âme ravie à la contemplation de la Beauté Souveraine. Le corps lui-même a son rôle à jouer dans la formation totale de l'homme. « L'âme en effet, disait Lacordaire, est unie intimement au corps ; elle le pénètre comme le feu pénètre le fer (47). »

Le corps participe donc à la noblesse de l'âme dont il est l'instrument ; mais il acquiert toute sa dignité du fait que le Christ s'est incarné ; « il est noble le corps, puisque Jésus-

(46) *Ibid.*, p. 57-58.
(47) *Ibid.*, p. 211.

Christ l'a jugé digne de servir d'habitation à son âme et à sa divinité. Il est noble puisqu'il a été pour le Sauveur du monde plus qu'une enveloppe transitoire, ainsi qu'on l'eût compris, afin de faciliter sa mission en ce monde : il n'en a pas laissé la dépouille à la terre ; il l'a emporté dans le ciel y conviant nos corps à sa suite, et l'a rendu participant de son éternelle gloire (48). »

Voilà qui est exactement dans la ligne salésienne. « Le chrestien, dit l'évêque de Genève, doit aymer son cors comme une image vivante de celuy du Sauveur incarné, comme issu du mesme tige avec iceluy, et par conséquent luy appartenant en parentage et consanguinité (49). ».

Mais, outre ces considérations d'ordre mystique, Lacordaire, pour les mêmes raisons que Platon, avait le culte des beaux corps. Il voyait dans les exercices physiques une esthétique ennoblissante et pour le corps et pour l'âme. De Sorèze, il écrit à Perreyve : « J'ai présidé à des luttes gymnastiques, à des passes d'armes, à des courses à cheval, à des scènes de théâtre, à je ne sais combien de choses que je n'avais pas encore vues, et qui m'ont paru très aimables et très attendrissantes. Je comparais les premières années de ma jeunesse à ce parc splendide, à ces musiques, à ces eaux, à cet air si libre qui m'entouraient de toutes parts, et j'enviais le sort de ces jeunes gens que je voyais s'épanouir au milieu de tant de beautés (50). »

Ces lignes, où le sentiment religieux n'est qu'implicite, exhalent comme un parfum du vieil humanisme attique. La beauté des exercices corporels est encore rehaussée par la féerie d'un cadre enchanteur. Lacordaire avait cinquante-deux ans à l'époque ; et cependant, son âme semblait puiser, au milieu de ces spectacles, un regain de junévile enthousiasme. Comme Platon, il trouvait dans l'art même profane des jouissances élevées qui étaient une sorte de contemplation religieuse. « *Religioni, scientiis, artibus* », c'était là un triptyque de frappe toute platonicienne, et dont les termes étaient inséparables ; l'Humanisme total n'est que le portique de la Divinité.

---

(48) *Ibid.*, p. 211-212.

(49) Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu* l. III, chap. VIII, t. IV, p. 193.

(50) *Lettres à des jeunes gens*, lettre 68e ; p. 299-300, Sorèze, 21 août 1854.

§ 2. — L'Humanisme social

Mais les trésors de cette formation humaniste et chrétienne ne doivent pas être un privilège exclusif, ni rester un capital improductif. Lacordaire met les fils de la bourgeoisie en face de leurs responsabilités sociales. *L'homo faber* est le complément obligé de *l'homo sapiens*. Les avantages sociaux ne sont légitimes que par des devoirs correspondants ; le droit de propriété, notamment, n'est nullement pour Lacordaire un « droit divin ». L'exercice de ce droit n'est que la consécration et la récompense de l'intelligence et du travail. Sans doute, la naissance, dit Lacordaire, fut la grande loi « des sociétés anciennes (51) » et aussi de la « féodalité (52 ». Mais il est « un principe plus puissant et plus fécond (53) » qui est le « mérite personnel, et ce principe sera reconnu par un peuple, puis par un autre, puis par l'Europe, et l'univers entier (54) ».

Or le mérite personnel comprend trois éléments : « la vertu (55) », « le caractère (56) », « l'intelligence (57) ». Retenons surtout le second qui est la marque d'une volonté énergique. Le caractère, en effet, c'est la fidélité à soi-même, à ses croyances, à sa propre volonté ; « car la volonté qui ne sait pas se perpétuer et se respecter n'a pas de fondement, et demeure impuissante à rien produire, à rien créer ». « Rien ne s'accorde plus qu'au mérite personnel. En cela, la civilisation a fait un grand pas, un pas immense ; et si nous ne sommes pas arrivés au dernier degré de la perfection, degré que du reste, l'homme ne pourra jamais atteindre, nous sommes du moins dans la voie, et le progrès est plus rapide (58). » « Aujourd'hui il n'y a plus d'esclaves, pas même de serfs, mais seulement des serviteurs, des citoyens

---

(51) Allocution sur le *Mérite Personnel,* prononcée à Bourges, le 28 mai 1858. *Sermons, Instructions et Allocutions,* tome III, p. 305.
(52) *Ibid.*
(53) *Ibid.*, p. 306.
(54) *Ibid.*, p. 308.
(55) *Ibid.*
(56) *Ibid.*, p. 309.
(57) *Ibid.*
(58) Allocution prononcée à l'Institution de Combrée, Maine-et-Loire, le 26 mai 1856, *Sermons, Instructions* et *Allocutions,* tome III, p. 340.

qui ont autant de droits que leurs maîtres (59). » Et cela est vrai, si l'on pèse l'humanité d'après la mesure éternelle de Dieu, devant qui règne la plus parfaite égalité. Mais « y a-t-il si loin de l'égalité devant Dieu, à l'égalité devant la loi (60) ? »

Cette revendication de l'égalité de tous devant la loi est peut-être chez Lacordaire une influence lointaine de Rousseau et du « *Contrat* ». Il était de ceux « que le mouvement de 1789 a élevés et qui n'entendent pas descendre (61) », et il écrivait à M^me^ Swetchine que ce mouvement est « juste en soi (62) ». Mais Lacordaire est heureux de trouver dans le dogme chrétien un fondement à sa morale sociale. Saint Paul a dit : « Il n'y a plus de Juif, ni de Grec, il n'y a plus d'esclave, ni d'homme libre, mais vous êtes tous un en Jésus-Christ (63). » Et Lacordaire de faire écho à l'Apôtre : « O hommes des quatre vents du ciel, s'écrie-t-il, hommes qui vous croyez de race et de droits différents, vous ne savez ce que vous dites (64) » ; depuis le Christ, il n'y a plus qu'un droit, le droit chrétien.

Mais cette égalité fondamentale, d'ordre spirituel, n'élimine pas les inégalités secondaires. Lacordaire n'est pas partisan d'un nivellement absolu. Sa doctrine sur le « mérite personnel » démentirait pareille assertion. Avec son ancien maître Proudhon, il rêve d'une classe moyenne qui ne doit qu'à son mérite son crédit et sa considération.

Voilà pourquoi la propriété, acquise ou conservée par le travail « est la grande récompense terrestre de ce qu'il y a de plus excellent dans l'homme, ses sueurs, ses combats contre lui-même (65) » ; elle est « dans ceux qui l'acquièrent le signe d'une élévation conquise au prix de l'effort », et « dans ceux qui la perdent le signe d'une décadence méritée (66) ».

Lacordaire voyait dans la propriété le cachet le plus

---

(59) *Ibid.*, p. 341.

(60) *Notice sur Ozanam, Œuvres,* tome VIII, p. 207.

(61) M. Guizot, *Mémoires,* t. I^er^, cité par Foisset, t. II, p. 480.

(62) De Falloux, *Correspondance du R. P. Lacordaire avec M^me^ Swetchine,* p. 521, Paris, 21 septembre 1852.

(63) *Epitre aux Galates,* chap. III, vers. 28, cité dans la 32^e^ conférence de N.-D., *Œuvres,* t. III, p. 278.

(64) 32^e^ conférence de N.-D. *Œuvres,* t. III, p. 278.

(65) *Discours sur le Droit et le Devoir de la Propriété* donné à l'école de Sorèze le 11 août 1858, *Œuvres,* tome VII, édition de 1926 de Gigord, p. 218-219.

(66) *Ibid.*

authentique de la noblesse de l'homme et une conquête de sa volonté ; c'était pour lui, le plus solide rempart de toutes les libertés. « L'homme libre est celui qui n'est ni gêné, ni contraint dans l'accomplissement de ce qu'il doit à Dieu, aux hommes et à lui-même, et c'est la propriété, plus que tout le reste, qui lui confère ce magnifique privilège. Aussi est-elle ici-bas, et c'est son dernier titre de gloire et de légitimité, un des plus sûrs appuis de la religion (67). »

La propriété acquise est donc le signe distinctif d'une élite sociale, l'œuvre de ses mains, et la propriété conservée, la preuve d'une fidélité immuable à une tradition religieuse, intellectuelle, morale ; la terre est « la mère des hommes, puisqu'elle pénètre jusqu'à leur âme par de mystérieuses influences, et y grave derrière la main de Dieu, des sillons de force et de vertu :

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virûm... (68) ».

Mais noblesse oblige ; l'élite est comptable envers la société des avantages qu'elle détient, plus particulièrement celui de la propriété. « Ce bénéfice s'étend à tous (69) » ; c'est une fonction, un « ministère (70) », donc une responsabilité (71).

---

(67) *Ibid.*
(68) *Ibid.*
(69) *Ibid.*, p. 219.
(70) *Ibid.*, p. 221.
(71) Lacordaire a donc bien vu le double caractère individuel et social de la propriété privée. Sa fin immédiate est le bien légitime de l'individu et de sa famille, puisqu'elle est la « récompense » d'une longue tradition de vertus et d'efforts. Sa fin médiate est le bien de la société ; elle est un « ministère ». Le socialisme collectiviste et le libéralisme économique sont donc également condamnés par Lacordaire. Nous ne pensons pas qu'il excède la pensée de Léon XIII et de Pie XI, lorsqu'il reconnaît à l'Etat le droit « de mieux répartir la propriété et la jouissance de la surface terrestre en sorte que chacun puisse avoir une plus grande part de bonheur ». (Sermons, Instructions et Allocutions, t. III, p. 311) ; c'est en ce sens uniquement qu'il parle de « socialisme chrétien ». Il distingue au moins implicitement le droit imprescriptible à la propriété et *l'exercice* de ce droit que l'Etat peut retirer dans des cas urgents ; selon Pie XI, dans l'encyclique *Quadragesimo anno*, « c'est de la nature et donc du Créateur que les hommes ont reçu le droit de propriété privée tout à la fois pour que chacun puisse pourvoir à sa subsistance et à celle des siens et pour que, grâce à cette institution, les biens mis en commun par le Créateur à la disposition de l'humanité, remplissent effectivement leur destination ce qui ne peut être réalisé *que par le maintien d'un ordre certain et bien réglé.* » (Q. A., n. 50).

Mais pour être une valeur sociale, il faut faire un choix judicieux de sa situation. Sagement traditionaliste, Lacordaire souhaite aux fils de continuer le sillon commencé par leurs pères : « ... il ne vous reste, dit-il à Rencker, avant que celui-ci ne songeât à être prêtre, qu'à saisir l'emploi qui vous est le plus indiqué par la nature des choses et par vos antécédents. Toutes vos études ayant été tournées du côté du droit, il est manifeste qu'une carrière analogue est la seule qui vous soit indiquée. Succéder à Monsieur votre père serait le plus simple ; la magistrature aussi pourrait vous convenir. Choisissez, et votre parti pris, allez en avant, sans crainte, ni agitation (72). »

Le choix fait,il est nécessaire de s'y maintenir ; c'est par la spécialisation que s'acquiert une pleine maîtrise en tout art, toute science ; aussi « il faut aimer ce que l'on fait, dit Lacordaire, s'y plaire, s'y attacher. Il n'est aucune science humaine qui n'ait un grand charme par quelque côté. Après la théologie qui est la science de l'âme, je ne connais aucune science qui m'attirerait plus que la médecine. Mon père était médecin, et, probablement, s'il n'était pas mort prématurément, c'eût été là ma vie (73) ».

Compétence, devoir professionnels, ce sont bien les vertus quotidiennes qui sont la marque distinctive des carrières libérales et des classes moyennes, dont Lacordaire était issu.

---

(72) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains*; lettre à Paul Rencker, p. 53.

(73) *Ibid.*, p. 80, à J. Guipon, Chalais, 6 juillet 1847.

CHAPITRE VII

L'Amitié et l'Amour

La société est donc nécessaire à l'homme pour qu'il y puise son entier développement ; mais il trouvera l'épanouissement de sa sensibilité dans ces sociétés plus intimes que lui ménagent l'amitié et l'amour, car « il serait singulier, dit Lacordaire, que le Christianisme fondé sur l'amour de Dieu n'aboutît qu'à la sécheresse de l'âme, à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu (1) ». La sensibilité a donc certains droits, et c'est elle qui, le plus souvent, met dans les affections une hiérarchie bien distincte. On ne peut aimer les hommes d'un même amour. Le cœur, aussi bien que la raison, se refuse à pareil égalitarisme. Jésus, lui-même, aimait saint Jean et Madeleine avec « tendresse et prédilection (2) ». « Il est bien difficile d'aimer plusieurs hommes sur le plan d'une parfaite égalité ; la nature répugne à ces symétries (3). » L'amitié de préférence est donc un besoin du cœur humain.

Mais l'amitié, et surtout l'amour, sont sujets à certaines déviations. Leur but n'est souvent que la recherche inconsciente d'une jouissance exclusive, indépendamment du bien de l'être aimé. Le pasteur luthérien Nygren, distingue en effet deux sortes d'amour, et sa distinction vaut aussi pour l'amitié. Il oppose l' « *Eros* » à l' « *Agapè* ». L'*Eros* d'origine platonicienne est une noble aspiration du « moi » vers la Beauté souveraine par l'intermédiaire des beautés créées. L'*Agapè*, au contraire, d'origine johannique et paulinienne, est avant tout le don et le sacrifice de soi à l'être aimé, toute recherche intéressée étant exclue de ce don. C'est dire que

(1) *Lettres à des jeunes gens*, p. 253, Toulouse, 9 novembre 1853.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 372, 93e lettre.

l' « *Eros* » est un mouvement purement naturel et égocentrique, tandis que l' « *Agapè* » est un mouvement guidé par une grâce surnaturelle, et avant tout altruiste (4).

Cette distinction fondamentale établie avec précision nous sera d'une grande utilité pour étudier la doctrine de l'amitié chez Lacordaire. Cette doctrine, en effet, relève à la fois de l'*Eros* et de l'*Agapè*. L'amitié, selon Lacordaire, est « une convenance immatérielle entre deux âmes, une ressemblance mystérieuse entre l'invisible beauté de l'une et de l'autre, beauté que les sens peuvent apercevoir dans les révélations de la physionomie (5) ». Voilà qui est une initiation à l'amitié, nettement platonicienne ; nous trouvons effectivement dans le *Banquet* les textes correspondants. Il faut « commencer dès le jeune âge à s'orienter vers la beauté corporelle (6) ». Après quoi, c'est la beauté des âmes qui doit être estimée « plus précieuse que celle qui appartient au corps (7) ». Les étapes vers la Beauté souveraine sont donc les mêmes chez Lacordaire et chez Platon, où nous trouvons un dualisme identique ; d'une part la beauté physique, de l'autre la beauté spirituelle. Lacordaire ne les oppose nullement l'une à l'autre. Il admet sans doute que la bonté peut exister sans la beauté ; mais il ajoute qu'il n'y a pas de « beauté sans la bonté (8) ». Il écrit à Perreyve : « Une pensée aimable et douce à l'égard des autres finit par s'empreindre dans la physionomie et par lui donner un cachet qui attire tous les cœurs. Je n'ai jamais ressenti d'affection que pour la bonté rendue sensible dans les traits du visage (9). » Ainsi nous est précisée la conception que Lacordaire se fait de la beauté ; sans dédaigner la beauté plastique, il s'attache surtout à la beauté expressive comme étant la plus véridique. Mais cette conception, à peu de chose près, est aussi celle de Platon ; « s'il advient, dit Platon, qu'une gentille âme se trouve en un corps dont la fleur n'a point

(4) Cf. Anders Nygren. *Eros et Agapè*. Avant-propos, Aubier, 1944.
(5) *Sainte Marie-Madeleine*, chap. I, p. 29.
(6) Platon, *Banquet* 210, Traduction Robin. Editions « Les Belles-Lettres 1929, p. 67.
(7) *Ibid.*, p. 68.
(8) *Lettres à des jeunes gens*, lettre 57e, p. 262, Toulouse, 2 février 1854.
(9) *Id.*, lettre 42e; p. 212, Flavigny, 23 avril 1852.

d'éclat », on doit se contenter d'aimer « cette âme (10) ».

La beauté plastique ou expressive a donc une valeur indicative. L'Ancien Testament nous donne un bel exemple de ces mystérieux préludes de l'amitié, fondés sur les apparences physiques, et où deux âmes se devinent l'une l'autre. « *Aussitôt,* dit l'Ecriture, *l'âme de Jonathas s'attacha à l'âme de David, et Jonathas l'aima comme son âme* (11). » Et Lacordaire d'ajouter « Singulier effet d'un seul regard (12) ». Mais le regard n'est-il pas ce truchement muet, et cependant combien expressif dont l'*Eros* s'empare, comme s'il contenait les arrhes d'un plus riche trésor.

Si la beauté surtout expressive est une valeur indicative, elle ne doit être que cela ; c'est une étape que l'*Eros* doit franchir pour atteindre la beauté de l'âme. Tel est le bien que l'amant veut conquérir pour enrichir sa propre personnalité. « Cet amour des âmes (13) », dit Lacordaire, « se surajoute à tous les autres (14) » et « loin de les détruire, les exalte et les transforme jusqu'à en faire quelque chose de divin, tout naturels qu'ils soient par eux-mêmes (15) ». Certes ce texte revêt une couleur très nette d' « *Agapè* », puisqu'il s'agit du bien de l'aimé ; mais aussi il porte une empreinte « érotique » non équivoque, car l'amant s'enrichit lui-même de son propre don ; « dans le don de soi (16) », dit très justement Maurice Nédoncelle, il y a « une mise en valeur du moi par le toi, c'est-à-dire un Eros (17) ».

Cet aspect égotiste de l'amitié chez Lacordaire apparaît de façon évidente dans ses relations avec Montalembert. « Plus épris des suaves joies de l'amitié chrétienne que des lointains échos de la renommée, écrit celui-ci, Lacordaire me fit comprendre que les plus grandes luttes ne nous émeuvent qu'à-demi ; qu'elles nous laissent la force de songer avant tout, à la vie du cœur ; que les jours commencent et finissent

---

(10) Robin, p. 68.
(11) *Sainte Marie-Madeleine,* chap. I, p. 40-41 ; citation du 1er livre des Rois, chap. 8, v. 1.
(12) *Ibid.*
(13) *Ibid.*
(14) *Ibid.*
(15) *Ibid.*
(16) Maurice Nédoncelle, *Vers une philosophie de l'amour,* Aubier 1946, p. 36.
(17) *Id.*

selon qu'un souvenir aimé se lève ou se tait dans une âme. C'est lui qui me parlait ainsi ; il ajoutait aussitôt : « Hélas ! nous ne devrions aimer que l'infini et voilà pourquoi, quand nous aimons, ce que nous aimons est si accompli dans notre âme (18). »

La nostalgie romantique de l'infini est bien en effet une forme « érotique » de l'amour. Aussi pour l'amour comme pour l'amitié, le temps n'a pas de valeur en soi ; il est vécu en intensité, d'une manière existentielle ; n'est-ce pas ce que dit Lacordaire à Montalembert ? « ... Les jours commencent ou finissent selon qu'un souvenir aimé se lève ou se tait dans une âme (19). » Pour Lacordaire, il y a dans l'amitié des minutes stellaires qui sont déjà une anticipation de l'éternité bienheureuse. « L'*Eros* est une forme de la fuite hors du monde (20) », écrit Nygren. Selon Platon, « la beauté qui réside en un corps, est sœur de la beauté qui réside dans tous les autres corps ; il serait donc déraisonnable en poursuivant l'idée de Beauté de ne pas les considérer en toutes choses comme une et identique (21) ». En définitive pour Platon, et aussi pour Lacordaire, les diverses sources de beautés ici-bas sont autant d'étapes qui nous acheminent vers la Beauté absolue. « L'amitié, le souvenir des beaux lieux, écrit Lacordaire à Perreyve, le goût des lettres, toute cette partie supérieure des jouissances de l'âme n'est-elle pas le vestibule du temple où nous adorons Dieu, et où nous l'aimons plus que notre propre vie (22) ? »

Hélas ! sur cette terre, l'*Eros* peut s'arrêter dans les formes inférieures de l'amour et de l'amitié, et « s'y reposer paresseusement (23) ». La misère de nos sens, dit Lacordaire, nous sépare en bien des points de ceux que nous aimons le plus (24). » Rarement sous sa plume, pensée n'a eu de sens plus profond. Si la visée idéale de l'*Eros* est l'âme, Dieu, il ne faut pas oublier en effet que cet « eros » est intéressé et se recherche. Son égotisme, si noble, si raffiné soit-il, implique une certaine infirmité, car « l'amour de soi se

(18) Montalembert, *Le P. Lacordaire*, p. 14-15.
(19) *Id.*
(20) Anders Nygren, p. 197.
(21) *Id.* citation de Platon, *Le Banquet*, p. 240.
(22) Perreyve, p. 256.
(23) Maurice Nédoncelle, p. 42.
(24) Perreyve, 56e lettre ; p. 258, Toulouse, 28 décembre 1853.

corrompt plus vite et plus profondément que ne le fait le dévouement (25) ». Or Lacordaire définit l'amitié, « la possession réciproque de deux pensées, de deux vouloirs, de deux vertus (26) ». Il est permis à l'*Eros* de discerner la beauté de l'âme, à travers « les révélations de la physionomie (27) » ; mais aussi son élan généreux peut s'enliser dans les sphères troubles des sens ; c'est l'échec de la communauté des âmes. L'égotisme spirituel sombre dans l'égoïsme sensuel ; l'*Eros*, au lieu de s'enrichir, subit une dévaluation, et la solitude se fait plus violemment sentir. C'est là, presque toujours, la rançon des liaisons malsaines. Le « moi » s'est servi du « toi » comme d'un objet, d'un instrument ; il est payé de la même monnaie ; ainsi que le dit Lacordaire, les « affections molles (28) » sont « une vaine satisfaction (29) » « fugitive comme la fumée, amère comme elle (30) ».

« *Spiritus promptus est, sed caro infirma* », dit judicieusement l'Ecriture ; et cependant ce souffle qui anime l'*Eros* n'est pas sans grandeur ni générosité ; mais il est souvent mal décanté ; la beauté physique, au lieu de lui être un secours, entrave son élan vers l'âme et vers Dieu. « Je suis toujours étonné, écrit Lacordaire à Perreyve, de l'empire qu'exerce sur vous la beauté extérieure et du peu de force que vous avez pour fermer les yeux (31). » L'*Eros* a donc besoin d'une force qui soit plus vierge que lui ; cette force c'est l'*Agapè*, le don divin par excellence, fruit du sacrifice et du sang, l'amour pleinement désintéressé, parce que dévouement absolu ; c'est par cet amour gratuit de Dieu pour nous que, suivant la doctrine paulinienne nous participons à la vie divine et que s'opère notre communion avec Dieu. Mais, cette *Agapè* ne règle pas seulement nos rapports avec Dieu, elle nous commande d'aimer le prochain, même nos ennemis, d'un amour également gratuit, analogue à l'amour de Dieu pour l'humanité entière. L'*Agapè* diffère donc radicalement de l'*Eros* ; elle est une charité informée par la grâce, d'un caractère nettement désintéressé ; l'*Eros*, au contraire, est un amour

(25) Maurice Nédoncule, p. 42.
(26) *Sainte Marie Madeleine*, chap. I ; p. 29.
(27) *Ibid.*
(28) Perreyve, p. 93, 10e lettre, Metz, 2 janvier 1838.
(29) *Id.*
(30) *Id.*
(31) Perreyve, p. 185, lettre 35e. Paris, 22 juillet 1851.

purement humain, qui se recherche, même lorsqu'il se donne.

Ce n'est point à dire que dans la pratique l'*Agapè* doive nécessairement contredire l'*Eros* ; autrement l'amitié disparaîtrait, car, pour Lacordaire, l'amitié est bien un besoin du cœur ; ce en quoi elle participe de l'*Eros*. « C'est une grande erreur, dit Lacordaire, de croire que le Christianisme réprouve les sentiments affectueux ; il les règle, il les épure, les fortifie, en ajoutant à l'attrait qui charme, sa vertu qui ne meurt pas (32). » Loin de s'opposer à l'*Eros*, l'*Agapè* l'aidera à se dépasser, à parvenir au terme ultime de sa visée, c'est-à-dire son enrichissement spirituel, mais obtenu par le même enrichissement de l'être aimé, rôle plutôt de l'*Agapè*. Ce concours de deux forces, d'origine pourtant si différente, est mis en pleine lumière par cette admirable définition que Lacordaire nous donne de l'amitié : « Un croisement éternel de deux âmes, la transsubstantiation de l'une dans l'autre ; c'est le dévouement poussé jusqu'à ses extrêmes limites, le mal seul excepté, parce que la loi de Dieu doit tout dominer (33). » Voilà la synthèse ; dans ce « croisement » l'amant et l'aimé s'engendrent mutuellement à une vie nouvelle, et cela, en procurant le bien de l'aimé, et réciproquement.

Le dévouement, en effet, est « la moitié de l'amour (34) ». C'est pourquoi l'*Eros* qui est infirme, en raison même de sa spontanéité, a besoin de l'*Agapè*, s'il veut garder toute sa noblesse. Lacordaire redoute de voir l'amitié sombrer dans des rapports équivoques. « Il faut être pur, dit-il, pour s'aimer dans le même sexe, parce que cet amour n'a rien derrière lui qui rappelle les sens (36). »

Mais seule l'union en Jésus-Christ peut maintenir l'amitié hors des atteintes charnelles ; c'est de lui que nous vient l'*Agapè* ; c'est par lui que nous aimons le prochain d'une pure charité. « Je ne puis plus aimer quelqu'un, dit Lacordaire, sans que l'âme se glisse derrière le cœur et que Jésus-Christ soit de moitié entre nous (36). » Jésus sera donc le centre de cette union sans fissure, et il faut bien reconnaître

---

(32) Michel Even, *H. D. Lacordaire*. Goupil, Laval 1938, p. 64.

(33) Jules Lacointa, *Le Père Lacordaire à Sorèze*, Paris, Gervais 1881, p. 305.

(34) *Lettres à deux jeunes gens*, p. 124, lettre 15e, Aisy-le-Duc, 18 octobre 1838.

(35) *Ibid.*, p. 257, 56e lettre, Toulouse, 28 décembre 1853.

(36) *Lettres à des jeunes gens*, p. 400, 105e alettre, Sorèze, 11 octobre 1859.

qu'un idéal commun, surtout quand il a Dieu pour objet, est le lien le plus puissant de la réciprocité des âmes. Chez Lacordaire, l'amitié déborde le cadre trop étroit de la sensibilité égotiste, où elle est pourtant née, pour s'épanouir dans les régions plus sereines de l'idéal chrétien.

En effet, « après avoir gravi les différents degrés de la sympathie (37) », l'amitié « parvient au sommet, elle est éternelle (38) ». Et Lacordaire de comparer, toutes proportions gardées, la relation dans l'amitié aux relations divines au sein de la Trinité. « La Trinité elle-même, dit-il, n'est autre chose que trois âmes, trois intelligences infinies, unies entre elles par les liens divins de l'amitié la plus forte, la plus souveraine qui puisse être. Il n'y a guère d'autre exemple d'une amitié qui ait joint trois âmes ; le nombre *deux* est le nombre sacré de l'amitié, parce que le dévouement, le dévouement absolu est un (39). »

Mais l'amitié qui est « le don complet de soi-même (40) », parce qu'elle a son point d'insertion en Dieu, dépasse les étroites limites du temps et de l'espace pour se situer sur le plan de l'Eternité. Dieu habite « dans les âmes qui l'aiment et qui sont ses temples (41) ». Au ciel, nous continuerons, et de façon plus parfaite, à aimer « Dieu par dessus toutes choses ; perdus dans la vue de sa beauté et de sa bonté, il semble qu'il ne devrait plus nous rester de regard pour rien ; et cependant la théologie nous apprend que nous apercevrons en Lui et même autour de Lui, tous les compagnons éternels de notre félicité. Elle nous dit que leur bonheur rejaillira dans le nôtre. Dieu sera tout, mais nous serons quelque chose (42) ». C'est donc affirmer que l'amitié aura cette joie suprême de voir ses droits ratifiés dans l'Eternité. Nous resterons hommes, mais dans la plénitude de notre perfection humaine, celle de l'âme, du cœur, et même du corps. « Les beaux jours me rappellent comme à vous, dit encore Lacordaire à Perreyve, les promenades que nous avons faites ensemble, à pareille époque, dans les bois de

(37) Jules Lacointa, p. 306.
(38) *Id.*
(39) *Id.* expression théologique fâcheuse qui ne s'explique que par la comparaison que veut en faire Lacordaire.
(40) *Lettres à des jeunes gens*, p. 401 ; 105e lettre, Sorèze, 11 octobre 1859.
(41) *Ibid.*, p. 257, 56e lettre, Toulouse, 28 décembre 1853.
(42) *Ibid.*, p. 256.

Bellevue et de Meudon. En ferons-nous de pareilles encore, là ou ailleurs ? Dieu le sait ; mais ce qui est sûr, c'est que nous aurons la joie de les continuer sous de plus beaux ombrages dans un printemps qui ne finira plus (43). » « Vous serez très beau alors, et moi j'aurai retrouvé ma jeunesse pour regarder la vôtre (44). » Qu'importe donc la vieillesse ? Elle « n'est qu'un songe qui cache l'approche de la rénovation et de l'immortalité (45) ». Ainsi sera consommée l'harmonie définitive entre l'*Eros* et l'*Agapè*. Dans la spiritualité de Lacordaire, c'est là un des plus magnifiques aspects de l'alliance entre l'Humain et le Divin.

***

Une conception aussi élevée de l'amitié atteint un idéal presque angélique qui remplit le cœur humain tout à la fois d'admiration et de regrets. Sa réalisation sur terre ne laisse pas Lacordaire lui-même sans quelque ombre de scepticisme : « Ce n'est qu'au ciel que nos bras auront des étreintes qui ne se relâcheront jamais (46). » Ephémère et insaisissable, l'amitié serait-elle comme « ces nuages d'or qui apparaissent au lever du matin et qui ne voient jamais le soir (47) ? ».

Cicéron n'a jamais cru que la véritable amitié fût une chimère. Cependant, les conditions psychologiques qui, selon lui, garantissent sa stabilité, sont les mêmes, et avec une égale rigidité, que chez Lacordaire.

Il est visible que ce dernier a lu le *De Amicitia*. « L'amitié véritable, dit Cicéron restreint et resserre à tel point le cercle de ses affections qu'elle n'unit jamais que deux hommes ou un très petit nombre d'hommes (48). » Lacordaire, nous venons de le voir, professe la même opinion, et encore avec plus de rigueur. La notion d'amitié implique donc un choix ; ce choix n'exclut nullement *a priori* la sympathie initiale, connaissance émotionnelle et intuitive, épiant le sens infaillible d'un geste, d'un « regard » comme dit Lacordaire ;

(43) *Id.*, p. 266 ; 58e lettre, Toulouse, 6 mars 1854.
(44) *Id.*
(45) *Id.*
(46) *Id.*, p. 258, 56e lettre, Toulouse, 28 décembre 1853.
(47) *Sainte Marie Madeleine*, chap. I, p. 31.
(48) Cicéron, *De Amicitia*, V.

amorce d'une réciprocité qui se cherche. Mais précisément cette réciprocité ne trouvera sa consommation définitive qu'après la reconnaissance judicieuse et rationnelle des vertus profondes de l'aimé, qualités dont le visage n'est que le reflet extérieur. Car l'amitié est bien une « vertu » pour Lacordaire, et ne peut exister, si l'on en croit Cicéron, « qu'entre hommes de bien (49) » et dans « un parfait accord sur toutes les choses divines et humaines (50) ». Une identité de vues ne saurait être plus évidente.

L'amitié étant « une vertu », est donc une conquête de la liberté, et ceci explique pourquoi Lacordaire, comme d'ailleurs Cicéron, met l'amitié au-dessus des affections familiales. « L'amitié en effet est fondée sur la beauté de l'âme ; elle naît dans des régions plus libres, plus pures et plus profondes que toute autre affection. » « Ce n'est pas le sein d'une femme penchée sur un berceau qui lui donne le jour (51). » Cicéron avait déjà dit : « L'amitié l'emporte en cela sur la parenté que celle-ci peut exister sans l'affection et que l'amitié ne le peut pas. Détruisez l'affection, le nom de l'amitié disparaît, celui de parenté reste (52). » L'amour de l'enfant pour sa mère participe de l'instinct. Le jeune homme, l'adulte, n'ont souvent pour leurs parents qu'un amour de raison, faute de correspondance étroite entre les âmes. L'amitié, au contraire, étant « une convenance immatérielle » entre deux âmes, celles-ci ne concluent, au moins implicitement, leur libre pacte d'amitié, que si elles se découvrent un lien commun de parenté spirituelle fondée sur un même idéal ; c'est le seul idéal où puisse se tremper une réciprocité inébranlable et d'une durée éternelle. A ce compte, la dyate aimante n'est plus un mythe, et l'histoire nous en fournirait plus d'un éloquent exemple.

Mais à quelle époque de la vie, le pacte d'amitié est-il la plus pure expression de la liberté de l'homme, et de ce fait, offre-t-il le plus de garanties ? Pour Lacordaire, l'enfance, trop légère, est impropre à l'amitié ; l'âge mûr, par un défaut contraire, met dans l'amitié trop de calcul, et élimine toute sympathie spontanée. « Enfant, on n'a pas assez de sensi-

(49) *Id.*, VI, 21, p. 36.
(50) *Id.*, p. 34.
(51) *Sainte Marie Madeleine*, chap. I, p. 28.
(52) Cicéron. *De Amicitia* V.

bilité, ni de connaissance des choses : rien n'est profond. Dans l'âge mûr, on sait trop, on ne plaît plus autant ; le cœur moins sollicité et plus circonspect, ne donne et ne reçoit plus autant.. Mais, entre vingt et trente ans que de sève, que de plénitude (53). » « Quand on a le cœur aimant, c'est en soi-même que l'on vit surtout ; non pas dans un soi-même égoïste, mais dans cette retraite sainte du cœur, où un seul être suffit, où son souvenir suffit pour remplir une journée, où l'on s'inquiète peu de la foule et de ce qu'elle pense, où le dehors n'est rien (54). » La jeunesse est le beau moment où la personnalité s'affirme dans toute sa libre spontanéité ; elle est ouverte à la sympathie, et elle possède assez de maîtrise et de réflexion pour régler son enthousiasme.

L'amitié n'est donc pas illusoire ; la sympathie mutuelle, la communauté d'idéal sont les heureux gages d'une réciprocité durable. Mais cette réciprocité ne peut naître, croître, et subsister qu'entre deux âmes d'élite, et d'un même niveau moral. L'égalité est nécessaire à leur réciprocité. Lacordaire rappelle souvent à ses confidents le mot de Sénèque : « *Amicitia pares aut accipit aut facit* (55). » Cette formule traduit exactement sa pensée. Il ne s'agit pas d'une égalité absolue et sous tous rapports, mais d'une égalité du vouloir et du sentiment. « Nous connaissons et nous aimons Dieu, l'un et l'autre, dit Lacordaire à Perreyve ; c'est là ce qui met entre nous une éternelle égalité (56). » Le reste n'est que différences secondaires, sans effet sur la parité essentielle. « Ceux qui n'ont point en Dieu leur vie peuvent être séparés par des abîmes, à cause de toutes les prééminences (57) » qui résultent « de la naissance, de la fortune, du talent, de la gloire (58) » ; mais en Dieu, « le monde disparaît, et l'infini ne laisse plus entre ceux qui s'y rencontrent et s'y tiennent embrassés, d'autre distance que celle de l'amour, lequel rapproche tout (59) ».

---

(53) *Lettres à des jeunes gens*, p. 91 et 92, 10e lettre, Metz, 2 janvier 1838.
(54) *Id.*, p. 93.
(55) *Id.*, p. 286, lettre 64e, Toulouse, 3 avril 1854.
(56) *Ibid.*
(57) *Ibid.*
(58) *Ibid.*
(59) *Ibid.*

***

Ce principe posé, Lacordaire en tire des conclusions immédiatement pratiques. L'amitié, pour s'exprimer, sera simple ; le cœur parlera comme il sent, et rejettera tout artifice. Le style sera sans fard, sans apprêt, mais naturel, parce que sincère. Il n'y a point de pose dans l'amitié vraie, encore moins de pose littéraire ; elle « confie simplement ses peines, demande conseil, expose ses souffrances, console, reprend, éclaire, cause familièrement ; elle n'écrit point de morceaux d'éloquence (60) ». Comme modèle de simplicité, Lacordaire recommande à M^me^ de Prailly l'Evangile, dont le style est « celui de l'âme parfaite ; rien n'y tourne à l'effet et à l'ébranlement (61) ». Enfin, si cette nudité de l'Ecriture apparaît trop dépouillée d'agréments humains, on s'efforcera d'imiter la simplicité de M^me^ de Sévigné, dont les lettres ne sont « qu'une causerie spirituelle (62) ». Entre amis, il n'y a pas lieu de prendre des attitudes avantageuses, qui feraient mentir l'aimable égalité.

La même simplicité, et pour la même raison, se retrouvera dans les formules de civilité. La politesse du cœur sera la seule règle de bienséance, et s'interdira tout cliché protocolaire. Voici, sur ce point, quelques observations adressées à Perreyve par Lacordaire : « Il faut que je vous gronde très sérieusement pour les phrases obséquieuses dont vous continuez de vous servir à mon égard. Désormais donc, ne m'appelez plus votre *Père*, surtout *Révérend Père*, mais votre ami (63) » ; « si votre cœur est réellement penché vers le mien, ajoute Lacordaire, laissez-le suivre simplement son cours naturel, parlez-moi et écrivez-moi comme à votre égal (64). »

Cette familiarité de bon aloi s'affranchira de tout scrupule, de toute raideur endimanchée. Pas de manières empruntées, ni de fausse honte. Pourquoi dans une lettre d'ami se repentir d'une faute d'orthographe, ou d'une incorrection échappées à la plume ? Un ami n'est point un censeur litté-

(60) *Lettres à M^me^ de Prailly*, p. 143. Chalais, 20 novembre 1848.
(61) *Ibid.*
(62) *Ibid.*
(63) *Lettres à des jeunes gens*, p. 285, 54^e^ lettre ; Toulouse, 3 avril 1854.
(64) *Ibid.*, p. 286.

raire. « Je viens de relire votre lettre, mon bien cher, dit Lacordaire à Perreyve, et ensuite j'ai pris un canif pour gratter et réparer des surcharges qui s'y trouvent. Il faut vous dire, pour que vous ayez tous mes secrets, que j'ai horreur de raturer et de surcharger ; j'aime mieux laisser un mot impropre que de l'effacer dans une lettre pour y substituer un mot plus français et plus expressif (65). » Après tout, le style n'est que le vêtement de la pensée, et il ne faut pas sacrifier « la beauté intérieure à la beauté extérieure (66) ». Quand on parle à un ami, toute « vaine coquetterie (67) » est déplacée ; le visage de la véritable amitié se passe aisément de parure.

Que lui servira d'ailleurs les colifichets du style, quand elle sera en demeure de se montrer sévère, car elle a le devoir d'être franche non seulement avec elle-même, mais aussi avec les autres ? L'amitié a « deux visages, celui de la tendresse qui est doux et flatteur, celui de la vérité qui paraît sévère à côté de l'autre (68) ». Si l'amitié est une vertu, et un instrument de progrès dans la vertu, elle « veut rendre parfait ce qu'elle aime (69) ». Elle doit donc avoir assez d'indépendance et de courage pour prendre le langage direct de la réprimande et de la fraternelle correction.

C'est pourquoi une grande ouverture de cœur sera la loi des relations entre amis, et cette confiance sera le trait caractéristique des amitiés sacerdotales. Le prêtre fait à Jésus-Christ l'oblation de toute sa personne. Et quand deux prêtres liés par l'amitié, font de Notre-Seigneur le centre de leur commune affection, ils ne peuvent réaliser le don mutuel de l'amitié dans sa totalité, qu'en se dévoilant l'un à l'autre leurs consciences respectives par la confession réciproque. La « conscience (70) » serait-elle « exceptée du don de soi-même (71) ? ». Et comment « donner sa conscience sans la confession de tout ce que l'on est en bien et en mal (72) ? »

---

(65) *Ibid.*, p. 260, 57e lettre, Toulouse, 2 février 1854.
(66) *Ibid.*
(67) *Ibid.*
(68) *Lettres du R. P. Lacordaire à un ami de séminaire*, publiées par E. Rousselle.
(69) *Ibid.*, p. 55, lettre 6e, Paris, 12 décembre 1827.
(70) *Lettres à des jeunes gens*, p. 401, 105e lettre, Sorèze, 11 octobre 1859.
(71) *Ibid.*
(72) *Ibid.*

« La confiance est le premier élément de l'amitié (73) » ; or « y a-t-il confiance là où il n'y a pas confession, et la confession est-elle autre chose qu'une confiance surnaturelle (74) ? » Pour Lacordaire, toute réticence implique une suspicion pénible, sinon injurieuse, pour celui qui en est l'objet. Sa délicatesse, toute de candeur, s'accordait mal avec la mesure et le calcul.

Telle fut la règle de conduite de Lacordaire dans ses rapports avec Perreyve. Ils se confessèrent l'un à l'autre. « Il était donc simple, écrit Lacordaire à son ami, que vous devinssiez *mon Père,* le jour où Jésus-Christ vous a revêtu de son sacerdoce, et où vous avez pu m'absoudre et me corriger de mes fautes avec son sang. Je songe maintenant à la mort, et je trouve qu'il n'y a rien de plus doux dans la mort que d'être assisté par un prêtre qui est notre ami. L'amitié facilite tant l'ouverture, l'humilité, l'abandon de soi-même ! Quelle grâce que de mourir entre les bras d'un homme qui a la même foi que nous, qui connaît notre conscience et qui nous aime ! » Bel exemple de réciprocité de consciences sacerdotales fondée sur la charité et le dévouement. « Quand Jésus-Christ est devenu nous-mêmes, pouvons-nous réellement nous donner sans donner Celui qui n'est plus qu'un avec nous (75) ? » La définition de l'amitié, *croisement éternel de deux âmes,* se trouve magnifiquement réalisée dans l'amitié entre prêtres.

Une question d'un très grand intérêt se pose naturellement ici. Lacordaire s'est-il confessé à Lamennais ? Aucun document certain ne nous permet de trancher nettement cette question et nous en sommes réduits à des probabilités. Le P. Chocarne cite cette parole de Lacordaire : « Lorsque j'arrive dans une réunion de prêtres, un de mes premiers mouvements est de chercher celui à qui je me confesserais volontiers. Je le trouve toujours, mais pas en tous (76). » C'est là une logique de sentiments d'une extrême rigueur. La confiance est une des caractéristiques de l'amitié ; d'autre part, ouvrir sa conscience est une marque de suprême confiance. Il faut donc que le confesseur soit d'abord un ami.

---

(73) *Ibid.*
(74) *Ibid.*
(75) *Ibid.*
(76) Chocarne, *Le R. P. H. D. Lacordaire, Sa vie intime et religieuse,* 11e édition, tome I, p. 120.

Or Lamennais fut-il vraiment un ami pour Lacordaire ? Il est vrai que lors du procès de *l'Avenir* au sujet de la question scolaire, « l'abbé Lacordaire, nous dit Chocarne, avait bien pu saluer en son illustre maître, assis à ses côtés, l'homme grand et simple qui lui avait permis de l'aimer (77) ». Remarquons tout d'abord le peu d'enthousiasme de cette formule assez laconique. Certes, la sincérité de Lacordaire n'est pas ici en cause ; mais sa déclaration est plutôt inspirée par l'esprit de corps qui rassemble sous un même drapeau deux camarades de combat. Et le sentiment d'équipe n'a jamais la même consistance que la communion de deux âmes entre elles, car le lien de leur réciprocité n'est plus fondé sur leurs consciences intimes, mais sur une commune tâche objective.

D'ailleurs l'impression extérieure, que Lamennais donnait de sa personne, était peu propre à faire naître ce climat de sympathie initiale où s'élabore tout amitié. Voici le portrait que Lacordaire trace de l'hôte de La Chênaie, après leur première entrevue : « C'est un homme petit, sec, d'une figure maigre et pauvre, simple dans ses manières, tranchant dans ses discours, plein de son livre. Aucun trait n'indique en lui ce qu'il est, ne révèle son génie. Il n'a de remarquable que cette sécheresse de corps qui faisait que César se défiait de Brutus. Qu'on place M. de La Mennais dans une assemblée d'ecclésiastiques, avec sa redingote brune, sa culotte courte, et ses bas de soie noire, on le prendra pour le sacristain de la paroisse (78). » Nous ne croyons pas que Lacordaire, sensible, comme on le sait, aux apparences extérieures, eût jamais ouvert son âme à un prêtre dont il fait un portrait aussi peu avantageux.

L'amitié ne souffre donc aucune réserve dans le don, ni dans la durée de ses obligations. Elle est un contrat éternel et intangible, et la fidélité est un corollaire nécessaire de l'amitié. C'est « l'indice d'un cœur léger et incapable de sentiments sérieux que de se laisser aller d'une affection à une autre (79) ». Il se peut que nous ne trouvions pas dans nos amis toute la perfection souhaitable ; ce ne sera jamais un motif de rupture et d'abandon ; il faut savoir « pardonner

(77) *Id.*, p. 124.

(78) *Lettres Nouvelles*, publiées par M^me^ Victor Ladey et M. P. de Viry, Delhomme 1895, p. 34-35, Paris, 3 juin 1823.

(79) *Lettres à des jeunes gens*, p. 373, 93^e^ lettre, Sorèze, 13 juillet 1858.

en aimant, comme Dieu nous pardonne tant d'infidélités que nous lui faisons (80) ». L'amitié, même si elle éprouve certaines déceptions, s'efforcera d'oublier les petits côtés du caractère pour ne considérer que les trésors du cœur. La fidélité est un devoir de l'amitié comme c'est un devoir de l'amour.

***

Dans l'amitié, la relation aimante, nous l'avons vu, est spiritualisée, et l'idéal, auquel nous convie Lacordaire, pourrait être presque proposé à des anges. L'harmonie entre la sensibilité et l'esprit se réalise aisément, car l'affectivité se décante plus facilement des éléments charnels. Dans l'amour au contraire, le dualisme se durcit, l'amour humain étant nécessairement incarné. « L'union sexuelle peut amener la chute du moi dans le monde objectivé (81) », dit Berdiaeff, si l'amant se sert de l'aimé, comme d'un objet, d'un instrument en vue de fins cupides. Lacordaire a compris que la chair pouvait être un écran au véritable amour. Il en a déjà parlé à propos de l'amitié, et son ascèse de l'amour sera aussi rigoureuse que celle de l'amitié. L'amitié était un choix, un acte libre ; l'amour est « une passion » ; c'est dire, que du moins à son origine, il a un caractère presque fatal, qui sans anéantir notre volonté libre, la laisse cependant interdite, car il naît d'une impression soudaine, d'un charme physique, comme c'est le cas pour les héros raciniens. L'amour n'a qu'une cause, « la beauté (82) ». « Que l'homme soit mis en présence d'une nature où resplendit ce don terrible, à moins qu'il ne soit couvert d'un bouclier divin, il en ressentira les coups : si rebelle, si orgueilleux qu'il soit, il viendra comme un enfant se courber aux pieds de ce quelque chose qu'il a vu et qui l'a subjugué par un regard, par un cheveu de son cou, *in una crine colli sui,* comme dit admirablement l'Ecriture (83). »

Cette passion qu'est l'amour trouve sa légitime satisfaction dans le mariage, et ainsi le mariage ne peut être un obstacle

---

(80) *Id.*, p. 258, 56e lettre, Toulouse, 28 décembre 1853.

(81) Nicolas Berciaeff, *Cinq Méditations sur l'Existence,* Aubier 1936, p. 124.

(82) 25e conférence de Notre-Dame. *Œuvres,* t. III, p. 118.

(83) *Ibid,* p. 104-105.

à la sainteté. Lacordaire écrit au peintre Cabat : « Il y a des saints dans le mariage comme sous le froc (84). » Mais cette sainteté dans l'état du mariage peut-elle être réalisée avec la chair ou malgré la chair ? En d'autres termes, l'amour, avec sa composante charnelle, ou en dépit d'elle, cesserait-il d'être une passion pour devenir une « vertu », semblable à l'amitié ?

L'amour, pour Lacordaire, participe de la chair et de l'esprit. Quand il nous parle « d'une jeunesse (85) » de l'amour, « qui fut pure en même temps que charmée (86) », il nous laisse deviner toute cette gamme de sentiments nés de l'efflorescence de la chair, infiniment plus riches que dans l'amitié, et qui s'épanouissent à la fine pointe des âmes. Dans la réciprocité des consciences et donc, pour la stabilité et la sainteté du mariage, la chair peut être « un associé vigoureux », comme le dit Maurice Nédoncelle, mais à condition qu'elle trouve dans l'esprit son complément indispensable.

Car « l'amour conjugal, nous dit Lacordaire, le plus fort de tous pendant qu'il subsiste, a cependant une infirmité qui naît de son ardeur même. Les sens n'y sont point étrangers. C'est la beauté du corps qui en est le principal aliment, et cette beauté, courte et fragile, n'est pas même assurée de garder, tant qu'elle dure, l'empire sur le cœur qu'elle a subjugué (87) ». Mais surtout, « la jeunesse qui est un élément nécessaire de la beauté sensible, se hâte vers sa fin, et c'est vainement que l'art lutte contre une décadence inexorable. L'époux veut se faire illusion ; il se la fait quelque temps. Mais il vient une heure où elle n'est plus possible, et l'amour qui tenait à ce fil délicat des traits et des couleurs, s'évanouit peu à peu en recherchant encore ce qu'il aimait hier (88) ». Puis, viennent « ces délaissements horribles auxquels la chair flétrie condamne le cœur vivant (89) ». L'amour a été déçu parce qu'il a cru au corps plus qu'à l'âme. « La chair est triste », dit Verlaine ; réduite à elle-même, au lieu d'unir, elle sépare, et rejette les cœurs insassouvis dans leur affreuse solitude. Le mariage, s'il n'est qu'union sexuelle, tue l'amour.

---

(84) *Année Dominicaine*, 1894, p. 262.
(85) *Sainte Marie Madeleine*, chap. I, p. 37.
(86) *Ibid.*
(87) *Ibid*, p. 26.
(88) *Ibid.*, p. 27-28.
(89) *Ibid.*, p. 38.

⁂

Mais alors comment sauver l'amour et la réciprocité des consciences ? Par l'amitié, et c'est ainsi que la théorie de l'amour chez Lacordaire rejoint finalement celle de l'amitié. Il déclare que « le véritable amour est pur ; il est dans le cœur et non dans les sens (90) ». Et cet amour-là est fondé sur le dévouement. « Quand on aime vraiment on serait prêt à souffrir la mort pour cet objet sincère, d'un véritable culte, et cette pureté désintéressée a sa récompense dans une dilatation de l'âme qui est la joie intérieure (91). » Aussi conclut-il que « l'amour sans l'amitié est un pur égoïsme (92) ». Le don, le sacrifice restent donc le lien le plus fort de la réciprocité dans l'amour comme dans l'amitié.

L'amitié, en effet, spiritualise, sublime l'amour, mais surtout à l'automne de l'affection conjugale. Elle est le précieux talisman qui conserve au sentiment sa fraîcheur, et garantit aux âmes une communion que la mort même ne saurait dissoudre. Les corps peuvent se flétrir, mais les cœurs ne connaissent point d'usure. L'amour se tempère, s'épure en une amitié qui n'aura pas de fin. « L'âme, dit Lacordaire, ne se déprend pas parce que le corps perd de ses liens ; la confiance, l'estime, le respect, l'habitude d'une intime et réciproque pénétration, maintiennent dans les cœurs le foyer d'une affection qui s'affermit en se purifiant. La tendresse survit sous une nouvelle forme. Ce n'est plus l'émotion terrestre d'autrefois, mais le tressaillement divin des esprits (93). » Alors « l'amitié se lève de la couche nuptiale refroidie comme un lis parfumé de l'amour qui n'est plus, et la vieillesse même, embaumée de ce parfum qui la transfigure, se penche vers la tombe, comme ces arbres séculaires qui ont réservé pour leurs dernières années leurs plus belles fleurs et leurs meilleurs fruits. L'amitié est, dans le christianisme, le terme et la récompense suprême de l'amour conjugal (94) ».

Mais cet idéal ne sera obtenu que par la grâce divine. L'amour, plus encore que l'amitié, du fait qu'il est incarné,

---

(90) *Lettres à des jeunes gens*, p. 92-93, lettre 10e, Metz, 2 janvier 1838.
(91) *Ibid.*, p. 375, Sorèze, 25 septembre 1858.
(92) Jules Lacointa, p. 304.
(93) *Sainte Marie Madeleine*, chap. I.
(94) *Ibid.*

a besoin d'une force surnaturelle pour se conserver intact, malgré les déceptions éventuelles de la chair. Lors du mariage d'Elisabeth de Montalembert avec le vicomte de Meaux, Lacordaire adressa ces paroles aux jeunes fiancés : « La foi vous découvre jusque dans les choses les plus certaines la caducité de l'homme. Elle vous apprend qu'il est faible dans ses pensées et chancelant dans ses voies. Ni la grâce des ans, ni le charme de l'esprit ne sont assurés de retenir son affection sous un joug immortel. Il n'y a que Dieu qui opère ce miracle d'un attachement inviolable, parce que lui seul, en se mêlant à votre cœur, peut y verser une goutte de cet amour qui a précédé tous les siècles et qui n'en a jamais senti le cours (95). » L'oblation totale, le dévouement absolu, qui sont l'expression même de l'amour authentique, ne peuvent trouver qu'en Dieu et par Dieu la garantie de leur constance et de leur fidélité. Pour Lacordaire, c'est le seul secret d'un bonheur durable.

***

« Aimer, c'est mettre sa félicité dans la félicité d'un autre (96) », a dit Leibnitz que Lacordaire se plaît à citer. Et la définition de l'amitié « croisement éternel de deux âmes », également valable pour l'amour, s'allie fort bien au texte du philosophe allemand. Voilà donc deux textes qui mettent en valeur une idée de réciprocité, et fondent toute une philosophie de la personne. Ce n'est pas trop nous avancer, puisque, selon Lacordaire, l'amour fait « de l'objet aimé et de l'âme aimante comme une seule personnalité (97) ». Mais cette éclosion à une vie nouvelle, par l'amour et dans l'amour, pose, relativement à Lacordaire, une question théologique des plus importantes.

La théologie catholique distingue en effet deux fins dans le mariage : une fin immédiate qui est de « fournir à chacun des conjoints, par l'union intime, totale, définitive de sa personne avec une personne aimée, le complément auquel il

(95) Allocution prononcée au mariage de M^lle^ Elisabeth de Montalembert avec M. le vicomte de Meaux, le 16 septembre 1858. *Sermons, Instructions et Allocutions*, tome III, p. 174.

(96) *Epistola* XXX, *ad Antonium Magliabechum*, éd. Dutens, Opera omnia, V, 1768, p. 127, cité dans 50^e^ conférence de Notre-Dame 1848, *Œuvres*, tome V, p. 411.

(97) 5^e^ conférence de Toulouse 1854, *Œuvres*, tome V, p. 411.

aspire naturellement, un soutien, un appui, à la fois matériel, corporel, sentimental, affectif, spirituel extrêmement précieux, et qui, pour l'ensemble des humains, est le moyen providentiel de leur perfectionnement personnel et social, de leur progrès moral et de leur sanctification (98) ».

Il y a également « une fin médiate, obtenue après la fin immédiate, et par son moyen (99) », c'est-à-dire la procréation et l'éducation des enfants. Ces deux fins s'impliquent l'une l'autre, comme le montre le docteur René Biot, se fondant d'ailleurs sur l'Encyclique *Casti Connubii* : « ... La fin du mariage est d'engendrer et de former pour Dieu les enfants et de rattacher pareillement à Dieu les époux par l'amour chrétien et l'aide mutuelle (100). » Ce texte de Pie XI semblerait indiquer qu'il n'y a qu'une fin dans le mariage ; mais l'encyclique parle *des fins* du mariage en plusieurs autres passages fort clairs (101).

Quelle est la hiérarchie de ces fins ? La tradition catholique, à la suite de saint Thomas, déclare que la fin que nous appelons médiate, à savoir, la procréation et l'éducation des enfants, est la fin *primaire* (102) du mariage ; ce que saint Thomas appelle « la fin la plus essentielle (103) ». Le Docteur angélique reconnaît en effet, avec Aristote, que le bien général est plus *divin* que le bien des particuliers. On doit en conclure que la *primauté* du mariage, sa fin la plus noble, consiste dans la procréation et l'éducation des enfants, œuvre où les parents s'associent précisément « à l'œuvre la plus éminente du Créateur ; l'appel à la vie, à une vie éternelle et bienheureuse d'âmes destinées à l'adoption divine qui, sans cette libre initiative des parents, ne seraient pas tirés du néant (104) ».

Or quelle est la pensée de Lacordaire sur ce point ? Il admet les deux fins du mariage : la procréation des enfants,

---

(98) Edmond Boissard, moine de Solesmes, *Questions théologiques sur le Mariage*. Editions du Cerf 1948, p. 17.

(99) *Id.*, p. 19.

(100) Dr René Biot, *Education de l'Amour*, p. 79, cité par Edmond Boissard, p. 24.

101) Notamment p. 58, 104, etc... encyclique *Casti Connubii*.

(102) « La fin *primaire* du mariage est la procréation et l'éducation des enfants ; la fin *secondaire* est l'aide mutuelle et le remède à la concupiscence ». (Codex Juris canonici, can. 1013. § I).

(103) « Proles est *essentialissimum* in matrimomo ». (*Suppl.*, question 49, art 3).

(104) Edmond Boissard, p. 23.

comme nous allons le prouver, et nous avons montré quelle est pour lui l'importance de la fin immédiate, c'est-à-dire l'achèvement parfait des époux. L'amitié est « personnaliste (105) » et, par conséquent, l'amour, qui, selon Lacordaire, trouve son couronnement et sa plus belle expression dans l'amitié.

Cette fin immédiate ne semble pas toutefois pour Lacordaire être la fin *primaire* du mariage. Les termes très nobles, en effet, dont il se sert pour désigner l'acte conjugal et la charge paternelle, confèrent à ce rôle un caractère religieux et presque sacerdotal ; ceci nous incline à croire qu'ici encore il suit saint Thomas : « C'est un grand ministère (106) », écrit-il à un ami que d'être « père de famille (107) ». L'amour, en effet, ne fait pas seulement œuvre mutuelle de chair ; il est aussi une « génération d'âmes (108) », en ce sens que la procréation des corps par les parents évoque les âmes que des parents au plan divin laisse donc entendre, au moins implicitement, que la fin *primaire* du mariage est bien pour Lacordaire la procréation des enfants et qu'il s'en tient à la doctrine traditionnelle de l'Eglise.

Aussi, recommande-t-il à ses confidents de ne compromettre en rien l'économie divine ; la chasteté aura donc son rôle même dans les relations conjugales. « Le mariage, dit Lacordaire, nous dispense de sa pratique absolue, mais non pas de ces retranchements que mille nécessités nous imposent et qui ne sont possibles cependant que dans l'esprit de Dieu, par l'habitude et l'amour de la mortification (109). »

Cette mortification d'ailleurs qu'exige le mariage chrétien ne restera pas sans récompense. Donner le jour à des êtres issus de sa chair, c'est se survivre, se prolonger dans le temps. Lacordaire compare cette joie spirituelle à la « félicité (110) » de Dieu le Père qui engendre éternellement un Fils égal à Lui, et ici-bas, la « génération des âmes » est

---

(105) Nicolas Berdiaeff, p. 125.

(106) *Lettres Nouvelles,* publiées par M^me^ Victor Ladey et M. P. de Vyré, p. 277, lettre à Ladey ; La Quercia, 26 juin 1839.

(107 *Id.*

(108) *Correspondance inédite,* publiée par Villard, p. 210, Rome, 20 septembre 1836.

(109) *Ibid.,* p. 299, à M. X..., Flavigny, 19 février 1853.

(110) *Ibid.,* p. 210, Rome, 20 septembre 1836.

« un reflet de cet état supérieur (111) ». Pour deux cœurs unis par un amour chaste, il n'y a pas de plus grand bonheur que de procréer des enfants qui leur ressemblent. Ils communient ainsi en une affection plus neuve qui retrempe leur amour premier, en lui donnant plus d'ampleur et plus de stabilité.

⁂

Ce « ministère » du père de famille est en quelque sorte un sacerdoce qui requiert une préparation, un équilibre des facultés, une maîtrise de soi ; c'est pourquoi « les mariages précoces (112) » n'ont pas la faveur de Lacordaire ; « ils sont la source d'une multitude de peines et d'embarras (113) », parce qu'on n'a pas encore surmonté « les passions de la jeunesse (114) », c'est-à-dire l'égoïsme inhérent aux sens. Lacordaire ne dit nulle part quel est, pour lui, l'âge le plus convenable au mariage, au moins en ce qui concerne les jeunes hommes (115). Evidemment, il y a des cas d'espèce qu'une loi absolue ne saurait régir. Mais Lacordaire, à propos de l'amitié, a déjà dit que les liens les plus durables se nouent entre vingt et trente ans. Etant donné les rapports très étroits qu'il établit entre l'amitié et l'amour, nous sommes en droit de conclure que l'union matrimoniale n'a de sérieuses garanties de stabilité qu'après la vingtième année, lorsque la maturité d'esprit est suffisante pour faire un choix judicieux.

Il s'agit en effet « de bien choisir (116) » ; et ce choix, comme pour l'amitié, doit être fondé sur l'égalité ; Lacordaire condamne le faux préjugé de l'égalité menteuse des conditions sociales et de la richesse, pour s'attacher uniquement à celle des cœurs et des volontés. « *Idem velle atque idem*

(111) *Ibid.*

(112) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains*, p. 123, lettre à Guipon, Flavigny, 25 juillet 1849.

(113) *Ibid.*

(114) *Ibid.*

(115) En ce qui concerne les jeunes filles, une lettre à la Comtesse de Mesnard nous donne sur ce point une indication précise ; à propos de M^lle de Mesnard, Lacordaire dit en effet à la comtesse, sa mère : « ...à votre place, je ne m'occuperais pas de la marier avant qu'elle eût atteint l'âge de vingt-et-un ans ». 6 octobre 1946. (*Archives d'Histoire diminicaine* t. I, p. 197. Il est curieux de voir cet âge légal affirmé avec autant de précision ; l'ancien juriste que fut Lacordaire se retrouve jusque dans le moine.

(116) *Lettre à M^me de Prailly*, p. 317, Sorèze, 15 janvier 1857.

nolle, ea demum firma amicitia est (117) », dit Salluste, cité par Lacordaire, et cette parole est encore plus applicable à l'amour qu'à l'amitié. Les avis les plus sages sont donnés à la baronne de Prailly sur le point de marier sa fille Berthe. « La piété sincère, dit-il, est la première chose ; mais elle ne suffit pas pour une union heureuse ; il y faut le caractère, la bonté, une certaine ressemblance de goûts (118). » Ce sont là les seuls avantages dignes d'attention, car la fortune est facile « à trouver quand on en a soi-même, et dans tous les cas, la dernière des considérations. Le monde est rempli de ménages où le malheur est aussi grand que la fortune et il y en a d'autres où la fortune est petite et le bonheur considérable (119) ». Lacordaire ne craint pas d'insister sur ces vérités d'apparence banale : « L'œil des mères est aussi souvent trompé que tout autre, et plus que tout autre, parce que la position extérieure aveugle ceux-là mêmes qui devraient le plus en connaître l'impuissance et le néant (120). » « L'orgueil et la cupidité sont toujours maudits, mais surtout dans le mariage (121). » C'est pourquoi Lacordaire a « toujours prêché les unions où l'on descend, ayant vu combien celles où l'on s'élève produisent de maux (122) ». Langage emprunté au monde, qui condamne certaines prétendues « mésalliances », et dont l'engouement est sans frein pour ce qu'il appelle les « riches partis ». L'égalité de nature foncière, faite d'un même idéal et de goûts identiques doit combler les inégalités sociales. Du reste, aux yeux de Dieu, tous sont égaux, et Lacordaire ne fait qu'appliquer au mariage cette vérité théologique.

Il ne savait que trop combien à son époque le monde aristocratique ne considérait dans le mariage que l'union des titres et des fortunes, sans aucun souci de l'attrait des enfants ; triste héritage des siècles antérieurs où la volonté paternelle faisait loi en pareille matière. La comtesse de Mesnard était elle-même une malheureuse victime de ces procédés arbitraires. Aussi Lacordaire l'engage à laisser sa fille entièrement libre de son choix. « Je suis épouvanté, lui

(117) Perreyve, p. 415, 88e lettre, 7 décembre 1859.
(118) *Lettres à Mme de Prailly*, p. 317.
(119) *Ibid.*, p. 317-318.
(120) *Ibid.*, p. 318.
(121) *Ibid.*
(122) *Ibid.*

écrit-il, de ces projets anticipés de mariage pour Caroline. Vous savez par expérience ce que sont ces sortes de choses. Nous ignorons encore la vocation de Caroline ; mais à supposer que ce soit le mariage, quelle folie de la donner avant qu'elle ait conscience du choix qu'elle fera ! Si elle doit se marier, laissez-la choisir, sauf l'absurde. Elle est dans une position à pouvoir prendre un homme qu'elle estime et qu'elle aime. Les passions folles, sans doute, mènent peu au bonheur, mais l'amour digne de devenir de l'amitié est un bien qu'il ne faut pas sacrifier aux calculs misérables de la fortune et du rang, surtout quand on a l'une et l'autre... (123) » On le voit, le prêtre libéral apparaît chez Lacordaire jusque dans les alliances matrimoniales.

***

Avec la même largeur de vues que nous retrouvons aussi chez saint François de Sales, Lacordaire, après les fiançailles, autorise certains frais de toilette, susceptibles d'avantager la jeune fiancée. « Laissez donc faire votre fille, écrit-il sur ce point à la comtesse de Mesnard ; souffrez ses nouveaux goûts ; laissez-la se parer et s'animer. Sa santé même y gagnera (124). » Après tout, ce ne sont là que complaisances légitimes entre fiancés.

Par contre, Lacordaire se montre d'une sévérité intransigeante à l'égard des relations entre jeunes gens et jeunes filles, en dehors de tout projet de mariage. « Quand il s'agit d'affections (125) », dit-il, « une seule, celle qui est relative aux personnes que le monde aime le plus, me semble dangereuse, même quand elle est pure. Le serpent est trop enlacé à leur cou pour s'en approcher sans crainte ; il faut les tenir toujours à une distance qui rassure (126). » Le texte est formel, et condamne donc à l'avance tout amour platonique, non pas en tant que péché, mais en tant que danger moral.

De toutes manières, voilà qui n'est guère complimenteur pour les jeunes filles et demande explication. La comparaison

(123) N.-D. de Chalais, 7 avril 1845, *Archives d'Histoire dominicaine*, t. I, p. 196.

(124) Flavigny, 6 juin 1853 ; *Archives d'Histoire dominicaine*, t. I, p. 199.

(125) Perreyve, p. 255, 56e lettre. Toulouse, 28 déc. 1853.

(126) *Id.*

employée par Lacordaire ne rappelle que trop la scène biblique, où le serpent trompa la femme et où la femme trompa l'homme. Lacordaire s'est emparé de l'image pour elle-même ; mais elle dépasse sa pensée intime qui a été un peu travestie par son style romantique. Deux preuves nous aideront à nous en convaincre.

La femme dans le texte nous est présentée comme un serpent fascinateur, et non point comme une colombe innocente et pure. Or Lacordaire prétend bien que le sentiment chez la femme est plus profond, plus délicat que chez l'homme, et la protège davantage contre les défaillances de la chair. « Par leur sensibilité même, dit-il, les femmes supportent la chasteté avec une facilité bien honorable pour elles (127). » Lacordaire croit au cœur de la femme. Elle sent et devine plus qu'elle ne raisonne ; son cœur est fait avant tout pour se dévouer, car, dit-il, c'est « une source qui coule naturellement (128) ». Dans la vie affective, il y a deux pôles : « le pôle cordial et le pôle charnel (129) ». Chez la femme, c'est le premier qui bien souvent l'emporte, en neutralisant le second.

De plus et surtout, pour Lacordaire, comme pour Hugo d'ailleurs, ce n'est pas la femme qui toujours séduit l'homme ; c'est bien plutôt le contraire, et la femme qui tombe est, avant tout, une victime digne de pitié. L'amour authentique est sincère, tandis qu'ici il y a fraude égoïste, rapt d'un honneur qui ne se retrouve jamais. Lacordaire ne connaît pas de terme assez dur pour flageller pareille déloyauté. A l'étudiant Guipon qui lui avoue tous les méfaits d'une liaison de rencontre, il écrit ces lignes sévères : « Vous, mon cher Jules, sauf devant Dieu, vous resterez le même, vous n'aurez rien perdu de votre prix, de votre grâce, de votre gloire ; elle, au contraire, aura tout perdu et ne réparera jamais le mal que vous lui aurez fait. Une jeune fille n'a sur terre que l'instant de son innocence ; une fois passé, elle n'est plus rien aux yeux de personne. Elle ira de flétrissure en flétrissure jusqu'au dernier mépris qui se termine presque

(127) Dr Dufieux, *Nature et Virginité*, Paris, Julien Lasnier et Cie, s. d. ; lettre de Lacordaire à Dufieux, citée au début de l'ouvrage. Toulouse, 31 juillet 1854.

(128) De Falloux, *Lettre à Mme Swetchine*, Rome, 8 septembre 1836, p. 75, Rome, 8 septembre 1836.

(129) Maurice Nédoncelle, p. 57.

toujours par la dernière misère. Vous me direz peut-être qu'elle était déjà perdue. Et qu'importe ? Vous achevez le meurtre. Est-ce beaucoup plus beau ? Si vous pouviez suivre, comme Dieu, l'histoire d'une âme qui a été flétrie par la séduction, vous n'en reviendriez pas d'étonnement et de douleur, et vous comprendriez que l'assassin fait au fond moins de mal. Il est vrai que le monde n'en juge pas ainsi : mais qu'est-ce que le monde ? L'oppression de tous les faibles par un petit nombre de forts. » Et Lacordaire de terminer ainsi sa lettre : « Les hôpitaux de Paris sont pleins de filles qui ont été adorées par les grands seigneurs de ce monde ; les moins impitoyables, quand ils sont dégoûtés, leur cherchent là un asile contre la faim, ne daignant pas même leur faire une petite pension qui leur permettrait d'achever dans un trou leurs jours déshonorés (130). »

La pensée n'est peut-être pas très originale et, cependant, ce texte est d'un grand intérêt, car il reflète les sentiments et même les idées de l'époque. La fin a presque l'allure d'une diatribe, à la manière de Rousseau, contre une société corrompue. Et, il faut bien le remarquer, ce n'est pas le peuple qui corrompt, mais c'est lui qui est corrompu par les fils de l'aristocratie. Une société mal organisée est à l'origine de tout le mal moral. Hugo, dans la préface des *Misérables,* ne dit-il pas « qu'il existe par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale, créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine (131) » ?

Il est clair que la lettre à Guipon laisse apparaître plus d'un point de contact entre Lacordaire et Hugo. Mais Lacordaire certes ne décernerait pas un brevet de sainteté aux courtisanes, comme Hugo n'a que trop tendance à le faire. Il les excuse seulement, à cause de leur pauvreté, et rejette la plus grosse part des responsabilités sur leurs riches séducteurs. L'amour n'est plus un don ; c'est le rapt d'un corps qui s'achète.

Ainsi, l'amitié et l'amour sont une libre et mutuelle offrande de deux cœurs, fondée sur un dévouement réciproque, où les personnes s'achèvent, se complètent même

---

(130) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains,* p. 28.

(131) V. Hugo, *Les Misérables,* Préface ; cité par Pierre Lasserre, *Le Romantisme français,* p. 197, Société du Mercure de France 1906.

physiquement, comme c'est le cas dans l'amour. Par sa théorie de l'amour et de l'amitié, Lacordaire nous révèle un sens psychologique d'une pénétration profonde. Si nous n'y trouvons pas une doctrine élaborée de la réciprocité des consciences, nous devons reconnaître que cette philosophie est le fond latent où se dessinent, dans un relief très précis, des idées singulièrement neuves pour l'époque. Par là, Lacordaire pressent les existentialistes chrétiens contemporains, en particulier Berdiaeff pour qui « *l'amour est ce qui fait du moi la personne* (132) ». Mais « la centralité » de cet amour c'est Dieu, ou plus précisément le Christ qui est l'Amour divin incarné ; car « Dieu seul est une tendresse sans fond. Partout ailleurs on peut toucher le rivage douloureux où viennent se briser des affections qui se croyaient immortelles ! Mais cette terrible catastrophe a lieu surtout pour les âmes qui vivent hors de Dieu, et où l'amour est plus une passion des sens qu'un mouvement du cœur. Là où les sens se taisent, où la beauté de la chair n'émeut plus, les affections ont une autre solidité (133) ». Ce texte est le meilleur résumé de la théorie de Lacordaire sur l'amitié et l'amour, théorie qui est peut-être l'aspect le plus riche et, par certains côtés, le plus inattendu, de sa direction spirituelle.

---

(132) Nicolas Berdiaeff, p. 125.
(133) Perreyve, p. 257 ; lettre 56e, Toulouse, 28 décembre 1853.

CHAPITRE VIII

La Patrie

L'amitié, l'amour ne sauraient épuiser la tendresse du cœur humain. La spiritualité de Lacordaire ne dessèche aucune des fibres de notre sensibilité. Il est un autre sentiment, toujours vivace chez l'homme, et pour qui Lacordaire a un culte presque religieux, celui de la patrie. Le patriotisme, à ses yeux, n'est pas un sentiment « de surface, un prétexte à émotions faciles mais trop souvent passagères (1) » ; c'est une vertu. « La patrie est une chose sacrée. Elle n'est pas le fait de conventions arbitraires des hommes (2). » Mais c'est Dieu qui a fait les peuples et partagé les races. Aussi pour désigner sa patrie, Lacordaire se sert-il de vocables empruntés au langage religieux. « La patrie est notre Eglise du temps, comme l'Eglise est notre patrie de l'éternité, et, si l'orbite de celle-ci est plus vaste que l'orbite de celle-là, elles ont toutes deux le même centre qui est Dieu ; le mêm intérêt qui est la justice ; le même asile qui est la conscience ; les mêmes citoyens qui sont le corps et l'âme de leurs enfants (3). »

Mais indépendamment de ces raisons mystiques, il y a aussi des raisons strictement humaines, qui peuvent également légitimer le sentiment patriotique. La patrie n'est-elle pas le « sol qui nous a vu naître, le sang et la maison de nos pères, l'amour de nos parents, les souvenirs de notre enfance, nos traditions, nos lois, nos mœurs, nos libertés, notre histoire et notre religion (4) ? » Le pays n'est donc pas seulement le morceau de terre reconnu par le droit international ; c'est

(1) P. Noble, p. 238.
(2) *Id.*
(3) *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, 3e lettre.
(4) *Ibid.*

surtout l'héritage intellectuel et moral des âges passés qui confèrent à tous les citoyens pour ainsi dire un commun visage. La patrie est fondée en droit naturel. Non pas qu'il faille accorder une valeur absolue à ce qu'on peut appeler le type national. Mais il faut tenir compte de son existence : on ne s'en évade pas comme on veut. Entre les manières de sentir d'un Français et d'un étranger, il y a des différences, certaines, irréductibles, façonnées par la langue, la littérature, l'histoire, les traditions.

Cependant le sentiment patriotique chez Lacordaire, si réel et si profond, était exempt de tout chauvinisme. La patrie n'est pas une fin en soi, et exclusive ; pas plus à l'inverse que Lacordaire n'aurait admis l'internationalisme marxiste, fondé sur le seul développement des valeurs économiques internationales ; car notre patrimoine se compose aussi de valeurs morales, artistiques et religieuses. Lacordaire choisit un juste milieu entre ces deux extrêmes. Il rejette cet individualisme qui sera plus tard celui de Nietszche et cet universalisme international qui sera celui de Karl Marx, pour aboutir à ce qu'on pourrait appeler le personnalisme. Les textes que nous avons déjà cités ont montré suffisamment tout ce que la personne doit à la patrie pour réaliser son épanouissement moral et intellectuel. Mais le droit à la propriété lui-même que Lacordaire, nous l'avons vu, proclame avec force, est pour lui « le plus ferme ressort de la liberté (5) ». Or la patrie n'est que la somme des propriétés privées dont elle défend le droit. La patrie en défendant le droit à la propriété contre un agresseur éventuel assure donc la dignité de la personne, car si l'on ôte à l'homme le droit à la propriété que devient-il sinon « un esclave (6) ? » C'est « la faim et la soif enrégimentées sous la verge (7) ». Chacun abdique sa propre humanité, et n'est plus qu'un numéro d'ordre, le rouage d'une machine anonyme.

Mais cette dignité de l'homme consiste avant tout, pour Lacordaire, dans la liberté de sa conscience. Si celle-ci n'est

---

(5) *Œuvres* tome VII, *Discours sur le droit et le devoir de la propriété* à Serèze, le 11 août 1858, p. 217.

(6) *Œuvres,* tome III, p. 299, 33e conférence de N.-D. de Paris ; *De l'influence de la société catholique sur la société naturelle quant au droit de propriété* Année 1845.

(7) *Ibid.,* p. 301.

(8) *Œuvres,* tome VIII, *Eloge funèbre de Daniel O'Connell,* p. 177.

pas respectée, la minorité a le devoir de secouer le joug. C'est ainsi que O'Connell « a fait luire enfin sur sa patrie le jour inespéré de la liberté de conscience et a ainsi mérité non pas seulement le titre de libérateur de son pays, mais le titre œcuménique de libérateur de l'Eglise (8) ».

L'acte d'émancipation de l'Irlande avait en effet une valeur qui dépassait les limites étroites d'une nation. Il n'était que la proclamation des droits imprescriptibles de la personne humaine. Grâce à lui « l'opinion, dit Lacordaire, le catholicisme et le protestantisme, c'est-à-dire toutes les forces intellectuelles et religieuses de l'Europe, sont d'avis de poser le travail de l'avenir sur l'équitable transaction de la liberté de conscience (9) ». La patrie assure donc les justes libertés des peuples et la dignité des personnes ; et par le fait même, ce droit a une valeur absolue et universelle ; c'est ce que Lacordaire appelle « le droit de la nature (10) », ratifié par l'Evangile qui est « la Charte de l'homme (11) » ; la notion de patrie est donc bien un personnalisme fondé sur la dignité de la personne humaine, et, l'indépendance d'une nation, le symbole et la garantie au moins implicite de toutes les autres. Lacordaire condamne avec force cette parole du comte de Maistre à propos de la *Déclaration des Droits de l'Homme*. « J'ai rencontré dans ma vie, disait l'auteur des *Soirées*, des Allemands, des Français, des Italiens, des Persans ; mais je n'ai jamais rencontré l'homme. » « Le comte de Maistre se trompait, réplique Lacordaire ; j'ai rencontré, comme lui, des Allemands en Allemagne, des Italiens en Italie, des Français en France ; mais j'ai aussi rencontré l'homme, et je l'ai rencontré dans l'Evangile (12). »

Ces idées généreuses n'étaient autres que celles de l'*Avenir*, et en particulier celles de Lamennais. « Pauvre nation », écrivait Félicité en songeant à la Pologne dont il avait si ardemment défendu la cause ; « mais elle renaîtra. Les crimes des rois ont monté vers Dieu, comme la fumée du premier meurtre, et du pied de son trône, l'ange pleureur est déjà parti... Le despotisme est miné, et en tombant il entraînera tous ces indignes maîtres qui ont soudé la crosse à la

(9) *Ibid.*
(10) *Œuvres*, tome III, p. 269, 32e conférence de Notre-Dame ; année 1844.
(11) *Ibid.*, p. 279.
(12) *Ibid.*, p. 278-279.

hache (13) ». « Je suis convaincu, disait encore Lamennais, que le temps approche où les peuples ne seront plus divisés en plusieurs classes dont les unes aient des privilèges politiques et civils, des droits enfin dont les autres soient privées (14). »

La patrie est donc protégée par la justice qui elle-même se fonde sur l'égalité essentielle de tous les hommes, fils d'un même Père. Mais la force peut être éventuellement appelée à défendre le droit ; c'est là ce qui fait aux yeux de Lacordaire toute la dignité du soldat. Le soldat garantit la liberté des personnes et il doit se sacrifier pour elle. « La dignité militaire, disait Lacordaire à la brigade de Savoie, ne siège donc pas dans la puissance de vos baïonnettes ; elle siège dans la grandeur des sacrifices qui vous sont imposés. La vie du soldat, comme celle du prêtre, appartient tout entière à un devoir de tous les jours, de tous les instants. Le soldat ne craint pas de s'immoler pour la patrie, pour la justice, car il sait que c'est là toute sa gloire. Aussi tient-il la mort dans son cœur comme un trésor dont il dispose chaque fois que le devoir l'exige (15). » « La plus belle récompense que puisse ambitionner un homme de cœur et un soldat est cette épitaphe : J'ai servi ! J'ai servi Dieu, mon pays, l'humanité (16). » Cette phrase, dans son éloquente simplicité, résume admirablement toute la philosophie de Lacordaire à propos de la Patrie.

***

L'amour de la patrie conduit naturellement Lacordaire au loyalisme civique, car le gouvernement est le moyen de conserver les trésors spirituels et matériels du pays dans « leur ordre et leur sécurité (17) ». Tel est un des principes de sa légitimité. Il importe donc bien peu que le gouverne-

(13) Lettre à Montalembert du 1er mai 1833. *Correspondance inédite*, publiée par Eug. Forgues, p. 80, et citée par Jacques Poisson dans *le Romantisme social de Lamennais*, Vrin 1932, p. 319.

(14) Lettre du 5 juillet 1834 ; *ibid.*, p. 292, et citée par J. Poisson, *ibid.*, p. 318.

(15) *Sermons, Instructions et Allocutions*, tome III, publiés par le P. Juveneton, p. 73. *Allocution sur la Dignité du Soldat*, prononcé à Alexandrie (Piémont), dans l'Eglise des Carmes, devant la Brigade de Savoie, le 2 août 1842.

(16) *Ibid.*, p. 77.

(17) *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, 3e lettre, p. 278.

ment soit un empire, une monarchie, une république. Lacordaire, tout en donnant plutôt sa préférence à une monarchie constitutionnelle, reconnaît avec l'Eglise toutes les formes de gouvernement capables d'assurer la liberté, l'ordre et la justice. Cette attitude à la fois loyale, libérale et prudente, le préserve de tout esprit partisan et de toute compromission. Au lendemain du coup d'Etat 1851, beaucoup de catholiques s'inquiètent, et Lacordaire tout le premier. Cependant il croit devoir rappeler Perreyve à la modération, encore que celui-ci partageât ses craintes à l'égard du nouveau régime. « Je vous prie donc, lui dit-il, de mettre plus de sagesse et de réserve dans vos pensées, afin de demeurer parfaitement maître de vous. Il est probable que votre vie se passera au milieu des vicissitudes publiques les plus diverses ; vous n'y demeurerez pas indifférent ; mais vous les supporterez avec courage (18). » « Un bon citoyen, lorsqu'il aime Dieu et sa patrie, fait tout ce qu'il peut, rien que ce qu'il peut ; il est prudent sans être lâche, et, comme il est désintéressé, il se trompe rarement sur ce qu'il doit (19). »

A Sorèze, Lacordaire donna ce mot d'ordre à des élèves qui prenaient définitivement congé de l'Ecole : « Messieurs, vous allez rentrer dans le monde, soyez-y des hommes. Ayez une opinion surtout, ayez-en une (pourvu qu'elle ne soit exagérée, elle sera toujours honorable) ; mais de grâce, comptez-vous pour quelque chose, sachez vouloir, et vouloir fièrement. Ce n'est plus d'orgueil qu'il s'agit, c'est de dignité. Dans notre siècle, presque personne ne sait vouloir. Pour moi, si je pouvais contribuer en quelque chose à former des hommes qui sauraient vouloir, je croirais avoir beaucoup fait pour ma patrie et pour mon Dieu. Vous donc, les premiers jeunes gens que je mène dans le monde — encore que Dieu ne vous ait pas mis longtemps dans mes mains — je vous prie de garder cette parole : *Ayez une opinion.* Si vous le faites, vous serez de grands citoyens. Sinon, vous déshonorerez votre pays, peut-être le vendrez-vous (20). »

Les convictions religieuses ne sont point évidemment en

(18) *Lettres à des jeunes gens,* publiées par l'abbé Henri Perreyve, lettre 37e, p. 192. Paris, 11 décembre 1851. Cette lettre est adressée à Perreyve lui-même, comme l'indique Renée Zeller, dans *Lacordaire et ses amis,* p. 188-189.

(19) Renée Zeller, p. 189.

(20) Foisset, tome II, p. 297.

cause. Nous sommes ici dans le domaine des opinions libres ; et c'est pourquoi Lacordaire se donne bien garde d'imposer la sienne à ses jeunes disciples. Mais il leur demande d'avoir un idéal politique et social ; c'est une forme pour lui du devoir civique, et la bonne manière de ne pas se désintéresser de la chose publique. Rappelons-nous bien qu'il voulait faire de ses élèves, des valeurs sociales. *L'homo faber* préparé de longue date par *l'homo sapiens* ne devait pas hésiter à descendre dans l'arène politique, et, le cas échéant, y faire figure de chef de file pour les causes généreuses de Dieu, de la Patrie et de l'Humanité.

CHAPITRE IX

L'Action Catholique

La culture humaine ne doit donc pas rester pure spéculation, et encore moins jeu de dilettante ; elle confère un prestige qui doit l'orienter vers une action utile à la communauté. L'humanisme chrétien forme en effet une élite qui doit être à l'avant garde de l'Action catholique ; car l'apostolat n'est nullement le privilège exclusif du clergé ; les laïques y ont aussi leur part. Nous avons déjà vu que l'apostolat est nécessaire pour maintenir dans l'âme un certain degré de ferveur, car « toute plante qui ne répand pas de semence autour d'elle est déjà atteinte de la mort ; ainsi en est-il de l'âme qui ne répand pas au dehors le parfum et la fécondité de sa foi (1) ». Mais il n'en reste pas moins vrai que l'apostolat a directement pour but le bien des autres avant le bien de l'individu. « Il n'y a pas de chrétien sans amour (2) » et donc il ne peut y avoir de « chrétien sans prosélytisme (3) ». « Ne dites pas : je veux me sauver, écrit Lacordaire à Emmanuel, dites-vous : je veux sauver le monde. C'est là le seul horizon digne d'un chrétien parce que c'est l'horizon de la charité (4). »

Mais Lacordaire n'entendait pas que cette action catholique restât seulement le fait de quelques individus isolés. Il la voulait fortement organisée, et adaptée au besoin des temps.

La Révolution de 1830, en effet, avait laissé après elle tout

---

(1) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains,* p. 43 ; à Guipon, 31 août 1846.

(2) *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne ;* 1re lettre, p. 99 ; Sorèze, 24 février 1858.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.,* p. 100.

un courant hostile à l'idée religieuse. Jules Janin prétendait qu'on était à « un instant misérable de décomposition religieuse, morne, éteint, flasque, sans poésie, sans style, sans couleur, sans énergie (5) ». Le catholicisme était, à ses yeux, une « religion qui ne va plus (6) », et il ajoutait : « Depuis la grande secousse de 89, cette religion était bien malade ; la révolution de Juillet l'a tuée tout à fait (7). » Et M. Dubois, inspecteur général de l'Université, lors d'une visite au collège de Rennes, faisait cette déclaration plutôt équivoque : « Messieurs, nous marchons vers une grande époque, et peut-être assisterons-nous aux funérailles d'un grand culte (8). » Les catholiques n'étaient pas évidemment les derniers à constater pareil état d'esprit. Louis Veuillot devait écrire un peu plus tard : « Je lisais et je croyais très volontiers que le christianisme était mort ; rien autour de moi ne me disait qu'il vécût (9). »

Et Lacordaire écrivait à Chéruel, le 12 novembre 1841 : « Notre pays a plus besoin que jamais de devenir catholique. L'anarchie des esprits s'augmente de plus en plus ; des associations sans nombre, toutes hostiles à la religion et aux fondements même de la société, se forment et pullulent. Le jury absout tout. Le gouvernement ne sait plus que faire, veut et redoute l'Eglise. Ailleurs qu'en France, le remède au moins momentané, serait dans le despotisme s'alliant à un culte national ; mais la France n'a jamais supporté, et ne supportera jamais ni l'une ni l'autre de ces deux choses (10). »

Le libéralisme de Lacordaire apparaît très nettement ici. Il sait que la contrainte n'est pas une méthode d'éducation des consciences. Seuls l'exemple, les contacts prolongés finissent par détruire les préjugés hostiles et préparer la voie à la grâce divine. Mais pour réussir, il fallait emprunter aux ennemis mêmes de la religion leur propre tactique. Les catholiques doivent opposer « aux associations du mal les associa-

(5) Thureau-Dangin, *Histoire de la Monarchie de Juillet*, Plon 1888, p. 256.
(6) *Ibid.*
(7) *Ibid.*
(8) *Ibid.*, p. 255.
(9) Louis Veuillot, *Rome et Lorette*, t. I ; p. 30.
(10) Lettre à Chéruel, Paris, 12 novembre 1841, *Revue augustinienne* I, 1902 ; p. 201 et sq.

tions du bien (11) ». Pour défendre la vérité, il est nécessaire de grouper les âmes ferventes, celles-là surtout qui sont « capables d'aimer Jésus-Christ et d'en porter l'opprobre *extra castra,* comme dit saint Paul, c'est-à-dire en face du siècle (12) ».

La méthode de Lacordaire était neuve pour l'époque, et le P. Noble n'hésitait pas à dire qu'il est à l'origine de l'Action catholique moderne. Il est peut-être le premier en effet qui ait songé à l'apostolat du milieu par le milieu lui-même. A Paris, Lacordaire institua les confréries de saint Jean l'Evangéliste pour les artistes, de saint Yves pour les avocats, de saint Luc pour les médecins, et de Fra Angelico pour les dessinateurs et les graveurs. Le but de ces confréries n'était pas seulement la sanctification personnelle de leurs membres ; elles se proposaient encore de christianiser leur profession. Le règlement en avait été suggéré, ou au moins approuvé par Lacordaire, et l'article premier des statuts de la Confrérie de saint Jean l'Evangéliste était le suivant : « Le but de la Confrérie est la sanctification de l'art et des artistes par la Foi catholique, et la propagation de la Foi catholique par l'art et les artistes (13). »

Il ne s'agit donc pas ici de corporations, mais de groupements essentiellement religieux. De plus il faut souligner que la vie intérieure profonde exigée des nouveaux adhérents, mettait les nouvelles confréries bien au-dessus de celles du moyen âge et de la Renaissance.

Lacordaire écrivait en effet le 15 février 1840 à la Confrérie de Saint-Jean : « La constitution définitive de la Confrérie a touché mon cœur de chrétien ; j'y ai vu une marque sensible de l'action de Dieu sur la France, une promesse de plus d'un meilleur avenir, un encouragement pour tous ceux qui attendent le règne de Dieu et y travaillent. Vous le dites excellemment, Messieurs, il est bon que ceux qui appartiennent encore à l'Eglise de Jésus-Christ, se tenant appuyés sur cette pierre inébranlable, s'unissent en une communion de prières avouées et d'actes ostensibles.

---

(11) *Lettres à des jeunes gens,* 96e lettre, p. 378 ; Sorèze, 18 octobre 1858.

(12) *Lettres à des jeunes gens,* 96e lettre, p. 378 ; Sorèze, 18 octobre 1858.

(13) 29e article de Règlement de la Confrérie de Saint Jean l'Evangéliste ; R. P. Janvier, *l'Ame dominicaine; Spes* 1933, p. 102.

« Il y a bien longtemps que Jésus-Christ nous a enseigné qu'il suffisait d'être deux ou trois assemblés en son nom pour obtenir tout ce qu'on lui demanderait. N'eussiez-vous d'autre but que de prier ensemble et de veiller ensemble sur vous-mêmes, votre œuvre serait déjà très belle et bonne, mais le but particulier que vous vous proposez lui donne un caractère bien autrement grand, un caractère sacerdotal. C'est la première fois depuis la chute de l'art chrétien, que des artistes s'assemblent en confrérie pour tirer de la fange et de l'imbécillité païenne leur sublime profession. Dieu me garde de vous inspirer de l'orgueil ! Mais reportons-nous de trois ou quatre siècles en arrière, au temps de la Renaissance du paganisme dans la société chrétienne, et voyez ce qu'il a fallu de miracles pour arriver au point où vous êtes. Heureux ceux qui voient ce que nous voyons. Le démon de l'antiquité profane avait séduit jusqu'au clergé, et il n'y avait de curé, sous quelque ciel que ce fût, qui ne crût sacrifier au bon goût en ressuscitant Athènes et Rome jusque dans le bénitier. Eh ! bien, ce temps est mort ou du moins il est à son agonie, et voilà un petit troupeau d'artistes chrétiens qui comprend que Jésus-Christ a révélé un art en révélant les mystères de la Trinité, de la Création, de la Chute, de l'Incarnation, de la Virginité-Mère, de la Rédemption et toutes les vertus qui en découlent au-dedans de l'homme ! Voilà un petit troupeau qui comprend que la figure humaine a changé en Jésus-Christ, et qu'un barbare baptisé a plus de divinité que l'Apollon du Belvédère ! J'en bénis Dieu sincèrement. Vous travaillez, Messieurs, à hâter et à répandre son règne, à détruire l'esclavage de l'idolâtrie qui, depuis trois cents ans, fait des progrès affreux dans le monde et dont la doctrine est professée ouvertement. Ne nous figurons pas que la vérité triomphe sans combats. La gloire de notre temps est de connaître que la société chrétienne a été sapée dans ses fondements par les arts, par les lettres, par tous les instruments du bien, et que chacun de ces instruments doit être purifié et retrempé dans le sang de Jésus-Christ. Mais que de travaux, de sang et de larmes il en coûtera ! Ayez toujours présent à l'esprit cet immense drame, et que chaque coup de pinceau, de ciseau ou d'archet que vous donnerez soit un coup d'épée pour le salut du genre humain. Ne nous faisons pas petits.

Tout chrétien est un géant au service de Dieu et du monde (14). »

Cette lettre sévère, est aussi dans une certaine mesure injuste ; car même dans l'art païen nous pouvons trouver un certain sentiment de grandeur et de beauté, susceptible d'élever l'âme jusqu'à la Beauté souveraine. Certes Lacordaire à Sorèze se montrait plus bienveillant à l'égard de l'art antique, et il le trouvait assurément éducateur. En bon humaniste, il y prenait tous les éléments capables de former le goût. Mais ici l'homme d'action élimine l'artiste. C'est parfois le fait de l'apôtre de durcir son attitude pour mieux convaincre. Lacordaire présente l'art antique sous une forme jouisseuse et la plus directement opposée à l'ascétisme chrétien.

Il est possible également que dans la rédaction de cette lettre ait joué une influence lointaine, et à l'insu de Lacordaire ; le ton pamphlétaire, quelques exagérations rappellent le souvenir de Rousseau. L'art corrompu n'a été pour la société qu'une source de corruption.

Toute question de doctrine étant mise à part, il est assez vraisemblable que Lacordaire ait subi aussi, même du seul point de vue esthétique, l'influence de Chateaubriand. « On aura beau bâtir des temples grecs bien élégants, disait l'auteur du *Génie,* en faisant allusion à la Madeleine ; bien éclairés, pour rassembler *le bon peuple* de saint Louis et lui faire adorer un Dieu *métaphysique,* il regrettera toujours ces *Notre Dame* de Reims et de Paris, ces basiliques toutes moussues, toutes remplies des générations des décédés et des âmes de ses pères (15). » La religion chrétienne, dit encore Chateaubriand dans la préface du *Génie,* est « la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres (16) ».

L'attitude de Lacordaire, au moins dans cette lettre, est beaucoup plus catégorique ; elle est celle d'un militant qui veut opposer une conception religieuse de l'art à une conception païenne ; ne soyons donc plus étonnés de la rigueur de ses consignes : « Vous êtes une confrérie, écrivait-il aux mêmes artistes ; vous êtes les enfants de Jésus-Christ ; vous n'êtes en rien une association mondaine, sujette aux convenances et aux goûts du siècle ; vous êtes chrétiens »,

(14) Lettre à la *Fraternité* de Paris, 15 février 1840 ; citée par le R. P. Janvier dans *l'Ame dominicaine,* Spes 1933, p. 106-109.
(15) *Génie du Christianisme* III[e] livre.
(16) *Ibid.,* Préface.

comme dans les catacombes, ou vous n'êtes rien. Il n'y a plus de milieu aujourd'hui ; nous marchons à des temps où il faut être à corps perdu pour Dieu ou contre Dieu, jusque dans les plus petites choses. C'est la condition du bien et du mal (17). »

Nous devons remarquer que ces deux lettres sont écrites à des Fraternités de Tiers Ordre, et ceci met en relief tout le sens pratique de Lacordaire. Les Fraternités tertiaires se recrutaient surtout parmi les confréries ; elles en constituaient l'élite, et en étaient le sel spirituel. La première Fraternité fut fondée à Paris, le 15 janvier 1844, à Notre-Dame des Victoires, dont le curé, l'abbé Desgenettes, était lui-même tertiaire de l'Ordre de saint Dominique. Le peintre Lavergne, de la confrérie saint Jean, fut le premier prieur de cette Fraternité tertiaire, et le docteur Teyssier, de la confrérie saint Luc lui succéda en cette même qualité. Les noms les plus connus de cette Fraternité étaient l'architecte Gay, les sculpteurs Bion aîné et du Seigneur, le dessinateur Bion jeune, les peintres Hippolyte Flandrin et Chassériaux, enfin le musicien Gounod (18).

Mais cette élite des Fraternités tertiaires restait en contact étroit avec les Confréries ; c'était la pensée même de Lacordaire. Le 5 mars 1844, il écrivait en effet cette lettre à un tertiaire dont le nom ne nous est pas donné. « Il faudrait, dit-il, que ces rapports fussent réels, sans blesser la liberté d'action des deux parties, ni détruire leur fraternité par un lien trop lâche. Comme les réunions générales des Confréries n'avaient pas de précédent naturel, en acceptant la présidence du Tiers-Ordre dans ces occasions solennelles, elles n'ont rien perdu de leur personnalité, étant fait cependant acte d'une communion sincère, fondée sur leur affection pour l'Ordre de Saint Dominique.

« J'en remercie Dieu de tout mon cœur. Je suis ravi de voir subsister ensemble nos chères Confréries, notre cher Tiers-Ordre, tous deux s'aimant, s'estimant, se pénétrant, et marchant au même but, qui est la propagation de la Foi catholique dans notre pays, et par suite dans tout le monde (19). »

---

(17) Citée dans *l'Ame dominicaine ;* pp. 109-110, s. d.

(18) Cf. *id.*, p. 98-99 et p. 106-107.

(19) Grenoble, 5 mars 1844, *Année dominicaine,* p. 392-393, tome 58, Année 1909.

Cette lettre est suffisamment précise. Le Tiers-Ordre était donc une élite se superposant aux Confréries. L'élite, par définition, est un petit nombre ; mais il est bien préférable de fonder une œuvre sur quelques unités, conscientes de leurs responsabilités, et énergiques, plutôt que sur une masse amorphe et indécise. « Vous ne devez pas, ajoutait encore Lacordaire, vous arrêter à cette pensée naturelle que votre petite Fraternité est peu de chose. Elle forme des âmes pour l'éternité ; cette pensée seule suffit (20). »

Qui dit élite, dit qualité. Le Tiers-Ordre n'était pas affaire d'engoûment, encore moins de snobisme. Lacordaire exigeait des postulants un noviciat complet ; le 4 octobre 1857, il écrivait la lettre suivante à la Fraternité lyonnaise au sujet d'un jeune homme sollicitant son admission : « Consultez-vous entre vous, et voyez ce que vous avez à faire ; exigez qu'il fasse son noviciat, et voyez par expérience s'il convient de l'admettre définitivement (21). »

***

La vie intérieure des tertiaires devait en effet se modeler sur la règle dominicaine elle-même. « Vous vous souviendrez, chaque jour, disait-il aux premiers tertiaires, que vous appartenez réellement et canoniquement à un ordre religieux fondé, il y a six siècles par un saint, et qui depuis lors n'a cessé d'arroser l'Eglise de Dieu de ses sueurs et de son sang, lui suscitant par toute la terre des apôtres, des martyrs, des docteurs, des confesseurs, des vierges, des évêques, des cardinaux, des papes. Vous chercherez à imiter cette armée de Bienheureux à la suite desquels vous vous êtes placés par une ambition légitime, puisqu'elle ne vous portera qu'à l'humilité, à la pauvreté, à la chasteté, au service de Dieu et des hommes. Vous méditerez leurs vies et leurs écrits ; vous en rassemblerez autour de vous les images ; vous recueillerez pieusement leurs reliques ; vous en baiserez les traces avec amour partout où vous les rencontrerez ; vous espérerez en eux dans la vie et dans la mort. La communion des saints est un don de Dieu à tous les chrétiens ; mais la communion des membres d'un

(20) Lettre à la Fraternité de Lyon, janvier 1856, citée par le P. Noble, *Le Père Lacordaire, Apôtre et Directeur des jeunes gens*, p. 298. Edition revue et augmentée, Lethielleux 1910.

(21) *Id.*, p. 299, lettre à la *Fraternité* de Lyon, 4 octobre 1857.

Ordre avec les saints qu'il a produits est nécessairement plus étroite, plus intime, et la source d'une extrême consolation. » Cet esprit de mortification était pour Lacordaire la condition indispensable d'un apostolat fécond. Il écrivait à Lavergne : « Jésus-Christ et les saints ont tous eu leur calvaire et, dans le christianisme, on n'achète qu'au prix de son sang, le droit de faire quelque chose pour Dieu. *Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang,* disait saint Paul aux fidèles de son temps (22). »

Telle était la force d'âme demandée à ceux qui affrontaient la rude tâche de l'apostolat. L'apôtre doit d'abord être un témoin dans son milieu même, et pour des artistes, jusque dans leur atelier. Les artistes s'engageaient formellement à ne commettre « aucune action immodeste sur les modèles », et autant que « possible, à ne pas les faire poser complètement nus, surtout les jeunes filles (23) ».

Cette rénovation de l'esprit chrétien dans les différents groupements professionnels, était donc pour Lacordaire, le rôle immédiat des laïques, car « le laïque a une mission à remplir ; il doit suppléer à tout ce qui manque au clergé séculier et aux ordres religieux de ressources et de tant de moyens d'action. Les hommes de foi doivent associer leurs efforts pour défendre la vérité contre l'influence permanente des mauvaises doctrines ; leur charité doit travailler en commun à réparer les brèches de l'Eglise et de l'ordre social ; leur zèle ne doit jamais s'endormir (24) ».

Ces paroles sont adressées à la société de saint Vincent de Paul de Bruxelles. Si Lacordaire soutint toujours avec une grande ardeur, le mouvement fondé par Ozanam, c'est qu'il y voyait un moyen d'action des plus efficaces. Les idées d'Ozanam sur l'action catholique étaient absolument conformes aux siennes ; l'action catholique devait se tenir au-dessus des divisions politiques pour demeurer un mouvement exclusivement religieux. « La jeunesse de saint Vincent de Paul, dit Lacordaire à la conférence de Nancy, n'est pas une jeunesse de parti, je le sais et je l'en félicite. C'est la jeunesse catho-

(22) Lettre à Lavergne, 16 juillet 1841, *Année dominicaine* 1911, p. 119.

(23) R. P. Janvier, p. 100-101, 9e article du Règlement de la confrérie Saint-Jean.

(24) *Journal de Bruxelles,* 27 avril 1849, citant un discours de Lacordaire.

lique, et dans le catholicisme, tous les partis viennent se tendre la main. Je me sers de ce mot de parti, parce que je voudrais que vous apportassiez à l'œuvre de la régénération religieuse de votre pays, la même ardeur que déploient les partisans des systèmes politiques et autres à soutenir leurs idées, qui le plus souvent ne sont que des utopies. Le parti catholique seul travaille dans le vrai. Tenons-nous y, et comme saint Vincent de Paul, répétons à ceux qui nous demandent sous quelle bannière nous marchons : « Je suis du parti de Dieu et des pauvres, laissez-moi passer (25). »

(25) Nancy, 5 avril 1838, cité par le P. Juveneton, *Sermons, Instructions et Allocutions*, tome III.

CHAPITRE X

La Vocation. Les Devoirs du Prêtre

L'esprit d'idéal que Lacordaire excellait à faire naître chez les jeunes gens, en achemina quelques-uns vers le sacerdoce. Nous ne saurions trop mettre en évidence sur ce point la prudence généralement très clairvoyante de Lacordaire. Devant la solution d'un problème dont dépend toute la vie, il écarte tout d'abord l'imagination, maîtresse d'erreurs en pareille conjoncture. Alors qu'il n'était que séminariste à Issy, Lacordaire écrivait ces lignes sereines à l'un de ses condisciples : « Tu es arrivé à une époque décisive dans ta vie ; il s'agit de tout pour toi, dans le temps et dans l'éternité ; il s'agit de choisir entre l'Eglise et le monde, entre un dévouement continuel à Dieu et des devoirs plus faciles à remplir. Et c'est l'importance même de ce choix, la grandeur de ses suites, les embarras de l'exécution qui troublent ton esprit dans un moment où tu aurais besoin de toutes ses lumières et par conséquent de beaucoup de tranquillité. Pourquoi te troubler ainsi ? Tu dois examiner avec calme et maturité ce que Dieu exige de toi, et t'assurer si les dégoûts que tu ressens ne sont pas une épreuve passagère, loin d'être un avertissement de la Providence qui veut t'appeler ailleurs... Les charmes de la liberté te tentent ; les douceurs de la société t'attirent, et il te semble que tu serais bien à ton aise et bien aimable sous un habit qui n'annoncerait pas la sévérité des mœurs et qui te permettrait de déployer les grâces et la légèreté de ton esprit ; les plaisirs du monde piquent aussi ta curiosité, et tu songes à ces spectacles dont tu as entendu dire des choses merveilleuses ; ton imagination embellit tout, parce qu'il est dans la nature de cette enchanteresse d'embellir tout ce qui est éloigné, et tout ce qu'on ne connaît pas. Mais crois-

moi, et crois-en l'expérience de tous les hommes, ce n'est pas dans ces choses qu'on trouve le bonheur, et il faut bien peu de temps pour en être dégoûté ; il n'y a partout qu'une seule chose pour être estimable et pour être heureux, c'est d'accomplir ses devoirs, et partout il en coûte pour les accomplir (1). »

Et Lacordaire terminait ainsi sa lettre ; dans cette grave affaire de la vocation, « rien ne doit ressembler au caprice et à l'humeur, il faut agir en homme ». « Quand tu auras sérieusement médité sur toi-même, disait-il, et prié le Dieu qui dispose de nos destinées, tu déclareras ta volonté, et ta volonté souveraine ; car, en ceci, tu n'as de supérieur que Dieu. Jusque là tu dois garder le plus profond silence, et ne pas livrer l'acte le plus important de ta vie à des jugements anticipés (2). »

L'étude de la vocation est donc une question de temps, de réflexion aidée par la prière. L'imagination nourrit parfois certains dégoûts de la vie sacerdotale qui ne sont nullement la marque d'une inaptitude au sacerdoce. La vocation est surtout affaire de volonté ; c'est l'engagement d'un homme libre, conscient de ses responsabilités, et moralement sûr de tenir ses promesses. Il est inutile de souligner combien la pensée de Lacordaire s'identifie avec celle de l'Eglise. Les dégoûts passagers, comme d'ailleurs l'attrait imaginatif (3), ne sont pas des données sûres, capables de fonder un jugement objectif.

En ce qui concerne l'attrait, Lacordaire met toujours en

---

(1) Renée Zeller, *Lacordaire et ses amis*, p. 75, Lettre à Alexandre de Bernes. Cette lettre est citée entièrement par Villard, avec la date, 8 novembre 1824, mais sans nom du destinataire, dans *Correspondance inédite*, p. 154-155. Nous nous bornons aux extraits reproduits par R. Zeller.

(2) Renée Zeller, p. 76.

(3) « Depuis la décision de la commission cardinalice du 26-29 juin 1912, trois points sont désormais acquis : 1° personne n'a droit à l'ordination avant le libre choix de l'évêque ; 2° la condition que l'on doit exiger de l'ordinand et que l'on appelle « vocation sacerdotale » *ne consiste pas — du moins nécessairement — en un certain attrait intérieur du sujet, ou une invitation du Saint-Esprit ;* 3° pour un appel légitime de l'évêque, il ne faut chez l'ordinand que l'intention droite, la capacité fondée sur les dons de la nature et de la grâce, l'honnêteté de la vie et la science suffisante pour s'acquitter comme il convient, des charges du sacerdoce et en remplir saintement les obligations. »

Abbé Joseph Pinault, Supérieur du Petit Séminaire de Châteaugiron. *Discernement et Culture des Vocations*, Desclée de Brouwer, 1933, p. 52, note 1.

garde ses confidents, contre les séductions d'une imagination trop vive. « Il est évident, écrit-il à Paul Rencker, que vous n'avez aucun goût pour l'état qui serait naturellement le vôtre, quelque avantage qu'il vous présente au point de vue humain. La richesse, la considération, les joies de la famille dans un amour chrétien et heureux, tout est à vous, si vous le voulez. Votre caractère est doux et bon ; il n'abusera jamais de rien contre vous-même. Vous trouverez en vous mille ressources pour être heureux dans le monde, sans y laisser gâter ni votre cœur ni votre esprit. Et cependant, il est manifeste que vous ne vous sentez point entraîné de ce côté ; votre pente est ailleurs, et il vous serait aisé de tout sacrifier sans croire perdre beaucoup. Mais ces signes sont-ils suffisants ? Ne sont-ils pas purement négatifs et la simple conséquence d'un tempérament disposé par la nature à une grande modération de goûts ? Avez-vous dans l'âme un amour pour Dieu qui y domine tout le reste, et vous rende capable de vivre et mourir pour lui ? Je ne le sais point assez. Vous ne faites que d'entrer dans la vie spirituelle. Il faut la continuer sans secousse ; le temps est un grand révélateur. Peut-être vous lasserez-vous des exercices auxquels vous n'étiez point accoutumé et dont la nouveauté vous a saisi. Peut-être votre amitié pour moi, sans se refroidir, rentrera-t-elle dans un niveau plus d'accord avec tous les autres mouvements de votre âme. J'approuve tout à fait que vous attendiez, en demandant sans cesse à Dieu de vous faire connaître sa volonté. Vous devez aussi cette longanimité à vos parents qui vous aiment avec tant de tendresse. Une de leurs consolations, si jamais vous deviez les quitter, sera de penser que vous avez agi avec maturité, et que personne ne vous a enlevé de vive force, pour ainsi dire, à leur affection (4). »

Voilà une lettre pleine de sens et qui exige ample commentaire. Il semble que Paul Rencker possède ce que les théologiens appellent la « vocabilité » ou « l'idonéité » au sacerdoce. Nature pieuse et délicate, équilibrée, ce sont là assurément des qualités non négligeables. Et cependant Lacordaire ne peut s'empêcher de laisser paraître un certain scepticisme. Mounier a dit avec raison : « Pas plus que tout ce qui passe pour péché n'est péché, tout ce qui passe pour vertu n'est

(4) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains*, p. 25-26 à Paul Rencker. N.-D. de Chalais, 17 juin 1846.

vertu (5). » Lacordaire n'est pas loin de penser ainsi. Ce que nous appelons « qualités » chez le jeune Rencker, n'était pour lui qu'absence de défauts ; était-ce un critère suffisant d'une vocation sûre ? Jusqu'à ce jour, cette nature, peut-être trop bien douée, avait suivi, sans grand effort, son aimable « pente » vers le bien. Mais la vocation au sacerdoce exige plus d'énergie, il lui faut un acte d'amour permanent qui se sacrifie et se dévoue au sens le plus profond du mot. Paul Rencker avait toujours été un enfant gâté des dons de la nature et de la grâce. Cela même pouvait l'entretenir, au sujet de sa vocation, dans une illusion dangereuse. Il n'avait jamais connu la lutte, très peu l'effort. « Vous étiez assurément plein de foi avant mon arrivée à Strasbourg, lui dit Lacordaire, et cependant vous ne vous étiez jamais douté que vous restiez bien au-dessous, dans votre vie, des sentiments de votre cœur. Si je ne vous avais éclairé, vous auriez pu passer ainsi toute votre jeunesse et même votre âge mûr, et vous priver en ce monde et dans l'autre, des jouissances infinies. Car la religion, ardemment pratiquée, est source de délices, devant laquelle tous les autres plaisirs ne sont rien, ainsi que vous commencez à l'éprouver. Mais est-ce pour vous seul que Dieu vous a ouvert les yeux ? Devez-vous user en paix de votre don entre Dieu et vous, ou bien êtes-vous appelé à le communiquer à d'autres en l'agrandissant en vous-même ? C'est une bien grave question (6). »

Cette lettre claire, précise, nous montre que Lacordaire sans négliger les sentiments, disons l'attrait pour le sacerdoce, les regarde comme insuffisants, s'ils ne sont pas ratifiés par des actes de volonté positifs, une démarche foncière et libre de l'âme qui engage l'individu tout entier.

Surtout, l'amitié mutuelle qui lie Lacordaire et Paul Rencker, pourrait être en une matière aussi délicate, une source d'illusions dangereuses. « Je crains, écrit Lacordaire, d'abuser à votre égard de l'empire que j'ai sur vous par votre amitié et de suivre un penchant trop naturel en vous disant ma pensée (7). » L'amitié, comme l'amour, n'idéalise que trop facilement son objet ; elle est exigeante et veut une identifi-

---

(5) Emmanuel Mounier, *Traité du Caractère :* Nouvelle édition ; Editions du Seuil, 1947, p. 754.

(6) *A deux jeunes Alsaciens-Lorrains,* p. 24-25, même lettre.

(7) *Ibid.,* p. 24, même lettre.

cation absolue. Et Lacordaire s'interdit de tomber dans un travers qui pourrait être si lourd de conséquences.

D'un autre côté, le jeune homme qui est séduit par le prestige d'un prêtre, est porté à l'imiter dans tous ses faits et gestes. Par tendance, le laïque, surtout l'enfant et le jeune homme, commence par modeler son attitude extérieure sur le prêtre. Mais cela n'est pas l'expression d'une volonté vraiment libre. Aussi Lacordaire dit encore à Paul Rencker : « J'aimerais mieux que vos résolutions sortissent de vous-même, et que vous ne puissiez jamais m'imputer d'avoir agi sur votre vie par une influence trop directe et trop dominante (8). »

Cette attitude réservée a également l'avantage, comme Lacordaire l'a souligné, d'éviter au prêtre des difficultés avec les familles, trop portées quelquefois à voir dans la direction spirituelle, une ingérence arbitraire du prêtre dans les consciences. Ne rien précipiter, savoir attendre, telle était la ligne de conduite de Lacordaire, car, dit-il, « le temps est un grand révélateur (9) » qui précise bien des vocations et aplanit bien des obstacles. Le 5 octobre 1847, en effet, Paul Rencker « frappait à la porte de Saint-Sulpice, où il était reçu comme séminariste. Au terme de ses études, il était ordonné prêtre et célébrait sa première messe le 19 juin 1851. De 1851 à 1864 il exerça son ministère à Strasbourg. Successivement professeur au Collège de Saint-Arbogast, dont M^gr^ Freppel, plus tard évêque d'Angers, était supérieur, chapelain du couvent et du pensionnat de Notre-Dame, aumônier de l'Ecole Normale, il mourut le 20 février 1865, laissant la réputation d'un prêtre plein de piété, d'intelligence et de zèle apostolique. Sa fin prématurée fut un véritable deuil pour son diocèse. (10) »

***

L'attitude de Lacordaire avec le peintre Cabat fut beaucoup plus nette. Il avait affaire non plus à un jeune homme, mais à un adulte, et qui avait une situation. Cabat fut l'un des premiers à faire partie de la Confrérie des artistes. Si l'attitude du directeur de conscience paraît plus libre et d'une

(8) *Ibid.*, p. 24, même lettre.
(9) *Ibid.*, p. 25, N.-D. de Chalais, 17 juin 1846.
(10) *Ibid.* Préface, p. VIII.

allure plus dégagée qu'avec Paul Rencker, elle eut aussi quelques variantes et même certaines contradictions qu'il est important d'étudier.

La première lettre publiée par l'*Année Dominicaine* est du 2 septembre 1837 ; elle est intéressante par les sentiments d'amitié délicate qui y sont exprimés. « Que j'aime l'expression de vos sentiments pour moi ! écrit Lacordaire. Que je sens bien votre âme douce et aimante dans votre style ! Écrivez-moi souvent. Je vous plains d'avoir un corps si rebelle à votre âme ; je conçois que c'est un tourment pénible. Mais songez qu'en revanche Dieu vous a donné une âme plus forte qu'aux autres hommes, et un sentiment du beau et du vrai plus élevé. Dieu donne toujours à nos infirmités un contrepoids qui permet la lutte (11). »

Jusqu'ici il n'était point question de vocation. Mais dans une seconde lettre de Lacordaire, du 16 septembre 1837, nous pouvons remarquer ce passage : « Chère âme, je souhaite passionnément votre bonheur. Il faudra vous marier. Cela changera toute votre destinée. Vos passions ne vous tourmenteront plus, et la paix domestique doublera votre talent (12). »

Mais au contact de Lacordaire, il semble qu'un souffle d'idéal passa sur l'âme de Cabat. « La pénitence, comme tu le sais, lui écrit Lacordaire l'année suivante, est une des vertus principales du chrétien. Elle se compose de l'humilité du cœur qui juge la grandeur de ses fautes, et sa corruption naturelle, et de la mortification du corps, qui tout à la fois humilie l'esprit, et met un frein aux passions mauvaises dont la chair est la source. Si le chrétien vivait toujours dans une vraie et courageuse pénitence, il serait un saint. Mais le chrétien est faible, il vit au milieu du monde, il se laisse aller à la vie commune, qui est une vie molle, même quand elle n'est pas criminelle (13). »

Nous n'avons pas malheureusement les lettres de Cabat à Lacordaire ; elles nous auraient beaucoup appris sur les différents états d'âme, les progrès et les reculs d'un artiste à la sensibilité très vive, et qui chercha longtemps sa véritable voie.

Il semble que le prestige de Lacordaire sur Cabat fit naître

---

(11) Lettre à Cabat, Rome, 2 septembre 1837. *Année dominicaine* 1894, p. 57-58.

(12) Rome, 16 septembre 1837, p. 59.

(13) *Ibid.* Metz, 19 février 1838, p. 103.

en lui quelque velléité de prendre la robe dominicaine. Mais Cabat ignorait le latin et Lacordaire s'employa à dissiper ses appréhensions. « Ton ignorance de la langue latine, lui écrit Lacordaire, te paraît un obstacle insurmontable, et cependant il ne faut pas plus de dix-huit mois, avec une ou deux heures par jour, pour savoir parfaitement cette langue. Quant à la théologie, les jeunes gens qui viendront avec moi ne la savent pas plus que toi ; ils l'apprendront à notre retour en France, car tout notre noviciat sera consacré à l'étude des règles de Saint-Dominique. Cela ne sera pas plus difficile pour toi que pour eux. Ce qui est clair, ce que je crois devant Dieu, c'est que tu as la vocation religieuse par ton caractère, ta foi ardente, par ton humilité, par le désir que tu as d'une vie pauvre et obscure, par les sentiments de la pénitence chrétienne, si remarquables chez toi ; enfin par ta conversion même si subite et si imprévue, et accompagnée de tant de circonstances par où Jésus-Christ a pris possession de ton âme et de ton corps. Les hommes ne se rencontrent pas en vain sur la terre. Ta vie entière a été disposée pour l'heure présente. Sans les desseins particuliers de Dieu sur toi, tu ne serais aujourd'hui qu'un barbouilleur de couleurs, un incrédule, un homme souillé des vices qui déshonorent la jeunesse lorsqu'elle est sans foi. Au lieu de cela, Dieu t'a donné une réputation à vingt ans, une foi profonde, des mœurs pures, le goût de ce qui est beau, un ami qui donnerait mille fois sa vie pour toi. Il a élevé ton existence par tous les points possibles. Cela ne peut être pour que tu achèves tes jours dans un atelier. Tu dois être apôtre de la vérité (14). »

L'avis de Lacordaire était très net ; ce qui ne l'empêche pas, deux ans après, de revenir à son idée première, exprimée dans la lettre du 16 septembre 1837, où il prétendait que Cabat était plutôt appelé au mariage qu'au sacerdoce et à la vie religieuse. Toutes les lettres postérieures ne font qu'insister dans le même sens. « Je suis porté à croire que le mariage est ta vocation, lui dit à nouveau Lacordaire ; la vie religieuse elle-même, avec ses mortifications n'aurait peut-être pas été capable de dompter en toi une âme passionnée et ardente. Même vivant avec moi, tu aurais éprouvé à la longue l'infirmité d'un homme à soutenir un autre homme. » Et il termine : « Tu as été jusqu'à présent plus chrétien de cœur que

(14) *Année dominicaine*, 1894, p. 153.

d'effet ; la foi te retient loin du mal, mais sans te donner les consolations qui naissent d'une communication fréquente avec toi (15). »

Cette fois, Lacordaire voyait juste ; chez cet artiste, le cœur était tout. Ses velléités de vocation n'étaient que dans l'attrait sentimental. Mais le sentiment se leurre trop souvent lui-même. En un instant il peut s'élever jusqu'au sommet les plus éthérés de l'idéalisme où il ne peut se maintenir, et retombe, l'instant suivant, dans ses infirmités charnelles. Lacordaire avait enfin reconnu ce dualisme douloureux du comportement de Cabat. « Je suis étonné, lui disait-il, qu'avec la force de ton caractère, un art aussi attachant que le tien, des succès et une foi profonde, tu ne puisses vaincre l'ennemi intérieur qui corrompt ta vie. Je me demande ce qu'il te faudrait. Cette passion satisfaite ne te mènerait pas loin ; c'est un charme d'un jour qui altère le vase où on l'a porté. Je pense quelquefois qu'une vie tout entière donnée à Dieu serait pour toi la source de la paix, mais il me semble aussi que tu n'es pas mûr pour un si grand sacrifice, si jamais tu dois l'accomplir. Oh ! que l'homme est faible pour sonder les plaies de l'âme (16). »

Aveu d'impuissance, et qui contraignit Lacordaire à orienter cette âme dans une voie plus facile. Cabat fit un heureux mariage, et devait devenir par la suite directeur de l'Ecole Française de Rome, destinée glorieuse à laquelle Lacordaire, quelques années plus tôt, n'eût certes pas cru.

La direction de Lacordaire avec l'abbé Paul Rencker semble avoir été plus avisée qu'avec Cabat. Dans le premier cas, il avait peur de se heurter à certaines résistances familiales, et il voulait que le jeune homme prît sa décision lui-même. Bien plus, ses avis, en matière de vocation, furent longtemps réticents pour ne pas dire négatifs ; et pourtant, Rencker, comme l'avenir le montra, était une vocation sûre. Au contraire, avec l'artiste Cabat, tempérament cependant très imaginatif, il prend, dès le début, une attitude très nette, quitte à se contredire deux fois dans la suite, pour revenir finalement à son idée première. Les résolutions, au lieu de venir de Cabat, venaient de Lacordaire, dont le jugement fut

(15) *Ibid.* La Quercia, 29 juillet 1839, p. 296.
(16) *Ibid.* La Quercia, 28 décembre 1839, p. 297.

peut-être un moment faussé par ce prisme trop enchanteur qu'est parfois l'amitié. Mais l'amitié, un peu comme l'amour, n'est-elle pas portée à tout embellir ?

⁂

La vocation est toujours une matière délicate, où les directeurs de conscience les plus avisés ne sont pas sans faire quelques faux pas. Mais le bon sens et l'esprit positif de Lacordaire reprennent tous leurs droits lorsqu'il s'agit de conseils adressés à des prêtres. Nous avons déjà vu que Lacordaire demandait aux jeunes gens du monde l'amour du travail, le souci de la méthode et de la continuité. Ces mêmes qualités seront exigées des prêtres, et de façon encore plus impérieuse.

Lacordaire avait connu, à Issy, un jeune abbé d'esprit brillant et de nature fine, issu d'une riche famille, et qui, semble-t-il, n'avait guère connu la gêne et l'effort. Il s'appelait Aristide Bernier. Devenu prêtre, il garda dans le sacerdoce les facilités de la vie bourgeoise qu'il avait connues pendant sa jeunesse. D'une humeur fantaisiste et capricieuse, il était incapable de se fixer. Lacordaire, dans un langage très savoureux, essaie de le mettre en face de ses obligations, et surtout s'efforce de lui donner un peu d'esprit de suite. « Tu rôdes autour de tout, lui écrit-il, et tu ne suis rien. J'aimerais mieux te voir vendre des harengs avec l'intention d'amasser quelques sous (17). » Le prêtre n'est pas fait pour mener une vie de maniaque bourgeois, vieux avant l'âge, et qui tue le temps avec des frivolités ; fi donc des « petites boîtes (18) », des « petits vases (19) », des « petits livres dorés et redorés (20) ». « Le duc de Saint-Simon, continue Lacordaire, quand il en veut à quelque seigneur de la cour, après avoir fait son portrait, ajoute pour combler la mesure de tout le mal qu'il en dit : *Enfin, c'était un bijoutier.* Passe encore dans un homme de cour, mais un homme de l'Eglise catholique doit mépriser toutes ces petites vanités ; rien n'est

(17) *Lettres du R. P. Lacordaire à un ami de séminaire,* publiées par M. Edouard Rousselle, p. 100, Paris, 7 juin 1829.
(18) *Ibid,* p. 38, Issy, 26 septembre 1827.
(19) *Ibid.*
(20) *Ibid.*, p. 38-39.

grand que ce qui est simple ; un prêtre n'est pas une miniature (21). »

La simplicité est en effet le gage d'un jugement sain. Connaître ses capacités et leurs limites, c'est éviter bien des mécomptes. Bernier était également un tempérament impressionnable, et Lacordaire lui conseille le ministère relativement plus facile des paroisses rurales ; la fièvre incessante des milieux urbains n'est guère indiquée pour les tempéraments nerveux et défiants d'eux-mêmes : « Le diocèse de Paris, dit encore Lacordaire à son ami, ne vaut rien pour toi (22) » ; « le travail des paroisses te serait insupportable ; après un mois, on n'est pas plus caché que tu ne le serais à X..., et les mêmes inconvénients se retrouvent. »

Quant aux situations semi-officielles dans l'administration diocésaine, elles sont une source de continuelles déceptions. Il faut se mettre en garde contre le mirage des postes honorifiques : « Etre secrétaire d'un évêque, dit Lacordaire à Bernier, c'est le sûr moyen avec ton caractère » de souffrir « toute la vie ».

« Des rapports continuels avec l'autorité, l'incertitude de plaire en voilà plus qu'il ne faut pour te consumer d'ennui. Tu es mélancolique, tu crains la faiblesse de tes talents, donc il te faut la paix et l'obscurité (23). » Une paroisse de campagne, voilà l'idéal. Lacordaire lui-même, au milieu de toutes ses tribulations, a plus d'une fois soupiré après cet humble bonheur. « Oh ! s'écrie-t-il, qui me fera curé de campagne, au fond de la vallée la plus étroite du Jura (24) ? » Naturellement, il souhaite à son ami pareille aubaine : « Un poste qui serait en vue t'empêcherait de servir l'Eglise, parce que ton amour propre te contraindrait toujours, et qu'un trop grand travail altérerait ta santé. J'aimerais pour toi, dans la sincérité de ton âme, quelque cure cachée. Tu serais occupé suffisamment, tu serais un bon curé (25) » ; « l'obscurité, la vertu, les bénédictions du pauvre et du villageois, voilà le bonheur du prêtre (26) ». Il faut laisser là « grandeurs (27) »

(21) *Ibid.*
(22) *Ibid,* p. 68, Paris, 12 avril 1828.
(23) *Ibid.,* p. 68-70.
(24) *Ibid.,* p. 66, Paris, 5 avril 1828.
(25) *Ibid.,* p. 64-65.
(26) *Ibid.,* p. 65.
(27) *Ibid.,* p. 101, Paris, 7 juin 1829.

et « rêves (28) » et se contenter tout bonnement de planter ses « choux (29) ».

Comprenons que le prêtre doit s'astreindre aux activités si obscures soient-elles de son ministère rural. Mais ces activités extérieures ne doivent point être pratiquées aux dépens de la vie spirituelle intérieure. Lacordaire exige un juste équilibre entre la vie active et la vie contemplative. Il ne dissimule pas à un curé lyonnais que « ce grand ministère » du prêtre est « périlleux » ; « mais avec la méditation quotidienne et la mortification des sens » on peut « surmonter l'ennemi ». Ce qui perd le prêtre, c'est la vie mondaine, les lectures profanes, les conversations futiles, la bonne chère, et les liaisons sensibles avec les personnes d'un autre sexe. « Considérez bien autour de vous, ajoute Lacordaire, et vous reconnaîtrez que dans ces cinq ou six choses est le germe de toutes les chutes. » « Ce qui fait le bonheur de la vie religieuse, c'est outre le sacrifice entier de soi, l'éloignement de toutes ces causes de langueur et de mort. La vie est telle que nous la faisons, par nos occupations habituelles. Celui qui lit l'Evangile, les docteurs et les saints, qui évite non seulement tout excès, mais châtie son corps comme saint Paul, celui-là est une forteresse inexpugnable à l'orgueil et à la volupté (30). »

Cet esprit de sacrifice est la condition indispensable d'un ministère fécond, et tout d'abord de cette influence profonde sur les âmes que doit être l'éloquence sacrée. Dieu ne saurait bénir une éloquence marquée au coin de la recherche et de l'effet à produire : « Il faut mettre du sang sur les paroles et confirmer ainsi ce qu'on a dit pour Dieu (31). »

Que « de prêtres infidèles, pour ne pas dire corrompus, prêchent l'humilité avec orgueil et la mortification sous la sensualité (32) ». Lacordaire stigmatise avec force cette dissonance entre les paroles extérieures et les sentiments intimes de l'âme ; comme Bossuet, il y voit une profanation, pour ne pas dire une sorte de « sacrilège ». Le prêtre qui

---

(28) *Ibid.*

(29) *Ibid.*

(30) *Correspondance de Lacordaire avec un prêtre lyonnais,* 4e lettre, p. 34-35. Sorèze, 28 janvier 1857.

(31) *Correspondance inédite de Lacordaire,* publiée par H. Villard, p. 226, Paris, 3 février 1846.

(32) Lettre à l'Abbé David, citée par Harispe (Pierre) *Lamennais et Gerbet,* t. I. Paris, société d'édition française 1909, p. 337-338.

annonce le Christ doit être lui-même un autre Christ, car, de la chaire, il distribue aux foules le même verbe divin qu'il immole à la Messe, et avec lequel il doit s'immoler lui aussi pour le salut de tous. En chaire, comme à l'autel, le prêtre doit être toujours une hostie vivante.

Ces dispositions mystiques, qui sont une préparation médiate à une prédication efficace, ne dispensent nullement l'orateur de cette préparation immédiate qui consiste dans les lectures, le travail de la composition et même l'effort de mémoire. Ici encore c'est le même esprit de renoncement et de sacrifice. « Préparez-vous dans votre cellule par des travaux sérieux, écrit Lacordaire à un religieux ; lisez les Pères, les sermonnaires, composez, apprenez par cœur (33). » « Tous les grands orateurs ont énormément travaillé, et l'erreur des jeunes gens est de croire que la facilité naturelle est tout (34). » « Beaucoup de jeunes ecclésiastiques échouent en chemin, parce qu'une fois *lancés,* comme l'on dit, ils n'apprennent plus, ne lisent plus, ne méditent plus ou ne mènent qu'une vie tiède et nomade, et s'affadissent ainsi en peu d'années. C'est qu'il est difficile de partager sa vie entre deux choses aussi diverses que l'activité de la chaire et le repos laborieux de la cellule. Presque toujours l'activité l'emporte et s'use rapidement elle-même. Parlez peu, préparez-vous beaucoup, lisez et relisez sans cesse les saintes écritures. Avec la Bible et saint Thomas, on peut aller au-dessus de tout (35). » Les principes de Lacordaire en fait d'éloquence sacrée sont identiques à ceux de Bossuet.

Cette forte préparation qui coûte tant à la volonté est donc la condamnation implicite de la fantaisie. Annoncer la parole de Dieu, et dans des conditions fructueuses, est un devoir grave pour le prêtre. Lacordaire le rappelle à Bernier sous une forme délicate et même plaisante, mais qui n'enlève rien au sérieux de sa monition. « Pour vous, bel oiseau bleu, lui dit-il, qui prêchez à merveille, quand vous êtes penché sur le bâton

---

(33) Lettre au Très R. P. Chézy des Frères Prêcheurs, Sorèze, 5 janvier 1860, citée par Mgr Michel Even, dans : « *Une grande âme chrétienne au service de ses frères, Henri-Dominique Lacordaire,* p. 66, Goupil, Laval 1938.

(34) *Ibid.*

(35) Lettre à l'abbé David, Flavigny, 3 juin 1853, citée par Harispe (Pierre), *Lamennais et Gerbet,* t. I, Paris, Société d'édition française et étrangère 1909, p. 337-338, citée par Perreyve dans *Lettres à des jeunes gens,* p. 237-238.

de votre cage, maintenant que vous étendez vos ailes en liberté, que vous buvez l'eau des ruisseaux, que vous posez vos pattes où vous voulez, je suis sûr que vous vous garderez bien d'ouvrir votre bec pour faire un sermon ; vous aimerez mieux chanter, et personne ne s'en plaindrait, si vous n'aviez pas un ami qui regrette de ne pas vous voir donner l'essor à vos talents par des études fortes et sérieuses. Mon cher Bernier, nous sommes dans des temps où il ne suffit pas pour remplir sa vocation d'être pieux et aimable, mais où il faut joindre à une grande vertu tout le savoir et toute l'éloquence dont Dieu a déposé le germe en nous (36). »

Le talent surtout est tenu à l'effort pour s'épanouir dans toute sa perfection, ou ne pas s'affadir dans une fausse sécurité.

Il va de soi que le rôle tout spirituel du prêtre lui interdira en chaire des sujets d'ordre politique. Le prêtre est le ministre de cette Eglise de Jésus-Christ qui a « civilisé le monde (37) », et lui a ouvert « les routes de l'éternité (38) ». Il doit donc éviter toute maladresse susceptible de froisser les esprits ou même de les rebuter. Le rôle de l'apostolat est la « conversion des âmes et leur perfectionnement, et rien n'y est moins propre que tout ce qui peut produire la défiance et l'irritation (39) ». « Il faut se tenir dans la ligne inattaquable qui nous est tracée par les grands modèles de la chaire chrétienne (40). » Réflexions pleines de bon sens, et toujours actuelles, qui préserveraient bien des prêtres de s'inféoder aux partis caducs. Le catholicisme n'est ni « bourbonnien, ni orléaniste, ni napoléonien (41) ». Il se tient au-dessus des coteries et se suffit à lui-même.

Ce sage équilibre ne sera assuré que si le prêtre reste vraiment l'homme de Dieu. D'assez longues pauses au milieu de son activité, lui seront donc nécessaires pour puiser sagesse et force neuve à la source de toute sagesse et de tout amour.

(36) Lettre à l'abbé Bernier, à la Poitevinière, près Chinon, cité dans *l'Année dominicaine*, Année 1892, p. 536.

(37) H. Villard, lettre de Lacordaire à un de ses camarades de séminaire, 8 novembre 1824, p. 159 ; cette lettre est adressée à Alexandre de Bernes, comme l'indique Renée Zeller qui en cite des extraits dans : *Lacordaire et ses amis*, p. 74-77, Spes 1939.

(38) *Ibid.*

(39) *Ibid.*, p. 384, Sorèze, 9 décembre 1860, lettre-circulaire aux prieurs de la province. Note de l'éditeur.

(40) *Ibid.*

(41) *Ibid*, p. 393 à M. Sabatier, avocat à Paris, Sorèze, 4 juillet 1861.

Il se réservera un temps pour le recueillement et l'examen de soi-même. Le ministère nous « arrache trop à la solitude, à la méditation qui sont nos deux plus grands appuis ». « Tâche, recommande Lacordaire à Bernier, de ne pas avoir de jours où tu n'aies été seul quelque temps ; un jour est perdu quand on n'y respire pas un peu dans le calme. Imite la nature qui rafraîchit, le soir, l'air embrasé, et qui laisse aux êtres las du bruit et de la lumière, un doux crépuscule pour se voir encore (42). » L'âme, comme les choses, doit se rafraîchir dans la retraite et le silence.

Tous ces conseils donnés à des jeunes prêtres dénotent chez Lacordaire beaucoup d'esprit réaliste. Ils sont le fruit d'expériences vécues. Cette sagesse, cet heureux équilibre qu'il exige du jeune clergé est le résultat d'un contrôle incessant de soi, c'est-à-dire du recueillement et de la réflexion. Ne disait-il pas qu'il faut allier la simplicité des « colombes » à la prudence des « serpents (43) ? » Dans le ministère pastoral, toute heureuse issue dépend de cette « admirable alliance (44) » dont le secret d'ailleurs « ne s'apprend pas d'un coup (45) ».

---

(42) *Lettres à un ami de séminaire*, p. 116, Paris, 19 avril 1830.
(43) *Ibid*, p. 97.
(44) *Ibid.*
(45) *Ibid*, p. 97-98.

DEUXIÈME PARTIE

MÉTHODE DE DIRECTION DE LACORDAIRE

CHAPITRE XI

Le Tempérament de Lacordaire

Bossuet, a-t-on dit, doit ses succès oratoires à son art de créer entre l'auditoire et lui une « émotion commune (1) ». Semblable raison explique le succès de Lacordaire. « La nature même de mon auditoire, dit-il à M^me^ Swetchine, composé d'âmes jeunes, entraîne la mienne ; je me rajeunis sans cesse au feu de leur contact (2). » Nous retrouvons pareille spontanéité, pareille jeunesse dans le directeur de conscience, et aussi le même succès. La réussite en cet art délicat n'est pas uniquement affaire d'intelligence ; on peut être profond théologien et subtil philosophe, sans avoir la moindre emprise sur les âmes. L'affinité des idées est ici peu de chose, ce qui importe, c'est une étroite correspondance de sentiments ; les âmes jeunes surtout, sont plutôt indifférentes aux raisonnements abstraits ; mais elles s'ouvrent pleinement

(1) J. Calvet, *La Littérature religieuse de François de Sales à Fénelon*, Paris 1938, p. 352.

(2) *Correspondance du R. P. Lacordaire et de M^me^ Swetchine* publiée par le C^te^ de Falloux, p. 512 et 513, Lettre de Lacordaire. Flavigny, 6 mai 1862.

à un idéal qui sourit à leur imagination ; sans prendre d'ailleurs la peine de l'apprécier, elles y croient de toutes leurs forces, sur la seule autorité de celui qui le propose. La direction de Lacordaire, c'est le prestige d'une âme qui prend possession d'une autre âme. Ce succès, il le doit à son tempérament qui est un heureux compromis entre la raison et la volonté d'une part, et la sensibilité de l'autre ; il a été « fort comme le diamant et tendre comme une mère (3) ». Si l'on en croit Lacordaire lui-même, cette unité dans la diversité est la résultante d'une hérédité double : « Je descends des Lacordaire et des Dugied, dit-il. Il est manifeste que l'on ne connaît mon sang qu'en suivant à travers les âges ces deux lignes de générations (4). » Nous ne saurions mieux faire que de suivre ce conseil pour saisir la facture d'une personnalité aussi riche qui rassemble deux éléments si contraires : la tendresse et la force.

***

Le père de Lacordaire était un ancien chirurgien de marine. Il avait fait la guerre de l'Indépendance américaine. De retour en France, Nicolas Lacordaire s'établit à Bussières-lès-Belmont, puis à Recey, communes de la Côte-d'Or. Le P. Chocarne nous dit qu'il était « d'une taille un peu au-dessus de l'ordinaire, le front haut, les yeux grands et vifs, parfois légèrement voilés d'une teinte de mélancolie (5) ». Il avait « une grande distinction, et sa science, comme la parfaite urbanité de ses manières, lui eurent vite acquis une grande considération (6) ». Lors de la tourmente révolutionnaire, il donna asile, dans sa propre maison, au curé non assermenté de Recey, et la population de l'endroit assistait, chez Nicolas Lacordaire, aux messes clandestines du prêtre réfractaire. Le médecin de Recey mourut jeune, d'une maladie de poitrine, à l'âge de quarante-six ans. Henri n'en avait alors que quatre.

(3) P. Chocarne, *Le R. P. H. D. Lacordaire, Sa vie intime et religieuse*, de Gigord 1912, 11e édition, p. 79.

(4) Lettres du R. P. H. D. Lacordaire, à Théophile Foisset, publiées par M. Joseph Crépon. Poussielgue 1886, tome II, p. 216, Sorèze, 26 janvier 1858.

(5) Voir P. Chocarne. *Le R. P. H. D. Lacordaire, Sa vie intime et religieuse*, 11e édition, tome I.

(6) Henri Villard, *Correspondance inédite du P. Lacordaire*, Paris, Palmé, 1870, p. 442.

Anne Dugied, restée veuve avec ses quatre fils (7), dont Henri était le troisième, se révéla femme d'une rare énergie, et à la hauteur de sa lourde tâche. Son tempérament, semble-t-il, l'apparentait à la femme forte de l'Ecriture, plutôt qu'à Marie la contemplative ; elle avait d'ailleurs de qui tenir. Au cours d'un sermon à la chapelle des Carmes, Lacordaire parla de ses origines familiales. « Ma mère, dit-il, était la fille d'un avocat au Parlement de Bourgogne. Elle a connu par conséquent la vie de la bourgeoisie d'avant 1789, et cette vie était celle de son père, de mon grand-père. Voulez-vous savoir quelle était, sous le rapport dont nous parlons, la vie d'un avocat au Parlement de Bourgogne ? Je vais vous le dire.

« Un avocat au Parlement se levait à quatre heures du matin. A sept heures, il allait au Palais, après avoir pris une croûte de pain ; il en revenait vers les onze heures ou midi. A une heure, il se mettait à table avec sa famille ; on prenait la soupe et le bœuf ; rien de plus, rien de moins. On retournait au Palais à trois heures ; c'est ce qu'on appelait l'audience de relevée ; on y restait jusque vers cinq heures, un peu plus, un peu moins. A cinq heures, on était libre, on voyait ses amis, on jouait une partie avec eux. A neuf heures on soupait avec un morceau de rôti et un peu de dessert, et on se couchait à dix heures.

« Voilà quelle était la vie bourgeoise, non pas du temps de saint Louis, ou de Louis XIV, mais du temps de vos grands-pères. Et c'était comme cela que l'honneur des familles, que la dot des filles, que la continuité de la santé et du lustre du visage, de la vraie beauté de l'homme se perpétuaient (8). »

Anne Dugied était digne d'une telle lignée, et elle en avait recueilli les austères traditions. Le trait suivant suffira à nous en convaincre. Son plus jeune fils, Télèphe, ayant échoué à son examen de Saint-Cyr, décida de s'engager comme simple soldat, et sa mère lui écrivait la veille de son départ : « Demain, mon fils, vous partirez pour l'armée (9) » ; « je n'ai pas besoin de vous dire d'être soumis à vos chefs, et fidèle

(7) Antoine n'était que son beau-fils, né d'un premier mariage de Nicolas Lacordaire avec M^lle^ Pétot de Voulaines ; cf. Noble, *le P. Lacordaire, apôtre et directeur des jeunes gens*, appendice, 2^e^ édition, p. 308.

(8) *Tribune sacrée*, année 1850, p. 137.

(9) P. Chocarne. *Le R. P. H. D. Lacordaire, Sa vie intime et religieuse*, p. 17.

à l'honneur. Je ne vous reverrai que le jour où vous serez officier. La bravoure n'est pas la témérité ; un soldat se doit à son pays ; le véritable devoir consiste à faire son devoir partout et toujours. Allez mon enfant ; j'aurai les yeux sur vous, embrassez-moi et que Dieu vous protège (10). »

Ces fortes paroles, à la fois si romaines et si chrétiennes, justifient l'appréciation de Lacordaire sur sa mère ; elle « nous avait aimés, dit-il, d'un dévouement de chaque jour, grand et sans partage, mais où l'action parlait plus que la bouche (11) ».

Nul doute que la vigueur de ce tempérament n'ait trempé celui du fils, et Lacordaire pouvait bien dire qu'il descendait des Lacordaire et des Dugied.

De son père, il a hérité sa sensibilité délicate, le sentiment profond de son libéralisme toujours magnanime, peut-être aussi un léger goût de l'aventure (12). Ne dit-il pas à M^me^ Swetchine, en lui faisant part de ses impressions sur la campagne romaine : « Je me propose de faire une grande promenade à cheval (13) » ; « vous ne sauriez croire combien j'aime à découvrir et à m'approprier une étendue de terrain inconnue, en la fouillant dans tous ses replis. Il y a en moi de l'Arabe bien certainement (14). » Quant à sa mère, elle lui a légué sa force de caractère, sa volonté irréductible d'aboutir dans tous ses projets.

Nous avons ainsi la clef de son tempérament ; il a bien été « fort comme le diamant et tendre comme une mère » ; que l'on explique sa sensibilité par le romantisme ambiant de son époque ; c'est trop peu dire ; il était prédisposé à « la maladie du siècle » par sa nature, sa complexion même. « J'aime la tristesse, nous confie-t-il, je vis beaucoup avec elle. On me parle de gloire d'auteur, de fonctions publiques ; j'ai bien de semblables velléités. Mais franchement j'ai pitié de la gloire, et je ne conçois plus guère comment on se donne tant de mal pour courir après cette petite sotte. Vivre tranquille au coin de son feu, est chose plus douce que de jeter son repos à la renommée, pour qu'elle vous couvre, en échange, de paillettes

(10) *Id.*
(11) *Correspondance du R. P. Lacordaire et de M^me^ Swetchine*, par de Falloux. Didier 1864, 8 septembre 1836.
(12) *Ibid.*, p. 77, 11 octobre 1836.
(13) *Ibid.*
(14) *Ibid.*

d'or... Je ne serai jamais content de moi que lorsque j'aurai trois châtaigniers, un champ de pommes de terre, un champ de blé et une cabane au fond d'une vallée suisse (15). »

Vie simple et sobre dont se fût accommodé Fénelon, mais surtout Rousseau ; car cette page n'est pas seulement intéressante par la simplicité de mœurs qui la caractérise, mais surtout par ce besoin inné chez Lacordaire de solitude.

La société, comme pour Rousseau, lui a toujours inspiré de la défiance à cause de ses intrigues. « Veillez beaucoup sur vos paroles, écrit-il à Perreyve ; ne multipliez pas vos relations (16). » « C'est la solitude qui m'a sauvé des ennemis ; elle est encore aujourd'hui mon asile (17). »

Mais les épreuves et les déceptions ne nous donnent pas la raison profonde de cette hantise de la retraite. Lacordaire envie la solitude certes, mais une solitude à deux. Ce qu'était la solitude à l'amour pour Rousseau, elle l'est à l'amitié pour Lacordaire. « J'ai toujours eu besoin de la solitude, écrit-il à Montalembert, même pour dire combien j'aimais (18). »

Lacordaire veut se consoler des nombreux déboires que la société lui inflige dans l'intimité d'une amitié très tendre, que ne saurait violer aucun regard profane. « Je veux, dit-il, m'ensevelir au fond d'une campagne, ne plus vivre que pour un petit troupeau d'hommes, trouver toute ma joie en Dieu et dans les champs. On verra bien que je suis un homme simple et sans ambition. Adieu les grands travaux ! Adieu le renom et les grands hommes ! J'en ai connu la vanité et je ne veux plus que vivre obscur et bon. Quelque jour, quand Montalembert aura blanchi au milieu de l'ingratitude et de la célébrité, il viendra voir sur mon front les restes de notre jeunesse commune. Nous pleurerons ensemble au foyer du presbytère (19). »

Quand on sait ce que Lacordaire doit à Rousseau, cette page digne du *Vicaire Savoyard* ne doit pas nous surprendre. Lacordaire nous fait ici songer à l'abbé de la Harpe, autre

---

(15) *Correspondant,* XVII, p. 826.

(16) *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens,* publiées par l'abbé Henri Perreyve ; 22e édition, lettre 80e, p. 342, lettre à Perreyve. Sorèze, 31 mars 1856.

(17) *Ibid.*

(18) Lettre à Montalembert, 3 décembre 1834, cité dans le *R. P. Lacordaire* par Montalembert, p. 90.

(19) Lettre de Lacordaire à Montalembert, 9 avril 1832, *Ibid,* p. 85-86.

« disciple involontaire » de Rousseau et qui avait refusé la riche cure de Nogent, pour rester modeste curé de Pavant.

« La vertu, dit la Harpe, habite la campagne, c'est chez ces hommes simples qu'on la retrouve dans toute sa pureté. Ils sont sensibles, vertueux et nous n'avons souvent que l'amour-propre de le paraître. J'ai leur affection, toute leur confiance, parce que j'ai leur estime (20). »

Le jugement de Foisset est fondé quand il nous dit que « *La Profession de Foi* » fut « l'évangile religieux » de Lacordaire. « Rousseau, nous dit celui-ci, fut créé par Dieu pour être le Jérémie païen des deux siècles païens qui allaient s'achever dans les révolutions, et la destinée de ce nom-là n'est pas encore achevée tout entière (21). »

Mais quelle qu'ait été l'influence de Rousseau sur Lacordaire, il y avait entre eux certain parallélisme de tempéraments. Aimer dans une solitude à deux, tel fut le rêve de Rousseau en amour, tel fut celui de Lacordaire en amitié. Le sentiment de la nature prend une grande place dans les lettres de Lacordaire. Ce n'est pas là un truchement indispensable aux tendres échanges de deux cœurs qui s'aiment. Mais cette émotion prélude à leur communion, et enrichit leur amitié d'un sentiment nouveau. Savoir que notre ami éprouve les mêmes impressions que nous, devient ainsi un autre nous-même, le rend encore plus digne de notre amitié. La nature est le fidèle miroir où se retrouvent deux états d'âme identiques, et qui finit par les confondre.

L'imagination de Lacordaire se représente volontiers le site qui accueille son ami, et sa tendresse s'étend à cette nature propice aux effusions de l'amitié. Quand il n'a pu suivre son confident à travers ses lointaines périgrinations, il se crée alors, dans la solitude de sa chambre, un monde fictif où il entrevoit le visage de l'absent. « Je gravis vos montagnes, je me promène dans vos vallées, écrit-il à Perreyve, je m'assieds avec vous sous un arbre (22). »

« Vos montagnes », « vos vallées », mais ce sont aussi les montagnes et les vallées de Lacordaire, car l'amitié veut mettre tout en commun, même les choses à qui elle prêterait si volontiers une âme ; n'est-ce pas par l'entremise discrète

---

(20) P. M. Masson, *La Religion de J.-J. Rousseau*, Paris 1916, p. 210.
(21) *Avenir*, 7 janvier 1831.
(22) *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens*, 36e lettre, p. 188. Lettre à Perreyve, Paris, 2 août 1851.

de la nature que se fait le chaste mariage des esprits et des cœurs ? Le paysage « état d'âme » de Rousseau et de Lamartine, nous le retrouvons dans Lacordaire : « Mille tendresses à vos montagnes, qui vous font du bien, dit-il encore à Perreyve, à votre air, à vos bois, à vos eaux, à tout ce qui entre dans votre vie pour la ranimer (23). » Tant il est vrai que le sentiment de l'amitié a agrandit et orchestre toute perspective.

Et quand Perreyve annonce son retour, Lacordaire en suit toutes les étapes d'un regard qui dissimule mal son impatience : « Vous êtes, lui dit-il, tellement homme à vous arrêter en chemin, comme à Biarritz, pour jouir des choses que vous aimez, qu'il me semble pardonnable de supposer que vous avez mis trois semaines de Bayonne à Paris, comme au bon vieux temps de nos pères (24). » « Ainsi donc il faut s'estimer heureux de vous savoir, à huit heures de chemin, sur la même terre que nous aimons (25). » Lacordaire, jusque dans l'âge mûr, a gardé un peu, avec ses amis, le caractère d'un enfant câlin, qui s'accommode mal des remises, et à qui l'on finit par tout accorder.

C'est que la solitude, sans aucun ami, fut toujours pesante à Lacordaire, et surtout cette solitude morale où nous laisse la foule anonyme. Il en souffrit dès les premiers débuts de son ministère à Paris, alors qu'il était aumônier de la Visitation ; sa mère vint l'y rejoindre, et Lacordaire raconte dans son *Testament* qu'elle lui répétait avec mélancolie : « Tu n'as point d'amis (26). » « Je n'en avais point en effet (27) », ajoute Lacordaire. Ce sentiment de la solitude confine même à l'angoisse, lorsqu'il le subit à l'étranger ; au cours d'une visite à Oxford, il confie toute son amertume à Perreyve : « Que je vous ai recherché dans mon cœur en me promenant solitaire au milieu de ces hommes de votre âge ! Pas un ne me connaissait, ni se souciait de moi ; j'étais comme n'existant pas, pour eux tous, et plus d'une fois, les larmes me sont venues aux yeux, en pensant qu'ailleurs

---

(23) *Ibid.*, p. 190.
(24) *Ibid.* Paris, 23 avril 1852, 42e lettre, p. 210, lettre à Perreyve.
(25) *Ibid.*, p. 210 et 211.
(26) *Testament du P. Lacordaire ;* au début du tome I des *Lettres du R. P. H. D. Lacordaire à Théophile Foisset,* publiées par M. Joseph Crépon, pfl XXX.
(27) *Ibid.*

j'aurais rencontré des regards amis (28) ! » Ce n'est qu'un voyage, et c'est déjà la mélancolie de l'exilé qui rêve à la patrie absente et aux amis lointains.

Aimer dans la solitude n'est pas la seule exigence de Lacordaire, il faut encore que l'être aimé soit l'exacte réplique de son âme même.

Newman a écrit : « Trois fois heureux ceux qui savourent la joie d'être seuls, à qui ni entretiens d'amis, ni charmants paysages n'offrent rien à quoi le cœur puisse se prendre. Il y a plus ; la terre dans ses plus beaux atours de lumière, de joie, ne fait que les accabler davantage. Elle veut les faire sourire et les enivrer ; mais eux, dégoûtés, fuient derrière le voile, cherchant la présence de celui qui seul peut les rendre heureux (29). »

Combien au contraire, le sentiment de la nature et de l'amitié, qui souvent se confondent, sont chers à Lacordaire ; pour Newman, la nature, au moins d'après cette page, est un objet d'accablement, comme elle le fut pour Vigny, alors que Lacordaire, ainsi que Lamartine, la prennent pour amie et confidente.

Cependant entre Lacordaire et Newman, il y a eu moins un trait commun : une attitude faite de réserve à l'égard des personnes qui voudraient gagner leur amitié. Bremond dit que « Newman, comme tant d'Anglais authentiques, est un timide (30) ».

Sans être à proprement parler timide, Lacordaire est un sensible et un nerveux ; il a une pudeur instinctive de ses sentiments profonds, qui le fait se replier sur lui-même. Il n'a pas nié d'ailleurs cette infirmité morale : « J'aime, dit-il à M^me^ Swetchine, j'en suis certain, j'aime et profondément, et néanmoins il est vrai qu'il y a en moi quelque chose que je ne puis pas nommer, qui cause de la peine à ceux que j'aime. Ce n'est pas de l'âpreté, je suis doux, ce n'est pas de la froideur, je suis passionné ; c'est quelque chose d'entier qui est trop oui ou trop non, une certaine difficulté à découvrir ce

---

(28) *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens* publiées par l'abbé Henri Perreyve, 41^e^ lettre, pfl 207, lettre à Perreyve. 16 mars 1852.

(29) *Verses on varions occasions* L IV Melchisedech. Ces vers ont été écrits à Corfou en 1833 ; il est curieux de comparer ce poème au Moïse de Vigny ; dans *Newman,* Essai de Biographie psychologique par Henri Bremond. Paris 1906, Note 2, p. 44.

(30) Bremond, *Ibid,* p. 48.

dont le cœur d'un ami a besoin, une habitude du silence, qui me fuit quelquefois sans que je m'en doute. Combien j'ai de la peine à parler ! Avec ma mère, qui s'était accoutumée à moi et qui se contentait d'une grande douceur de mœurs dans mes rapports avec elle, il m'arrivait souvent de rester sans rien dire. Hier, j'ai fait de grands efforts pour égayer un jeune ecclésiastique assez gravement malade dans notre maison, et qui me priait de lui raconter quelque chose pour l'amuser, il m'a été impossible de parler seul. Les femmes ont cela d'admirable qu'elles peuvent parler tant qu'elles veulent, comme elles veulent, avec l'expression qu'elles veulent ; leur cœur est une source qui coule naturellement. Le cœur de l'homme, le mien surtout, est comme ces volcans dont la lave ne sort que par intervalles, après une secousse (31). » Et il conclut : « Ayez donc un peu de compassion de ma nature sauvage (32). »

Jamais échappée soudaine de cette âme tourmentée n'a été plus vraie. En amitié, Lacordaire est incapable de mesure ; ou il se donne tout entier, et c'est ce qui l'oppose à Newman, ou il se tient sur une réserve assez voisine de la défiance, et voilà qui l'en rapproche.

Mais sous quel choc cette source, si jalouse de ses trésors, consentira-t-elle à s'ouvrir ? L'amitié, et l'amitié sensible seule possède ce secret. Elle peut naître subitement d'un regard, d'un sourire. Nous avons déjà cité ce texte de Lacordaire : « Je n'ai jamais ressenti d'affection que pour la beauté rendue sensible dans les traits du visage (33). » Lacordaire n'est pas indifférent aux charmes extérieurs et il interprète le dedans d'une âme par les dehors gracieux de la physionomie. Quand Perreyve lui apprend la mort de son ami, le Vicomte Herman de Jouffroy, Lacordaire lui répond : « Sa physionomie m'avait beaucoup plu, quand vous me l'aviez présenté (34). » Et lors d'un voyage à Rome, il fait cet aveu à M^me^ Swetchine : « J'avais rencontré sur le bateau à vapeur, un jeune homme qui m'avait plu et qui m'avait montré de l'affection ; mais

---

(31) De Falloux, lettre de Lacordaire à M^me^ Swetchine, p. 75, Rome, 8 septembre 1836.

(32) *Ibid.*, p. 76.

(33) *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens*, p. 212, lettre à Perreyve, Sorèze, 4 mars 1859.
Sorèze, 4 mars 1859.

(34) *Ibid.*

après une quinzaine de jours au plus, il est parti pour Ravenne, sans espoir qu'il repasse ici pour retourner en France. J'ai trop eu la faiblesse d'aimer, et Dieu m'en punit par l'isolement (35). » Style, dont le rythme alangui, exprime toute la mélancolie qu'un visage, furtivement aperçu, laisse après son trop court passage.

Il serait injuste de dire que Lacordaire aime sans raison et par légèreté capricieuse ; mais ses amitiés ne sont pas l'effet d'un choix libre et réfléchi, au moins de prime abord ; de même que Montaigne ne pouvait donner de raison positive à son affection pour La Boétie, de même les amitiés de Lacordaire restent empreintes de quelque mystère. La meilleure explication qu'on puisse en donner, c'est que l'amitié pour Lacordaire est une « ressemblance mystérieuse (36) » entre deux âmes, une affinité plutôt pressentie que reconnue, et se laissant deviner par les expressions du visage.

L'amitié de Lacordaire pour Perreyve et Montalembert ne s'explique pas autrement. Perreyve avait un impérieux besoin d'affection sensible, et le cœur de Lacordaire ne laissa jamais le sien sans réponse. Perreyve est pour lui l'hôte habituel de sa solitude, surtout lorsqu'il est à cent lieues de là, car l'absence chez Lacordaire ne fait qu'aviver le désir, et il trompe le silence et l'amertume de son isolement par quelque image chère à son cœur. « Je vous possède dans mes bonnes heures, écrit-il à Perreyve, comme un ornement particulier du lieu où j'ai réuni tout ce que j'aime (37). »

Ce souvenir du visage aimé n'est pas un masque indéterminé, froid et terne, elle en est l'image vivante et précise, avec ses traits les plus caractéristiques qui restent gravés de façon indélébile dans la mémoire affective. Lacordaire annonce en ces termes à Perreyve les transformations de l'école de Sorèze et le prie de venir les visiter : « La grille sera préparée pour Pâques, et vous la verrez de vos deux beaux yeux noirs, cet été (38). »

Parfois un long et involontaire silence met de l'inquiétude au cœur de Perreyve, alors pour rasséréner son aimable

---

(35) De Falloux, Lettre de Lacordaire à M^me^ Swetchine, p. 68, Rome, 25 juillet 1836.

(36) *Sainte Marie Madeleine*, chap. I.

(37) *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens*, lettre à Perreyve, Paris, 22 juillet 1851.

(38) *Ibid.*, p. 386, 99^e^ lettre ; lettre à Perreyve, Sorèze, 4 mars 1859.

confident, Lacordaire se sert de quelque comparaison mythique, dont l'irréalité même enchante l'imagination de Perreyve autant que la sienne. « Il n'y a que moi, lui dit-il, qui vis pour vous aimer. Pourquoi me dites-vous de vous le dire ? Est-ce que vous n'entendez pas que je vous le dis tous les jours ? Il faut que vous n'ayez pas d'oreilles pour entendre à travers le temps et l'espace. Cicéron dit, je crois, dans le *Songe de Scipion,* que les astres font de la musique en marchant dans le ciel, et qu'on peut très bien les entendre pendant la nuit, quand on sait les écouter. Je parierais que vous ne les avez jamais entendus, puisque vous n'entendez pas dans mon cœur le bruit de votre nom et de votre souvenir. Je vous aime donc, je vous aime véritablement (39). » La comparaison est d'une grâce un peu mièvre ; mais l'amitié romantique est ainsi faite ; elle se complaît à donner le branle à toutes les harmoniques susceptibles d'enrichir et de prolonger le sentiment.

Pour que Lacordaire se livrât avec cette naïveté, il fallait que Perreyve fût vraiment l'ami de cœur à qui l'on confie tout, pourvu que cet ami garde, comme un don personnel, les secrets qui lui sont dits à l'oreille ; les témoignages d'amitié, comme ceux de l'amour, supportent mal la lumière et la publicité ; ils perdent leur arôme, si l'on a l'imprudence d'en faire étalage ; aussi Lacordaire reproche-t-il à Perreyve une légère indiscrétion : « Vous avez eu tort de montrer ma dernière lettre, lui dit-il ; belle ou non, elle était pour vous seul, et j'entends par vous seul ceux aussi que vous aimez tendrement, et qui sont comme une partie de votre âme ; car je suis obligé de prendre votre âme avec toutes ses dépendances, sous peine de ne pas l'aimer entièrement ; ce qui ne veut pas dire que je dois aimer absolument tous ceux que vous aimez, mais être incliné vers eux, et souffrir que mes épanchements près de vous débordent un peu dans leur cœur. Quant aux autres, c'est-à-dire aux étrangers, ces communications ont pour effet de refroidir la confiance du style, et de n'oser plus se livrer avec autant d'abandon. On veut bien se montrer à nu devant une âme que l'on aime, mais non pas devant toutes ; et puis la communication aux étrangers extravase le parfum de l'amitié. Il faut être seul pour lire une page que l'on aime (40). »

(39) *Ibid.*, même lettre, p. 385 et 386.
(40) *Ibid.*, p. 261, 57e lettre à Perreyve, Toulouse, 2 février 1854.

Nous trouvons dans ces lignes le sentiment non dissimulé d'un égotisme raffiné qui consiste à savourer seul une lettre intime, mais aussi l'appréhension du léger ridicule qui peut atteindre son auteur, quand elle a été divulguée. Ces craintes ne sont pas tout à fait vaines, car les formules, qui terminent les lettres de Lacordaire dénotent un sentimentalisme parfois naïf qui prêterait facilement à sourire. « C... vous aura dit qu'il m'avait vu à Sens, dit-il à Perreyve. Il m'est venu comme une brise de vous, et en l'embrassant je croyais presque vous tenir sur ma poitrine (41). » C'est là un transfert d'affection plutôt inattendu, et peu flatteur pour la tierce personne qui en fut l'occasion. On ne saurait dans les lettres de Lacordaire dénombrer les formules de ce genre : « je vous presse sur mon cœur (42) ». Remarquons surtout la conclusion suivante où Lacordaire s'abandonne malgré lui et confesse sa naïveté : « Je suis bien touché, mon bon petit enfant, dit-il à Perreyve, de ce que vous me dites de votre attachement pour le vieil et pauvre moine. Je vous parlerais bien plus tendrement, si je n'étais plus à l'âge où le cœur s'épanche avec une entière liberté. Je pense ce que je dis malgré moi, pour ne pas paraître trop naïf et trop aimant (43). » Et Lacordaire ajoute comme pour faire taire ses scrupules : « Il est vrai que je puis me dire votre père, et vous serrer sous ce nom bien profondément sur mon cœur (44). »

Ces formules répondent à un état d'âme trop réel, à un besoin d'aimer et d'être aimé. Lacordaire s'est toujours efforcé d'éliminer entre Perreyve et lui toute convention protocolaire qui eût pu refroidir et détendre leur intimité. Nous avons eu l'occasion de citer la lettre, où Lacordaire défend à son ami de l'appeler mon *Révérend Père,* mais seulement *mon père* (45), car il n'y a de véritable amitié qu'entre égaux ; et Lacordaire avait souhaité cette égalité si absolue qu'il demanda un jour à Perreyve de le tutoyer ; la preuve nous en est donnée dans une lettre de Perreyve à Foisset. « Jamais, écrit Perreyve, je n'ai permis à ma jeune amitié de se fami-

(41) *Ibid.*, p. 250, 54e lettre, lettre à Perreyve, Chalais, 17 septembre 1853.

(42) *Ibid.*, p. 269, 58e lettre ; lettre à Perreyve, Toulouse, 6 mars 1854, et *passim.*

(43) *Ibid.*, p. 189 et 190, 36e lettre à Perreyve, Paris, 2 août 1851.

(44) *Ibid.*, p. 190, même lettre.

(45) *Ibid.*, p. 285, lettre 44e, lettre à Perreyve, Toulouse, 3 avril 1854.

liariser avec son grand objet. Le Père s'en est plaint quelquefois, il m'a *ordonné de le tutoyer,* il a voulu briser ce qu'il appelait cette glace. Mais je lui ai fait connaître sincèrement qu'il gênait alors mon âme, et que la vraie forme libre de ma tendresse pour lui était celle d'un respect religieux (46). »

En pareille circonstance, il est manifeste que le disciple fait discrètement la leçon à son directeur spirituel. A cause de son sentimentalisme même, Lacordaire perd la claire et saine vue des choses ; si l'on se rappelle qu'entre Perreyve et lui il y avait une différence d'âge de près de trente ans, on reste surpris de pareille proposition ; et il est certain que si Lacordaire avait eu à juger un cas analogue, où il eût été exclusivement juge sans être partie, son bon sens habituel eût réprouvé semblable pratique, préjudiciable au bien du dirigé comme à celui de son directeur.

Ce diagnostic du comportement sentimental chez Lacordaire serait incomplet, sans un examen de ses relations avec Montalembert. D'après Lecanuet, Montalembert avait de « longs cheveux bouclés (47) », de « grands yeux bleus (48) », « des lèvres roses (49) » ; c'était plus qu'il n'en fallait pour séduire l'âme d'artiste qu'était Lacordaire, et les termes d'affection, prodigués à Montalembert, ne le cèdent nullement en fait de tendresse, à ceux adressés à Perreyve ; on peut s'en convaincre par de telles appellations : « Ah ! mon chéri (50) » ; quelquefois le bon goût est sacrifié au sentiment, ainsi nous trouvons cette comparaison aventurée, sous la plume de Lacordaire : « Mon âme, comme Iphigénie, attend son frère au pied des autels (51). » Entendons par là que Lacordaire invite son ami à lui répondre la messe. Rapprochement plutôt malheureux entre l'antiquité païenne et la religion chrétienne.

Cette affection d'une sensibilité aussi vive, Lacordaire parut un moment la réprouver : « Je me suis toujours cru capable de trop t'aimer, avoue-t-il à Montalembert, moi,

---

(46) Cité par l'abbé Cl. Peyroux, dans *L'Abbé Perreyve raconté par lui-même,* Spes 1933, p. 109, note I, sans date.

(47) R. P. Lecanuet, Prêtre de l'Oratoire. *Montalembert, sa jeunesse,* p. 9.

(48) *Ibid.*

(49) *Ibid.*

(50) Lettre à Montalembert, Paris, 20 octobre 1833, cité dans le *Correspondant,* tome 87, p. 991. Année 1872.

(51) Montalembert, p. 14-15.

pauvre prêtre, qui devrais être mort à moi-même, et ne songer qu'au salut de mes frères. Je me reprochais des marques d'amitié beaucoup trop vives, trop sensuelles, pas assez graves dans un homme qui offre chaque jour à Dieu le sacrifice sans tache (52). »

Saint Dominique fit, à la fin de sa vie, cette confession publique à ses religieux : « Quoique la bonté divine m'ait préservé jusqu'à cette heure de toute souillure, je vous avoue cependant que je n'ai pu échapper à cette imperfection de trouver plus de plaisir à la conversation des jeunes femmes qu'à celle des femmes âgées (53). »

Chez saint Dominique, la conscience de son imperfection est plutôt l'effet d'un scrupule ; chez Lacordaire l'aveu est plus net, parce que l'imperfection est relativement plus grave ; les reproches qu'il se fait ont un tout autre objet que ceux que s'adresse saint Dominique. Avant son entrée au séminaire, Lacordaire écrivait à un ami : « Je n'ai point encore aimé de femmes, et je ne les aimerai jamais par leur côté réel (54). » C'est que l'amitié sensible préservait peut-être Lacordaire de l'amour. L'amitié, chez lui, ne s'est jamais totalement désincarnée, sauf à la fin de sa vie ; nous ne voulons nullement insinuer que délibérément il se soit complu dans des liaisons molles avec des jeunes gens. Son esprit de pénitence, et la force avec laquelle il réprouve l'amitié sensuelle le mettent au-dessus de tout soupçon. Mais autre chose est de faillir, autre chose d'avoir des tendances un peu troubles. Que Lacordaire ait été enclin aux « amitiés particulières » on ne peut le nier. Tout nous porte à le croire : sa propension au rêve sentimental, la légère altération du jugement qui en est parfois la suite, la conscience qu'il a de son comportement un peu suspect, ainsi qu'en témoigne l'aveu à Montalembert, voilà un ensemble d'indices qui révèlent chez Lacordaire un cas de mélancolie latente, comme chez la plupart des nerveux. Sous l'effet de cette mélancolie provenant d'une injustice, d'un procédé peu délicat, sa sensibilité émotive se rétracte avec douleur, et il se réfugie dans la soli-

(52) *Correspondant.* Année 1872, p. 991.

(53) Le Bienheureux Jourdain de Saxe, Vie de saint Dominique, chap. IV, n. 68, cité par Lacordaire, dans *Vie de saint Dominique.* Œuvres, I, p. 295 et 296.

(54) Lettre à M. Fontaine, 17 novembre 1823, citée par l'abbé Ant. Ricard, dans *Lacordaire,* 2e édition, Paris 1883, note 5, p. 21.

tude et le rêve, pour y trouver un dérivatif à ses maux. L'amour lui étant interdit, c'est à l'amitié qu'il ira demander force et soutien.

Lacordaire décrit ainsi, avec un rare bonheur d'expression, le tempérament aux prises avec la tristesse : « L'âme, sans se détacher du bien, éprouve l'amertume d'un sacrifice qui n'a pas été récompensé, et se retourne vers Dieu, dans une mélancolie que la vertu condamne, mais que la bonté divine pardonne (55). »

Cette phrase nous apparaît comme le résumé précis de la psychologie intime de Lacordaire ; d'abord une dépression profonde, suivie d'une réaction de défense, encore que pénible. Sans doute n'est-il pas question d'amitié dans ces lignes. Mais rapprochons ce texte de celui adressé à Montalembert, où Lacordaire, désabusé, rêve d'un presbytère solitaire que Montalembert est déjà invité à partager, et nous en conclurons que l'amitié, et la solitude, même imaginaire, aident l'âme meurtrie à lever vers Dieu un regard de détresse.

C'est l'habitude de la discipline religieuse, qui sauve Lacordaire de la mélancolie chronique ; il n'y a jamais eu en lui de conflit ouvert entre les impulsions d'une sensibilité parfois inquiète, et les normes directives qui furent toujours les jalons de sa vie intérieure. Rêveur et sentimental, il l'a été sans aucun doute ; mais ce rêve, grâce à l'idée de Dieu, à un amour profond et même sensible du Christ, qui fut toujours le centre et l'unité de sa vie, ce rêve devient générateur d'action et d'optimisme ; au lieu d'émietter les forces de l'âme, il les rassemble en les exaltant, pour les orienter vers un idéal divin. L'amitié brise son cadre sensible pour se dilater, s'épanouir, se spiritualiser en une cause plus large et plus noble ; et comme la direction des jeunes gens se confond avec l'amitié que Lacordaire leur prodigue, elle épouse sans peine la courbe de ce sentiment. Les preuves de ce processus psychologique abondent, et nous n'avons que l'embarras du choix.

---

(55) *Correspondant*, 25 septembre 1856, t. XXXVIII, p. 905, cité par Montalembert, *Œuvres polémiques et diverses*, t. III, 1868, p. 562.

CHAPITRE XII

Lacordaire et les Jeunes Gens
Rôle du Sentiment dans sa Direction Spirituelle

§ 1 Le sentiment de la nature

Le sentiment de la nature est très vif dans les lettres de Lacordaire. Mais il ne faudrait pas y voir uniquement une source d'émotions chères aux dilettantes. Lacordaire est une âme d'artiste, mais l'art n'est pour lui que le portique du sentiment religieux. Il a compris comme saint François d'Assise, saint François de Sales, et beaucoup de romantiques de son époque, que le sentiment esthétique met les jeunes âmes, éprises de beauté en état de réceptivité religieuse. « Quand le voyageur traverse les Alpes, écrit-il à Perreyve, il vient un moment où les premières brises de l'Italie lui annoncent la présence de cette grande et aimable terre, il s'arrête pour en respirer le parfum, et il oublie les tempêtes qu'il vient de laisser derrière lui (1). » Et Lacordaire ajoute : « Oh ! que Dieu est bon à ceux qui ne cherchent que lui ! Tachez, mon cher enfant, d'habiter là, et de vous y faire un grand calme, non pour vous endormir dans une paix trompense, mais pour y puiser la force qui attend, qui croit et qui combat (2). »

Et voici une description de la région provençale, toute baignée de clarté sereine : « J'ai été à Hyères, à trois ou quatre lieues de Toulon ; c'est une petite plaine entourée de montagnes et ouverte sur la mer, où elle est encore protégée par une ceinture d'îles ; la végétation y est toute napolitaine.

(1) *Lettres à des jeunes gens*, p. 342, lettre à Perreyve, Sorèze, 31 mars 1856.

(2) *Ibid.*

Ce sont des rosiers en fleurs dans les haies, des champs de petits pois et d'immortelles, des orangers, des palmiers et une multitude de plantes odorantes, qui croissent dans les bois, au milieu des pins maritimes. Mais vous, mon cher Paul, vous jouissez dans la solitude d'un soleil encore plus beau, et d'une sève encore plus vive et plus pénétrante (3). »

Ces deux beaux textes, tout empreints du sentiment le plus délicat, sont déjà pour l'âme un bon traitement aseptique ; mais ce n'est qu'un point de départ, un moyen d'ailleurs fort séduisant pour parvenir à une fin supérieure : Dieu, ou une perfection plus grande, qui est un pas de plus vers Dieu.

La leçon, tout en gardant une origine esthétique, se fait par moments plus sévère ; telle est cette brève description de l'hiver dans le midi : « ... Sauf la neige, on n'était guère mieux en Provence, où le vent de mistral, sec et rude, fait un étrange contraste avec les orangers et les fleurs tout épanouies. Hélas ! il n'y a rien de pur et de parfait ici bas. Il faut que l'aiguillon se rencontre toujours quelque part (4). » On le voit, la conclusion morale se modèle toujours sur le sentiment ; ici il se teinte d'une certaine mélancolie, d'où un brusque rappel aux réalités positives et quelque peu austères.

Mais le sentiment de la nature a encore un rôle plus noble dans la direction de Lacordaire. Le moment décisif où se précise, se fixe une destinée, a souvent la nature pour témoin, comme si la solennité de l'engagement à prendre était encore rehaussée par la majesté du cadre lui-même. Ladey, ancien ami de Lacordaire au barreau, avait souhaité un entretien avec lui sur la religion catholique, à laquelle il était complètement étranger. M^me^ Ladey nous raconte que ce rendez-vous eut lieu dans la forêt de Meudon. « En ce plein éclat d'été, le sous-bois était désert, tranquille et frais, très beau ; les allées immenses, les arbres d'une chaude coloration, et leur délicieuse paix s'harmonisait avec les graves pensées de l'un, l'esprit rêveur de l'autre (5). » De ces moments uniques, Lacordaire garde une mémoire très nette, car il les replace, les incarne, si l'on peut dire, dans leur fastueux décor. C'est ainsi qu'il écrit au peintre Cabat : « L'un des plus beaux sou-

(3) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains*, publiées par le R. P. Janvier ; lettre à Paul Rencker, Chalais, 15 janvier 1848.

(4) *Ibid.*, p. 235, 49^e^ lettre ; lettre à Perreyve, Chalais, 28 avril 1853.

(5) Henri Lacordaire, *Lettres Nouvelles*, publiées par M^me^ Victor Ladey, et M. P. de Vyré, p. 173, Delhomme 1895.

venirs de ma vie est d'avoir été l'instrument de ton retour à Dieu, alors que tu vivais plongé dans l'ignorance du plus profond des mystères chrétiens. Je me reporte souvent à notre entretien sur les bords du lac Albano, en montant au temple de Jupiter Latial. C'était pour ce moment que Dieu nous avait rapprochés, nous qui naturellement ne devions jamais nous rencontrer sur la terre. Depuis ce jour-là, il a uni nos destinées spirituelles, et peut-être ne savons-nous pas encore le but final de ces liens mystérieux qu'il a établis entre nous (6). »

Certes, la description du paysage n'est que suggérée, mais on peut aisément deviner que dans l'imagination de Lacordaire et celle de Cabat, la féerie du lac reste toujours vivante. Nous remarquons le style ample et harmonieux de ces lignes qui évoquent la solennité presque religieuse d'une mémorable rencontre. Le sentiment de la nature se confond avec celui de la religion et de l'amitié pour former un tout indivisible qui prépare la réciprocité de deux consciences, et c'est en Dieu que s'achève leur communion intime. L'amitié, chez Lacordaire, peut avoir un point de départ sentimental, elle se réfère et aboutit toujours à l'Absolu. La solitude à deux, dans une nature qui purifie et élève tout à la fois, est donc bien une source d'exaltation. La méthode de direction de Lacordaire est la suite naturelle de ses idées sur l'homme ; « il y a toujours dans le cœur de l'homme (7) » « un point d'appui pour Dieu (8) ».

§ 2 La Grandeur d'ame

Lacordaire a cru au cœur humain ; aussi est-il un doctrinaire de l'enthousiasme et de la magnanimité. Pourquoi s'étonner de son succès auprès des jeunes gens, à une époque férue de beaux gestes et de glorieuses épopées ? Corneille était salué comme l'ancêtre du romantisme, et la grandeur d'âme chez Lacordaire est bien proche parente de la grandeur cornélienne. Il était donc l'apôtre-né des jeunes gens ; son idéal était le leur ; ils se retrouvaient en lui, et lui se retrouvait en eux. Dès lors, la direction lui était singulièrement facilitée.

---

(6) *Année dominicaine* 1894, p. 390. Nancy, 17 juillet 1844.
(7) *Testament du P. Lacordaire,* dans *Lettres du R. P. H. D. Lacordaire* à Théophile Foisset, tome I, p. LXII.
(8) *Ibid.*

Il savait que le grand art d'un directeur est de mettre à profit le plus petit germe de vertu qu'il découvre dans un cœur pour le cultiver avec amour. Il importe avant tout de ne pas dérouter l'âme par une ascèse tatillonne, mais au contraire de lui présenter le bien à réaliser sous son bel aspect de noblesse et de grandeur, et les âmes jeunes sont toujours éprises de beauté.

Lacordaire avait le culte de l'action grande et pleinement achevée. Toute médiocrité lui était à charge. Il définit le sacerdoce : « une immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu (9) ». « Quand il se fait moine, il veut l'être jusqu'au cou (10). » Cet idéal de la grandeur d'âme, il s'est toujours efforcé de l'inculquer chez ses confidents ; voici la définition qu'il en donne. La générosité est une qualité « qui embrasse beaucoup, quand elle agit en dehors de soi (11) ». Sans elle, « il n'y eut jamais rien de grand dans le monde, jamais rien de grand dans le caractère (12) ». Elle n'est pas le privilège exclusif du christianisme, mais plutôt « la beauté du monde profane (13) ». « Est-ce que les Scipion, les Brutus, les Aristide, les Miltiade ne la possédaient pas (14) ? »

Magnifier la pratique des vertus naturelles et profanes est un art de la direction de Lacordaire ; il eut le don de comprendre un siècle qui resta sous l'emprise du lyrisme de l'*Emile* et du *Génie* du *Christianisme* (15).

Mais Lacordaire ne s'en tient pas aux généralités abstraites ; il sait que « Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir (16). » Aussi emprunte-t-il à l'histoire profane, même récente, les traits les plus magnanimes, non seulement pour exalter les héros dont il fait l'éloge, mais pour les donner en modèle à ceux qui veulent suivre leurs traces.

---

(9) Panégyrique du bienheureux P. Fourier, dans le tome VIII des *Œuvres*, p. 34.

(10) *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens*, p. 134. Lettre à Ozanam, La Quercia, 2 octobre 1839.

(11) Sermon sur *la Grandeur du caractère*, prêché à Saint-Roch, 10 février 1853, dans *Sermons, Instructions* et *Allocutions*, publiés par le P. Bayonne, tome II, p. 285.

(12) *Ibid.*

(13) *Ibid.*, p. 261.

(14) *Ibid.*, p. 262.

(15) Les développements oratoires de Lacordaire usr la conscience et l'honnêteté sont l'écho du lyrisme de Rousseau et de Chateaubriand sur le même sujet. Cf. 3e conférence de Toulouse 1854.

(16) Corneille, *Le Cid* I, 3.

Le général Drouot fut certes un grand chrétien ; mais dans son oraison funèbre, Lacordaire s'attache à louer les vertus humaines du « Sage » de la Grande Armée, autant que ses vertus proprement religieuses. Il nous rapporte que Drouot, nommé gouverneur de l'île d'Elbe « dut présenter à la fin de 1814, le budget des dépenses militaires pour l'année suivante. L'Empereur lui fit remarquer qu'il s'était oublié sur la liste des traitements et lui en demanda la raison. « Sire, répondit Drouot, votre Majesté me loge, me nourrit, elle me fait donner un cheval de son écurie, lorsque j'ai l'honneur de l'accompagner dans ses promenades. Mes dépenses se réduisent donc à mon entretien, à un faible traitement pour mon secrétaire et aux gages d'un serviteur, et mon revenu, qui est connu de votre Majesté, est plus que suffisant pour répondre à mes besoins. » Le budget lui ayant été rendu deux jours après, il s'y trouva porté pour une somme annuelle de six mille francs. C'est au souvenir de pareil trait que Napoléon disait de lui à Sainte-Hélène : « Drouot est un homme qui vivrait aussi satisfait, pour ce qui le concerne personnellement, avec quarante sous qu'avec les revenus d'un souverain. » « Plein de charité et de religion, termine Lacordaire, sa morale, sa probité et sa simplicité lui eussent fait honneur dans les beaux jours de la république romaine (17). »

On peut le constater, la grandeur d'âme pour Lacordaire, comme d'ailleurs pour Aristote et saint Thomas, n'est pas une vertu à part, distincte des autres ; elle est plutôt un mode de chaque vertu, le lustre qui lui confère une incomparable splendeur. Il n'y a pas d'action petite et banale ; le mérite d'une action se mesure au degré de générosité qui l'accomplit. Rien n'émeut davantage Lacordaire qu'un « grand cœur dans une petite maison (18) ». Les échecs eux-mêmes, si intolérables pour un monde épris de vanité, ne parviennent pas à ébranler un cœur magnanime ; « quiconque est arrivé à la beauté morale de la vie, non seulement devant Dieu, mais devant les hommes, celui-là ne peut plus déchoir par les revers extérieurs (19) », ou alors « sa grandeur était vaine, son habi-

---

(17) Oraison funèbre du général Drouot, 1847, tome VIII des *Œuvres*, p. 134 et 135.

(18) *Lettres à des jeunes gens*, lettre 63e, p. 284 sans date ; cette lettre est écrite à Montalembert qui la cite dans le *Père Lacordaire*, p. 171, Paris 1862 date : N.-D. de Chalais, 22 juillet 1846.

(19) *Ibid.*, p. 283 dans Perreyve ; p. 171 dans Montalembert, *ibid.*

leté une simple chance heureuse (20) ». Au reste ce sont les infortunes qui consacrent les magnifiques caractères : « quand tout est perdu, c'est l'heure des grandes âmes (21) ».

Cet appel à la grandeur d'âme n'est pas évidemment « l'honneur du monde » que Bossuet a stigmatisé en ces termes : « Parais donc ici, ô honneur du monde, vain fantôme des ambitieux et chimère des esprits superbes ; je t'appelle à un tribunal où ta condamnation est bien assurée (22). » L'honneur du monde recherche les grandes dignités, tandis que l'honneur, dont parle Lacordaire, est une dignité de soi, et que les petites choses elles-mêmes peuvent être accomplies avec magnanimité. C'est pourquoi la grandeur d'âme s'allie fort bien avec l'humilité ; « l'humilité ne consiste pas à se cacher ses talents et ses vertus, à se croire pire et plus médiocre qu'on n'est ; mais à connaître ce qui nous manque, à ne pas nous élever par ce que nous avons, attendu que c'est Dieu qui nous l'a donné (23) ». « Une grande vertu engendre inévitablement l'humilité. Il n'y a pas incompatibilité entre l'excellence réelle et l'humilité : ce sont deux sœurs qui se recherchent et s'attirent à l'envi. Dieu, qui est l'excellence même, n'a pas d'orgueil (24). »

Jésus, d'ailleurs, n'est-il pas le modèle de la grandeur d'âme ? Le Christ « n'a pas été grand seulement parce qu'il était Dieu (25) », « je ne considère que l'homme lui-même, dit Lacordaire, et je me demande s'il y a eu un homme sur la terre qui ait laissé des vestiges plus grands, plus majestueux que celui-là (26) ». Jésus a été fidèle à l'honneur, parce qu'il n'a pas failli à sa mission ; il a tenu sa promesse. Et c'est pour cela qu'il y a « incompatibilité entre la possession de la grandeur de l'Evangile et la bassesse du caractère (27) ». « Je tiens, par dessus tout, écrit fièrement Lacordaire, à l'intégrité du caractère ; plus je vois les hommes en manquer, et faillir

(20) *Ibid*, p. 283 dans Perreyve ; p. 171 dans Montalembert, *ibid.*

(21) *Oraison funèbre du général Drouot*, tome VIII des *Œuvres*, p. 131.

(22) Bossuet, *Sermon sur l'Honneur du Monde.*

(23) *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens*, p. 164 et 165 ; lettre à Perreyve, Flavigny, 20 juillet 1850.

(24) *Ibid.*, p. 165.

(25) *Sermon sur la Grandeur du caractère*, prêché à Saint-Roch, le 10 février 1853, dans *Sermons, Instructions* et *Allocutions*, publiés par le P. Bayonne, tome II, p. 263.

(26) *Ibid.*, p. 263 et 264.

(27) Montalembert *le Père Lacordaire*, chap. IX.

ainsi à la religion qu'ils représentent, plus je veux, avec la grâce de celui qui tient les cœurs dans sa main, me garder pur de tout ce qui peut compromettre ou affaiblir en moi l'honneur du chrétien (28). » « Le Christ n'est pas venu pour détruire la nature, mais pour la grandir et l'exalter ; la grandeur évangélique imprime sur la nature « son sceau avec énergie (29) » ; « quand une âme est chrétienne, tout accent magnanime la remue (30) », car la religion dans le cœur de l'homme est « le sommet du devoir, des pensées et des affections (31) ». Lacordaire croit au cœur de l'homme, et ne méconnaît pas l'excellence des vertus laïques au bénéfice des seules vertus religieuses ; c'est là son originalité ; il a le culte des unes et des autres, et ajoutons qu'il ne croit pas aux secondes en l'absence des premières.

Ainsi donc, la grandeur d'âme est une reine qui précède le cortège des autres vertus, et les entraîne dans son sillage. Saint François de Sales nous dit à propos de l'amour qu'il est « un magistrat qui exerce sa puissance sans bruit, sans prévostz, ni sergens, par cette mutuelle complaysance, par laquelle, comme nous nous plaisons en Dieu, nous désirons aussi réciproquement de lui plaire (32) ». L'amour, pour l'évêque de Genève, est donc bien dès l'origine une vertu religieuse, qui a explicitement Dieu, comme objet, tandis que la grandeur d'âme, chez Lacordaire, est une qualité purement naturelle, du moins à ses débuts ; elle n'est pas fondée nécessairement et explicitement sur Dieu ; le principe de nos actes les plus élevés, dit Lacordaire, « est évidemment celui qui se rapproche le plus de Dieu, encore que ce ne soit pas Dieu toujours (33) ». De plus, l'amour salésien, avant d'exalter les puissances affectives, informe d'abord et surtout la raison et la volonté. Chez Lacordaire, la grandeur d'âme exalte avant tout le sentiment pour promouvoir ensuite la volonté ; elle considère plutôt le Vrai et le Bien sous l'aspect de la Beauté,

---

(28) *Correspondance du P. Lacordaire et de M^me^ Swetchine* par le C^te^ de Falloux, p. 493 ; lettre à M^me^ Swetchine.

(29) Montalembert, *le Père Lacordaire.* Douniol 1862, p. 266.

(30) *Ibid.*

(31) *Discours sur le Droit et le Devoir de Propriété, Œuvres,* t. VII, p. 216, éd. 1926.

(32) *Introduction à la vie dévote,* 3^e^ partie, chap I, t. III, p. 123, cité par Francis Vincent dans Saint-François de Sales, directeur d'âmes, p. 175.

(33) *Sermon sur la Grandeur du caractère,* p. 256.

et c'est peut-être pour cela qu'on la rencontre également au sein du paganisme ; le christianisme n'en a nullement le privilège ; elle est certes « la beauté du monde profane (34) ». La grandeur d'âme de Lacordaire n'est donc pas l'amour de saint François de Sales. Sa direction a un point de départ esthétique et sentimental ; ce qui n'est pas le fait de l'évêque de Genève. Entre les deux, il y a toute la différence d'un classique à un romantique, et il importait de le souligner.

Cette esthétique du geste noble apparenterait plutôt Lacordaire à Vigny : « L'Honneur, dit l'auteur de *Servitude et Grandeur militaires,* c'est la conscience, mais la conscience exaltée. C'est le respect de soi-même, et la beauté de sa vie portée jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente (35). » Magnifique définition à laquelle Lacordaire eût volontiers souscrit. Pour l'un et l'autre, l'honneur et la grandeur d'âme, au reste synonymes, ont une même origine : la dignité de soi ; mais ce principe commun est leur unique lien de parenté ; sitôt après, ils prennent des routes divergentes : l'honneur, pour Vigny, doit rester une vertu laïque ; pour Lacordaire, il est une vertu trop belle pour ne pas être une vertu chrétienne.

***

L'honneur chrétien est en effet le noble signe de ralliement autour duquel viennent se ranger toutes les autres vertus. Mais il en est une en particulier à qui l'honneur offre un bras secourable parce qu'elle est la plus fragile ; c'est la chasteté. Le meilleur moyen de sauvegarder son honneur personnel est peut-être de respecter celui des autres, et surtout celui de la femme. La débauche est une véritable lâcheté, parce qu'elle séduit le plus souvent ce qui est faible ; « lâche autant qu'égoïste, le sens dépravé ne s'attaque pas à l'homme dans sa force, mais dans sa faiblesse ; il n'ira pas tenter l'homme qui peut le regarder en face ; il va bassement comme le ver de terre, se glisser au sein des fleurs que le printemps vient d'ouvrir et qui n'ont qu'un jour. Il va solliciter ce qui ne peut pas se défendre, il se présente à un être faible et trop facile à séduire, parce qu'il a autrefois séduit le premier ; il se pré-

(34) *Ibid.*, p. 261.
(35) Vigny, *Servitude* et *Grandeur militaires* III, 10.

sente à lui sous les dehors d'un cœur touché. L'hypocrite ose mettre la main sur cette région de l'âme ; il cache la débauche et la trahison sous le geste de l'amour et de la fidélité ; puis l'heure passée, après qu'il a détruit ce qui ne se réédifie jamais, il abandonne, il s'en va, déserteur du mal qu'il a fait, se consoler du dégoût qu'il éprouve, par un dégoût qui n'est encore qu'à venir (36) ».

Cette page nous intéresse par sa pénétrante analyse du vice ; mais son plus grand mérite est dans l'habile contraste entre la beauté sans défense et la laideur brutale qui s'apprête à la déflorer ; ce procédé fait sentir toute la pureté, toute la fraîcheur de l'âme innocente et émeut le cœur de pitié. « Le printemps », « les fleurs » sont des expressions qui peignent à la fois la beauté physique et la beauté morale, ainsi la première est le symbole de la seconde. Ce symbole, qui n'est qu'un platonisme discret, assainit et élève l'âme ; le sentiment de la beauté physique fait naître celui de la beauté morale, et neutralise l'impulsion de l'instinct. Cette thérapeutique, qui n'est qu'un utile transfert d'affectivité, peut manquer d'énergie et d'effet durable ; elle n'en est pas moins un remède topique ; c'est un frein apporté à la sensibilité charnelle par une sensibilité plus vierge, plus décantée. Pour mieux préserver cette fleur fragile qu'est le cœur, Lacordaire opère une scission au dedans même de notre sensibilité. Pour atteindre son idéal, il mène la lutte avec des éléments affectifs adaptés à cet idéal.

Lacordaire fait toujours appel à la noblesse du cœur pour vaincre la bassesse du cœur. Ecoutons cet extrait de conférence adressée à des jeunes gens. « Lorsque les cœurs débauchés se croient pendant une heure au comble de la félicité, pour avoir acheté, par une poignée d'or, les sourires d'une bouche qui se vend, ils ne songent donc jamais qu'il y a quelque part, à quelques pas peut-être, d'autres femmes qui sont pures et qui sont pauvres, qui sont ou orphelines ou mères, ou malades ou mourantes ? Quelque remords ne leur dit-il donc pas que le prix d'une de ces folles parures ou de ces coupables orgies, pourrait rendre à ces infortunées la santé, la paix, l'espérance, le bonheur même et peut-être la vie ou parfois les sauver du déshonneur (37) ! »

---

(36) *Œuvres*, 22e conférence de Notre-Dame, 1844, tome III, p. 37.
(37) *Conférences familières à des jeunes gens*, p. 98.

Telle est la direction de Lacordaire où l'on trouve déjà les données de certains psychologues et moralistes modernes. « Tandis que les grandes conquêtes intellectuelles, dit Payot, se font en y pensant toujours, les grandes conquêtes sur la sensualité se font en n'y pensant jamais (38). » En ce domaine délicat, la meilleure tactique n'est pas de regarder l'ennemi en face, mais de faire une prudente diversion, c'est-à-dire de substituer à une synthèse mentale une autre synthèse mentale ; Lacordaire s'efforce d'incarner dans l'âme un sentiment vigoureux qui cristallise autour de lui toutes les harmoniques de même tonalité, et cette masse d'éléments convergents, peu aisés à dissocier, rend l'âme plus imperméable au mal.

§ 3 La sensibilité guérie par elle-même

La chasteté reste néanmoins une vertu fragile, qui exige une grande maîtrise de soi ; or il existe un mal où l'impureté trouve un lit préparé d'avance ; c'est la mélancolie.

Le diagnostic que nous en donne Lacordaire est plutôt imprécis, comme d'ailleurs la maladie elle-même ; il nous dit que la tristesse présente deux aspects : l'un physique, l'autre moral, « la mélancolie a ses racines dans une certaine organisation physique (39) » ; c'est une faiblesse, une lassitude de la vie. Dumas appelle ce genre de tristesse la « mélancolie passive (40) », c'est-à-dire celle où l'élément douleur n'existe pas « à l'état aigu et isolé (41) » ; mais « il apparaît comme mêlé à d'autres sentiments organiques, que nous appelons pour cela pénibles et dont la mélancolie passive n'est que la sommation (42) ». L'activité intellectuelle synthétique est alors « paralysée ou parésiée dans sa source », le sujet ayant peine à coordonner ses idées.

Mais si la scission s'accentue entre les facultés de l'âme, elle peut amener une brisure totale dans l'unité de la vie psychologique, et alors apparaît la schizophrénie. En effet lorsqu'une « angoisse maladive provenant de causes biologi-

(38) A. Payot, *Education de la Volonté*, p. 214.
(39) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains*, p. 111, lettre à Guipon, Paris, 20 février 1849.
(40) G. Dumas, *La tristesse et la Joie*, Alcan 1900, p. 29.
(41) *Ibid.*
(42) *Ibid.*

ques et psychologiques s'exaspère jusqu'à la convulsion, nous avons affaire à une des causes les plus importantes des troubles psychasthéniques ou psychopathiques graves. Une angoisse convulsive de cette nature pousse l'homme à une défense fébrile, à se délivrer par n'importe quel moyen ; elle agit en même temps, comme l'indique avec finesse saint Thomas, la désagrège et la déforme. Elle se replie sur elle-même et cherche des compensations excessives dans les multiples formes de la concentration en soi-même. Aussi met-elle en danger et endommage-t-elle dans l'âme, le primat du don de soi sur l'égoïsme, le primat de l'amour-respect sur les tendances subjectivistes de l'instinct, et souvent, car cela n'arrive pas toujours, le primat de l'amour-respect sur l'instinct de la sexualité (43) ».

En l'absence même de schizophrénie déclarée, suite d'une « angoisse convulsive », le seul cas de mélancolie passive peut amener, chez les grands nerveux, un déséquilibre plus ou moins grave. Le nerveux ressent, plus que tout autre, la blessure d'une contrariété, d'un échec ; la douleur s'irradie au plus profond de l'être sensible, en cristallisant autour d'elle d'autres causes inconscientes de tristesse ; mais alors, plus la sensibilité s'exaspère, moins la volonté garde sa force d'inhibition initiale ; et chose plus inquiétante encore, cette sensibilité aux abois, froissée sur un point, s'évadera dans le rêve sentimental et amoureux, afin d'y trouver des compensations équivoques et même coupables. Pour un prêtre qui a l'expérience du confessional, ces cas ne sont nullement chimériques, et la vie intime d'un des fils spirituels de Lacordaire en est précisément la meilleure preuve.

En 1846, du 1er mars au 26 avril, Lacordaire prêcha une station à Strasbourg. L'accueil qui lui fut réservé fut enthousiaste, si l'on en croit une de ses lettres à Mme Swetchine : « Le préfet, dit-il, les généraux et toutes les autorités m'ont fait accueil et m'ont rendu immédiatement leur visite, après que je me fus présenté chez elles, accompagné de Monseigneur. » Et à son retour à Chalais, le prédicateur parlait de Strasbourg en ces termes : « Le fait est que j'y suis allé avec grand'peur, pensant que c'était un pays froid, germanique, juif, protestant ; mais j'ai été bien récompensé de ma confiance

(43) *Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique.* Beauchesne 1945. Article *chasteté* par Alexandre Willwol, col. 807.

en Dieu. Car, en vérité, je ne pense pas avoir rencontré nulle part plus de sympathies, plus de cœurs chauds, plus de gens aimables, et avoir opéré pus de fruits apostoliques (44). »

C'est dans ce milieu attachant que Lacordaire se lia d'amitié avec un jeune homme, nommé Jules Guipon, alors âgé de vingt ans, et qui se préparait à être médecin militaire. C'était une nature fine et délicate, mais portée à une profonde tristesse, et il avait avoué à Lacordaire certains écarts de conduite plutôt douloureux, conséquence probable de son état mélancolique. Lacordaire, dans sa correspondance, le suit pas à pas, et essaie de le tirer de ce climat morbide. Une citation de l'*Ecclésiastique,* que Lacordaire met sous les yeux de son ami, doit retenir notre attention : « *Tristitia occidit multos* (45). » Il ne donne aucun commentaire de cette parole, si ce n'est qu'elle signifie « la mort de l'âme ». Quand on sait cependant quel fut le comportement intime de Jules Guipon, on est fondé à croire que cette parole est une allusion discrète à la conduite antérieure du jeune homme. En effet, la lettre, qui contient cette citation de l'Ecriture, est datée du 24 août 1849, et dans une lettre antérieure du 20 décembre 1848, Lacordaire sous une forme très voilée, mais suffisamment claire, fait à son confident certain reproche, dont le caractère délicat ne fait aucun doute : « Je me réjouis, lui disait-il, de vous savoir sous les tours de la cathédrale de Strasbourg, là où vous avez tant de souvenirs qui vous rappellent au bien. Comment se fait-il que vous vous en écartiez si souvent ? Vous me dites que vous en avez cherché la cause, et que vous croyez l'avoir trouvée ; pourquoi ne me dites-vous quelle elle est ? J'aurais été bien heureux de la connaître ; car je suis affligé de voir la facilité avec laquelle vous retournez au mal et aux passions (46). » Ce n'est donc point par hasard que Lacordaire met son jeune ami en garde contre la tristesse ; s'il y succombe en effet, c'est la porte ouverte à tous les désirs charnels auxquels, de son propre aveu, il n'est que trop enclin. Lacordaire sait à quelle sorte de tempérament il a affaire, et hélas ! s'attend toujours à une débâcle morale, conséquence d'un désordre psychique. Il a très bien vu que la tristesse n'est qu'une forme de l'égoïsme ;

(44) *Lettres à Deux jeunes Alsaciens-Lorrains* préface, p. V et VI.
(45) *Ibid.*, p. 111, lettre à Jules Guipon, Paris, 20 février 1849.
(46) *Ibid.*, p. 107, Dijon, 20 décembre 1848 ; au même.

« la mort de l'âme (47) », dit-il à Guipon « est l'un des résultats de cette tristesse vague et égoïste à laquelle vous vous livrez trop souvent (48) ». L'âme se replie sur elle-même et le rêve s'y installe de façon permanente ; c'est déjà le primat de soi sur le devoir avec tous les périls d'une atmosphère malsaine. Sans connaître tous les termes techniques de la psychanalyse actuelle, Lacordaire a deviné tous les méfaits de la mélancolie, peut-être parce qu'il en avait senti, tout le premier, la mystérieuse atteinte.

⁂

Mais la tristesse ne doit pas être une abdication, elle n'a pas ce caractère fatal qui accable la vie d'un Werther ou d'un René. C'est une maladie en partie physique, nous venons de le voir ; elle est toutefois « bien davantage une maladie morale sur laquelle nous pouvons exercer l'empire de notre liberté (49) ». La mélancolie est donc curable. Son traitement consiste d'abord à substituer à une atmosphère trouble un climat sain. La tristesse doit faire place à la confiance, et pour cela Lacordaire s'efforce de convaincre ses fils spirituels que la tristesse est la noble marque des âmes choisies et privilégiées ; la mélancolie est bien « l'ingratitude des anges (50) » ; elle est « une preuve sensible de la misère des choses d'ici-bas qui sont impuissantes à nous contenter (51) » ; « elle suppose une imagination aimante, tandis que l'ennui n'est que l'expression et le résultat d'un cœur vide (52) ». Ces paroles s'adressent à Jules Guipon. Avec Perreyve, la flatterie se fait encore plus caressante ; « la mélancolie, lui dit Lacordaire, est la grande reine des âmes qui sentent vivement ; elle les touche sans qu'elles sachent ni comment ni pourquoi, à une heure inattendue. Le rayon de lumière qui réjouit les autres leur apporte des voiles ; la fête qui émeut et ravit les

(47) *Ibid.*, p. III, Paris, 20 février 1849 ; au même.
(48) *Ibid.*
(49) *Ibid.*, p. 111.
(50) *Lettres à un ami de séminaire,* 19e lettre, p. 105, Paris, 28 août 1829.
(51) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains,* p. 112, lettre à J. Guipon, Paris, 20 février 1849.
(52) *Ibid,* p. 112, lettre à J. Guipon, Paris, 20 février 1849.

perce d'une flèche (53) ». Paroles d'un romantisme berceur, dira-t-on, qui élèvent un trône à cette belle reine, toute drapée de rêve, qu'est la Mélancolie. Mais il y a là, bien plus qu'un rêve aimable et qu'une condescendance affectueuse à des fils très chers ; c'est un heureux procédé thérapeutique, et ainsi nous sommes ramenés à la réalité.

Le tempérament nerveux est toujours défiant de lui-même ; il redoute l'action extérieure, et volontiers vivrait en marge de la société, essayant de dissimuler son inaptitude à agir, souvent plus imaginative que réelle, sous le masque d'une réserve hautaine et dédaigneuse ; et c'est là une revanche de l'amour-propre blessé. Lacordaire a deviné ce raffinement d'orgueil qui se mêle à la tristesse ; « on voyait jusque sur votre front, dit-il encore à J. Guipon, et dans les plis de vos lèvres, une âme souffrante et pourtant fière d'elle-même, et se faisant de la tristesse une sorte d'asile où elle s'idolâtrait (54) ».

Mais Lacordaire n'insiste pas sur ce bref et charitable rappel à l'humilité ; le nerveux a besoin plutôt d'encouragements que de réprimandes (55). Ne nous étonnons pas alors si la voix de Lacordaire se fait maternelle ; il y a un peu d'orgueil dans cette mélancolie ; c'est vrai ; mais combien plus de souffrance. Aussi ménage-t-il la susceptibilité toujours en éveil de ces pauvres nerveux qui ont tant de mal à s'ouvrir ; au plus léger froissement ils retirent leur confiance, se barricadent dans leur tour d'ivoire et brisent tous les ponts ; que de directeurs d'âmes prendraient chez Lacordaire d'utiles leçons ! certains, doués d'un heureux tempérament, n'admettent pas de semblables langueurs et apathies ; d'où tantôt des boutades d'un goût équivoque, tantôt des objurgations acerbes ; l'un et l'autre procédé ont le même effet qu'un corrosif sur des plaies vives ; pour tout résultat, l'âme se ferme, pleure en dedans, et ne fait qu'envenimer une souffrance intérieure qui ne trouve plus d'issue.

Lacordaire se penche avec amour sur ces plaies cachées qu'on hésite tant à découvrir. Pour mettre complètement à

(53) *Lettres à des jeunes gens ;* lettre à Perreyve, 58e lettre, p. 266, Toulouse, 6 mars 1854.

(54) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains,* p. 55-56, lettre à J. Guipon, Paris, 18 janvier 1847.

(55) Le mutisme où une réprimande indiscrète peut enfermer une âme ne fait qu'accroître sa mélancolie.

l'aise ses confidents, il s'empresse de leur dire que le mal dont ils souffrent a été aussi le sien. « J'ai eu, avoue-t-il à Guipon, une vie difficile et mélangée de bien des amertumes ; et il m'a fallu souvent trouver dans le ressort du caractère de quoi faire face à la pensée du découragement (56) » ; à un élève de Sorèze il ajoute : « Je n'ai jamais changé de lieu sans une grande impression de tristesse (57). » Ne soyons donc pas surpris de l'influence de Lacordaire sur la jeunesse de son temps ; il s'est fait l'écho de ses tendances et de ses rêves. Mais aussi il a vu clairement le danger de ses états d'âme ; il fait la guerre à ce pessimisme découragé avec d'autant plus d'assurance qu'il s'en est libéré lui-même. Lacordaire répète à ses jeunes confidents, comme un chant de victoire, qu'il s'est guéri de sa propre tristesse. « J'ai eu comme vous dans ma jeunesse, écrit-il encore à Jules Guipon, une grande teinte sombre ; elle est bien loin maintenant. Plus je vieillis, plus je deviens gai, selon cette parole de l'apôtre saint Paul : *Gaudete, iterum dico, gaudete* (58). » Avec cette humeur enjouée, et un bon sourire aux lèvres, voilà un médecin capable d'opérer des miracles ; il est passé par les mêmes étapes douloureuses que son malade, et il en est sorti victorieux. Quelle meilleure réclame ?

Lacordaire est donc la preuve vivante d'un mélancolique qui a fait une heureuse cure ; et il la raconte volontiers. Cette transformation est le fruit d'une activité débordante. Lacordaire est un nerveux, mais extra-verti, à la manière des nerveux dont parle Adler : « J'ai essayé bien des traverses dans ma vie (59) », écrit-il à Perreyve ; « or rien ne m'a plus servi dans ces conjonctures qu'une sorte d'énergie subite qui m'était donnée sans que je susse comment, et qui, malgré les côtés faibles et mélancoliques de ma nature, m'a élevé au-dessus de moi-même, à l'heure où je devais tomber au-dessous (60). » Le professeur d'optimisme est qualifié pour l'enseigner, qui a expérimenté avec succès sa méthode sur lui-même. Mais quelle est la source de cette activité qui sauve de la mélancolie ? Sans doute aux jours sombres où la person-

(56) *Ibid.*, p. 9, N.-D. de Chalais, 11 mai 1846.
(57) *Ibid.*, p. 359, 2 novembre 1857.
(58) *Ibid.*, p. 56. Paris, 18 janvier 1847.
(59) *Lettre à des jeunes gens*, 90e lettre, p. 308, lettre à Perreyve. Sorèze, 25 octobre 1854.
(60) *Ibid.*, p. 309.

nalité tout entière s'affaisse sous le poids des vicissitudes, c'est une réaction presque violente de la volonté. Lacordaire vient de nous le dire. Cependant ces rudes coups d'épaule pour rétablir un équilibre qui chancelle, ne se répètent guère sans qu'ils n'usent la volonté ; seuls font exception ces athlètes, privilégiés de la grâce divine, qui sont les saints. Les rouages du commun des hommes ont besoin d'une huile bienfaisante qui adoucisse les heurts et les frottements. Aussi Lacordaire se fait-il indulgent à l'humaine nature. Il sait que toute entreprise est vouée à l'échec si la sensibilité ne se met pas de la partie. Or chez le nerveux, le mélancolique, ce n'est pas la sensibilité qui fait défaut ; elle est plutôt en excès ; mais cette force est mal utilisée, elle est tournée vers le dedans ; le mélancolique est un intra-verti. Il faut donc, comme dit Lacordaire, « combattre (61) » la tristesse qui est une faiblesse et « la tourner à bien (62) ». Ainsi la sensibilité exaltera l'âme tout entière au lieu de la déprimer.

Le nerveux, et Lacordaire s'efforce toujours de l'en convaincre, a une personnalité très riche ; sa sensibilité est toujours en éveil ; qu'un sentiment fort réussisse à s'y implanter, cause noble à défendre, geste généreux à accomplir, la voilà séduite ; elle sort de sa léthargie, prend goût à l'action extérieure ; la guérison est déjà chose acquise. Mais d'abord il faut convaincre le nerveux qu'il peut agir, et réussir dans ses activités diverses ; c'est souvent un grand timide, et un directeur de conscience éclairé s'efforcera de le libérer de ses complexes d'infériorité ; Lacordaire s'y emploie avec sa délicatesse habituelle : « Vous avez en vous, dit-il à Jules Guipon, quand vous le voudrez, plus qu'il ne faut, pour être aimé beaucoup ; c'est une inappréciable faveur du ciel. La puissance d'attirer à soi, même sans y songer, est la première comme la plus douce puissance de ce monde. Vous réussirez là où mille autres échoueraient... (63). »

Le mélancolique est une force qui s'ignore ; sitôt qu'il en a pris conscience, il faut lui donner l'occasion de la mettre en œuvre ; son « imagination aimante » ne demande qu'à aimer. Qu'il se dépense donc dans le soulagement des misères

(61) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains*, p. 112 ; lettre à J. Guipon. Paris, 20 février 1849.

(62) *Ibid.*

(63) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains*, p. 9, N.-D. de Chalais, 11 mai 1846.

d'autrui, et cette activité salutaire étouffera tous les germes de sa mélancolie. « C'est en venant au secours des malheurs réels, écrit Lacordaire à son ami, qu'on détruit en soi la semence parasite des malheurs imaginaires. Quand vous souffrez de la sorte allez voir des pauvres, tachez de faire quelque bien positif, votre âme surabondera aussitôt d'un sentiment doux qui vous fortifiera (64). »

La méthode de direction chez Lacordaire s'avère toujours une, et ces lignes d'Allers semblent bien résumer sa manière : « Une pédagogie sexuelle n'existe pas ; seule, une éducation de la personnalité totale est possible. Il en est de même de la psychothérapie ; pour réussir, il faut qu'elle s'empare de la personnalité entière, qui a besoin d'une rééducation, d'un changement dans ses positions fondamentales (65). »

---

(64) *Ibid.*, p. 112, lettre à J. Guipon, Paris, 20 février 1849.

(65) Dr Rudolph Allers, *L'Amour et l'Instinct, Etudes Carmélitaines*, vol. 1, Année 1936, page 114.

CHAPITRE XIII

Formation de la Volonté

Le sentiment, hélas ! est chose bien éphémère ; un état d'âme, si noble, si exaltant soit-il, est toujours à la merci d'une dépression. Dans tout nerveux, même le cas d'anomalie mis à part, il y a un *cyclothyme,* dont la physionomie instable change au moindre soufle extérieur. La volonté a donc le devoir de maîtriser cette mobilité et de prévenir ainsi des chutes éventuelles. Elle doit tout d'abord s'aider seule, quand une déception soudaine semble paralyser tous ses efforts. Le nageur qui s'enfonce, d'une brasse vigoureuse, remonte loin des abîmes ; « ce qu'il y a de mieux à faire, dit Lacordaire, quand un grand coup nous atteint, c'est de nous relever en proportion de ce que nous sommes abattus. » Le mot « *vir* » dans les lettres de direction est comme un refrain qui ne cesse d'aiguillonner les volontés chancelantes ; « *confortare et esto vir* (1) », répétait-il souvent à ses jeunes confidents, en citant la parole de l'Ecriture.

Mais cet héroïsme que requièrent les grandes infortunes ne peut s'improviser ; il est le fruit d'un long apprentissage antérieur. Il y a une ascèse de la volonté, fondée sur un règlement de vie très précis que Lacordaire impose à ses fils spirituels. Le meilleur modèle est peut-être celui que Lacordaire assigne au peintre Cabat. En voici le programme :

« Employer un temps notable de la journée au travail de notre état, et regarder ce travail comme l'un de nos premiers devoirs, et comme l'accomplissement dans notre personne de

(1) En particulier à J. Guipon, *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains*, p. 3, N.-D. de Chalais, 11 Mai 1846.

cette condamnation prononcée par Dieu contre notre premier père. *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.*

Quant aux plaisirs de l'intelligence, du cœur et des sens qui nous sont permis, en jouir avec reconnaissance et modération, sachant nous arrêter quelquefois pour nous punir nous-mêmes, sans attendre que la nécessité nous y contraigne.

Avoir sans cesse présent à la pensée que nous avons deux grands vices à combattre et à détruire, l'orgueil et la volupté, et deux grandes vertus à acquérir : l'humilité et la pénitence.

Elever de temps en temps notre cœur à Dieu, et nous rappeler la passion douloureuse de Notre-Seigneur, pour contrebalancer par les images de sa chair meurtrie et sanglante l'impression involontaire des objets que nous sommes condamnés à voir.

Choisir quelque pauvre à qui nous fassions régulièrement l'aumône, suivant notre fortune, et le considérer comme *Jésus-Christ lui-même*, aller le voir, lui parler, baiser quelquefois ses pieds, ou ses habits si nous en avons le courage.

Eviter en ôtant et en mettant nos habits tout ce qui peut blesser notre propre pudeur et celle des autres. Quand nos regards tombent sur notre corps, le considérer comme un ennemi, comme un esclave rebelle, comme une bête sans raison qui a besoin d'être menée avec les coups. L'attacher en pensée à la croix, le livrer en pensée aux bourreaux, et aux supplices les plus honteux, comme celui du fouet que Notre-Seigneur a voulu supporter, pour attaquer en nous les dernières racines de l'orgueil. C'est déjà souffrir que d'arrêter sa pensée sur le châtiment et de nous l'appliquer par l'intelligence. Les martyrs s'étaient cent fois immolés dans leur cœur avant de l'être en réalité.

Quand nous sommes au lit, laisser aller doucement notre âme vers Dieu, et si nous sentons des mouvements d'amour, porter la main à notre poitrine pour y presser en idée Jésus-Christ crucifié. Dieu n'a pris un corps qu'afin de nous faciliter les mouvements de l'amour divin.

Songer aussi à tant d'esclaves et de pauvres qui ne mangent guère qu'un mauvais pain, trempé de leurs larmes et même de leur sang.

Tâcher d'être bon, aimable, simple envers tout le monde, et ne pas croire que le Christianisme consiste dans une vie morose et mélancolique ; saint Paul répète sans cesse aux

fidèles : réjouissez-vous. Le chrétien véritable est inondé d'une joie intérieure, au milieu même des tribulations il porte gaiement sa croix ; il sort content du martyre et des opprobres ; il tend son corps aux coups que la Providence lui envoie, sans que sa sérénité soit altérée ; il transforme en roses, les chaînes, la faim, la soif, les haillons, le feu, les verges, le glaive, la mort. Il aime, il est aimé, que faut-il de plus (2) ? »

Nous remarquerons que ce règlement ne comporte pas d'horaire. Lacordaire laisse aux gens du monde le soin d'organiser leur vie suivant les conditions particulières d'existence de chacun. Mais il est nécessaire d'avoir un règlement personnel : « Ne vous fiez qu'à ce qui est réglé (3) », dit-il à Guipon. Sans règlement, sans méthode en effet, nul succès ni dans l'ordre moral, ni même dans l'ordre intellectuel. Lacordaire suivait de très près le travail de ses fils spirituels. Une lettre, écrite à Guipon, nous apprend que le jeune étudiant en médecine avait échoué à un examen. « L'épreuve que vous avez subie, lui dit Lacordaire, a été bien douloureuse, mais bien utile pour votre âme (4). » Il ajoute : « Reprenez en sous-œuvre l'affaire de votre examen ; et si par hasard vous n'aviez pas suffisamment travaillé, prenez la résolution d'être plus laborieux à l'avenir (5). » « J'ignore comment vous travaillez. Quant à votre esprit naturel, il me semble au moins aussi net et aussi vif que celui de tout jeune homme de votre âge (6). »

Cette fin de lettre est d'une concision très délicate. Lacordaire n'accuse nullement son jeune ami de paresse ; il lui laisse ce soin, tout en l'aidant d'ailleurs d'une manière très discrète à faire son examen de conscience. Il a recours à trois hypothèses pour expliquer l'échec ; ou bien le manque de moyens intellectuels, ou la négligence dans le travail, ou le défaut de méthode. La première hypothèse étant éliminée, restent les deux autres ; le défaut de méthode est peut-être

(2) Lettre à Cabat, Rome, 11 janvier 1837. *Année dominicaine*, 1894, p. 8-9. Cette lettre n'est reproduite que partiellement dans Perreyve, p. 87-88.

(3) Lettre à Guipon, 10 mai 1849, dans *Lettres à deux Alsaciens-Lorrains*, p. 117.

(4) *Lettres à deux Alsaciens-Lorrains*, p. 78, Chalais, 6 juillet 1847, à Guipon.

(5) *Ibid.*, p. 79.

(6) *Ibid.*, p. 80.

la plus fondée, car la proposition négative, « j'ignore comment vous travaillez », n'est qu'une précaution oratoire dont Guipon ne doit pas être dupe. Lacordaire connaît par expérience le tempérament du jeune étudiant, et la formule, si voilée soit-elle, n'en est pas moins un blâme pour son humeur sentimentale et fantaisiste.

La lettre ne contient aucun conseil positif sur la manière d'organiser son travail ; mais une autre nous donne à ce sujet quelques suggestions intéressantes. « Je suis bien aise, dit Lacordaire, que vous concouriez pour cette place d'agrégé au Val de Gâce. Quand même vous ne réussiriez pas, ce serait un temps bien employé. Pour ce qui est de vos deux épreuves orales, gardez-vous d'apprendre par cœur votre leçon ; c'est le moyen infaillible de ne pas réussir. Pour parler convenablement sur un sujet, il faut le méditer, le diviser rationnellement, parcourir par la pensée chacune de ses parties, prévoir les idées fondamentales, rallier autour d'elles les idées secondaires, et se parler à soi-même son discours, comme si l'on était devant le public. Plus on répète de fois cet exercice intérieur, mieux cela vaut. On peut aussi utilement prendre la plume et fixer sur le papier les idées et les divisions principales, parce qu'en écrivant on donne à sa pensée un ordre plus méthodique et mieux enchaîné. Cela fait, il faut dormir tranquillement, manger comme à son ordinaire, et éviter tout ce qui peut donner à l'esprit une excitation factice. C'est la raison et la mémoire qui jouent le premier rôle dans une leçon technique, et tout ce qui peut leur ôter leur lucidité est dangereux (7). »

Ces derniers conseils relèvent de la tempérance, du contrôle de soi et donc de la volonté. Mais nous trouvons surtout dans ces lignes une méthode intellectuelle de travail marquée au coin de la clarté et de l'ordre le plus rationnel. Peut-être la jugera-t-on élémentaire et d'un caractère tout classique ; mais il n'est pas banal de constater chez un écrivain romantique un souci de division et de clarté qui rappelle la méthode cartésienne. Le mot « discours » d'ailleurs si on le remplace dans son contexte, a bien le sens qu'on lui donnait au dix-septième siècle de développement rationnel.

(7) *Ibid.*, p. 196-197, Sorèze, 30 octobre 1856.

***

Mais la volonté se formera surtout par la pratique de la pénitence. Lacordaire dit à Guipon : « Pratiquez aussi la pénitence, non seulement par des actes positifs, tels que ceux que je vous ai recommandés, ou par d'autres que Dieu vous inspirera, mais aussi en vous habituant à retenir votre volonté dans les satisfactions même légitimes qu'elle sollicite de vous. Sachez vous priver d'un plaisir, si petit qu'il soit, et n'estimez pas puérile cette gymnastique ; l'homme ne se surmonte dans les grandes choses qu'après s'être surmonté dans les petites. Vos sens doivent être esclaves de votre esprit, et votre esprit, de la loi de Dieu. Si vous les traitez habituellement comme tels, ils n'oseront pas pousser l'insolence jusqu'à vous proposer des choses honteuses. Rappelez aussi à votre pensée vos jours anciens, afin de vous voir tel que vous étiez sans Dieu, c'est-à-dire une très vile créature, capable des dernières ignominies et digne des plus honteux châtiments. Je vous parle comme vous m'avez permis de vous parler, et je ne puis mieux vous prouver mon affection que par ce langage dont personne n'oserait se servir à votre égard, même votre mère. L'amitié spirituelle autorise ces excès que l'amitié purement humaine ne connaît pas. Cette sévérité est une flatterie, car elle prouve que vous êtes digne de la subir (8). »

La volonté, et l'esprit de pénitence qui l'entretient, sera le meilleur garant d'une vie chaste. Lacordaire fait précisément à un jeune homme le grave reproche de manquer de régularité dans sa piété et de s'exposer ainsi à toutes les tentations : « Vous êtes pour Dieu, lui dit-il, tiède et languissant. La prière, la communion, les lectures pieuses, tout ce qui soutient et ravit l'âme, vous est presque étranger. Vous n'avez à cet égard, aucune habitude régulière, vivant au hasard d'impressions fugitives, vous confessant quelquefois, communiant çà et là, allant à la messe le dimanche, observant les abstinences de l'Eglise, mais n'aimant pas Jésus-Christ avec tendresse comme votre meilleur ami, prêt à chaque instant à le presser sur votre cœur, à lui donner votre vie, à souffrir pour lui dans votre corps, tous les opprobres et toutes les douleurs, à être crucifié pour lui, comme il l'a été pour vous.

(8) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains*, p. 5-6, Strasbourg, 6 avril 1846.

Le crucifié ne dit rien à votre âme et ne fait pas en elle le contrepoids des honteux désirs (9). » Il ne suffit pas, en effet, « de faire du christianisme par bouffées, dit encore Lacordaire à Guipon, selon l'inspiration ou le caprice de votre humeur (10) », car « la religion est un aliment continu, qui nous soutient et nous élève sans secousses, par un effort insensible, comme vous le remarquez dans le grand mystère de la végétation naturelle. Une seule nuit froide peut détruire toute l'espérance d'une année, la moindre interruption ou suspension de la vie est une cause de mort dans l'ordre naturel. Il en est de même de l'ordre surnaturel (11). »

***

Cependant on ne garde la vie qu'en la donnant aux autres. « Vous voyez l'effet de votre propre accroissement spirituel, écrit Lacordaire à Paul Rencker. On ne peut attirer la grâce en soi et l'y condenser en quelque sorte, sans la répandre tout autour. Les âmes chargées de l'électricité divine la font pénétrer, souvent même à leur insu, dans les âmes qui les approchent, et une volonté bien déterminée rend cette effusion plus active et plus puissante encore. Et quelle joie n'est-ce pas d'avoir gagné des âmes à Jésus-Christ, à celui qui a tant aimé les âmes, et qui les a *achetées d'un grand prix*, comme dit l'apôtre saint Paul ! C'est la plus grande marque d'amour que nous pouvons lui donner, et le plus sûr moyen de faire abonder en nous les délices spirituelles. Chaque âme gagnée et purifiée étant l'objet d'une fête dans le ciel ; celui qui a été leur christ particulier reçoit une part de la fête dans son cœur ; Jésus-Christ le presse contre son sein et lui dit des paroles tendres à le faire mourir de joie. C'est ce que vous éprouvez, ce que vous éprouverez bien davantage encore si vous êtes fidèle et persévérant. Quand vous voulez toucher une âme, il faut vous en occuper beaucoup devant Dieu, prier pour elle, faire l'aumône pour elle, accomplir des pénitences pour elle. Car, bien que nous ayons à satisfaire pour nous, néanmoins les sacrifices que nous offrons à Dieu peuvent s'appliquer à d'autres, surtout si nous lui demandons de

(9) *Lettres à des jeunes gens*, p. 443, Sorèze, 4 octobre 1860.
(10) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains*, p. 116, Flavigny, 10 mai 1849.
(11) *Ibid.*, p. 117.

réserver notre pénitence pour le purgatoire et de reverser sur l'âme d'autrui celle que nous accomplissons (12). » Nous remarquerons le sens très pratique de Lacordaire en matière de direction spirituelle. Il utilise l'activité apstolique et le dévouement surnaturel pour la plus grande perfection de celui-là même qui se dépense au bien des âmes. Une osmose mystérieuse s'établit toujours en effet entre celui qui donne et celui qui reçoit. Elisabeth Leseur disait qu'une âme « qui s'élève, élève le monde » ; mais la réciproque est également vraie.

Un des résultats les plus positifs de cette direction c'est de rendre la paix aux âmes agitées. En ce qui concerne Guipon, Lacordaire se félicite d'avoir libéré une âme, qui lui est chère, de ses « sombres mélancolies ». Voilà une cure due à une fidélité constante, à un règlement sage, édicté par un directeur qui croit à la psychothérapie religieuse. Fixer l'âme en effet sur l'Absolu, sur Dieu, encadrer ses démarches dans un réseau d'observances religieuses, adaptées à son genre de vie, c'est l'arracher à toutes ses rêveries et imaginations morbides. C'est surtout lui enseigner un judicieux relativisme qui apprécie toutes les contingences humaines à leur juste mesure.

En définitive, ce sera le directeur de conscience qui sera le meilleur soutien de la volonté. Il faut déjà se faire violence pour découvrir à autrui le bilan de sa vie spirituelle. Mais sitôt que ce premier pas est accompli, le prêtre peut alors fortifier, encourager. C'est dire que le directeur de conscience doit tout d'abord être un ami à qui l'on découvre non seulement ses fautes matérielles, mais surtout les causes psychologiques profondes de mélancolie, de rêve, qui sont à l'origine de ces fautes. Cette mise à nu de tous les dessous de notre âme coûte davantage à la nature que le simple aveu des fautes concrètes, même graves. Et on ne se raconte en détail qu'à un ami. Les plaies cachées n'acceptent d'être touchées que par le médecin qui a la confiance de son malade. « Une confession froide et stricte finit par rebuter l'âme et ne plus la nourrir, ou ne lui donne qu'un aliment insuffisant (13). » Et c'est ce genre d'aveux que l'on fait à un prêtre de passage, incapable d'établir un diagnostic précis, par manque de données suffi-

(12) *Ibid.*, p. 63, Liège, 2 avril 1847.
(13) *Ibid.* p, 73, lettre à Guipon, Nancy, 29 mai 1847.

santes. Seul, le prêtre qui est un ami et jouit de l'entière confiance de son dirigé peut plonger son regard dans les replis les plus obscurs de la conscience et ordonner les remèdes appropriés aux différents états d'âme. « Mon grand désir, dit Lacordaire à Guipon, maintenant surtout que Paul va vous quitter, serait que vous cherchiez un prêtre en qui vous puissiez mettre votre confiance, un prêtre *qui vous plût,* selon votre propre expression. Car la sympathie n'est pas indifférente dans une affaire qui exige tant d'ouverture, d'abandon et d'oubli de soi-même, que la confession de nos fautes et la direction de notre âme. Le mérite spirituel ne suffit pas toujours à gagner notre confiance ; les qualités naturelles y ont aussi leur part. Tâchez donc, mon très cher petit Jules, de concert avec notre ami Paul, de découvrir à Strasbourg un prêtre *qui vous plaise,* et à qui vous puissiez avoir recours avec plaisir et simplicité (14). »

Règlement, esprit de pénitence, sentiments humains du dévouement et de l'amitié, tout est mis en œuvre par Lacordaire pour assurer la maîtrise de la volonté et le parfait équilibre de l'âme.

***

Mais la forme la plus virile de la volonté, et par là même la plus difficile à acquérir est la résignation dans la maladie. L'abbé Perreyve mourut d'une maladie de poitrine et c'est à lui que Lacordaire semble avoir réservé le meilleur de sa sollicitude de prêtre et d'ami. Le 23 octobre 1854, Henri Perreyve écrivait cette lettre désespérée à son père spirituel : « Mon bon Père, j'ai failli mourir. Mes terribles accidents de poitrine sont revenus : un matin, il y a une dizaine de jours, dans la rue et sans le moindre signe précurseur, une violente congestion s'est répandue dans les voies de la respiration. J'ai cru étouffer à l'instant. Je ne sais comment j'ai eu la force de regagner le logis de mes parents, seul, et croyant tomber à chaque pas. On m'a saigné, soigné et traité comme je l'ai voulu, par l'homéopathie. Aujourd'hui je suis beaucoup mieux, quoique bien affaibli par le sang que j'ai perdu et par celui qu'on m'a tiré. Il ne me reste que des brisements profonds dans la poitrine et une disposition à la défaillance.

(14) *Ibid.,* p. 49, Paris, 18 novembre 1846.

« Je vous tromperais, mon Père, si je vous disais qu'il ne me reste que cela. Il me reste surtout une grande et amère tristesse. Dès que je me suis senti de nouveau frappé, l'idée d'une vie brisée, impuissante, inutile, s'est présentée à mon esprit ; mais j'ai retrouvé dans le danger même où j'étais une sorte de consolation ; j'ai cru mourir, je l'ai attendu, je l'ai espéré, je l'ai demandé. J'avais précisément beaucoup médité sur la mort pendant ces derniers temps ; une belle et forte lettre, reçue de vous, m'en avait entretenu en des termes qui s'étaient gravés littéralement dans ma mémoire ; j'avais revu mon testament, je venais de faire une bonne retraite pendant laquelle, pour la première fois peut-être, j'avais senti la joie d'un abandon sans bornes à la volonté de Dieu, et l'espérance d'une vie sacrifiée pour le service de la vérité et de la justice. Enfin, je me suis cru prêt ; j'ai remercié Notre-Seigneur de m'avoir préparé par ces grâces, et je vous le répète, j'ai attendu la mort, plein de joie et de consolations intérieures. Mais Dieu n'a pas voulu de moi. Il m'a rejeté dans ce monde, il faut que j'y vive maintenant avec les craintes d'un avenir sans force, d'un avenir inutile et désarmé. Ah ! combien je suis peu résigné à une telle vie, et combien je refuse l'injure d'une telle résignation 15). »

Comme cette lettre montre tout le désarroi du corps et de l'âme ! et quel remède apporter à cette douloureuse mélancolie du poitrinaire ? Ce n'est plus la tristesse du nerveux qui présente des côtés forts par où l'on peut ressaisir la volonté. Mais Lacordaire était en face d'un jeune novice de l'Oratoire, rempli d'ardeur apostolique, et condamné peut-être plus tard à un ministère très réduit, sinon à une totale inactivité. Le pire était à craindre.

Nous avons par bonheur la réponse de Lacordaire à cette lettre désolée : « Votre lettre, mon cher ami, m'a apporté une bien douloureuse nouvelle. J'ai ressenti dans ma poitrine le coup qui a frappé la vôtre. Mais ce qu'il y aurait de pire dans votre situation, ce serait de vous abandonner au découragement. Le découragement est un sentiment mortel, même pour

---

(15) Lettre au R. P. Lacordaire ; Paris, 23 octobre 1854, dans *Lettres de l'abbé H. Perreyve*, Nouvelle édition, p. 148-149 ; Téqui 1932, cité également dans le *Correspondant*, Année 1872, p. 743-744.

ceux qui se portent bien ; à plus forte raison pour ceux dont la santé est compromise (16). »

Et Lacordaire continue : « Il est manifeste que Dieu vous impose un point d'arrêt. Vous et moi, nous ne savons pas pourquoi. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Dieu est bon, qu'il vous aime, et qu'il a ses desseins. Il faut les prendre pour ce qu'ils sont, sans les connaître, et les accepter tête baissée. Cela fait, toute impatience étant rejetée comme une faiblesse, il faut aviser à vous guérir.

« Je connais une dame, grosse comme une alouette, qui, un beau jour, il y a de cela quinze ans, a éprouvé tout juste ce qui vous est arrivé. Elle a répandu des flots de sang par la gorge ; une moitié de ses poumons s'en est allée, et elle a cru n'avoir plus deux jours à vivre. Or cette dame vit ; elle est active, forte, courageuse, presque une sainte, au lieu d'être une créature vide et légère qu'elle était auparavant (17). »

Cette lettre ne reflète guère une pensée très riche ; mais elle retient l'attention par la délicatesse des sentiments et l'habileté thérapeutique. Comme M^me^ de Sévigné à l'égard de sa fille, Lacordaire ressent lui-même le contre-coup des maux qui affligent son ami. Mais persuadé que le moral peut exercer une action salutaire sur le physique, Lacordaire fait appel à tout ce qui reste d'énergie en Perreyve pour l'arracher à sa tristesse. Celui-ci souhaitait mourir et il lui commande de vivre. Sa maladie n'est qu'un « point d'arrêt » voulu par Dieu ; la guérison est au bout. Et à l'appui de son optimisme, il apporte la preuve d'une cure inattendue. Les détails en sont peut-être légèrement exagérés, mais cette exagération même n'a d'autre but que de faire renaître l'espoir et le désir de vivre.

Ce n'était pas la première fois, semble-t-il que Perreyve avait souhaité mourir. Quelques mois auparavant, le 21 août 1854, Lacordaire avait écrit à Perreyve une des plus belles lettres de leur correspondance. « Je n'approuve pas, pour parler sérieusement, dit Lacordaire, que vous laissiez aller à la pensée de la mort par effet de mélancolie. Rien, certainement, n'est plus beau que de mourir après avoir connu tout ce qu'on peut connaître ici-bas, Dieu, son Christ et son

---

(16) *Lettres à des jeunes gens*, lettre 70^e^, p. 308, Sorèze, 25 octobre 1854.

(17) *Ibid.*, p. 309.

Eglise ; mais cette pensée ne doit pas venir par un côté sombre de l'âme ; il faut qu'elle arrive par le côté le plus lumineux et le plus serein, comme le soleil sort de l'Orient. Mourir ! Découvrir son cou, poser sa tête sur un bloc en s'agenouillant devant Dieu, puis la sentir tomber en témoignage de la vérité et de la justice, voilà la plus grande destinée ici-bas. Les anciens mêmes le savaient : combien plus nous qui avons vu mourir Jésus-Christ ! Aussi, remarquez-le bien, il a trouvé la mort trop belle et trop douce pour la prendre toute seule : il l'a revêtu de l'habit des souffrances et des opprobres. C'est pourquoi, désirer la charmante mort de l'échafaud, c'est aimer à la manière des grands hommes de l'antiquité, et non à la manière des chrétiens. Ne pensez donc plus ainsi, c'est la mort de la croix qui est la nôtre ; il faut la porter chaque jour, comme un esclave affranchi qui suit son maître par amour. Sans doute, aucun de nous, même le plus tendre et le plus héroïque en désirs, n'est assuré de pouvoir souffrir : mais ceci est l'affaire de Dieu, nous n'avons pas à nous en préoccuper. Il faut nous jeter, tout faibles que nous sommes, dans l'honneur du supplice, et laisser à Dieu, si l'heure venait, le soin de faire de nous ce que nous voudrions être.

« Je vous dis donc comme saint Paul : « Gaudete ! » Sorèze ne vous verra-t-il jamais ? Ne viendrez-vous jamais voir ses ormes et ses frênes deux fois séculaires, boire ses eaux courantes, gravir ses montagnes, vous enfoncer dans ses vallées ? Je ne vous y invite pas ; Sorèze serait trop beau si vous l'aviez vu ? Je me borne à vous embrasser le moins mal que je puis, mais bien certainement avec tendresse (18). »

Ce n'est pas la résignation à la mort que Lacordaire demande à Perreyve ; c'est la résignation à une vie douloureuse, crucifiante, et cela dans la joie ; il sait bien que pareil idéal dépasse les limites de la volonté humaine, et il met sous les yeux de Perreyve l'image du divin Crucifié. Il espère que cette contemplation fera naître en l'esprit du jeune lévite un acte d'amour, au moins d'abandon aux desseins de Dieu, et que la grâce achèvera dans une volonté défaillante l'amour joyeux de la Croix.

Lacordaire, semble-t-il, a eu peur ensuite que la sensibilité

(18) *Lettres à des jeunes gens*, 68e lettre, p. 301-303, à Perreyve ; Sorèze, 21 août 1854 ; citée par Renée Zeller, p. 195-196.

de Perreyve ne frémisse devant les dures étreintes de cet hymen sanglant qu'est l'Amitié du Christ. Et à la fin de sa lettre il le convie aux douceurs de l'amitié humaine, au milieu d'un cadre à la fois réconfortant et paisible. Ce procédé délicat est tout à fait dans la manière de Lacordaire. Qu'on lise les lettres à Perreyve ou à Jules Guipon et à Paul Rencker, Lacordaire sait toujours enrober les leçons les plus austères d'une affection vraiment tendre. « Vous commencez peut-être à vous désespérer à mon sujet, écrivait-il à Guipon, selon votre habitude de voir les choses un peu mélancoliquement, mais vous auriez tort cette fois, comme probablement en bien d'autres occasions. Je suis arrivé ici le 9 au soir, par un temps magnifique, que j'avais eu tout le long de ma route, et qui m'a présenté notre couvent de montagnes dans toute la beauté du printemps. J'ai passé le dimanche, qui était le 10, à voir mes frères de religion, qui sont aussi mes frères de cœur. Le temps passe vite dans ces communications, que le monde ne connaît guère et qu'il croit dépouillé de tout charme vrai. Ce premier bonheur goûté, je me reportais vers Strasbourg, et j'allais vous écrire, lorsque des visites sont venues disposer de mon temps, en une autre manière que celle dont je m'étais avisé. Vous aurez donc ma lettre un jour plus tard. C'est beaucoup quand on attend, s'il est vrai, comme je le crois, que vous attendiez un peu, ou pour parler votre langage, que vous vous ennuyiez un peu après moi (19). »

Quelle meilleure formule pour exprimer la confiance et l'intimité réciproques de deux cœurs ; ce n'est peut-être pas le langage de la grammaire ; c'est assurément celui de l'affection la plus tendre. Lacordaire sait que le stimulant le plus efficace de la volonté c'est d'aimer et de se faire aimer.

⁂

Lacordaire, en effet, a l'art d'adapter sa direction à chaque tempérament et genre de vie. Loin d'exiger de la volonté plus qu'elle ne peut rendre, en certains cas il la modère, ce qui est encore une manière de la former et de l'équilibrer. La résignation à un repos forcé est un âpre sacrifice surtout pour les natures ardentes. « Donnez-moi des nouvelles de votre santé.

(19) *Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains*, p. 7-8 ; lettre à J. Guipon. N.-D. de Chalais, 11 mai 1846.

Le mieux a-t-il continué ? écrit Lacordaire à Perreyve. Vos forces se sont-elles encore accrues ? Avez-vous le courage de ne rien faire, de vous promener, de bien dormir ? Si vous saviez combien il est utile dans la vie de perdre, à propos, du temps ! Voyez Ozanam. Quelle différence si, au lieu de se presser de vivre comme il a fait, il eût dormi huit heures par jour et n'en eût travaillé que six ! Il vivrait ; il aurait encore devant lui trente ans, c'est-à-dire six heures de travail, multipliées par trois cent soixante-cinq jours, multipliés eux-mêmes par trente. Je ne sais si c'est de ma part mollesse ou calcul humain, mais, sauf les moments très rares où il faut achever une besogne à tout prix, j'ai horreur de me presser et d'aller contre la distribution des choses par la nature. Chaque jour amène son travail et son repos dans une succession heureuse ; l'un remet de l'autre, et l'âme toujours active se mûrit dans une jeunesse qui ne finit pas. Il me vient quelquefois en pensée que c'est un sybaritisme ; et cependant voyez à quoi l'on aboutit dans le système contraire ! Etes-vous bien sûr, quand vous suivez votre ardeur dévorante, que c'est pour Dieu que vous vous pressez tant, et non pas sous l'inspiration déguisée d'une ambition d'être et de produire ? L'orgueil est bien fin, comme aussi, je l'avoue, la volupté de vivre doucement. Dieu qui savait tout cela, nous a préparé des épines dans toutes les combinaisons, et en voulant éviter les unes, nous tombons dans les autres (20). »

Sufficit diei malitia sua, c'est une parole de l'Ecriture qui revient assez souvent sous la plume de Lacordaire. Nous avons vu qu'il imposait à ses fils spirituels un règlement de vie où le travail avait sa place. Mais nous sommes également fondés à penser qu'il devait réprimer sévèrement tout excès sur ce point. Ce serait tomber dans une agitation morbide, nuisible à l'équilibre général. Au reste, et Lacordaire le souligne fine-

(20) *Lettres à des jeunes gens ;* 72e lettre, p. 316-318, à Perreyve, Lacordaire craignait également qu'un ministère trop actif ne fut guère en harmonie avec la santé précaire de Perreyve. « Vous ne soutiendrez très certainement pas, lui dit-il la régularité d'une vie de vicaire unie au mouvement fébrile de votre vie de penseur et d'écrivain. Vous aurez les pieds dans la boue ; vous arriverez mouillé dans une sacristie qui vous réchauffera des feux d'un poêle, et vous rendra à l'air humide et pénétrant par un contraste très dangereux. Il faudra bien avoir vos heures de confessionnal, vos visites actives et passives, tout cet entraînement qui dévore. » Saint-Maximin, 17 septembre 1859, cité dans *Cahiers de l'Amitié de France,* 1er juillet 1912, p. 263-264.

ment à Perreyve, un travail excessif n'est souvent qu'un besoin de produire, de paraître ; en définitive c'est un raffinement d'orgueil inconscient.

***

La vertu pour Lacordaire est souvent au juste milieu entre deux excès opposés. Il assouplit parfois certains principes aux exigences de la vie mondaine. Le Comte de Rességuier, ambassadeur à Naples, lui avait posé un cas de conscience au sujet de la conduite à tenir dans le monde, les jours d'abstinence. Lacordaire trancha la question sans tomber dans le laxisme ni le rigorisme. Il faut : « 1° Eviter autant qu'on le peut, sans blesser les bienséances, d'accepter des invitations pour ces jours-là ; 2° S'il se trouve du maigre sur la table, en manger tout simplement et refuser le reste ; 3° Si tout est gras, en manger hardiment, parce qu'alors, ce n'est pas rougir de Jésus-Christ, et que le plus grand mal, lorsqu'on viole de semblables observances, est d'avoir honte de la pénitence chrétienne publiquement portée (21). »

Mais que pensait Lacordaire précisément des festins qui accompagnent les cérémonies officielles, et où la table est abondamment servie ? Dans une lettre à Perreyve, il annonce la bénédiction prochaine de la nouvelle communauté dominicaine de Toulouse. « Il y aura, écrit-il, un grand dîner après la cérémonie, composé des personnes les plus qualifiées du clergé séculier et régulier. Il faut que je vous confesse, chuchote-t-il à l'oreille de son ami, que nous avons des petits pois et des artichauts de Perpignan : ce qui me semble terrible pour une installation de religieux voués à la pauvreté et à la mortification ; mais comme on nous donne le dîner, je me suis vainement débattu contre les artichauts et les petits pois au cœur de l'hiver (22). »

Evidemment c'était un luxe à pareille époque de l'année et malgré le ton plaisant de certaines expressions, le petit scandale éprouvé par Lacordaire n'a rien de pharisaïque ; on peut ajouter foi à ses tentatives pour réduire un menu qui lui paraissait trop somptueux. Mais il eut le bon goût de ne pas

(21) *Année dominicaine ;* année 1881, tome 20, p. 339-340. Lettre à M. le comte de Rességuier, ambassadeur à Naples. Rome, 25 avril 1837.

(22) Lettres à des jeunes gens, 56 lettre, p. 258, lettre à Perreyve ; Toulouse, 28 décembre 1853.

insister ; dans ce léger et amusant conflit, deux vertus sont en présence ; la pauvreté d'une part, la charité de l'autre, ou plus exactement, la politesse du monde, qui, au dire de saint François de Sales, n'est que « la fleur de la charité ». Ce fut la politesse qui l'emporta. Lacordaire se devait de ne pas contrister les bienfaiteurs de la communauté nouvelle, et il convenait qu'il fît à ses hôtes l'honneur d'une table, supérieure à l'ordinaire frugalité.

Dans sa vingtième conférence à Notre-Dame, Lacordaire rapporte ces paroles de Frédéric II à son entourage : « Pour en finir avec l'Eglise, savez-vous ce qu'il faut en faire ? Il faut en faire un hibou. » « Vous savez, ajoute Lacordaire en contant l'anecdote à son auditoire, cet oiseau solitaire et triste, qui se tient dans un coin, avec un air rechigné (23). »

Si austère que fût sa vertu, Lacordaire n'aurait jamais consenti à en faire un épouvantail. Sous le froc du religieux, l'homme parfaitement civil et aimable se laissait toujours aisément reconnaître. Et c'était la même consigne qu'il imposait aux autres. « En recherchant le surnaturel, disait-il sans cesse à ses chers pénitents, gardez-vous de perdre le naturel (24). » L'équilibre entre des vertus contraires est souvent la forme la plus haute de la vertu, et qui n'est pas sans sacrifice. A ce propos, Pascal écrivait : « Je n'admire point l'excès d'une vertu comme si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme en Epaminondas qui avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité. Car, autrement, ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux (25). » Saint Thomas nous dit que la clef de voûte de toutes les vertus morales réside dans la prudence. Lacordaire lui fait écho ainsi qu'à Aristote lorsqu'il déclare : « L'homme est placé sans cesse entre deux excès. Les anciens disaient « *In medio stat virtus* ». La vertu n'a point changé de place depuis ce temps (26). »

La vertu doit donc paraître aimable et son austérité être tempérée par la bonté : « La bonté dans les rapports, écrivait

(23) 20e conférence de Notre-Dame. *Œuvres*, t. II, p. 403.
(24) Chocarne, p. 260.
(25) Pascal, *Pensées* 9e édition, V. Giraud, Hatier 1938, p. 535.
(26) *Lettres à des Jeunes gens*, p. 177.

Lacordaire dans le règlement adressé à Cabat, est le principal charme de la vie. » Mais cet équilibre si rare s'acquiert beaucoup plus qu'il n'est spontané ; il est le fruit d'exercices réitérés, mais combien formateurs d'une volonté énergique.

Telle apparaît donc la méthode de direction de Lacordaire faite à la fois de bonté et de fermeté. Le P. Chocarne, certes, avait eu raison de dire que Lacordaire était « fort comme le diamant, tendre comme une mère ».

CHAPITRE XIV

Lacordaire et les Femmes du Monde

§ 1. La Baronne de Prailly

Ce ne fut que par « exception (1) » au témoignage même du P. Chocarne que Lacordaire eut une action sur certaines femmes du monde. La comtesse de la Tour du Pin et la comtesse de Vauvineux lui furent des amies très dévouées, mais rien dans la correspondance de Lacordaire ne laisse transparaître le moindre conseil d'ordre spirituel. La baronne de Prailly et la comtesse de Mesnard sont les seules qui bénéficièrent, et pendant de très nombreuses années, d'une direction suivie. C'est dire tout l'intérêt des longues lettres adressées par Lacordaire à ses filles spirituelles, et qui nous révèlent des physionomies très originales et très attachantes ainsi qu'une attitude toute nouvelle dans la manière du directeur de conscience.

⁂

Le P. Chocarne nous donne d'amples détails sur les origines de M^me^ de Prailly. Son père, M. Chevandier de Valdrôme, « s'était voué à l'industrie verrière, et, par sa grande capacité, avait élevé la manufacture de glaces de Saint-Quirin, en Meurthe-et-Moselle, à un état de prospérité remarquable. Député de son arrondissement, et promu plus tard à la pairie par le roi Louis-Philippe, il partageait son temps entre la politique et les affaires, et fut un membre distingué de cette aristocratie de l'intelligence, de la fortune et du nom, qui

(1) *Lettres à M^me^ la baronne de Prailly*, publiées par le R. P. Chocarne, p. VI. Poussielgue, 1885.

joua un si grand rôle et tint une place si considérable dans la période la plus brillante de notre dix-neuvième siècle.

« Seule fille, entourée de trois frères, Hortense Chevandier de Valdrôme ne le cédait à aucun des esprits supérieurs qui l'entouraient. Nature profonde, noble, ardente, prédisposée aux plus hautes vertus, elle devint une femme remarquable dans une chrétienne accomplie. (2) »

« Elle épousait, en 1834, le baron de Prailly, président du tribunal civil de Nancy, qui apportait des goûts sérieux et élevés, en harmonie avec ceux de sa jeune femme, et une affection qui ne devait pas se démentir un instant (3). »

La correspondance entre Lacordaire et la baronne commence le 22 juin 1838. Au début de leurs relations, M^me^ de Prailly était sans doute encore très jeune, son mariage datant de 1834. Bien que son mari fût au niveau de ses éminentes qualités intellectuelles et morales, nous savons cependant par le P. Chocarne que « ses connaissances en religion étaient courtes et ses préjugés nombreux (4) ». De ce côté, il semble que la jeune femme ait éprouvé certaine déception. Sa sensibilité religieuse mal satisfaite se tourna alors vers Lacordaire comme un pôle pressenti qui pût lui apporter quelque compensation.

La baronne était d'une imagination encline à la mélancolie, et dès ses premières lettres, elle avoue son malheureux état d'âme à Lacordaire. Avec bonté, celui-ci lui répond que les « âmes faibles et peu élevées trouvent ici-bas un climat qui suffit à leur intelligence, qui rassasie leur amour. Elles ne découvrent pas le vide des choses visibles, parce qu'elles sont incapables de le sonder jamais fort avant. Mais une âme, que Dieu, dans la création qu'il en a faite, a rapproché davantage de l'infini, sent, de bonne heure, la limite étroite qui la resserre ; elle a des tristesses inconnues, sur la cause desquelles longtemps elle se méprend ; elle croit volontiers qu'un certain concours de circonstances a troublé sa vie, tandis que le trouble vient de plus haut. Il est remarquable dans la vie des saints que presque tous ont senti cette mélancolie dont les anciens disaient qu'*il n'y a pas de génie sans elle*. En effet, la mélancolie est inséparable de tout esprit qui va loin, de

(2) *Ibid.*, p. VIII.
(3) *Ibid.*, p. X.
(4) *Ibid.*

tout cœur qui est profond. Ce n'est pas à dire qu'il faille s'y complaire, car c'est une maladie qui énerve, quand on ne la secoue pas, et elle n'a que deux remèdes, la mort ou Dieu (5) ». Nous retrouvons aisément dans ces lignes la méthode déjà employée par Lacordaire à l'égard des jeunes gens : se servir des côtés forts de la nature pour tonifier l'âme tout entière. « Je me réjouis, lui dit encore Lacordaire, de ce que vous n'ayez pas attendu le déclin de la vie, pour abandonner l'amour du monde, et les frivolités superbes, qui le retiennent dans une perpétuelle enfance. Il était à craindre que vous eussiez besoin pour venir à Dieu de traverser des passions violentes et de grandes infortunes de cœur, parce que votre nature était profonde, aimante, et que plus la mer est puissante, plus elle a besoin de rochers et d'écueils pour être brisée. Dieu l'a voulu autrement ; c'est un grand bonheur. Car vous lui apportez une âme encore jeune, encore susceptible d'illusions, et non pas vidée et défaite (6). »

***

Mais cette délicatesse d'âme et surtout la mélancolie qui en était la conséquence, n'était pas sans danger. Par dérivatif, et pour se consoler de certaines amertumes secrètes, la baronne, comme certaines femmes de l'aristocratie, cherchait dans une amitié sacerdotale, des consolations spirituelles qu'elle ne trouvait sans doute pas à son foyer. C'était là un péril, contre lequel Lacordaire, avec un tact souverain, met en garde sa confidente. « Le chrétien, lui dit-il, doit tendre à élever sans cesse toutes ses affections, afin d'être plus libre pour connaître et aimer Dieu ; mais les affections en elles-mêmes ne sont pas défendues, même dans l'ordre naturel. Il suffit de les régler, non pas seulement en s'abstenant du mal positif, mais en ne laissant pas prendre sur son âme un empire trop exclusif et absolu. Par cela même que vous vous sentez portée à aimer très vivement, vous devez lutter contre ce penchant qui s'égare avec facilité. Et pour réussir, il vous faut aimer Dieu de plus en plus, car de même que l'amour excessif des créatures éloigne de Dieu, l'amour extrême de Dieu détend les ressorts qui nous attirent trop fortement vers

(5) *Ibid.*, p. 3-4, Abbaye de Solesmes, 11 juillet 1838.
(6) *Ibid.*, pp. 5-6, Rome, 28 août 1838.

les créatures. L'amour ne se surmonte que par un autre amour (7). »

Lacordaire se sentait-il, dès à ce moment, en cause ? Il y a de bonnes raisons pour le croire ; sa réserve discrète vis-à-vis de la baronne de Prailly apparaît pour la première fois en l'année 1843. « Pourquoi vous plaignez-vous de ma sévérité ? dit-il à la baronne ; je suis ce que je dois être pour vous, reconnaissant, plein d'estime, vraiment dévoué, et si je ne l'exprime pas autant qu'il se pourrait, vous comprenez mieux que personne, combien toutes les expressions et toutes les pensées d'un religieux doivent se ressentir du cours habituel de son cœur qui est tout entier vers Dieu (8). » D'après cette finale, il semble que la baronne recherchait, à son insu, dans sa correspondance avec Lacordaire, un contact avec l'homme, plus qu'avec le prêtre ; et c'est toujours le prêtre, le religieux, qui lui répondait. Aussi elle fit un jour à son directeur le reproche assez inattendu de ne pas « lui avoir montré son âme ». A cette formule discrète, mais assez transparente, Lacordaire fit une réponse très nette. « J'ai été surpris, répond celui-ci, de ce que vous me dites à la fin de votre lettre du 6 novembre, que *je ne vous avais pas montré mon âme*, dans celle à laquelle vous répondiez. Je croyais, au contraire, vous avoir parlé, à cœur ouvert, de tout ce qui me préoccupait, plus que je ne l'avais fait encore (9). »

M^me^ de Prailly eût souhaité sans doute recevoir de son père spirituel une correspondance plus intime, dont elle aurait pu nourrir délicieusement son imagination ; et si Lacordaire se fût oublié à lui raconter ses états d'âme, quel bonheur elle aurait alors éprouvé à raconter les siens ! Mélancolies partagées, émotions mutuelles où l'esthétique voisine avec la religiosité, voilà le climat ouaté où la baronne dans le secret de son cœur voulait introduire son directeur de conscience. Le prêtre devait s'effacer derrière l'ami.

Lacordaire flaira le danger ; et c'est ainsi que sa prudente réserve fut taxée de « sévérité sinon d'incompréhension ». Il ne comprit que trop, au contraire, combien cette jeune femme, si délicate et si noble, avait à veiller sur son cœur et son imagination. Il s'employa à l'y aider. « Croyez donc, lui dit-il,

(7) *Ibid.*, p. 96, Chalais, 10 septembre 1847.
(8) *Ibid.*, p. 48, Nancy, 5 août 1843.
(9) *Ibid.*, p. 142, Chalais, 20 novembre 1848.

d'un ton impératif, que je vous montre mon âme quand je vous dis ce que je pense et ne me demandez pas davantage. Le christianisme n'a pas encore déraciné en vous une certaine influence de l'imagination ; vous êtes vraie, même simple, pas encore calme. Lisez l'Evangile, quel repos dans la plus admirable simplicité ! Le style de l'Evangile est celui de l'âme parfaite, rien n'y tourne à l'effet et à l'ébranlement. Il faut que vous en arriviez là (10). »

***

Cette franche manière de parler n'admet pas de transaction aucune ; mais les paroles ne seraient rien sans les actes. Or le comportement de Lacordaire avec ses filles spirituelles est diamétralement opposé à l'attitude qu'il eut vis-à-vis des jeunes gens. Ce n'est pas qu'il y ait eu évolution dans sa méthode de conduire les âmes. La correspondance avec Rencker, Guipon, Perreyve, est de la même époque que celle avec M^me^ de Prailly ; mais il y a de la part de Lacordaire une adaptation nouvelle et voulue. Outre que sa qualité de prêtre lui dicte une attitude réservée à l'égard de la femme, il sait que le tempérament féminin est de lui-même déjà très enclin au sentiment, et qu'un directeur avisé doit s'interdire toute complaisance susceptible d'aggraver cette propension.

C'est pourquoi dans sa correspondance, Lacordaire dissimule avec soin ses états d'âme intimes. S'il parle de mélancolie, il fait le silence sur la sienne. Il entretenait volontiers ses jeunes amis de ses sentiments profonds, et mettait presque une certaine coquetterie à dire que lui-même avait connu la tristesse. Telles pages écrites à Perreyve ou à Cabat, ont tout le ton d'un aimable duo romantique. Mais c'est précisément cette réciprocité sentimentale que Lacordaire veut éviter dans ses relations féminines, et en particulier avec la baronne de Prailly. Il est remarquable que dans presque toutes ses lettres, les impressions de tristesse, les émotions d'ordre esthétique restent toujours unilatérales, et ne sont jamais partagées. Lacordaire demeure fermé. En ce qui concerne le sentiment de la nature nous aurons intérêt à confronter deux lettres : l'une écrite à M^me^ de Prailly, l'autre à Paul Rencker : « Tandis que nous allons nous ensevelir dans la neige, écrit Lacor-

(10) *Ibid.*, p. 143, Chalais, 20 novembre 1848.

daire à sa confidente, vous jouirez de ces beaux rivages d'Hyères, de vos pins embaumés, de vos orangers, et vous pourrez perfectionner en paix, votre âme dans la solitude (11). » Citons à nouveau maintenant la lettre écrite à Paul Rencker, dont nous avons déjà fait état. Il s'agit du seul et même paysage, Lacordaire étant l'hôte de M^me^ Prailly à Hyères, lorsqu'il écrivit ces lignes à son jeune ami : « J'ai été à Hyères, à trois ou quatre kilomètres de Toulon ; c'est une petite plaine entourée de montagnes, et ouverte seulement sur la mer, où elle est encore protégé par un eceinture d'îles ; la végétation y est toute napolitaine. Ce sont des rosiers en fleurs dans les haies, des champs de petits pois et d'immortelles, des orangers, des palmiers, et une multitude de plantes odoriférantes qui croissent dans les bois, au pied des pins maritimes. » C'est le même paysage dans les deux descriptions, et pourtant l'impression est toute différente. Il est vrai qu'une description précise eût été pour la baronne un luxe, et totalement inopportune, puisque ce gracieux décor lui était familier ; mais il y a dans la lettre à Paul Rencker, un abandon, une jouissance même qui tend visiblement à se faire partager. Le sentiment de la nature est ici un aspect de l'amitié ; il n'en est plus ainsi dans la lettre à la baronne. La description en est plutôt sobre, et Lacordaire, comme s'il avait peur de trop accorder aux sentiments humains, s'empresse de passer à la leçon morale.

Fait plus significatif encore, l'impression esthétique de Lacordaire contredit souvent l'impression ressentie par sa confidente. « La Provence, écrit-il de Bosco à la baronne de Prailly, n'est pas tout à fait l'Italie ; cependant il ne faut pas vous montrer trop ingrate envers elle. Nous sommes bien heureux en France d'avoir un peu de ce soleil-là, et de n'être pas obligés toujours de faire trois à quatre cent lieues pour nous chauffer. Moi qui ai repassé les Apennins, j'ai éprouvé un sentiment contraire au vôtre, un bonheur d'enfant à retrouver un climat plus analogue à celui de la France. J'aime passionnément ces brouillards précoces, qui enveloppent le matin tout notre couvent ; ils me rappellent cette fin de septembre, qui m'annonçait autrefois le terme des vacances. Vous voyez que nos impressions sont bien différentes (12). »

(11) *Ibid.*, p. 138, Chalais, 2 novembre 1848.
(12) *Ibid.*, p. 27, Couvent de Bosco, 27 septembre 1841.

Est-ce pur hasard, ou calcul volontaire ? en tout cas, il serait assez difficile de trouver dans les lettres à des jeunes gens quelque opposition de ce genre. La méthode de Lacordaire est nette ; il s'interdit dans sa correspondance tout sentiment capable de susciter un sentiment identique dans une imagination trop vive.

***

Mais une méthode plus positive et plus énergique devait être employée pour vaincre ce léger déséquilibre, et la baronne n'hésita pas à se mettre aux dures pratiques de l'ascèse chrétienne. Elle se livrait joyeusement à des actes d'humiliation, comme une simple novice de communauté. « Vous ne sauriez trop abaisser votre orgueil, lui écrit Lacordaire, et on ne l'abaisse que par des pratiques réelles d'humilité, en se faisant petit non seulement devant Dieu, ce qui est assez naturel, mais devant les hommes, devant nos égaux, et surtout devant nos inférieurs. Une pieuse servante doit être pour vous comme un objet de culte, sans toutefois élever son orgueil et la sortir de son état. C'est la raison pourquoi Jésus-Christ a lavé les pieds de ses apôtres ; il a voulu nous montrer par là à nous abaisser devant nos inférieurs, et à révérer Dieu dans les parties les plus viles de leurs corps. Soyez souvent en esprit aux pieds de votre servante et de votre institutrice, et même soyez-y réellement quelquefois, si vous le pouvez sans inconvénient. Car il faut toujours ménager les faiblesses des autres (13). »

Parfois cependant, comme il arrive aux âmes les plus saintes, M^me^ de Prailly éprouvait certaines sécheresses, et Lacordaire lui rappelle opportunément que la sainteté n'est pas tant une jouissance sensible que la générosité de l'amour gardée jusqu'au sein de l'épreuve. « Aujourd'hui, dit Lacordaire, Dieu se retire un peu, et vous commencez à sentir la différence de l'amour joyeux à l'amour éprouvé. Tout vous paraissait non seulement possible, mais facile. Maintenant que la grâce se soustrait un peu à la nature, vous retrouvez l'incapacité humaine pour le recueillement, la prière, la pénitence. Dieu passe et revient. D'ailleurs ce qui importe, c'est la constance de la volonté dans les œuvres (14). »

(13) *Ibid*, Chalais, 20 novembre 1848.
(14) *Ibid.*, Paris, 1^er^ janvier 1851.

⁂

Cependant cette sensibilité ne devait pas être étouffée ; il fallait l'orienter et l'élever. « L'amour ne se surmonte que par un autre amour », avait déjà dit Lacordaire à Mme de Prailly. La psychanalyse actuelle n'a fait que retrouver et préciser une vérité déjà connue. Cette « conversion » fut pour la baronne assez facile, étant donné son extrême docilité. Rien dans la correspondance de Lacordaire ne laisse transparaître ni rudesse, ni même impatience, et elle diffère totalement sur ce point de la correspondance avec la comtesse de Mesnard. « Soyez comme un agneau entre les mains de Dieu, écrit placidement Lacordaire à sa fille spirituelle, prête à vivre et à mourir (15). » Mme de Prailly fut cela toute sa vie, et sa personnalité pourtant si riche consentit à se laisser modeler comme une cire molle. Les déceptions elles-mêmes de l'existence contribuèrent à lui faire garder cette virginité d'âme. « Ne vous plaignez donc pas, lui dit Lacordaire, des secrètes amertumes de votre vie ; c'est la condition de votre élévation intellectuelle et morale. Que seriez-vous si vous aviez été heureuse ? Une petite fille gâtée, vaine, capricieuse, perdant son esprit dans un bijou et dans un désir, comme tant d'autres femmes de votre âge et de votre fortune que vous voyez autour de vous. Quiconque arrive à connaître Dieu et à l'aimer n'a rien à désirer, rien à regretter, il a reçu le don suprême qui doit faire oublier tout le reste (16). »

Ce que Lacordaire en effet demande à sa fille spirituelle c'est d'avoir sans cesse présente à l'esprit la pensée de Dieu ; la foi doit informer toutes ses démarches. Que de chrétiens en effet « se mettent la foi dans l'intelligence, comme on met le mors dans la bouche d'un cheval. Mais ils ne croient pas que leur esprit et leur foi ne font qu'un. Il y a des moments convenus où ils prennent la foi dans un coin de leur cerveau ; il y en a d'autres, où ils la laissent *en fourrière*, pour rire et s'amuser. Le chrétien véritable, même en riant, a sa foi présente, et il est avec Jésus-Christ comme une partie de lui-même qui ne le quitte jamais (17). »

---

(15) *Ibid.*, p. 14, La Quercia, 19 novembre 1839.
(16) *Ibid.*, p. 94, Chalais, 10 juillet 1847.
(17) *Ibid.*, p. 7, Rome, 28 août 1838.

***

Comme nous pouvons le constater, la méthode de Lacordaire à l'égard de la baronne est toujours persuasive, jamais autoritaire, et son langage empreint d'une certaine onction. Cette douceur se révèle surtout dans le soin qu'apporte le directeur à régler l'ardeur et la bonne volonté de sa fille spirituelle ; non pas certes que Mme de Prailly fût une agitée comme la comtesse de Mesnard ; mais Lacordaire craignait qu'une générosité aussi vive ne finit par ébranler complètement une santé déjà bien précaire.

Par souci de perfection, Mme de Prailly était devenue en effet, tertiaire de l'Ordre de saint Dominique. Véritable moniale, elle avait une prédilection spéciale pour la récitation nocturne de l'Office dominicain, récitation nocturne à laquelle les tertiaires n'étaient nullement astreintes. Lacordaire ne l'y autorisa qu'à la condition que cette louable pratique ne portât aucun préjudice à sa santé ! « Si vous croyez pouvoir sans inconvénient pour votre santé, dire quelquefois votre office dans la nuit, ou faire une lecture pieuse, je ne m'y oppose pas. Il est certain que les saints ont toujours beaucoup aimé les prières de la nuit, et que, quand on le peut, c'est une pratique excellente pour le cœur. Mais dans votre état de souffrance ou de faiblesse, je ne sais s'il est prudent de le faire (18). »

La même bonté conduit Lacordaire à une très grande largeur de vues, quand la baronne le prend — et avec le plus grand sérieux — pour arbitre de certaines élégances féminines. « Les couleurs dont vous me parlez, lui dit-il, savoir : les nuances de lilas claires et foncées, les gros bleus et gros verts très foncés, les bruns rougeâtres, sont toutes dans les couleurs permises au tiers-ordre, d'autant plus qu'il est extrêmement difficile à bien des femmes du monde de se borner au noir et au gris. Pourvu qu'on retranche le luxe et l'éclat des couleurs, cela suffit (19). » Ne sourions pas trop de toutes ces précisions techniques ; elles prouvent l'indulgence de Lacordaire, en même temps que son bon goût. Sa tolérance s'étendait jusqu'aux bijoux. « La règle générale du tiers-ordre, dit-il, est que personne ne doit porter de bijoux,

(18) *Ibid.*, p. 221, Paris, 8 décembre 1851.
(19) *Ibid.*, p. 188-189, Flavigny, 10 juillet 1850.

et d'objet en or par conséquent, *puisque l'or est toujours une superfluité* ; mais il est difficile de ne pas accorder quelquefois des dispenses, beaucoup de femmes de monde ne pouvant se persuader qu'on peut se passer d'une montre en or, d'autres attachant un souvenir de famille à quelques-uns de ces objets. Avec l'âge et le progrès spirituel, on se détache davantage et l'on accomplit des choses qu'on croyait impossibles (20). » Nous retrouvons sans cesse chez Lacordaire ce souci d'adapter à la vie du monde la pratique des vertus religieuses. Il ne décourage pas les bonnes volontés et, surtout, il les empêche de se singulariser. La mesure, le bon sens, la conformité aux usages reçus nous font découvrir en Lacordaire toute la sagesse d'un saint François de Sales.

***

Grâce à ce tact, fait tout à la fois de fermeté et de souplesse, M^me^ de Prailly équilibra peu à peu sa sensibilité, et une mutuelle compréhension s'établit entre le directeur de conscience et sa fille spirituelle ; à mesure que nous parcourons cette longue correspondance, nous y trouvons plus d'abandon et d'intimité. Quand M^me^ de Prailly lui reproche son silence, Lacordaire lui en exprime tous ses regrets, et avec la simplicité la plus charmante. « Ma réponse à vos reproches ne vous consolerait guère, lui écrit-il ; j'aurais beau dire que j'écris rarement à mes meilleurs amis, et que je ne les aime pas moins ; c'est une excuse que vous comprendriez mal. » « Pour vous, la lecture, la promenade et la prière sont toute votre vie, et vous avez autant de temps pour écrire qu'il vous en convient. Une lettre est pour moi une affaire ; pour vous ce n'est qu'un plaisir du cœur. Ainsi ne vous plaignez plus. Vous me trouverez toujours le même en tous les temps, quel qu'ait été l'intervalle de mes lettres, et vous n'attribuerez mon silence qu'au respect de mes devoirs. Je n'ai que des minutes, et vous avez des jours (21). » Mais Lacordaire se trompe en disant qu'une lettre est pour lui « une affaire » ; elle devient assez souvent « un plaisir du cœur ». « Vous avez bien raison de dire, écrit un peu plus tard Lacordaire à la baronne, que l'absence est une des plus grandes peines de

(20) *Ibid.*, p. 187, Flavigny, 22 juin 1850.
(21) *Ibid.*, p. 154-155, Paris, 23 mars 1849.

cette vie. On voudrait se rassembler dans un même lieu avec les quelques personnes dont l'amitié nous fortifie et nous console ; mais après avoir à grand'peine obtenu de Dieu, quelques amis, les événements nous séparent d'eux, et l'on est réduit au souvenir entretenu par de rares correspondances. Cependant l'amitié demeure ; elle est, avec la vertu, une des belles choses que nous emporterons de ce monde, et qui fleuriront en se mûrissant dans l'incorruptible lumière et chaleur de l'éternité (22). »

⁂

Sept ans s'étaient écoulés depuis le jour où la baronne de Prailly avait reproché à son père spirituel de ne pas « lui avoir montré son âme ». Cette lettre, à n'en pas douter, dut combler Mme de Prailly de la plus douce et la plus légitime joie ; Lacordaire, cette fois, lui découvrait le meilleur de son cœur de prêtre et d'ami, tant il est vrai que « la religion est le principe en nous d'une jeunesse éternelle (23) ». Principe qui « communique à tous nos sentiments, la durée, l'éclat et la sécurité (24) ». Retenons ce dernier mot qui semble avoir été choisi à dessein par Lacordaire. Il résume toute la prudence, toute la droiture et toute la sincérité de sa direction. « Il me semble que je deviens meilleur, depuis que vous le devenez vous-même (25) », avait-il pu écrire à la baronne. Et c'était vrai. Entre ces deux âmes il y eut dans le don spirituel et dans sa récompense une même parité ; et une amitié fraternelle faite d'affection et de respect ne cessa de les unir jusqu'à la mort.

⁂

§ 2. La Comtesse de Mesnard

La correspondance de Lacordaire avec Mme de Mesnard présente un tout autre aspect. La mélancolie de la comtesse, plus profonde et surtout plus amère que celle de la baronne de Prailly, avait aussi une cause plus douloureuse. Son mariage semble-t-il avait été conclu par convenances fami-

(22) *Ibid.*, p. 288-289, Sorèze, 4 janvier 1855.
(23) *Ibid.*
(24) *Ibid.*
(25) *Ibid.*, p. 131, Paris, 8 août 1848.

liales et nobiliaires, nullement par inclination. Une lettre de Lacordaire que nous avons déjà citée, fait une allusion très nette à cette situation douloureuse. Flora de Bellissen, fille du marquis de Bellissen, avait épouse le 1er août 1829 Charles-Ferdinand Windsor de Mesnard, comte de Mesnard, ancien page de Charles X. Le comte, fervent légitimiste, soutint la cause de la duchesse de Berry et se distingua au combat du Chêne en 1832 (26). Mais son caractère rude ne s'accordait guère avec le tempérament doux et triste de sa jeune femme. La mésentente et l'incompréhension ne tardèrent pas à s'installer au foyer conjugal. La comtesse finit par se séparer de son époux, et vécut seule avec sa fille Caroline, soit à Paris, dans son hôtel du boulevard Saint-Germain, soit à Vineuil, près Chantilly (27). Cette vie brisée, retirée et loin du monde, devait pour toujours assombrir son tempérament.

***

La correspondance de Lacordaire avec Mme de Mesnard commence en 1839 pour se terminer en 1861. A chaque instant, au cours de ses longues missives, Lacordaire s'efforça d'atténuer, sinon de guérir, une mélancolie maladive qui s'avérait chronique. Il fallait apporter à cette âme fébrile un calme réparateur ; et cela par un intense amour de Dieu. La tristesse de la comtesse confinait à la neurasthénie

(26) D'après un article de la *Semaine catholique* du diocèse de Luçon du 18 février 1888, p. 555 écrit peu après les obsèques de Mlle Caroline de Mesnard.

Nous devons ajouter que le comte de Mesnard, né à Luçon en 1769, chevalier de Malte, condisciple de Napoléon Ier, à l'école de Brienne. Il fit la campagne de 1792, avec les princes émigrés. Obligé de se retirer en Angleterre. Il y gagna sa vie à copier de la musique et à dessiner des cartes géographiques. Il fit partie de l'expédition de l'Ile-Dieu. En 1806, il épousa Miss Sarah Mason d'une ancienne famille anglaise. A la Restauration, M. de Mesnard fut nommé chevalier de Saint-Louis, aide de camp et gentilhomme d'honneur du duc de Berry. En 1816, il devint premier écuyer de la duchesse de Berry ; il était près du duc de Berry, lors de l'assassinat du prince, qui lui remit le couteau ensanglanté. Depuis ce moment, son crédit augmenta à la cour de plus en plus. Il fut nommé aide de camp du duc de Bordeaux, et gouverneur du château de Rosny. Louis XVIII qui avait vu son dévouement à l'épreuve dans l'exil, le nomma, en 1823, pair de France. Il écrivait avec un grand naturel, et a laissé d'intéressants « *Souvenirs intimes* », publiés à Paris en 1844 (d'après la *Semaine catholique* du diocèse de Luçon, citée plus haut, p. 553-555.

(27) Dans son manoir de Vineuil, la comtesse tenait des réunions de dames tertiaires dominicaines, dont elle était la prieure.

qu'une profonde vie intérieure parviendrait peut-être à vaincre. « Il m'a été bien pénible, écrit Lacordaire, d'apprendre que vous êtes retombée dans la tristesse et l'abattement, d'autant plus que peut-être y aurai-je contribué par mon long silence. Quelles qu'en soient les causes prochaines, vous ne deviez pas douter que la cause principale en soit toujours dans un amour de Dieu qui n'est pas assez profond... Je ne pense pas que cette crise dure longtemps en vous ; mais vous serez sujette à bien des rechutes encore. C'est là votre péché. Vous n'avez plus à craindre bien des choses qui avaient puissance sur vous ; elles sont vaincues ; mais vous êtes accessible encore à ce dégoût de Dieu qui se manifeste par la mélancolie. La tristesse dit à Dieu : « Tu ne me suffis pas ; je suis seul, je m'ennuie ; ramène-moi en Egypte. » « Jamais l'on n'est triste, lorsqu'on est avec quelqu'un que l'on aime ; lors donc que l'on est triste, l'on n'est pas avec Dieu. Ce mal est d'autant plus affreux que l'on n'a pas même le courage de demander du secours à Dieu ; il faut pour ainsi dire que Dieu nous l'envoie malgré nous, ou du moins sans nous, comme il fit à Notre-Seigneur dans sa tristesse au jardin des Olives (28). »

Mais aimer Dieu, c'est se conformer pleïnement à sa volonté, et être satisfait des conditions de vie qu'il nous a assignées (29). Une grande simplicité d'âme, telle est la vertu fondamentale que Lacordaire souhaite à la comtesse de Mesnard, comme à la baronne de Prailly. Cette vertu n'est pas seulement l'humilité, encore que l'humilité se trouve comprise dans la simplicité. Mais la simplicité présente ce caractère particulier que tout désir de perfection doit s'insérer dans le genre de vie de chacun, et y prendre son point d'appui. Il n'y a pas un idéal abstrait de sainteté ; mais autant de formes de sainteté qu'il y a d'états de vie différents. Lacordaire avait déjà dit à Paul Rencker que l'on trouve des saints dans toutes les conditions, voire sur le trône. Mais les mêmes avis donnés à la comtesse de Mesnard ont une portée autrement pratique. Elle s'imaginait volontiers que la perfection

(28) *Archives d'Histoire Dominicaine*, tome I, p. 190. Editions du Cerf, s. d. ; Lettre à M^me^ de Mesnard. 29 décembre 1847. Toutes les lettres à la comtesse de Mesnard, citées dans cet ouvrage, sauf celles qui sont inédites, ont été publiées, par le P. Béchaux dans le tome I des Archives d'Histoire dominicaine, p. 177-219. Editions du Cerf 1946.

(29) A ce propos, Lacordaire disait à la comtesse : « vous faites des *châteaux en Espagne spirituels*, et rien n'est plus dangereux pour la solidité de la vertu. » 5 octobre 1848, Archives, p. 192.

lui eût été rendue plus facile, si la fortune lui avait souri davantage ; son regard douloureux errait sans cesse entre le passé pour le déplorer, et l'avenir pour le craindre. Fatalement, elle ne savait jamais vivre dans le présent. Tout avancement spirituel est chimérique s'il n'est pas un attachement généreux aux devoirs d'état, à toute cette vie concrète telle que Dieu l'a façonnée pour chacun de nous. Chercher à s'évader de ce champ limité est déjà une démission ; « ce qui vous manque, dit Lacordaire à sa confidente, ce n'est pas le goût de certaines choses, c'est de n'être pas satisfaite de votre état ; voilà la grande plaie de votre âme et de votre vie. Et vous n'êtes pas satisfaite, même au point de vue spirituel. Car il serait simple humainement que vous regrettassiez des avantages légitimes qui vous ont manqué ; mais Dieu ayant compensé pour vous ce qu'il vous a ôté, par des dons surnaturels d'un grand prix, vous cherchez ailleurs et en imagination des joies qui vous sont refusées. Rien ne saurait être plus douloureux, en même temps que moins parfait. Ne confondez pas la croix que Dieu nous donne avec celle que nous nous faisons à nous-mêmes. La croix que Dieu nous donne est pleine de consolation et de profit ; celle que nous nous faisons est amère sans nous servir, parce qu'elle n'est pas selon la volonté de Dieu. »

« Vous avez déjà travaillé beaucoup à sortir de la perfection chimérique pour arriver à la perfection réelle. Ne vous lassez pas à combattre ; un jour viendra où vous serez surprise de la lumière et de la force que vous recevrez. Vous n'êtes encore qu'à l'état de préparation ; Dieu vous pétrit, aidez-le (30). »

« Aider » Dieu ! la formule est à retenir ; et c'est une nouvelle preuve que l'optimisme de Lacordaire pénètre sa direction entière ; ce qu'il demande à sa fille spirituelle, c'est de faire joyeusement face à la vie, à sa vie à elle, dans toutes les nécessités quotidiennes qui en constituent la trame austère. Il est une forme de renoncement qui n'est nullement chrétienne ; certaines âmes, peut-être parce qu'elles sont suffisamment avancées en perfection, considèrent la mort d'un œil complaisant. Mais qui ne voit que dans cette démission anticipée de la vie, il y a un reste d'égoïsme latent et inavoué. Lacordaire avait déjà mis en garde Mme de Prailly contre cette

(30) *Ibid.*, p. 185, 24 octobre 1848.

tentation d'attitude passive, et faussement résignée. Les mêmes avis sont donnés à la comtesse de Mesnard. « Défaites-vous donc de la pensée de la mort, lui écrit-il comme d'une tentation que le démon vous envoie pour vous épuiser et vous détourner d'un plein abandon à la volonté de Dieu. Ce n'est pas de mourir qui est agréable à Dieu, mais de mourir quand il le veut et de vivre quand il le veut. Souvenez-vous de cette sainte qui disait : Ne pas mourir mais souffrir. Cela est difficile, j'en conviens, et plus à moi qu'à personne (31). »

Pour rendre à la comtesse ce goût de la vie, il était nécessaire de lui faire acquérir un tour d'esprit plus positif, et pour cela l'attacher à ses devoirs quotidiens. « ... Quant à l'heure, dit Lacordaire, que vous devez employer aux affaires de votre maison, il ne faut en rejeter le soin sur personne, parce que personne ne peut bien vous remplacer, et que, de plus, ce remplacement est cause que vous ne prenez pas l'habitude de cette occupation qui est de la plus haute importance. Ne vous en dispensez donc jamais. Quand vous y aurez manqué, par pénitence vous réciterez cinq psaumes à genoux en baisant la terre neuf fois après chaque psaume. Pour le choix des psaumes, vous ouvrirez votre livre, et vous prendrez les cinq qui se présenteront, en commençant par le premier de la page de gauche. Vous les lirez avec attention, en tâchant d'y recueillir les pensées relatives à l'état où vous vous trouvez (32). »

Ne sourions pas de la fantaisie apparente de ces pensums. Tempérament inquiet et agité, Mme de Mesnard était à l'affût de tous les dérivatifs extérieurs pour tromper la mélancolie qui la minait. Pour atténuer cette maladie, et l'agitation qui en était la suite, Lacordaire s'efforça d'ordonner la vie journalière de la comtesse, et ces sanctions n'avaient précisément d'autre but que de réprimer les infractions, hélas ! trop probables, à la consigne imposée. Chacun conviendra que les précisions numériques et autres que ces peines comportent étaient, si arbitraires fussent-elles, une discipline singulièrement astreignante et par conséquent salutaire. En vérité le caractère énergique de cette méthode serait approuvé des meilleurs psychiâtres actuels.

Quoi qu'il en soit, cette thérapeutique était parfaitement

(31) *Archives*, tome I, p. 191, 10 juillet 1855.
(32) *Ibid.*, p. 195 et 196, 5 octobre 1848.

adaptée au cas particulier de Mme de Mesnard. La comtesse avait un défaut bien féminin, et que les confesseurs de certaines femmes du monde ne sont jamais sans remarquer ; c'était de se raconter soi-même, peut-être parce qu'elle disposait d'assez nombreux loisirs. Elle s'imaginait soulager ses maux en les confiant aux oreilles les plus diverses, sans cesse en quête d'un apaisement qu'elle ne recueillait jamais. Seul, Lacordaire avait assez de prestige et d'autorité sur elle pour contenir l'instabilité de son âme fébrile ; malheureusement il ne pouvait être à sa disposition continuelle, et dut se contenter d'une direction intermittente par le truchement d'une correspondance ; dans l'intervalle, la comtesse se vit donc obligée de s'adresser à d'autres ecclésiastiques pour les soins de sa conscience.

***

Elle se confia tout d'abord à l'abbé Desgenettes, curé de N.-D. des Victoires. Ce prêtre, éminent et pieux, qui aida Lacordaire à la fondation du Tiers-Ordre dominicain, semblait qualifié pour réussir dans son ministère délicat auprès de la comtesse de Mesnard. Il est possible d'ailleurs que Lacordaire, avant de quitter Paris, l'eût désigné à l'attention de sa fille spirituelle, sans toutefois exercer sur elle la moindre contrainte. Bien lui en prit, car, au bout de peu de temps, Mme de Mesnard fut lasse de la direction de l'abbé Desgenettes. « Vous savez, lui écrivit alors Lacordaire, que je ne vous ai jamais obligée de vous adresser à M. Desgenettes ; pourquoi ne chercheriez-vous pas une âme qui pût vous aller ? Il est bien difficile de croire que personne ne puisse vous faire du bien (33). » Cette dernière phrase laisse transparaître quelque impatience, voire même une certaine ironie. L'attitude de Lacordaire va dès lors se préciser dans le sens d'une fermeté encore plus accentuée. Au cours de l'année 1848, il propose à sa confidente, mais cette fois, avec une insistance marquée, le ministère d'un prêtre très distingué qui, par la suite, devait être appelé aux destinées les plus hautes ; c'était l'abbé Gay.

Pour mieux convaincre Mme de Mesnard des qualités éminentes de son candidat, Lacordaire la prévient que tout

(33) *Ibid.*, p. 181, 29 décembre 1847.

le premier il s'en est remis à ce prêtre zélé et intelligent pour toutes les affaires de sa conscience. On serait en droit d'attendre qu'un exemple venu de si haut dût faire impression sur l'esprit de la difficile comtesse et lui permît de trouver enfin un confesseur à sa mesure. Son père spirituel lui en faisait un si bel éloge ! « Je lui ai ouvert tout entier mon cœur, lui dit-il, et me suis mis complètement à ses pieds pour ma direction spirituelle, jusqu'à lui donner pouvoir de m'imposer toujours les pénitences qu'il voudrait. C'est une âme pleinement dominicaine à un degré qui ne peut être l'effet que d'une grâce toute particulière de Dieu. Si donc il y a possibilité pour vous de servir Dieu dans le Tiers-Ordre, ce sera par ce saint prêtre et avec lui, sinon, il faudra désespérer de votre vocation à cet égard. Mais loin d'en désespérer j'ai la confiance que tout ce qui est arrivé, n'est arrivé que pour votre instruction et votre préparation. Notre-Seigneur a voulu vous éprouver, vous purifier, vous faire connaître votre misère, votre ingratitude, je dirais même votre imbécillité, afin que vous ne comptiez plus sur vous, mais sur lui. Maintenant cette œuvre est achevée, vous êtes devenue un vase propre à l'édification. Il faut s'en servir (34). »

Hélas ! il était dit que l'inquiète comtesse resterait toujours insatisfaite ; l'abbé Gay lui-même n'eut pas le don de lui plaire. Mais soit par crainte d'une réprimande de Lacordaire, soit à la suite d'une louable victoire remportée sur elle-même, elle continua de s'adresser à l'abbé Gay. Et Lacordaire de la féliciter de sa constance malgré sa répugnance intérieure. « Cette disposition, ajoute-t-il, est excellente pour le bien de votre âme. Tant que vous écouterez vos goûts propres vous n'arriverez à rien de solide (35). »

M^me^ de Mesnard avait en effet des préférences successives qui la faisaient frapper à plusieurs portes, ce qui compromettait tout travail suivi, toute méthode dans la direction spirituelle. Lacordaire s'en rendit fort bien compte. Il se décida à faire acte d'autorité, et dans cette même lettre il réitéra un ordre antérieur : « Je vous ai défendu, dit-il, de vous adresser au R. P. Souaillard, sauf le cas de nécessité, et je vous prie de ne le voir que pour des raisons graves. Il n'est

(34) Dijon, 4 décembre 1848, lettre inédite.
(35) Fragment de lettre inédite. Flavigny, 16 mai 1849.

point votre père spirituel, et vous avez besoin par dessus tout de vous sevrer de ce qui n'est que causeries pour l'amusement, chose à quoi vous êtes encore trop sujette. *Le royaume de Dieu est au-dedans de vous* ; c'est là que vous devez le chercher. Votre guérison ne dépend d'aucun homme, mais de l'attention sur vous-même, de la correspondance à la grâce de Dieu, de la régularité dans l'emploi de vos journées, de l'abstention des mouvements qui n'ont d'autre but que de vous fuir vous-même pour chercher des consolations extérieures. Vous serez guérie lorsque vous pourrez rester tranquille dans votre chambre, en accomplissant simplement vos devoirs de famille. Les doutes que vous éprouvez ne sont autre chose qu'un plaisir douloureux que se donne votre esprit, qui a horreur par-dessus tout de la tranquillité. C'est pourquoi je vous répète sans cesse : Ne vous émouvez pas, ce qui vous trouble n'en vaut pas la peine. Vous consulteriez tous les saints qui sont aujourd'hui dans le monde — et leur réponse serait unanime — que le lendemain vous ne seriez pas rassurée davantage, parce que votre doute vous est cher. Vous ne le croyez pas, mais cela est ainsi. Vous êtes perpétuellement occupée de vous-même, au lieu d'être occupée de Dieu ; vous vous regardez et vous écoutez, au lieu de regarder et d'écouter Dieu. Et voilà pourquoi tout vacille à vos yeux troublés. Il n'y a de remède que dans l'abdication de vous-même (36). »

Cette longue lettre nous éclaire sur la psychologie intime de la comtesse. Elle portait en elle des plaies cachées d'amour-propre blessé ; sa situation d'épouse délaissée lui faisait une place à part et humiliée, dans une société que tour à tour elle fuyait et regrettait. « Je ne sais, lui dit Lacordaire, pourquoi, chaque hiver, le démon vous envoie cette tentation du monde dont vous me parlez, tentation qui ne me fait pas grande peur, tant elle est opposée à votre nature, mais qui me peine néanmoins, parce qu'elle est pour vous la source d'un chagrin qui dure toujours quelques semaines (37). »

L'amour-propre toutefois, surtout chez la femme, a quelque chose d'infiniment subtil, tire souvent vanité de son discrédit, en faisant un récit avantageux de ses infortunes à

---

(36) Cette lettre est inédite jusqu'à : « père spirituel » le reste a été publié dans le tome I des *Archives*, p. 193 et 194 ; elle est datée du 16 mai 1849. Les lettres inédites ont été mises aimablement à notre disposition par le R. P. Baron.

(37) *Archives*, p. 190-191, 16 mars 1852.

quelques cœurs compatissants. Revanche timide et éphémère d'un douloureux complexe d'infériorité, et dont Lacordaire précisément a souligné à sa confidente le caractère passager et fragile.

⁂

Repliée sur elle-même, Mme de Mesnard, comme il fallait s'y attendre, était peu faite pour la vie pratique, et elle en avait conscience ; cette inadaptation ne fit évidemment qu'accroître son anxiété native. Tout lui était à charge ; les œuvres que Lacordaire lui confiait, l'établissement de sa fille unique Caroline, le sort de son patrimoine lui étaient autant de sujets d'inquiétude qui entretenaient dans son âme une perpétuelle agitation. Nombre de lettres de Lacordaire sont jalonnées d'appels réitérés à la tranquillité, à la paix, au saint abandon à la Providence : « Allez au jour le jour, sans vous préoccuper de l'avenir, écrit Lacordaire à la comtesse ; c'est la recommandation même de Notre-Seigneur dans l'Evangile : Ne soyez pas inquiets du lendemain, le lendemain sera inquiet pour soi, et à chaque jour suffit sa malice (38). »

Hélas ! ces sages conseils furent sans effet durable ; un exemple typique va nous en fournir la triste preuve. Le P. Lacordaire entreprit de fonder d'assez nombreux Tiers-Ordres de femmes, s'inspirant de la règle de saint Dominique. Mme de Mesnard, qui était tertiaire, ainsi que sa fille Caroline, avait été nommée par Lacordaire prieure de la communauté de Paris ; les activités de cette communauté se partageaient en diverses œuvres dont la comtesse était, dirait-on aujourd'hui, « la responsable ». Le supérieur religieux du groupement était le R. P. Chocarne, un des rares prêtres avec Lacordaire qui eût gagné la confiance de Mme de Mesnard. Or, pour des raisons d'administration générale, Lacordaire transféra le P. Chocarne, de Paris au couvent de St-Maximin, dans le Var. Ce fut un drame ! Mme de Mesnard se vit seule, abandonnée au milieu de ses œuvres ; et elle fit part de son cruel désarroi à son Père spirituel. Ses plaintes lui attirèrent cette sévère réponse : « J'aurais cru seulement, lui dit Lacordaire, que me connaissant comme vous me connaissez depuis vingt-cinq ans, vous auriez pu penser que je n'avais pas agi à la

(38) *Archives*, p. 184, 21 février 1847.

légère, mais sous le poids d'une nécessité invincible. Ce qui m'attriste le plus, c'est de voir le peu de progrès de votre âme. Quand je lis la vie des saints, et que je vois la confiance qu'ils avaient en l'homme choisi de Dieu pour les diriger, et que d'autre part, je trouve en vous cette révolte de l'esprit poussée au dernier terme, j'entre dans un sentiment qui me ferait presque désespérer de moi-même, en me montrant le peu que j'ai obtenu de tant de soins et de tant d'années. Je me demande comment vous pourrez faire jamais quelque chose de surnaturel avec de semblables dispositions. Hélas ! ce qui compromet vos œuvres, ce n'est pas tel ou tel qui leur manque, c'est vous-même. La première base d'une œuvre c'est la volonté de Dieu. La seconde c'est l'abandon à sa divine Providence. La troisième c'est le temps, la persévérance, le support des contrariétés et adversités imprévues (39). »

Et Lacordaire, faisant allusion au tempérament brouillon de sa confidente ajoute : « Vous m'exposez de vastes plans qui m'étaient inconnus. Je ne savais qu'une chose, c'est que vous fondiez une petite œuvre pour préparer à la première communion des filles pauvres de Paris. Cette petite œuvre devait s'étendre avec le temps, comme une semblable de M. Rambaud à Lyon, laquelle est aujourd'hui comme une ville. Je voyais là quelque chose de très simple, très bien commencé, très facile à conduire, et je ne m'imaginais pas vous avoir porté un bien grand coup en retirant de Paris un religieux dont j'avais absolument besoin. Mais il est écrit que le doute et le découragement, vos deux plus grands ennemis, ne vous laisseront pas de repos (40). »

*
**

Rien de plus difficile que de guérir une malade rebelle à sa propre guérison. Le doute de M^me^ de Mesnard, comme le lui avait fait remarquer Lacordaire, lui était « cher » et probablement aussi son découragement ; et voilà pourquoi Lacordaire lui avait dit qu'il n'y avait de « remède que dans l'abdication » d'elle-même. Il exigea de la comtesse une obéissance absolue. Cette méthode autoritaire est assez nouvelle dans la manière de Lacordaire ; car avec les jeunes gens

(39) *Ibid.*, p. 187, 18 novembre 1859.
(40) *Ibid.*

sa méthode libérale leur faisait grandement confiance ; jamais il n'aurait voulu briser l'élan de leur belle jeunesse. Mais Mme de Mesnard était une malade, et bien qu'elle ne fût pas une scrupuleuse à proprement parler, son agitation morbide exigeait une main très ferme, capable de lui rendre un peu de calme. Cette docilité, Lacordaire ne l'obtint jamais complètement, et des mots durs échappèrent quelquefois à sa plume impatiente : « Tant que vous ne vous accoutumerez pas à faire ce que je vous dis, mes rapports avec vous pourront vous amuser, mais non vous être utiles spirituellement. L'obéissance seule, l'obéissance entière, pleine, douce, intérieure, est le signe qu'une âme profite de la direction ; autrement la direction n'est qu'un voile qui recouvre la volonté propre et la recherche de soi-même. Je ne suis pas las de vous, mais ma conscience ne me permet plus de vous commander que quand vous obéissez. C'est un jeu misérable de prétendre à la perfection en en rejetant le premier élément (41). »

Ce n'est pas la première fois que nous constatons chez Lacordaire ce goût des situations nettes, ce besoin de franche ouverture qu'il exige de tous ses confidents, hommes ou femmes ; il est manifeste que l'attitude louvoyante et bien féminine de la comtesse lui est à charge ; et il se demande non sans mélancolie s'il ne perd pas son temps à diriger une âme aussi indocile, et qui ne semble pas avoir conscience de son indocilité. « Souffrez que je vous le dise, lui écrivait encore Lacordaire, je ne connais personne qui demande autant conseil que vous, et personne qui se laisse moins guider. Il en résulte qu'on se décourage : car à quoi bon s'épuiser à trouver des ressources, si la personne pour qui on les cherche ne veut pas les accepter et s'en rapporte toujours à ses sentiments personnels ? C'est là la contradiction fondamentale de votre caractère (42). »

***

La comtesse de Mesnard était en effet une contradiction vivante mais si douloureuse qu'elle avait autant droit, sinon plus, à une affection dévouée qu'à un traitement énergique.

(41) *Archives*, p. 186 ; 8 août 1853.
(42) *Ibid.*, p. 195 ; 2 octobre 1855.

Cette affection, Lacordaire ne la lui marchanda jamais, pas plus qu'à Mme de Prailly.

Lacordaire a reconnu lui-même ses duretés passagères vis-à-vis de la comtesse ; et cette franchise émane assurément d'un cœur loyal et très bon : « Je n'ai rien fait, lui avoue-t-il dans une lettre, vous le savez, pour garder cette autorité sur vous ; j'ai toujours été plutôt rude que sévère à votre égard, quelquefois même négligent en apparence, et ne vous accordant ni le temps, ni les choses que vous souhaitiez (43). »

Mais ces rudessses intermittentes étaient préférables à une sévérité constante et délibérée. Comme tous les tempéraments nerveux, Mme de Mesnard avait besoin d'affection et de soutien. Et Lacordaire a été infiniment bon avec cette femme, qui le lui a d'ailleurs largement rendu. « Votre confiance et votre affection, lui dit-il, ont survécu à tous mes torts envers vous. Vous me les avez toujours pardonnés, parce que sans doute, vous aviez reconnu en moi un sincère dévouement pour votre âme, et aussi et bien plus, parce que Dieu l'a ainsi disposé dans les décrets de sa souveraine Providence (44). » L'homme peut avoir des mouvements d'impatience ; mais le prêtre a toujours des trésors d'affection et de dévouement qui font vite oublier les duretés passagères de l'homme ; cette lettre est une des plus belles que Lacordaire ait adressées à la comtesse de Mesnard ; son style d'une noble sérénité ne pouvait ne pas faire impression sur l'âme agitée de cette femme et lui faire partager l'optimisme confiant de son père spirituel. La bonté de Lacordaire est toujours très encourageante ; sans dissimuler les difficultés inhérentes à toute conversion, il montre à l'âme toute la joie que recèle un sacrifice généreusement accompli. « Dieu, en vous ôtant le monde et ses charmes, écrit-il à Mme de Mesnard, vous récompense au centuple dès cette terre, ainsi qu'il l'a promis. Seulement les premiers moments de l'échange de l'homme à Dieu, de la jouissance à la pénitence, de l'orgueil à l'humiliation, sont durs. Mais quand le sacrifice est fait, le baume coule sur la plaie et ne tarde pas à la cicatriser (45). »

C'est là du beau style classique, tout inspiré par la bonté et le dévouement surnaturels de l'apôtre. La phrase, devenue

(43) *Ibid.*, p. 182, 8 mai 1852.
(44) *Ibid.*, même lettre.
(45) *Ibid.*, 30 décembre 1841.

plus robuste, s'est dépouillée de cette mièvrerie un peu molle, qui caractérise certaines lettres de Lacordaire à ses jeunes confidents, et teintées d'égotisme plus ou moins « érotique ».

La charité la plus désintéressée règle en effet la conduite de Lacordaire avec les femmes du monde. Lorsqu'il parle de tristesse à la comtesse de Mesnard, ce n'est plus avec cet abandon plein de charme où lui-même racontait ses propres mélancolies. Sans doute y a-t-il une réciprocité d'affection entre lui et ses filles spirituelles. Mais cette réciprocité est fondée beaucoup plus sur le dévouement apostolique que sur l'amitié sensible. Lacordaire aimait à retrouver chez les jeunes gens cette mélancolie qu'il portait en lui-même, et il orientait les rêves communs vers une action commune. Avec ses filles spirituelles son comportement est nécessairement différent ; et en ce qui concerne la tristesse maladive de la comtesse de Mesnard, il était de toute évidence qu'il ne pouvait « la tourner à bien », selon la méthode pratiquée avec succès à l'égard de ses jeunes confidents.

Ce n'est plus l'homme qui prétendra guérir la comtesse de sa mélancolie ; c'est uniquement le prêtre, et par des remèdes exclusivement surnaturels. « Votre mélancolie, lui dit-il, est mauvaise qu'autant qu'elle est excessive ; il est certain que cette terre est une vallée de larmes, et cependant l'Esprit-Saint dit quelque part qu'il y a une tristesse qui donne la mort. C'est la tristesse exagérée, sensible qui ne vient pas de la considération raisonnable et pieuse des maux de cette vie, mais d'un regard trop particulier et trop peu résigné sur soi-même. Votre croix est dure et pesante ; mais enfin, c'est la croix de Jésus-Christ. Il ne faut pas la briser (46). »

La délicatesse de Lacordaire est largement compréhensive ; il admet les raisons si particulières qui expliquent la mélancolie profonde de M^me^ de Mesnard, et il y compatit avec le meilleur de son cœur de prêtre ; car le prêtre est le seul médecin qui puisse adoucir l'amertume d'une infortune si douloureuse et si intime. Il n'y voit qu'un remède : l'Amour qui seul aide à porter les croix les plus lourdes et même les fait aimer. Idéal bien difficile à réaliser quand on connaît l'impressionnabilité de la comtesse. Lacordaire s'y employa cependant par voie de persuasion et par un règlement assez souple, adapté au cas de M^me^ de Mesnard.

(46) *Ibid.*, p. 191 ; 20 janvier 1855.

★★

La comtesse, en sa qualité de tertiaire de saint Dominique, était astreinte à d'assez nombreuses et régulières pratiques de piété. Il n'y a dans les lettres de Lacordaire à sa fille spirituelle aucun règlement codifié de vie quotidienne. Vraisemblablement ce règlement avait été établi de vive voix entre le directeur et sa confidente. Nous n'en avons que certains articles, d'ailleurs d'une extrême importance. M^me^ de Mesnard, comme toutes les tertiaires, était tenue à la récitation de l'Office ; « ... Vous réciterez tous les jours cinq psaumes, par ordre, de manière à ce que vous ayez dit tout le psautier dans l'espace d'un mois. Vous baiserez ensuite cinq fois la terre en vous prosternant. Attachez-vous à cette dévotion du psautier, qui est celle de l'Eglise par excellence, puisque tous les prêtres et religieux récitent chaque jour en particulier ou publiquement un certain nombre de psaumes (47). »

La méditation, comme chez tous les maîtres de la vie spirituelle, avait la plus grande place dans ce règlement. « Soyez attentive, dit Lacordaire à la comtesse, à ne pas manquer votre méditation du matin. C'est la pierre angulaire de toute la journée. Malgré vos manquements, vous voyez combien Dieu a été prodigue envers vous pendant le mois de juin. Tâchez de l'en récompenser pendant ce mois-ci (48). » Lacordaire, on le voit, attachait la plus grande importance à la méditation du matin, car c'est d'elle dont dépend tout le comportement de la journée entière. Nous ne savons quel était le temps accordé à cette méditation matinale ; il est très probable qu'elle devait être d'une demi-heure. En tout cas, M^me^ de Mesnard devait consacrer une heure dans l'après-midi à une seconde méditation. Ce point prête à commentaire. De prime abord, cette méditation d'une heure semblerait une lourde charge, déjà à un tempérament équilibré, à plus forte raison à une femme aussi capricieuse que la comtesse de Mesnard. Mais la bonté éclairée de Lacordaire n'est ici nullement en défaut, tout au contraire. Nous devons remarquer que c'est au cours de cette méditation d'une heure que Lacordaire place la récitation des cinq psaumes dont nous avons déjà parlé. Il est donc vraisemblable que l'office devait s'éche-

(47) Lettre inédite. Dijon, jour de Noël 1848.
(48) *Archives*, p. 191, 10 juillet 1855.

lonner sur une heure, et que la comtesse devait faire une courte méditation de chaque psaume, après lecture faite. Ce mode de prière est très en usage actuellement, surtout dans les groupes ; il a l'avantage de faire alterner prière vocale et prière mentale ou méditation, et « l'heure sainte » passée de cette manière, sans être fatigante, est très profitable pour l'âme.

Lacordaire suivait d'un œil vigilant les progrès ou les défaillances de sa confidente. Tous les deux mois, elle devait lui envoyer un compte rendu détaillé de son état spirituel. Il l'encourage dans l'effort, et allie judicieusement les avertissements aux éloges. « Les résolutions que vous avez prises, me paraissent les plus sages et les plus nécessaires qui pussent vous être inspirées par l'Esprit de Dieu, étant persuadé, comme je vous l'ai dit bien des fois, que votre insatiable besoin de conversations inutiles était la principale cause qui ne permettait pas à Dieu d'achever en vous l'œuvre de votre sanctification. Jamais une âme qui ne sait pas vivre dans le recueillement, le silence et la solitude, ne fera des progrès solides dans l'amour de Notre-Seigneur. C'est donc là qu'il faut frapper les grands coups (49). »

La direction de Lacordaire n'est nullement tatillonne, et ne se perd pas en détails inutiles. Il considère dans tout règlement beaucoup plus l'esprit que la lettre, le règlement n'étant qu'un moyen. Ce moine, libéral en toutes choses, clamait bien haut la sainte liberté des enfants de Dieu. Pour Lacordaire, comme pour François de Sales, la liberté est une noble conquête de la raison et de la volonté sur le caprice et l'imagination. Un règlement est un moyen de formation et de libération, et c'est dans cette large perspective que Lacordaire veut diriger les regards de sa fille spirituelle, dont la délicatesse se fait scrupule d'une légère pénitence non accomplie : « Agissez comme une fille de Dieu, lui dit-il, et non comme une esclave. Les choses n'ont pour but que de nous donner les sentiments intérieurs, ou du moins, c'est leur principal but ; car il faut aussi que le corps, qui a été coupable, soit humilié et châtié en même temps que l'esprit. Mais comme nous ne devons pas nous détruire, il nous faut garder de la mesure dans les mortifications corporelles (50). »

---

(49) *Ibid.*, p. 194 et 195 ; 29 Mai 1852.
(50) Bordeaux, 30 décembre 1841, fragment inédit.

Rappel au calme qui n'était nullement superflu. Le graphique qu'on aurait pu tracer du comportement de la comtesse, eût été singulièrement suggestif. Dans ses moments d'optimisme, elle encombrait sa vie de mille petites pratiques supplémentaires qui finissaient par l'énerver, et cette activité était suivie d'une période de dépression qui caractérisait ses moments de neurasthénie. « Le changement qui s'est opéré en vous, écrit Lacordaire, n'est certainement pas louable en tout, puisqu'il est le résultat d'une sorte d'affaissement. Toutefois, il est possible qu'il tourne à bien, s'il peut vous conduire à une grande indifférence de vous-même sous la volonté de Dieu ; une fois ce point gagné, peut-être ensuite vous serait-il possible de réagir contre l'affaissement, et de vous donner à Dieu, non plus avec l'ardeur déréglée d'autrefois, mais avec la force des saints, cette force qui est puisée dans l'entier abandon à la divine Providence, mais dans un abandon qui soutient l'activité au lieu de l'anéantir. En attendant, faites ce que vous pouvez, soit pour la prière, soit pour la méditation, soit pour les sacrements. Si votre règlement vous sourit de nouveau, suivez-le dans la mesure de votre attrait, mais pas plus loin. Vous êtes comme une malade, pour qui les pratiques de la vie ne doivent pas être trop chargées (51). »

***

Cette bonté et cette largeur de vues ne parvinrent pas à rendre à M^me^ de Mesnard cette stabilité tant désirée de son père spirituel.

Mais Lacordaire avait compris que cette femme avait eu pour partage la vocation de la souffrance. « Il me semble impossible, lui dit-il, que Dieu n'ait pas un dessein dans une carrière aussi extraordinaire que la vôtre par la continuité des douleurs (52). »

Aussi l'unique remède à un cas tellement singulier, était la sainteté, c'est-à-dire une confiance aveugle en la Providence ; et c'est là le testament spirituel que Lacordaire légua à la comtesse, dans une lettre non datée et qui paraît être ses « *novissima verba* ». « Notre erreur, dit-il, est de ne pas voir Dieu en tout. Dieu nous châtiant, nous ennuyant, nous conso-

(51) *Archives*, p. 192, 7 mai 1856.
(52) *Ibid.*, p. 216 ; 12 mars 1859.

lant, nous abattant, nous relevant, et toujours pour nous attacher à lui, soit en nous faisant sentir notre misère, soit en nous révélant sa plénitude. Je vous remets une dernière fois entre les mains de son Fils déchiré et sanglant pour vous. Que cet embrassement vous ôte enfin à vous-même et au monde, qu'il achève de vous purifier et de vous bénir ! Il y a en vous un grand bien préparé, puissiez-vous être digne de l'accomplir ! Dieu ne vous a rendue malheureuse que parce qu'Il vous prédestinait à un autre bonheur que celui de nos courtes années. Ne soyez pas infidèle à la grandeur de cette vocation cachée dans la grandeur de vos infortunes.

« Après avoir lu cette lettre, vous vous mettrez à genoux devant votre crucifix, et vous promettrez à Jésus-Christ de lui être désormais uniquement dévouée (53). »

Qu'importe que cette lettre ne soit pas datée. Elle est le résumé de l'enseignement quotidien de Lacordaire et sa date pourrait être celle de chaque jour de sa vie. Ce testament spirituel est au-dessus du temps, magnifique témoignage d'un amour éternel des âmes et d'un dévouement constant à leurs suprêmes intérêts.

(53) *Ibid.*, p. 219.

CONCLUSION

Saint François de Sales a été appelé « le classique de la spiritualité (1) ». Pourrait-on dire de Lacordaire qu'il a été le « romantique » de la spiritualité ? Certes, ce que Chateaubriand a été en littérature, Lacordaire l'a été en spiritualité. Son époque a dit de lui avec raison qu'il avait transporté le romantisme dans la chaire. Sa prédication, en effet, s'efforce de montrer la correspondance étroite qui existe entre la nature humaine et le surnaturel ; non pas que cette nature exige la grâce, qui demeure toujours un don gratuit, mais en ce sens que la nature trouve dans la grâce son achèvement et sa perfection. Ce n'est pas le « moi » personnel, à vrai dire, qui tient la plus grande place dans les conférences de Notre-Dame ; mais c'est le « moi » humain. Lacordaire a été le fidèle miroir où tout un siècle se retrouvait, dans son inquiétude, sa tristesse, son amour de la liberté et de la justice.

La nostalgie de Dieu est déjà, selon Lacordaire, un amour naturel de Dieu. « La voie que nous devons suivre pour aller à lui, est la même que celle qu'il prend pour venir à nous ; c'est le désir ; le désir est le commencement de l'amour. Pour nous donner son amour, Dieu n'attend qu'une chose, c'est que nous le désirions ; c'est le désir qui enflamme en nous l'amour de Dieu, et ouvre notre cœur aux influences de sa grâce (2). »

L'inquiétude ou le désir de Dieu est donc une noble aspiration du « moi » humain. L'homme sans doute porte des plaies, mais c'est un malade qui recèle encore quelque germe

(1) F. Vincent, p. 550.

(2) *Sermon sur l'amour de Dieu,* donné à l'école de Sorèze, septembre 1858, *Sermons, Instructions et Allocutions,* t. I, p. 514-515.

de vie, et soupire après son salut. Le Christ, par sa grâce, change ce désir naturel en un amour surnaturel, condition du salut ; mais il n'est pas moins vrai que l'homme, de lui-même, désire Dieu. « La Sagesse éternelle, dit Lacordaire, qui, dès le commencement se jouait dans la création, toucha votre âme, et de ses doigts sacrés, elle y creusa doucement d'ineffaçables sillons. Et quand nous venons pour la récolte, nous les amis de l'ami, les envoyés de l'envoyé, ce qui fait notre force auprès de vous, c'est que nous savons mettre la main aux endroits fertiles de votre nature, c'est que nous savons retrouver ces traces déjà immémoriales en vous, mais dont le secret nous a été confié. Nous vous disons : Reconnaissez celui que vous connaissiez déjà, recevez celui que vous avez reçu (3). »

Le Christ transforma cette inquiétude, ce désir de Dieu, en un amour surnaturel. Mais, il faut le remarquer, Lacordaire insiste autant sur la nature humaine de Jésus que sur sa nature divine. « La dévotion à Notre-Seigneur s'intéresse surtout à deux aspects du mystère de son Etre : sa divinité, son corps humain. Du corps qui s'offre à la vénération et qui porte les marques glorieuses de la Passion, la prière, d'un coup d'aile brusque, passe à la Personne divine et à la nature divine ; de ce chef, on néglige l'âme humaine de Jésus, dont pourtant la grâce infinie et descendant sur les hommes permet la transfiguration de l'humanité en corps mystique et de chaque âme singulière en Temple de Dieu. En fait, sans le savoir, et sans le vouloir, le chrétien a obscurci l'âme humaine dans l'éclat de la divinité (4). »

Lacordaire veut nous mettre dans la présence permanente de l'humanité du Christ qui a souffert, pleuré, aimé Jean et Madeleine avec tendresse et prédilection. A propos de l'ouvrage de Lacordaire sur sainte Marie-Madeleine, Barbey d'Aurevilly a écrit : « C'est le roman moderne, subtil, maladif, affecté, allemand, le roman des affinités électives, transporté de Gœthe dans l'Evangile pour expliquer les sentiments que l'Evangile avait assez expliqués, en les voilant de son texte inviolable et sacré pour la gloire de sainte Marie-Madeleine,

---

(3) *Œuvres*, tome II, 11e conférence de Notre-Dame, Année 1836, *De la Raison*, p. 212-213.

(4) Francis Hermans, *Histoire Doctrinale de l'humanisme chrétien*, Casterman 1948, t. IV, p. 40.

et l'édification de ceux qui croient en elle (5). » « Prêtre égaré par un bon motif, je le veux bien, continue Barbey d'Aurevilly, mais égaré pourtant ; il a spéculé sur le fond de la tendresse humaine pour faire aimer son Dieu, en montrant l'homme aux âmes déjà si pleines de l'homme qu'elles s'en vont faiblissant dans leur ancien amour de Dieu (6). »

Le jugement de Barbey d'Aurevilly nous semble injuste, car il oublie que l'homme, dans le Christ, est la perfection même de l'humanité, en vertu de l'union de deux natures dans l'unique personne du Fils de Dieu. La sensibilité du Christ reste toujours vierge, toujours sereine, et c'est elle qui purifie, élève, spiritualise les élans d'une Marie-Madeleine, grâce à la charité. « La charité, dit Lacordaire, c'est-à-dire l'amour qui ne vient pas de la chair et du sang, mais de la beauté de Dieu, présente à l'âme par la foi, la charité est cette force d'expansion et de concentration qui nous unit surnaturellement à Dieu. Par elle, nous nous élevons au-dessus du sens et de tout ce que le monde visible nous offre d'enchantements par elle, ayant une fois vu dans la figure du Christ la personnalité divine, nous y trouvons plus de goût, plus de paix, plus de joie, plus d'enivrement qu'en aucune chose créée (7). »

Barbey d'Aurevilly confond sensibilité et sensualité. Il a grandement tort car « c'est en éprouvant dans leur âme les passions de l'âme de Jésus-Christ que les saints ont été ce que nous les nommons : des reflets de Notre-Seigneur (8) ». Tout l'humanisme de Lacordaire est axé sur la nature humaine du Christ, modèle de l'amitié, de la grandeur d'âme, et du dévouement jusqu'au sacrifice sanglant.

Il est un romantisme sain qui peut, avec l'aide de la grâce, préparer la voie au divin Amour. Nous avons vu, à propos de l'amitié, que la théorie de Lacordaire contient une grande part d'affectivité sentimentale. Avec Platon, il fonde la sympathie initiale sur les traits extérieurs de la physionomie, encore qu'il s'attache beaucoup plus à la beauté expressive, révélatrice de l'âme, qu'à la beauté plastique.

---

(5) Barbey d'Aurevilly, *les Œuvres, et les Hommes*, 1re partie, *Philosophie et Ecrivains religieux*, Amyot, Paris 1861, p. 258.

(6) *Ibid.*

(7) *Œuvres*, tome V, 59e conférence de Notre-Dame, Année 1849, Du Sacrement, p. 200.

(8) Hermans, p. 41.

De plus le sentiment inhérent à toute amitié se fortifie souvent du sentiment de la nature, où deux cœurs trouvent une nouvelle communion, parce que le sentiment de la nature s'achève en une contemplation des œuvres de Dieu, et voilà qui s'insère dans le romantisme de l'époque. Il n'est pas niable que la direction spirituelle de Lacordaire s'enrobe d'un certain sentimentalisme avec les natures délicates, comme Perreyve, Rencker, Guipon, Bernier. Le dévouement surnaturel se laisse pénétrer par l'affection humaine. Il n'est pas pur de toute recherche égotiste ; mais ce sont là de bienheureuses faiblesses qui nous ont valu des exemples du style romantique le plus prenant. Surtout, les destinataires de telles lettres en ont tiré quelque profit spirituel, ce qui est à l'éloge de Lacordaire. Dieu a besoin des hommes, et se sert parfois de leurs infirmités pour accomplir son œuvre en ce monde. Une trop grande vertu peut éloigner de Lui, une vertu plus humaine souvent en rapproche.

Avec les femmes du monde au contraire tout sentimentalisme est banni par Lacordaire. Son double caractère de prêtre et de religieux l'oblige à une grande réserve vis-à-vis de la femme. Voilà pourquoi la correspondance avec la baronne de Prailly et la comtesse de Mesnard nous offre une spiritualité plus nourrie en même temps qu'un style plus ferme. L'amitié demeure, mais plus sereine, plus décantée, parce que davantage fondée sur la charité surnaturelle.

***

Lacordaire est encore romantique par les préoccupations sociales qui ne restent nullement étrangères à sa direction spirituelle. Il s'efforce de faire naître et de développer chez les jeunes gens le sens de la communauté ; nous savons que le travail était déjà une ascèse et libérait l'homme de ses passions. Mais le travail a aussi une valeur communautaire, et voilà en quoi consiste sa véritable dignité. « L'homme n'a pas seulement besoin de pain, dit Lacordaire, il a besoin de dignité (9). » Ni Bossuet, ni même Fénelon n'avaient entrevu l'ampleur de cette question ; pour eux le travail était la loi qui résultait de la nécessairé inégalité des classes sociales. Mais Lacordaire s'attache davantage à l'égalité fondamentale

(9) *Œuvres*, tome III, 33e conférence de Notre-Dame, année 1854, p. 312.

de tous les hommes, à « ce droit de nature », qui en dépit des inégalités secondaires, est la sauvegarde de la dignité de l'homme quel qu'il soit ; « droit de nature » au reste mis en pleine lumière par le dogme chrétien. Le travail a donc sa noblesse, et s'impose tout d'abord aux fils de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Si elles viennent à faillir à ce devoir, la déchéance les guette. Nous sommes persuadés que les paroles de Lacordaire trouvèrent plus d'un écho dans cette jeunesse enthousiaste. « Tourment du problème des révolutions et de la philosophie de l'histoire, certitude du devenir ininterrompu, providentialisme, foi au progrès... tout cela forme les principaux éléments spirituels... entre 1830 et 1836. Les secousses des révolutions, les convulsions qui ne cessent d'agiter les peuples, tant de ruines accumulées, tant de menaces autour de ce qui subsiste, et donc tant de fragilité aux institutions, au lieu de courber les âmes sous un pesant pessimisme, tout au contraire éveille en elles une incoercible espérance. Les mots fascinateurs de l'époque sont : *ère nouvelle, avenir, progrès, regénération* (10). »

Or Lacordaire croit au progrès, mais avec l'aide de la grâce d'En-Haut. Sa pensée sur ce point coïncide exactement avec celle de Ballanche. « Dans le système de Ballanche — lequel appelle le temps : « ce grand et irrévocable interprète de la divinité » — l'avertissement est solennellement donné aux hommes et aux gouvernements de ne point tenter, s'ils ne veulent « se briser en aveugles », de s'opposer à l'irrésistible mouvement qui précipite les nations dans la voie providentielle des transformations (11). »

Dans une lettre à Rencker, que nous avons déjà citée, Lacordaire, lui aussi, dit que « le temps est un grand révélateur ». Il croit également au progrès avec des arrêts, des reculs même ; mais il y croit ; à propos de ses relations avec Ozanam il a dit : « Nous vivions dans la même vérité, mais aussi dans le même siècle, dans les mêmes pressentiments et les mêmes aspirations, ...là où les ombres commencent, où les doutes sont possibles, et où la foi elle-même ne suffit plus pour tenir les cœurs embrassés (12). »

---

(10) Henri Guillemin, *Le Jocelyn de Lamartine*, Boivin 1936, ch. II, p. 96-118.

(11) Mazure, article sur Ballanche dans *La France Littéraire* de janvier 1834, et cité par H. Guillemin, p. 103.

(12) Notice sur Ozanam, *Œuvres*, t. VIII, p. 198-199.

Les réformes sociales sont en effet, pour une part, affaire d'expérience et de tâtonnement. « Il nous faudra un siècle ou deux pour nous asseoir, dit Lacordaire, et d'ici là, nous oscillerons entre un despotisme illimité et une liberté mal réglée, comme ces balles suspendues à un fil, qui décrivent de longues courbes en sens divers, jusqu'à ce que peu à peu elles demeurent immobiles à leur centre de gravité.

« Heureux ceux qui ne désespéreront pas, et qui, selon leurs forces et leur temps, travailleront avec patience à ce siècle futur ; où la civilisation chrétienne s'étendra sur les cinq parties du monde, et y établira le règne d'une liberté sincère sous une autorité respectée ! Ce siècle est loin, mais il viendra ! Je ne croirai jamais que Dieu se soit fait homme, soit mort ici-bas, et nous ait laissé l'Evangile, pour aboutir au triste spectacle que présente le monde depuis dix-huit cents ans.

« Nous n'avons vu que l'ébauche ; notre postérité verra la statue (13) ! »

Lacordaire n'a pas été un pur spéculatif, mais un penseur militant, tourné vers l'action. La leçon qu'il a donné et qu'il donne encore est une leçon de présence à tous les besoins de la société. La culture et l'humanisme individuels trouvent dans l'humanisme social leur achèvement le plus fécond. Ces vues généreuses sont entièrement nouvelles dans l'histoire de la direction spirituelle, et, à ce titre, Lacordaire est un précurseur. Non pas que rien n'ait été fait, avant Lacordaire, pour les déshérités de ce monde ; l'exemple d'un Vincent de Paul et de beaucoup d'autres, témoignerait du contraire. Mais les préoccupations sociales de Lacordaire se fondent sur l'égalité essentielle de tous devant Dieu, et c'est au nom de cette vérité dogmatique que Lacordaire réclame la liberté et la dignité dans la justice. Sans rien sacrifier à l'enseignement traditionnel de l'Eglise, il met en relief les correspondances du dogme avec les aspirations de son temps, comme le feront plus tard Léon XIII, Pie XI, Pie XII. Il s'efforce de transposer, sur le plan social, cette doctrine si riche du Corps Mystique du Christ, qu'il puise dans saint Paul, et suivant laquelle tous les hommes, à un titre égal, sont frères en Jésus-Christ.

---

(13) Lettre de Lacordaire à M^me^ de Favencourt, 27 juin 1853, cité par l'abbé A. Ricard, *Lacordaire*, p. 269.

***

Mais ce mysticisme social, qui n'est d'ailleurs chez Lacordaire, que le corollaire de son amour du Christ, n'élimine nullement l'esprit positif de sa direction spirituelle. L'amitié, ouverte aux séduisantes perspectives de l'apostolat, la grandeur d'âme, sont peut-être des sentiments exaltants ; ils n'ont cependant d'efficacité vraie que s'ils aboutissent au sacrifice et au don de soi ; autrement, ce n'est que chimère et rêve stérile. Et le sens du sacrifice ne s'obtient que par l'ascèse chrétienne et la formation de Jésus en nous. Lacordaire croit à l'*Eros* romantique à la condition que celui-ci se montre accueillant à l'*Agapè*. D'où ces minutieux règlements de vie, parfois même, ces pénitences sévères qu'il imposait à ses confidents, et qui étaient, pour lui, une expérience cruciale. Par ce côté, Lacordaire apparaît très classique.

La direction spirituelle de Lacordaire est donc une alliance harmonieuse entre les élans généreux de la nature et les exigences du renoncement chrétien. Ce fut le secret de son prestige et de son action sur les jeunes gens. Lacordaire disait à M^me^ Swetchine : « J'ai reçu de Dieu la grâce d'entendre ce siècle que j'ai tant aimé, et de donner à la vérité une couleur qui aille à un assez grand nombre d'esprits (14). » S'il revenait parmi nous, il y aurait encore entre notre siècle et lui plus d'une affinité élective. Le monde ne cesse de s'enfanter laborieusement à des formes nouvelles de vie. Notre jeunesse, comme celle des lendemains de 48, est inquiète, mais également généreuse, et le P. Lacordaire croirait encore à son cœur et, une fois de plus, saurait y découvrir « le point d'appui pour Dieu ».

(14) De Falloux, p. 102, Rome, 21 décembre 1836.

Permis d'imprimer :
Rennes, le 5 juin 1951.
Le Recteur de l'Académie :
P. HENRY.

Le Doyen de la Faculté des Lettres :
G. MAYER.

BIBLIOGRAPHIE

I

ŒUVRES DE LACORDAIRE

A : Correspondance

1. — *Manuscrits.*

Les lettres inédites, mises à notre disposition par le R. P. Baron, sont mentionnées à l'endroit où nous les citons.

2. — *Imprimés.*

Correspondance du R. P. Lacordaire et de Madame Swetchine, publiée par le Comte de Falloux, 3e éd., Paris, 1864, in-8°, XXXIX-584 p.

Correspondance inédite du P. Lacordaire, publiée par Henri Villard, Paris, 1870, in-8° X-582 p.

Correspondance du P. H. D. Lacordaire avec un prêtre lyonnais, Lyon, impr. Rey. 1909, in-16, 40 p. (Cinq lettres à l'abbé Verrière publiées par l'abbé Vanel).

Henri Lacordaire, Lettres Nouvelles, publiées par Madame Victor Ladey, et M. P. de Vyré, Paris-Lyon, Delhomme et Bréguet 1895, in-8°, XIV-315 p.

Lettre du R. P. Lacordaire à M. Auguste Nicolas in Nicolas (Auguste), *Etudes philosophiques sur le christianisme,* 2e éd., t. I. Paris 1846, in-8° XX-418 p.

Lettres à Montalembert, in *Correspondant* 1872, p. 985-1007.

Lettre de Lacordaire à M. le Comte de Rességuier, ambassadeur à Naples, in *Année dominicaine,* 1881, p. 339-340.

Lettres du R. P. Lacordaire à Mme la Baronne de Prailly publiées par le R. P. Chocarne O. P. Paris 1885, in-8°, LX-383 p.

Lettres du R. P. H. D. Lacordaire à Théophile Foisset, publiées par J. Crépon, Paris, 1886, 2 vol. in-8°, CXXVII-304 et 347 p.

Lettres de Lacordaire à Emmanuel Miller, publiées par Queux de Saint-Hilaire, in *Revue des Etudes Grecques* I 1888, p. 209-238.
Lettres de Lacordaire au peintre Cabat, in *Année dominicaine* 1894.
Lettres de Lacordaire à un ami de séminaire, publiées par Edouard Rousselle, Paris 1898, in-16, 159 p.
Lettres de Lacordaire à l'abbé David publiées par Pierre Harispe, in *Lamennais et Gerbet,* Paris 1909, in-12, 351 p.
Lettres de Lacordaire à l'abbé Henri Perreyve in *Cahiers de l'amitié de France,* I, Juillet 1912, p. 255-265.
Lettres du R. P. Lacordaire à deux jeunes Alsaciens-Lorrains, publiées par le R. P. Janvier O. P. Paris 1921, in-16, XXV-239 p.
Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens, publiées par l'abbé Henri Perreyve, 22e éd. Paris, 1924, in-16, XXV-471 p.
Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne par le P. Lacordaire ; 14e éd., Paris 1927, in-32, 281 p.
Lettres de Lacordaire aux Fraternités du Tiers-Ordre dominicain, publiées par le R. P. Janvier in *l'Ame dominicaine,* p. 107-110, Paris 1933, in-12, 263 p.
Lettres de Lacordaire à l'abbé Perreyve publiées par Renée Zeller in *Lacordaire et ses amis,* Paris 1939, in-16, 272 p.
Lettres de la Comtesse de Mesnard publiées par le P. Béchaux dans le tome I des *Archives d'histoire dominicaine,* Paris 1946.

B. — Conférences de Notre-Dame de Paris et de Toulouse et Sermons, Instructions, Allocutions

Ces conférences font partie des *Œuvres de Lacordaire* en 9 vol. in-8°, Paris, Poussielgue 1872. Nous citons toujours les conférences de Paris et de Toulouse d'après cette édition.

Les sermons, instructions et allocutions sont cités d'après le P. Bayonne O. P. *Sermons, Instructions et Allocutions* (notices, fragments, analyses) 2 vol. in-8°, Paris, Poussielgues 1888 ; d'après le P. Juvénéton O. P. ; *Sermons, Instructions et Allocutions* (notices, fragments, analyses) 1 vol. in-8°, Paris, Poussielgue 1888.

C. — Autres Œuvres de Lacordaire

Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais 1834, *Œuvres,* tome VII, Paris, de Gigord, 1926, éd. in-16, p. 35-73.
Discours sur le droit et le devoir de la propriété. 11 août 1858, *Œuvres* t. VII, Paris, de Gigord 1926, éd. in-16, p. 205-230.

Eloge funèbre du général Drouot, 25 mai 1847, *Œuvres* tome VIII, Paris Poussielgue 1872, éd. in-8°, p. 115-157.

Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des Frères Prêcheurs ; 1839. *Œuvres*, t. IX, Paris, de Gigord 1926, éd. in-16, p. 59-143.

Pensées choisies du R. P. Lacordaire, extraits de ses œuvres, et publiées sous la direction du R. P. Chocarne, Paris 1879, 2 vol. in-32, XVI-368 et 439 p.

Vie de saint Dominique 1841, *Œuvres*, t. I, Paris, de Gigord 1926, édit. in-16, p. 1-325.

II

OUVRAGES SUR LACORDAIRE

Bézy (J.) *H. D. Lacordaire, Etude biographique et critique*, préface d'E. Faguet, Paris 1910, in-8°, 214 p.

Brunhes (J.), *Lacordaire, avocat*, discours prononcé à la rentrée de la conférence des avocats, le 23 décembre 1898, in-8°, Dijon, Barbier-Marilier 1898.

Chocarne (le P. Bernard) O. P. Le *R.P.H.D. Lacordaire, sa vie intime et religieuse*. Paris 1866, 2 vol. in-16.

Delfour (abbé), Lacordaire, p. 149-170 *de la Religion des Contemporains*, 2e série, Paris 1903, in-18, 345 p.

Favre (J.), *Lacordaire orateur, sa formation et la chronologie de son œuvre*. Paris 1906, grand in-8 XIX 599 p.

Fesch (abbé P.), *Lacordaire journaliste* (1830-1848), dans *Revue du Clergé français* 1896, t. VII, p. 206 et sq. ; p. 504 et sq.

Foisset (Th.), *Vie du R. P. Lacordaire, Paris* 1870, 2 vol. in-8°, VII-586 et 556 p.

Folghéra (J. D.) O. P., *L'apologétique de Lacordaire*, Paris 1905, in-16, 64 p.

Fontaine (le P. Julien) S. J., *Le Naturalisme dans la prédication contemporaine et le P. Lacordaire*, Extrait de la *Revue du monde catholique*, Paris, 1884, in-8°, 35 p.

Guillemin (A.), *Le P. Lacordaire dans l'audace et l'humilité de son génie*, Tours, Bouserez, 1862, in-8° VIII-310 p.

Guillemin (A.), *Le souvenir du ciel dans les émotions de la terre*, Paris 1841, in-8°, 431 p.

D'Haussonville (Comte d'), *Les Grands Ecrivains français, Lacordaire*, Paris 1895, in-16, 217 p.

Janvier (R. P.) O. P., *L'Ame dominicaine*, t. II, Paris, 1933, in-12, 263 p.

Lacointa (J.), *Le P. Lacordaire à Sorèze*, Paris 1881, in-16, 376 p.

Lagrange (abbé F.), *Vie de Mgr Dupanloup,* Paris 1883, 3 vol. in-8°, IV-580, 528 et 540 p.

Ledos (G.), archiviste paléographe, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, *Morceaux choisis et Bibliographie de Lacordaire,* in-12, 576 p.

Longhaye (le P. G.) S. J., *Dix-neuvième siècle, esquisses littéraires et morales,* 3e période Paris 1906, in-12, 462 p.

Mauriac (F.), *Petits Essais de psychologie religieuse,* Paris 1933, in-16.

Montalembert (Charles de), *Le P. Lacordaire,* Paris 1862, éd. in-12, 287 p.

Montalembert (Charles de), *Un moine du* XIXe *siècle, le P. Lacordaire,* Paris 1881, in-12, 300 p.

Noble (H. D.) O. P., *La vocation dominicaine du P. Lacordaire,* Paris, in-8°, VII-203 p.

Noble (H. D.) O. P., *Le Père Lacordaire, apôtre et directeur des jeunes gens,* Paris 1908, 1re éd. in-16, 388 p.

Prévost-Paradol. Lacordaire, chap. XXII, p. 347-364, des *Essais de politique et littérature,* 3e série, Paris 1863, in-8°, 444 p.

Ricard (l'Abbé Ant.), *L'Ecole mennaisienne Lacordaire,* 2e éd., Paris 1883, in-18, II-344 p.

Ricard (l'abbé Ant.), *L'Ecole mennaisienne Lamennais,* 2e éd., Paris 1883, in-18, III-418 p.

Revue Lacordaire, Organe et annexe des éditions des œuvres de Lacordaire, publiée par les dominicains de la Province de France, in-8° Paris, années 1913 et 1914, suspendue en juillet 1914.

III

AUTRES OUVRAGES CONSULTÉS

Allers (Dr Rudolph), *L'Amour et l'Instinct* in *Etudes carmélitaines.* Paris, 1936, t. I. in-8°, 300 p.

Berdiaeff (Nicolas), *Cinq Méditations sur l'existence,* traduction du russe par Irène Vildé-Lot, Paris, 1936, in-16, 208 p.

Bremond (H.), *Newman. Essai de biographie psychologique,* Paris 1906, in-8°, XXV-354 p.

Boissard (E.), *Questions théologiques sur le Mariage,* Paris 1948, in-8°, 134 p.

Burloud (A.), *Le Caractère,* Paris 1942, in-16.

Charmot (F.), *L'Humanisme et l'Humain, Psychologie individuelle et sociale.* Paris 1934, in-8°, 524 p.

Cayré (F.), A. A. *Les Sources de l'amour divin.* La divine présence d'après saint Augustin, Paris 1933, in-16, 271 p.

Chautard (dom J. B.), *L'Ame de tout apostolat,* Paris 1934, 14e éd., in-8°, 295 p.

Chevallier (J.), *Pascal.* Paris 1924, 10e éd. in-12, 386 p.

De Broglie (A.), *Nouvelles études de littérature et de morale.* Paris 1869, 2 vol. in-16.

Dumas (G.), *Tristesse et joie,* Paris 1900, in-8°.

Gilson (E.), *Introduction à l'étude de saint Augustin,* Paris 1931, in-8°, 352 p.

Guillemin (Henri), *Le Jocelyn de Lamartine.* Paris 1936, in-8°, 861 p.

Hornaert (Rodolph), *Sainte Thérèse écrivain,* Paris 1925, in-16, 300 p.

Joly (Henri), *Psychologie des saints,* Paris 1912, in-16.

Lasserre (P.), *Le Romantisme français,* Paris 1907, in-8°, 547 p.

Le Bachelet (P.), S. J., *Le Péché originel dans Adam et ses descendants.* Paris 1900, in-16. 62 p.

Lecanuet (R. P.), *Montalembert,* Paris 1895, vol. in-8°, IV-506, XI-579 et XII-497 p.

Masson (P.), *La Religion de J.-J. Rousseau,* Paris 1916, 2 vol. in-8°.

Maugin-Enlart (Lucie). *La Mennais, Pages et Pensées catholiques,* Paris 1911, in-18, 202 p.

Monglond (André), *Histoire intérieure du Préromantisme français,* Grenoble, Editions B. Artaud, 1929.

Moeller (Ch.), *Humanisme et Sainteté.* Paris 1946, in-12.

Mounier (E.), *Traité du Caractère,* Paris 1942, in-8° 771 p.

Pasquier (J.), *Le Jansénisme, étude doctrinale,* Paris 1909, 3e éd. in-16, 523 p.

Pinault (abbé J.), *Discernement et culture des vocations,* Paris 1933, in-16, 325 p.

Peyroux (Cl.), *L'abbé Perreyve raconté par lui-même,* Paris 1933, in-8°, 671 p.

Poisson (J.), *Le Romantisme social de Lamennais,* Paris 1932, in-8°, 472 p.

Pourrat (P.), S. J., *La Spiritualité chrétienne,* Paris 1941, 4 vol. in-12, 502, 542, 607 et 680 p.

Robin (L.), *Théorie platonicienne de l'Amour,* Paris 1932, in-8°, 229 p.

Souriau (M.), *Histoire du Romantisme en France,* Paris 1927, 3 vol., in-8°, 307-280 et 306 p.

Thureau-Dangin, *Histoire de la Monarchie de Juillet,* t. I, Paris, in-8°, 609 p.

Vincent (F.), *Saint François de Sales, directeur d'âmes,* Paris 1925, in-8°, 581 p.

Verrièle (A.), *Le surnaturel en nous et le péché originel. Bibliothèque catholique des sciences religieuses,* Paris 1932, in-16, 242 p.

INDEX DES NOMS PROPRES

A

Allers, 206.
Aristote, 19, 106, 138, 194, 221.
Arnauld, 1.
Assise (saint François d').
Augustin (saint), 25, 26, 28, 33, 54, 65, 107.
Aurevilly (Barbey d'), 252, 253.

B

Bachelet (Le), 25.
Baius, 1.
Ballanche, 255.
Barrès (M.), 38.
Baruzi (J.), 104.
Bayonne (R.-P.), 193, 195.
Bazin (R.), 38.
Bellarmin, 2.
Bellissen (Flora de), 234.
Berdiaeff (N.), 134, 139, 145.
Bernard (saint), 102.
Bernier (A.), 169, 170, 173, 254.
Bérulle, 2.
Berryer, 107.
Bion, 157.
Boissard (E.), 138.
Biot (R.), 138.
Bonald (de), 107.
Bossuet, 2, 19, 86, 106, 111, 172, 195, 254.
Bougainville, 4.
Bourget (P.), 97.
Bremond (H.), 48.
Broussais, 2, 3.
Byron, 107.

C

Cabat, 165, 168, 191, 192, 209, 222, 227.
Calvet (J.), 175.
Calvin, 1.
Charmot (F.), 104.
Chassériaux, 157.
Chateaubriand, 3, 5, 13, 14, 107, 109, 110, 111, 156, 193, 251.
Chautard (Dom), 102.
Chéruel, 153.
Chevalier (J.), 58.
Chézy (R. P.), 172.
Chocarne (R. P.), 18, 95, 99, 101, 132, 133, 176, 177, 221, 222, 223, 241.
Cicéron, 40, 106, 111, 127, 128, 185.
Connell (O'), 109, 147.
Corneille, 105, 108, 111, 193.
Cousin (V.), 34, 107.
Crépon (J.), 176, 181.
Croix (saint Jean de la), 104.

D

David (l'abbé), 171, 172.
Delavigne (C.), 108.
Denzinger, 105.
Descartes, 19, 106.
Desgenettes (l'abbé), 157, 238.
Donoso Cortès, 113.
Drouot, 194.
Dufieux, 143.
Dugied, 176, 177.

Dumas (G.), 199.
Dupanloup (F.), 83, 113.

E

Emery, 17.
Even (M.), 125, 172.

F

Faguet (E.), 89.
Falloux (de), 109, 117, 143, 175, 178, 183, 183, 184, 196, 257.
Favencourt (Mme de), 256.
Favre (J.), 13, 20.
Fénelon, 4, 37, 88, 90, 254.
Flandrin (H.), 157.
Fontaine (M.), 188.
Foisset, 9, 14, 15, 18, 19, 20, 21, 106, 107, 108, 110, 113, 150, 176, 180, 181, 192.
Forgues (E.), 149.
Fourier (P.), 193.
France (A.), 48, 49.
Freppel, 165.

G

Gaume (l'abbé), 113.
Gay, 157.
Gay (l'abbé), 238, 239.
Gerbet, 16, 171.
Gilson (E.), 27, 103.
Goethe, 107, 110, 252.
Gounod, 157.
Graffigny (Mme de), 4.
Guillemin (A.), 12.
Guillemin (H.), 255.
Guipon (J.), 83, 119, 144, 152, 201, 202, 203, 205, 209, 211, 213, 214, 218, 227, 254.
Guizot, 107, 117.

H

Harispe (P.), 171, 172.
Harpe (l'abbé de la), 179.
Haussonville (d'), 21, 105.
Hermans (F.), 252.
Homère, 54.
Hornaert (R.), 56.
Hugo, 107, 111, 144.

J

Jansénius, 2.
Janvier (R. P.), 68, 154, 159, 191.
Joly (H.), 61.
Jouffroy (Herman de), 183.
Juveneton (R. P.), 149, 160.

K

Kierkegaard, 104.

L

Lacointa (J.), 113, 125, 136.
Lacordaire (N.), 176.
Ladey, 13, 110, 133.
Lamartine, 37, 107.
Lamennais, 3, 19, 20, 21, 78, 79, 107, 133, 148, 149, 171.
Laprade (de), 5.
Lasserre (P.), 16, 144.
Lavergne, 157, 159.
Lecanuet (R. P.), 187.
Ledos, 7, 8.
Leibnitz, 106, 137.
Lessing, 110.
Liagre (L.), 10.
Libermann, 10.
Lorain, 9, 10, 13, 15.
Luther, 1.

M

Maistre (J. de), 2, 3, 17, 148.
Malebranche, 17.
Margerie (A. de), 3.
Maritain (J.), 101.
Marx (Karl), 147.
Mason (Miss Sarah), 234.
Masson (P.-M.), 180.
Masure (E.), 104.
Mauriac (F.), 99.
Mazure.
Meaux (de), 137.
Mercier (S.), 4.
Mesnard (Ferdinand Windsor de), 234,
Mesnard (Mme de), 109, 140, 141, 142, 223, 231, 233, 235, 238, 239, 241, 242, 243, 245, 246, 248, 254.

Moeller (C.), 103.
Molina, 2.
Monglond (A.), 4.
Montalembert (C. de), 109, 110, 123, 149, 179, 184, 187, 188, 189, 194, 195.
Montalembert (Elisabeth de), 137.
Montesquieu, 106.
Mounier (E.), 164.
Musset, 5.

N

Nédoncelle (M.), 122, 123, 135, 143.
Newman, 182.
Nietszche, 147.
Nicolas (A.), 2, 3.
Noble (R. P.), 9, 51, 57, 59, 146, 154, 158.
Nygren (A.), 120, 123.

O

Olier, 2.
Ozanam, 117, 159, 193, 219, 255.

P

Pascal, 1, 3, 5, 30, 41, 58, 60, 63, 97, 106, 108, 221.
Paul (saint Vincent de), 159, 160.
Payot (A.), 199.
Perreyve (H.), 83, 92, 93, 115, 121, 123, 124, 126, 129, 130, 131, 141, 145, 150, 203, 204, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 227, 254.
Peyroux (C.), 187.
Platon, 19, 33, 106, 107, 111, 121, 123, 253.
Plutarque, 111.
Poisson (J.), 78, 79.
Pourrat (R. P.), 102.
Prailly (Mme de), 80, 89, 99, 130, 140, 141, 203, 224, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 244, 254.

Q

Quesnel, 105.

R

Racine, 3, 108, 111.
Régnier, 13.
Renan, 16.
Rencker (P.), 81, 91, 99, 119, 165, 165, 191, 212, 227, 228, 254, 255.
Rességuier (de), 220.
Ricard (A.), 12, 188, 256.
Robin, 122.
Rousseau, 4, 9, 10, 11, 37, 38, 109, 112, 117, 144, 156, 179, 193.
Rousselle (E.), 131, 169.

S

Sabatier (M.), 173.
Saint-Léon (Mme Brayer de), 5.
Saint-Pierre (Bernardin de), 4.
Sainte-Beuve, 21, 64.
Sales (saint François de), 2, 3, 24, 51, 59, 65, 66, 70, 86, 89, 115, 142, 196, 197, 221, 247, 251.
Salluste, 141.
Schiller, 107, 110.
Scott (Walter), 107.
Sénèque, 40, 48.
Serre (de), 107.
Sévigné (Mme de), 130, 216.
Shakespeare, 107, 110.
Socrate, 110.
Souaillard (R. P.).
Strowski, 70.
Stuart-Mill, 86.
Suarez, 2.
Swetchine (Mme), 109, 117, 175, 178, 182, 183, 184, 200, 257.

T

Tacite, 107, 111.
Teyssier, 157.
Thierry (A.), 107.
Thiers, 107.
Thomas (Saint), 23, 51, 138, 172, 194, 221.
Thureau-Dangin, 153.
Tocqueville (de), 109.
Tour du Pin (de la).

V

Valdrôme (Chevandier de).
Vauvineux (Mme de).
Verriele, 2, 25.
Veuillot (L.), 113, 153.
Vigny, 197.
Villard (H.), 10, 81, 83, 84, 85, 139, 171, 173, 176.
Vincent (F.), 2, 25, 26, 28, 33, 54, 65, 107.
Virgile, 38, 40, 111.
Voltaire, 109, 112.

W

Willwol (A.), 200.

Z

Zeller (Renée), 87, 89, 99, 150, 162.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Pages

Place de Lacordaire. Divers aspects de la pensée théologique en ce qui concerne les suites du péché originel. Romantisme doctrinal parallèle au romantisme littéraire. Misère et grandeur de l'homme. Inquiétude religieuse et nostalgie de Dieu 1

PREMIERE PARTIE

LA SPIRITUALITE DE LACORDAIRE

CHAPITRE PREMIER

Evolution de la Pensée de Lacordaire et diverses Sources de sa Spiritualité

La perte de la foi ; influence du lycée, séjour à Bussières et lectures Voltairiennes. L'Ecole de Droit et la *Société d'Etudes* de Dijon. Influence de Rousseau, de Chateaubriand, Conversion. Les années de séminaire. La prêtrise et l'aumônerie de la Visitation. Influence de Platon et de saint Augustin. Lecture des ouvrages de Lamennais 7

CHAPITRE II

Le Problème de l'Homme

1. — La Faiblesse de la volonté.

Le péché originel rend le libre arbitre faible, et incliné au mal. Le bien ne s'accomplit qu'avec effort. Pessimisme de Lacordaire identique à celui de saint Augustin.

Pages

2. — La Rectitude de sa raison et de sa conscience les besoins de son cœur.

Optimisme de Lacordaire, identique à celui de saint Augustin. Influence néoplatonicienne. Aide apportée par la raison et le cœur à la volonté ; évolution de la pensée théologique de Lacordaire ; doctrine optimiste des conférences de Toulouse. Optimisme relatif de Lacordaire, à égale distance de Pascal et de Rousseau. 26

CHAPITRE III

Le Problème de Dieu

Réponse de Dieu à l'inquiétude de l'homme. Dieu est un Père, sans cesse à la recherche de l'enfant prodigue. Pour réhabiliter l'homme, Dieu s'est fait Homme. Le Christ est l'un d'entre nous. Sa sensibilité, qui ennoblit, purifie et surnaturalise la nôtre. Il est le signe de l'Alliance entre l'Humanité et la Divinité 42

⁂

Exigences de cet amour du Christ. Il veut règner sur notre cœur, notre raison et notre volonté, mais sans les contraindre ; l'adhésion au Christ reste libre. Conception moliniste de Lacordaire sur le problème de la liberté et de la grâce 50

CHAPITRE IV

La Religion est Amour

Le chrétien est « un homme qui aime Dieu », et Dieu nous a été révélé par le Christ. Cet amour est à la fois un amour de volonté et de sensibilité. Différence entre la spiritualité de Lacordaire et celle de Pascal ; culte du Sacré-Cœur, qui, selon Lacordaire, est la condamnation du Jansénisme et aussi du rationalisme 53

⁂

L'Evangile est le Verbe de Dieu. Nos devoirs à l'égard de l'Ecriture, dialogue d'amour entre Dieu et l'homme.

Pages

⁂

Mais, l'Eglise, dépositaire de la parole de Dieu, est la cité d'amour. « L'amour de Dieu a fait la cité de Dieu. »

⁂

On peut appartenir à l'âme de l'Eglise, sans appartenir à son corps. Progrès et vie de l'Eglise, source de progrès, même dans l'ordre matériel. Optimisme social de Lacordaire. Perfection de l'amour et de la sainteté réalisée dans la Jérusalem céleste 53

CHAPITRE V

L'Amour, Moyen et But

Les vertus naturelles sont condition indispensable mais non suffisante, de la sainteté. Nécessité de la grâce ; son obtention par la réception des sacrements, surtout de l'Eucharistie. Attitude de Lacordaire sur la réception fréquente de ce sacrement ; en avance sur son temps ; il est déjà de l'école de Pie X.

⁂

Mais l'homme doit collaborer avec la grâce. Rôle de la volonté ; psychologie de l'habitude. Le cœur et la sensibilité considérés comme des auxiliaires.

⁂

L'imitation du Christ est la véritable école de la sainteté ; le Christ centre de la spiritualité de Lacordaire. Différence entre la spiritualité de Lacordaire et celel de Fénelon. L'amour doit répondre à l'Amour.

⁂

Obstacles à l'amour : l'orgueil et la concupiscence. Remèdes : mortification de l'esprit et de la chair. Austérité de l'ascèse de Lacordaire.

⁂

Sainteté et joie de l'amour triomphant 81

Pages

CHAPITRE VI

L'Humanisme et la Sainteté

§ 1. — L'Humanisme intellectuel et esthétique.

Position de la question. Y a-t-il incompatibilité entre l'humanisme et la mystique ? Réponses de saint Bernard et de saint François d'Assise. Attitude de Lacordaire. Sa formation intellectuelle ; son éclectisme littéraire. Influence de cette formation et de cet éclectisme sur sa direction spirituelle ; hiérarchie des études à l'école de Sorèze.

§ 2. — L'Humanisme social.

L'homo sapiens a son complément obligé dans *l'homo faber*. La culture humaine n'est pas un privilège,, encore moins un jeu de dilettante. Elle doit servir, Le droit de propriété, acquis ou conservé par le mérite personnel a une fonction sociale ; le choix judicieux d'une profession libérale. Ses devoirs 101

CHAPITRE VII

L'Amitié et l'Amour

L'homme trouve surtout son plein épanouissement dans ces sociétés plus restreintes que lui ménagent l'amitié et l'amour. L'*Eros* et *l'Agapê*. Le pasteur Nygren les oppose, Lacordaire les concilie. Sources platoniciennes de la théorie de l'amitié chez Lacordaire. Valeur seulement indicative de la beauté plastique ; ou surtout expressive. Notion existentielle du temps : nostalgie mutuelle de l'infini. Infirmité naturelle de l'*Eros*. Nécessité de l'*Agapê*. L'amitié doit être avant tout fondée sur le dévouement, pour maintenir la réciprocité stable des cœurs.

⁂

Cet idéal de l'amitié n'est réalisable que s'il y a égalité entre les parties Influence de Cicéron.

⁂

Corollaires de ces principes. Simplicité de l'amitié et du style qui l'exprime. Ouverture mutuelle des cœurs. Entre prêtres la preuve la plus éloquente de l'amitié

Pages

est la confession réciproque. Magnanimité de l'amitié : oubli des petits travers de caractère au profit des seuls trésors des cœurs.

⁂

L'amour. A la différence de l'amitié, l'amour est nécessairement incarné. La dualité se durcit entre la chair et l'esprit. L'amour, au moins à son origine, est une passion, née de la beauté. Satisfaction légitime de cette passion dans le mariage. Infirmité de l'amour charnel. Nécessité de l'*Agapè* qui concilie la chair et l'esprit ; d'où l'amour-passion devient l'amour-vertu, fondé sur le dévouement, et la théorie de l'amour chez Lacordaire, rejoint en définitive sa théorie de l'amitié qui est le salut de l'amour.

⁂

Position théologique de Lacordaire à l'égard des fins du mariage. Lacordaire suit saint Thomas et la doctrine traditionnelle de l'Eglise d'après laquelle la fin primaire du mariage est la procréation et l'éducation des enfants, et la fin secondaire, l'épanouissement et le plein achèvement des époux.

⁂

Préparation au mariage. Choix judicieux. Egalité des parties ; tolérances entre fiancés admises par Lacordaire.

⁂

Mais condamnation du flirt et même de l'amour platonique en dehors de tout projet de mariage. Délicatesse affective de la femme, supérieure à celle de l'homme. Si la femme tombe, la responsabilité la plus lourde en incombe à son séducteur. Richesse de la théorie de l'amitié et de l'amour chez Lacordaire 120

CHAPITRE VIII

La Patrie

Raisons théologiques qui fondent l'idée de patrie. Raisons d'ordre moral et intellectuel. Le sentiment patriotique chez Lacordaire est à égale distance entre chauvinisme et l'internationalisme. Le droit de la patrie est

Pages

fondé sur la dignité et l'égalité essentielle des personnes. Oraison funèbre d'O'Connel. Idées de Lamennais.

⁂

Corollaires de ces principes. Loyalisme et libéralisme de Lacordaire à l'égard de tout régime capable d'assurer l'ordre et la liberté. Obligation stricte d'avoir un idéal politique et social 146

CHAPITRE IX

L'Action catholique

Sa nécessité à l'époque de Lacordaire. Hostilités à l'égard de l'idée religieuse. Apostolat du milieu par le milieu même. Fondations des *Confréries* d'artistes. Règlement de ces confréries. *Fraternités* tertiaires. Relations entre les *Fraternités* et les *Confréries*. Rôle des laïques qui se tient en dehors de toute politique. Lacordaire et Ozanam 152

CHAPITRE X

La Vocation. Les Devoirs du Prêtre

L'attrait imaginatif est une source d'erreurs. La vocation est une question de temps, de réflexion aidée par la prière ; c'est une démarche de la volonté libre ; accord des idées de Lacordaire avec celle de l'Eglise. Attitude de Lacordaire avec Paul Rencker. Son attitude avec le peintre Cabat.

⁂

Les devoirs du prêtre. Condamnation de la vie bourgeoise et de l'ambition. Il faut admettre les limites de ses capacités ; avantages des paroisses rurales pour les tempéraments nerveux. Equilibre entre la vie active et la vie contemplative. Nécessité de la prière et de la méditation pour prévenir les dangers inhérents à tout ministère.

⁂

Préparation éloignée et prochaine de la prédication. Obligation de se tenir en dehors de toute politique. Le succès dans le ministère vient de l'alliance toujours délicate entre la prudence et la simplicité 161

DEUXIEME PARTIE

METHODE DE DIRECTION DE LACORDAIRE

CHAPITRE XI

Le Tempérament de Lacordaire

Pages

Influence de son tempérament sur la méthode de sa direction. Le tempérament de Lacordaire d'après son ascendance paternelle et maternelle. Force et tendresse.

⁂

Romantisme de Lacordaire. Amour de la solitude à deux. Parallèle avec Rousseau. La paysage état d'âme. Amitié de Lacordaire pour Perreyve. Sa difficulté à s'ouvrir. Il n'y parvient qu'avec des amis intimes et sous l'influence de l'amitié sensible. Comportement de Lacordaire avec Perreyve et Montalembert. Sa tristesse ; mais son amour pour le Christ l'a toujours préservé de la mélancolie permanente. Le rêve et l'amitié pour Lacordaire semblent plutôt avoir été une source d'exaltation 175

CHAPITRE XII

Lacordaire et les Jeunes Gens Rôle du Sentiment dans sa Direction Spirituelle

§ 1. — Le sentiment de la nature.

Son rôle aseptique et sédatif ; leçon morale qui en résulte ; la nature source d'émitions religieuses.

§ 2. — La Grandeur d'ame.

Culte de l'action magnanime, pleinement achevée. Exemple du général Drouot. La grandeur d'âme n'est pas une vertu à part, mais plutôt un mode, un lustre de chaque vertu. Elle n'est pas « l'honneur du monde ». Le Christ l'a pratiquée. La grandeur d'âme selon Lacordaire diffère donc de la morale de l'Honneur selon Vigny.

Pages

⁂

Secours apporté par la grandeur d'âmes à la chasteté. Appel à la noblesse du cœur pour vaincre la bassesse du cœur.

§ 3. — La sensibilité guérie par elle-même.

L'impureté trouve dans la mélancolie un climat morbide, qui ne lui est que trop favorable. Diagnostic de la mélancolie. Ses dangereuses conséquences psycho-physiologiques ; avis donnés à l'étudiant Guipon.

⁂

Remèdes à la mélancolie. La mélancolie est curable ; elle est surtout « une maladie morale sur laquelle nous pouvons exercer l'empire de notre liberté. La tristesse suppose « une imagination aimante ». Donc il faut « la tourner à bien ». Lacordaire raconte lui-même sa propre guérison ; une sensibilité très vive recèle un riche trésor qui doit être orienté vers l'action extérieure ; idéal noble, cause généreuse à défendre. La sensibilité sort alors de sa léthargie dont elle se guérit par ses propres moyens 190

CHAPITRE XIII

Formation de la Volonté

Le sentiment est fragile et éphémère. La volonté a donc le devoir de maîtriser la mobilité du cœur. Nécessité d'un règlement de vie ; méthode dans le travail ; conseils donnés à l'étudiant Guipon.

⁂

Pratique de la pénitence, sauvegarde de la chasteté ; l'apostolat lui-même tonifie la volonté ; il est une véritable libération pour l'âme.

⁂

Le directeur de conscience sera le meilleur soutien des volontés chancelantes ; il doit d'abord être un ami à qui l'on découvre ses misères les plus cachées.

Pages

⁂

Résignation à la maladie ; entretien d'un bon moral susceptible d'agir sur le physique. Confiance absolue en Dieu ; tendresse de l'amitié humaine.

⁂

Modération dans le travail ; ménagement des forces ; savoir se reposer.

⁂

La vertu est souvent un juste milieu entre deux excès opposés. Largeur de vues de Lacordaire ; l'art de s'adapter à chaque situation. Juste équilibre en toutes choses, signe d'une volonté réfléchie, et maîtresse d'elle-même 207

CHAPITRE XIV

Lacordaire et les Femmes du Monde

§ 1. — La baronne de Prailly.

Origines familiales de la baronne. Son tempérament. Bonté de Lacordaire. Affectivité sentimentale de la baronne. Réserve de Lacordaire. Evolution dans sa méthode.

⁂

Conseils donnés à la baronne ; contrôle de la sensibilité par la pratique de la mortification morale. Fidélité aux devoirs religieux même dans la tristesse. La vie dans tous ses détails, doit être informée par la pensée du Christ.

⁂

Largeur de vues de Lacordaire ; il règle les dévotions de sa confidente, lui permet certaines élégances féminines.

⁂

Heureux résultats de cette méthode. Equilibre de la sensibilité. Confiance et affection réciproques entre le directeur et sa confidente. Emulation mutuelle dans la vertu.

§ 2. — La comtesse de Mesnard.

Origines familiales ; mariage malheureux. Neurasthénie chronique à laquelle Lacordaire s'efforce de remédier par un vif amour de Dieu ; amour de Dieu qui doit se traduire par des actes positifs ; il faut aimer sa vie, telle que Dieu l'a faite pour chacun de nous, et ne pas faire des « châteaux en Espagne spirituels » ; culte des devoirs quotidiens même matériels.

⁂

Cette thérapeutique est bien adaptée au cas de la comtesse, sans cesse en quête de directeurs les plus divers. Fermeté de Lacordaire enjoignant à sa confidente plus d'esprit de suite ;

⁂

Manque de sens pratique de la comtesse ; son inadaptation aux œuvres. Sévère réprimande de Lacordaire.

⁂

Accentuation de la fermeté de Lacordaire ; obéissance absolue, que Lacordaire, semble-t-il n'a jamais obtenue complètement.

⁂

Contradiction douloureuse de la psychologie de la comtesse ; bonté foncière de Lacordaire qui fut plutôt rude que sévère à l'égard de cette femme. Règlement spirituel assez souple adapté à son tempérament agité et inquiet.

⁂

Lacordaire reconnaît que Mme de Mesnard a eu pour vocation la souffrance ; sa dernière lettre, suprême appel à la résignation dans un amour sans mesure de la Croix 223

CONCLUSION

Lacordaire, « romantique » de la spiritualité 251

BIBLIOGRAPHIE 259

INDEX DES NOMS PROPRES 265

IMPRIMERIE
BRETONNE
38, Rue du Pré-Botté
RENNES

1-55. Dépôt légal 1955, 1er T., 942